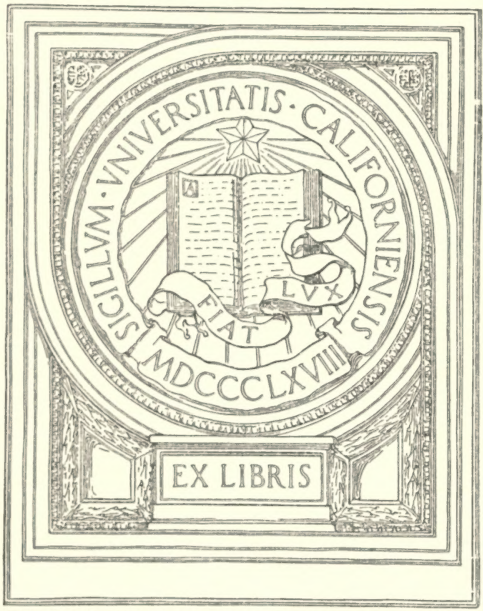
UC-NRLF
$B 534 341

GIFT OF
Prof.
Charles A. Kofoid



CINQ MOIS
AUX
ÉTATS-UNIS
De l'Amérique du Nord,

DEPUIS LE 29 AVRIL JUSQU'AU 23 SEPTEMBRE 1835;

JOURNAL DE VOYAGE

DE

M. RAMON DE LA SAGRA,

DIRECTEUR DU JARDIN DES PLANTES DE LA HAVANE, ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR M. RENÉ BAÏSSAS.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

1837

CINQ MOIS

AUX

ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

CINQ MOIS

AUX

ÉTATS-UNIS

De l'Amérique du Nord,

DEPUIS LE 29 AVRIL JUSQU'AU 23 SEPTEMBRE 1835;

JOURNAL DE VOYAGE

DE

M. RAMON DE LA SAGRA,

DIRECTEUR DU JARDIN DES PLANTES DE LA HAVANE, ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR M. RENÉ BAÏSSAS.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1837.

E165
S24
1837

GIFT OF
CHARLES A KOFOID

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les États-Unis semblent avoir pris à tâche de résoudre quelques-unes des grandes questions qui s'agitent aujourd'hui dans le monde. Chaque jour cette contrée marche à grands pas dans la carrière des améliorations sociales? Né au milieu de nous, enfant de la même civilisation, le peuple américain s'est trouvé, pour ainsi dire, tout constitué sur les rives du Nouveau Monde; c'était à son berceau un être déjà robuste, et qui n'avait besoin que de s'asseoir. Grâce à ses pénibles efforts, il est parvenu à se placer dignement parmi les nations les plus avancées du globe, et à peser dans la balance de l'Europe avec la France et l'Angleterre. Il est même, à certains égards, à la tête de la civilisation moderne.

Nulle part l'industrie n'a acquis d'aussi rapides développements, le commerce des échanges plus faciles, le travail une rémunération plus honorable. Partout une population sans cesse croissante, un bonheur assuré; des réseaux de canaux et de chemins de fer en la

M169275

cent cette vaste étendue de pays; la hache et le feu abattent des forêts séculaires, la charrue fertilise les entrailles des terres encore vierges; des villages, des villes entières s'élèvent comme par une puissance surnaturelle. Peut-on concevoir une vie plus active?

Sans parler de ses institutions politiques, que pourrions-nous mettre en parallèle avec le système philanthropique qui préside à ses institutions civiles? Que deviennent, chez nous, ces âmes fortement trempées que la misère et l'égarement ont jeté dans le crime? Que deviennent ces jeunes infortunés, livrés à eux-mêmes, qui ont eu le malheur de commettre une première faute? Pauvres enfants qui ne savent pas marcher, que la loi punit souvent pour n'avoir pas eu de mère, et que les tribunaux envoient se corrompre dans les prisons, au milieu du dévergondage le plus effréné. Notre système pénitentiaire peut-il être comparé à celui de la Pensylvanie, du New-York et du Massachusetts?

Rien de plus admirable encore que le situation de l'instruction primaire aux États-Unis. Si les hautes régions de la science n'y sont pas cultivées avec autant d'opiâtreté et de succès qu'en France, le peuple y est aussi généralement plus instruit. L'enfant qui grandit devient un citoyen; formé à l'école dès ses premières années, il apprend à connaître les devoirs

que lui impose la société; son cœur oublie rarement les leçons de morale qu'il a reçues de bonne heure. Il aime le travail, parce que le monde où il vit ne le méprise pas, mais l'honore. Quelle est la nation en Europe qui se compose de semblables éléments?

Tel est cependant le peuple que j'ai voulu faire connaître à la France d'une manière plus claire et moins vague qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, au moment où notre sol va être sillonné de rails, où l'industrie manufacturière prend un nouvel essor, au moment, enfin, où la sécurité politique semble nous annoncer des présages de tranquillité et de bonheur.

J'avais résolu de publier quelques-unes des réflexions que me suggérait la position actuelle des choses, et d'y joindre les avis qui me paraissaient les plus propres à guérir les plaies qui nous rongent, lorsque M. Ramon de la Sagra fit paraître son ouvrage écrit en espagnol.

Je fus frappé d'abord de la nouveauté et de l'importance des documents qui s'y trouvaient, de la simplicité du style, de la naïveté de la narration, de l'originalité des observations. J'abandonnai mon premier projet, je résolus de me borner au simple rôle de traducteur, persuadé que ma voix jeune encore se ferait mieux écouter en devenant l'interprète d'un homme qui depuis longtemps a fait ses preuves.

Tout en révélant les prodiges de la civilisation américaine, je suis loin de la croire sans défauts ; j'ai voulu seulement qu'on la considérât comme un de ces modèles vivants que l'artiste fait poser devant lui, non pour en reproduire les traits sur la toile, mais pour avoir sous les yeux un objet qui aide sa mémoire et qui lui inspire quelque chose de plus parfait.

L'auteur a fait un livre (comme il semble le dire lui-même) sans s'en douter ; voilà pourquoi il l'a écrit sous la forme d'un journal. Il raconte ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il éprouve, ce qu'il pense, sans prétention, mais avec une concision peu ordinaire de nos jours. On le suit pas à pas, on voyage avec lui sur les chemins de fer et les bateaux à vapeur, on visite les villes et les hameaux, on pénètre dans les pénitentiaires, les maisons d'asiles, les manufactures, les écoles, puis on parcourt les champs pour prendre la nature sur le fait.

Je laisse au lecteur à juger lui-même de l'impartialité de la critique, et de la haute portée des réflexions philosophiques que M. de la Sagra a semées dans le cours de son récit.

A l'appui de ses assertions, et souvent dans le but de nous faire mieux connaître le fond des choses, M. de la Sagra s'étaye des preuves irréfragables de la statistique. Que répondre, en effet, à de bons calculs basés sur des chiffres authentiques ? Cette partie,

je n'en doute pas, éveillera l'attention des hommes sérieux. La *Revue Britannique* a publié d'excellents articles sur tous ces sujets, M. Ramon de la Sagra les complète et en élargit le champ.

Don Ramon de la Sagra a passé douze ans dans l'île de Cuba, consacrant ses jours à étudier, sous toutes ses faces, cette belle partie de la monarchie espagnole. Il a été le seul, de tous les libéraux de la Péninsule, à l'abri de la persécution politique dont ils furent victimes. Après la restauration qui suivit l'intervention de nos armées en 1823, il partit pour la Havane, où il fut chargé tour à tour de la direction de plusieurs établissements scientifiques de grande importance, et honoré de l'amitié des autorités de la contrée, qui confièrent à ses talents plusieurs travaux difficiles, où il déploya toute son activité. Excité par la nouveauté du théâtre qui s'offrait à sa vue, guidé par le sentiment de ses devoirs, et jaloux de se rendre utile, il divisa son temps entre les diverses branches des sciences naturelles et l'histoire économique du pays, son commerce, ses revenus et sa statistique. Plusieurs ouvrages et mémoires qu'il a publiés l'ont assez fait connaître en Europe parmi le monde savant. L'île de Cuba lui doit son *Histoire d'économie politique*, publiée en 1831, une foule d'améliorations agronomiques, des instruments aratoires de moderne invention, la culture et la fabrication de l'indigo, la plantation du mûrier de la Chine, l'éducation du ver-à-soie.

Fatigué d'une vie laborieuse sous le ciel ardent des tropiques, il prit la résolution de repasser en Europe où il a apporté des documents très-curieux, et des collections d'histoire naturelle qu'il avait formées à Cuba (1).

Paris, ce 25 décembre 1836.

René Baissas.

(1) Nous apprenons avec plaisir, que M. de la Sagra va publier tous ses travaux sur l'histoire naturelle de l'île de Cuba, sous la protection du gouvernement espagnol.

INTRODUCTION.

En partant de la Havane au mois d'avril dernier, je me proposais de ne séjourner aux États-Unis que le temps nécessaire pour nouer quelques relations avec les personnes qui cultivent les sciences naturelles; et je devais aussitôt retourner en Europe par les paquebots américains. Mais à mon arrivée à New-York, je fus piqué par la curiosité, dont l'aiguillon se faisait sentir davantage à mesure que je visitais les établissements de cette contrée. Deux mois s'écoulèrent sans que mon plan de voyage eut une couleur assez tranchée. Avant d'avoir parcouru quelques-uns des peuples les plus avancés de l'Union, d'avoir examiné les institutions destinées à améliorer le sort de l'homme malheureux depuis le berceau jusqu'à la décrépitude, depuis l'innocence jusqu'au crime, je n'avais nulle intention de publier mes observations.

Si je jetais mes pensées sur le papier, c'était seule-

ment pour les joindre aux documents que j'ai rassemblés à toutes les époques de ma vie dans le but de m'en servir pour le bonheur de notre chère Espagne. Ma résolution prit une certaine consistance, à mon retour du Niagara, pendant mon voyage dans le Massachusetts et le Connecticut. Dès lors j'espérai que les notes que j'avais recueillies sur mes tablettes pourraient être de quelque utilité à la régénération de ma patrie. Enfin pendant mon séjour à Paris plusieurs personnes distinguées par leurs talents m'ont décidé à les donner à l'impression. Mais n'ayant pas le temps de refaire mon manuscrit et de le publier dans un ordre plus méthodique, j'ai dû me borner à supprimer, tantôt des indications particulières peu intéressantes pour mes compatriotes, tantôt des observations qu'il ne serait pas prudent de leur offrir au moment critique où se trouve le pays, et pourtant analogues à la situation d'un voyageur qui, parcourant les solitudes du Nouveau-Monde, disserte sur le sort d'une nation éminemment républicaine. J'ai dû ajouter ensuite des données statistiques extraites des documents que j'ai apportés.

Cet ouvrage est donc tel qu'il a été composé, dans les moments de repos que me laissait le voyage, entre une arrivée et un départ, aux heures de calme que je

passais sur les canaux et les rivières. Aussi le lecteur y trouvera-t-il le caractère varié et irrégulier d'un journal, mais d'un journal de vérité et de bonne foi, publié avec les vices de style et de langage, inséparables d'un manuscrit à peine relu et corrigé. Peut-être ce livre, bien que contraire à l'ordre systématique qui exigerait que les mêmes sujets fussent traités sous un même chapitre, aura de l'agrément pour certains lecteurs, qui en parcourant ces pays, feront cause commune avec l'auteur et voudront jouir avec lui de la variété des scènes. Comme aucune réclamation ne pourrait me relever des défauts de ce journal, je ne demande aucun éloge pour son mérite littéraire, car je ne me suis proposé que l'utilité qui doit naître de la publication d'un ouvrage dont le seul intérêt dépend de la valeur intrinsèque des observations qu'il contient.

Quelques personnes remarqueront l'enthousiasme avec lequel je parle des institutions des États-Unis, et penseront que, remontant aux institutions politiques et sociales, je dois les proposer pour modèle à notre malheureuse Espagne; mais je proteste ici contre une semblable intention. Ce ne sera pas moi qui présenterai les fruits savoureux de l'arbre robuste qui végète sur le sol privilégié de l'Union au peuple espagnol si mal disposé pour les digérer.

Je conjurerai, au contraire, ceux qui aiment sincèrement le pays à concentrer leurs efforts pour répandre l'instruction littéraire, morale et religieuse dans les masses, avant de les exalter par l'image des biens qu'elles ne peuvent concevoir et qui par cela même avancent l'établissement des principes sur lesquels reposent la félicité sociale et le développement des forces productrices. Ce sont les seules choses qui peuvent favoriser la végétation du tendre arbuste de la liberté. Laissons le temps et la nature accomplir leur course jusqu'à la virilité, époque de florescence et de fructification.

Mes observations ne s'adressent pas seulement à l'Espagne, je les adresse aussi à l'Europe entière, toutefois en les modifiant. Qu'il me soit permis de poursuivre la même allégorie. Je reconnais une variété extraordinaire dans la végétation et dans les fruits de l'arbre de liberté, selon les accidents du sol où il est transplanté. Les règles de son acclimatation ont à lutter contre des obstacles plus insurmontables que la température, le terrain et l'exposition en horticulture.

L'examen comparé des diverses manières dont on entend la liberté chez les nations de l'Europe et de la quantité positive de bienfaits qu'elle y répand, mé-

riterait d'être discuté par un habile écrivain; et si à côté de ce travail on présentait le tableau des obstacles que rencontrent les hommes les plus philanthropes, pour améliorer la condition de l'Europe, il en résulterait le vrai contraste des principes et des conséquences, de la théorie et des faits. En observant les institutions du vieux continent, c'est avec peine que l'on voit la complication de la machine sociale, l'agrandissement de tous ses ressorts qui contrarient les mouvements les plus propres au bien des nations.

Mais pour ne pas multiplier les citations, ou faire de cette introduction un traité de morale sociale, il me suffira de m'attacher à quelques contrastes offerts par nos institutions.

D'un côté, il y a une disproportion alarmante entre les moyens ordinaires de l'existence, le prix du travail, la récompense de l'industrie et entre la quantité des plaisirs sociaux qui excitent l'envie dans les masses actives et laborieuses. D'autre part, c'est une population parasite d'enfants trouvés et de mendiants consumant stérilement les ressources de la bienfaisance publique et particulière. Enfin au bout de ces deux routes d'ambition et de misère toutes les victimes viennent ensemble s'ensevelir au fond des prisons et des bagnes, foyers horribles de corruption et de

perversité, espèces d'enfer de démoralisation d'où elles sont revomies dans la société pour corrompre de nouveau les innocents. En réfléchissant sur les principes erronés qui fermentent et soutiennent les vices, il paraît que, nonobstant le degré merveilleux de civilisation auquel elle est parvenue, l'Europe se trouve sous l'influence du génie du mal, qui attise le feu des désordres, souffle son haleine exterminatrice sur les classes les plus nombreuses, et emploie comme matières combustibles le raffinement du luxe et les appâts qui entraînent les peuples avec une espèce de fureur vers les plaisirs où le sacrifice de la vertu est presque toujours exigé. Les philanthropes et les gouvernements s'efforcent d'éteindre un incendie qui tend à tout consumer, mais en vain ; car on n'a de puissance que pour cacher les blessures et pour étouffer les cris des victimes.

Au milieu de cette étonnante confusion que les hommes impartiaux et prévoyants ne sauraient nier, on connaît les principales causes du mal et de cette plaie de démoralisation qui ronge les peuples les plus civilisés et les plus instruits. On aperçoit la lumière du phare qui brille dans les ténèbres de la tempête, mais on craint d'annoncer le port de salut, car son saint abri a été profané. La fureur des réformes ne se

contente pas d'abattre tout ce qui est fondé par l'homme, elle attaque aussi le sanctuaire de la divinité; et le nom qui devait servir d'asile et de rempart pour régénérer une société démoralisée résonne de diverses manières aux oreilles de la multitude.

Cette rapide peinture fera connaître la tendance plus morale que politique des observations que j'adresse à ma patrie, et pour éviter toute mauvaise interprétation je vais faire une légère revue des réformes que je desire qu'on y introduise avec la liberté, et que je considère comme des résultats directement efficaces pour intéresser les masses à la consolidation du système que l'on vient de promulguer.

J'ai indiqué l'enseignement de l'enfance, comprenant sous ce nom la morale et la religion comme fondements essentiels de la réforme sociale de la génération future. Mais les amis de l'humanité n'accompliraient pas leur mission, s'ils bornaient là leurs efforts bienfaisants; car on n'atteindrait que les individus à même d'être instruits, et les effets ne se feraient sentir que lorsque la génération naissante aura grandi. Cependant la série de calamités qu'a souffertes le peuple espagnol a brisé les liens sociaux, vicié la pureté des coutumes, dégradé la noblesse du caractère national, jeté dans le crime, en les pervertissant, quelques milliers d'in-

dividus, corrompu une partie de la jeunesse, et enseveli dans la misère une foule de classes laborieuses. Tous ces malheureux sont comme suffoqués par une atmosphère qu'il faut renouveler, et l'amélioration de leur condition réclame d'autres moyens que la simple instruction dont ils sont plus dépourvus que le tendre enfant qui sort du sein de sa mère.

Si l'on considère que beaucoup d'êtres infortunés qui gémissent au fond des prisons et des hôpitaux ou qui vivent dans la misère et le crime, sont époux, pères de famille, que les maux du vice et de l'indigence sont plus contagieux que les épidémies, on connaîtra l'importance qu'il y a de comprendre, sous un même point de réforme morale, toutes les classes besoigneuses de la société. Les désunir pour faire le bien, c'est nuire aux résultats; car il serait impossible d'obtenir la régénération d'un arbre où l'on conserverait des rameaux et des racines cariés. A quoi sert d'élever un enfant et de lui inculquer les meilleures maximes de la religion chrétienne, si, en rentrant sous le toit paternel, il trouve, dans ceux qui lui ont donné le jour, un exemple constant des vices les plus honteux? A quoi sert d'établir des chaires de saine morale, si on conserve dans les prisons des académies de corruption? A quoi sert d'assister l'enfance, de la

garer des mortels ennemis du premier âge, si bientôt on l'expose contre la séduction, sans égide et sans moyens pour parer aux nécessités de la vieillesse. A quoi sert de former d'excellents codes criminels pour châtier les délits si on offre des appâts aux vices, des stimulants à la corruption et des primes aux luxe? C'est ainsi que le jeune homme, abandonné et séduit, ne connaît d'autres institutions que celles qui châtient; la société, semblable à une cruelle marâtre, reste muette et indifférente lorsqu'elle le voit se précipiter et ne fait entendre sa voix de tonnerre que pour le confondre et l'attérer quand il est tombé dans l'abîme. On fonde, aux frais des gouvernements, des académies pour donner gratuitement aux enfants des riches la connaissance des sciences et des lettres; et l'on ne dispose pas d'un rayon d'instruction primaire en faveur du fils de l'artisan et du pauvre laboureur. On ouvre des musées et des jardins, on subventionne de brillants spectacles pour éblouir par la splendeur des arts et les raffinements du luxe, le citoyen opulent qui jouit de l'exercice de tous ses sens et l'on méprise et l'on abandonne les moyens simples d'instruire les infortunés privés de la vue, de l'ouïe et de la parole. Serait-ce donc un si grand mal que de se priver de quelques plaisirs souvent enviés, quand cette pri-

vation n'entraîne avec elle ni la misère ni la faim? Cette considération ne fait-elle pas de l'enseignement des aveugles et des sourds-muets un devoir imprescriptible de l'humanité?

Ce n'est pas assez d'établir pour l'enfance, cette portion de la population qui rappelle les plus belles années de notre vie, des institutions publiques et générales, de recueillir les malheureux abandonnés par des parents dénaturés, il faut encore que la société se montre leur véritable mère et leur véritable tutrice qu'elle continue l'éducation de ces créatures innocentes jusqu'à l'âge adulte, et qu'elle se substitue à la place des parents qui ne veillent point sur la conduite de ceux à qui ils ont donné le jour. Ces devoirs paraîtront compliqués, mais ils sont nécessaires : en négligeant de les remplir, les gouvernements se rendent responsables de tous les désordres de la génération qu'ils abandonnent à elle-même; et lorsque, pour réprimer les crimes qu'ils n'ont pas su ou qu'ils n'ont pas cherché à éviter, ils remplissent les prisons et répandent le sang sur les échafauds, ils n'obtiennent aucun résultat avantageux; ils attirent sur eux la réprobation des hommes de bien, la malédiction du ciel, et tombent enfin victimes du même peuple qu'ils ont rendu malheureux. Oui, à la gloire de

gouverner est attachée la plus grande responsabilité.

Que faut-il donc à une société constituée comme l'Espagne? — De l'*éducation* et des *réformes*. Je ne parlerai pas de la réforme politique et administrative, objet de la révolution actuelle et envisagée de diverses manières par les partis qui déchirent le sein du pays. Le but que je me propose dans ce livre, c'est de recommander l'éducation primaire et la réforme morale du peuple espagnol, réforme dont l'importance est sentie par tous les esprits; car, en luttant sans cesse contre la démoralisation à mesure que l'on avance dans le sentier des améliorations, il faut commencer par le commencement si l'on veut bâtir avec solidité.

L'aveuglement des gouvernements à cet égard est vraiment déplorable : en me servant de cette expression avec franchise, je ne parle pas seulement de l'Espagne, déchargée en quelque sorte par la complication des affaires, mais je fais allusion aux grands peuples qui, s'étant placés à la tête de la civilisation, désertent la cause de l'humanité, ne visant qu'à un système complet de perfection politique et industrielle, et ne s'attachant qu'aux masses, oublient entièrement l'homme qui les compose. Ce tableau nous conduirait

trop loin, aussi me bornerai-je à dire que même les classes puissantes entraînées par le tourbillon de l'action où les ont jetées de vicieuses institutions, adoptent des principes contradictoires de bienfaisance et de démoralisation : elles les emploient en même temps, et, en faisant leurs efforts pour sauver un malheureux, elles en sacrifient cent. Oui, en voulant secourir la misère, on jette la semence de la séduction avec tous les appâts du luxe dont on environne les aumônes; en répandant les bienfaits de la charité, on se fait précéder de la trompette de la renommée, et on s'entoure de tout le faste d'une vanité qui envenime le cœur du pauvre.

Comme la délicatesse des ressorts de la sensibilité de la classe opulente est émoussée, on favorise avec une cruauté versatile les spectacles qui corrompent la jeunesse, au moment même où l'on verse une chétive aumône dans les cloaques de la pauvreté. On fait ostentation de luxe et de beauté pour ramasser un secours pour les pauvres; et, n'ajoutant que des puissants appâts à une espèce de sensualité infernale, on ne verse pas avec ses bienfaits les douces larmes de la compassion sur l'humble grabat de l'infortuné; puis, sans quitter la toilette d'un bal annoncé sous un prétexte philanthropique, et palpitant encore des émotions

de plaisir, on court assister au spectacle sanglant des barrières (1).

Après avoir expliqué la tendance morale de mon œuvre, je me crois en droit de l'offrir aux hommes de tous les partis, libéraux ou absolutistes, christinos ou carlistes, aux chefs comme aux soldats.

Peut-être que quelques hommes à opinions exagérées dans les deux camps, trouveront peu conformes à leurs principes les doctrines que j'ai examinées aux États-Unis; les libéraux, par exemple, s'alarmeront de la sévérité des devoirs moraux et religieux sanctionnés dans ce pays; les absolutistes se scandaliseront aussi de m'entendre louer les mœurs et la religiosité d'un peuple de républicains. Mais je dirai aux premiers qu'ils essayeraient en vain de placer autre part le bonheur de la nation espagnole, et je conseillerai aux seconds d'imiter la conduite des fils de la liberté, s'ils veulent rendre la religion aimable et respectable.

Sous le rapport des matières intrinsèques qu'il renferme, ce Journal peut être considéré comme un simple indicateur raisonné, qui a son complément dans les documents que j'ai réunis pendant mon

(1) Les personnes qui étaient à Paris au mois de février 1836, à l'époque d'une exécution mémorable, comprendront toute la portée de l'allusion de l'auteur.

voyage. Il sera facile, en le lisant, de se faire une idée exacte des institutions bienfaisantes de l'Union, du système de ses entreprises, et du degré de prospérité et de richesse auquel ce pays s'est élevé. Ma collection servira à donner au gouvernement des idées d'application, car je puis assurer qu'on en trouverait difficilement d'aussi riche même aux États-Unis (1).

Enfin, si le succès de cet ouvrage répond à mes espérances, je tâcherai d'étendre un jour le cercle des notes qu'il contient, et je publierai un second volume de données sur les établissements de bienfaisance, les chemins et les canaux, la situation du commerce et de l'agriculture, les dessins d'instruments et de machines aratoires, et les plans des pénitentiaires que j'ai visitées.

Avant de terminer cette introduction, je crois devoir avertir le lecteur que je n'ai donné de développement à certains détails sur les instruments de culture, les frais de subsistance et de l'enseignement dans les colléges, la valeur et le rendement des terres, et d'autres questions d'un intérêt assez éloigné pour l'Espagne, que parce que les peuples de l'Amérique

(1) L'auteur a donné à la bibliothèque royale de Madrid cette collection précieuse de documents, dont le catalogue est inséré au commencement de l'édition espagnole.

qui parlent notre langue, ont besoin, dans la nouvelle carrière de régénération qu'ils vont parcourir, des conseils et des indications des amis de l'humanité.

Paris, 15 mars 1835.

CINQ MOIS

AUX

ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Chapitre Premier.

Notre arrivée à New-York. — Aspect de la ville. — Chemin de fer à New-York. — Canal Morris. — Théâtres. — Promenade à Brooklyn. — Cabinet minéralogique du baron Lédérer. — Lycée d'histoire naturelle. — Instruments d'agriculture. — Musée d'histoire naturelle. — Établissements de bienfaisance. — Maison de correction pour les jeunes criminels. — Hospice des fous. — Établissement des sourds-muets. — Institut des aveugles. — Promenade à Hoboken. — Fabriques. — Collections particulières. — Visite aux manufactures de Paterson. — Chemin de fer. — Système de vie adopté dans les hôtels. — Mœurs. — Liberté des jeunes filles. — Célébration du dimanche. — Beau sexe. — Écoles du dimanche. — Victoire des artisans. — Travaux des prisonniers. — Accroissement des journaux.

New-York, 23 avril.

Nous sommes arrivés, dimanche 19. Malgré le mauvais temps, les quais étaient couverts de monde; des voitures publiques élégantes et commodes stationnaient à l'entrée des rues qui, du reste, sont généra-

lement larges, garnies de trottoirs et d'une propreté sans égale. Celle qui porte le nom de Broadway est magnifique ; la nuit surtout, lorsque les flammes du gaz éclairent ses riches magasins. La végétation qui en recouvre les arbres, doit lui donner au printemps une vie nouvelle. La batterie, la plantation qui la précède à une des extrémités, et le parc situé dans un des endroits fréquentés, me paraissent être des points fort agréables, pendant la saison des chaleurs.

Mais ce qui me fait ici le plus de plaisirs, ce n'est ni l'aspect de la cité, ni la largeur de ses rues, ni la propreté de ses habitations, ni tout ce qui la pare à l'extérieur ; c'est la grande activité commerciale que j'aperçois, c'est l'action continuelle de l'industrie, les progrès de la population, l'aisance générale et un certain air de bien être, qui règne dans toutes les classes. Depuis mon arrivée, j'ai passé mes jours à parcourir la ville, et j'ai été étonné de l'accroissement extraordinaire qu'elle acquiert presque simultanément. Partout on construit des maisons, on rétablit des *îles* (1) entières, on édifie de superbes hôtels, on ouvre de grandes places, et, comme pour seconder ce mouvement, l'on trace de nouvelles rues et l'on travaille à de nouveaux terrassements. Si, détournant les regards de la ville, je les porte du côté des rivières et de la mer qui l'entourent, le tableau n'en devient que

(1) Quartiers

plus animé et plus piquant. Sur toute la longueur des quais, s'élève une forêt des mâts appartenant à des vaisseaux de toutes les nations, et aux bateaux-à-vapeurs, destinés à échanger les communications entre les différents États de l'Union. Sur la rivière du nord, dans la baie et le bras oriental, se croisent sans cesse de magnifiques *steam-boats,* qui partent et arrivent à toute heure du jour et de la nuit, chargés de passagers, de marchandises et de matières premières. A ces bâtiments, qui sillonnent les eaux dans tous les sens, se mêlent une infinité de petites barques, chargées de gros bois, de pierres et d'autres matériaux, qu'une industrie active et étonnante prépare dans des pays éloignés.

A quelque pas de là, en quittant la rue du Centre, j'ai trouvé le chemin de fer, qui commençant à la rue Bowery, la parcourt jusqu'au dehors de la ville et se termine enfin à Harlem, à une distance de sept milles et demi. Les rails y sont pratiqués dans la pierre; mais comme ils ont peu de saillie, les voitures ordinaires, peuvent les croiser. Les wagons du chemin de fer sont traînés par deux chevaux, transportent plus de trente personnes, et marchent avec une vitesse de six à dix milles par heure.

Après avoir examiné le chemin, je me suis dirigé vers le quai, où débouche Courland-street, et d'où partent chaque dix minutes de petits bateaux-à-vapeur pour Jersey. Je me proposais d'observer le chemin de

fer que l'on a construit de cette ville à Newarck. Il y a quatre départs le matin, quatre le soir, et autant de retours. Les voitures sont toujours pleines de voyageurs, et traînées par deux chevaux. En moins d'une heure, elles parcourent neuf milles; le prix du trajet est de 3 schellings on 3 réaux d'argent (1) par personne. Pour construire ce chemin un grand nombre de terrains bas ont été comblés avec de la terre et de la pierre sèche, et élevés jusqu'à quinze et vingt pieds (2). Ensuite on a placé sur des dormants ou traverses de bois de charpente presque tous éloignés de trois pieds les uns des autres, des montants de pin sur lesquels on a fixé, à partir du bord intérieur, la lame de fer qui sert de rail. La grosseur de ces montants est de cinq pouces, la largeur des lames de deux pouces et demi, et leur épaisseur d'un demi-pouce. Cette construction a été encore simplifiée dans les ramifications provisoires, qui conduisent du chemin principal aux carrières; car il n'y a que deux seules voies de deux montants de pin fichés dans le sol ni-

(1) La piastre ou dollar se divise aux États-Unis en huit parties que les Américains appellent schellings et les Espagnols *reals de plata*; c'est de cette dernière expression que je me servirai quand je parlerai de fractions ou de huitièmes de piastres. On la divise encore en cent parties ou centièmes; le schelling en vaut douze et demi.

(2) Je ne parle que du pied anglais, qui est au pied espagnol : : 1 ; 1,09 ; il contient plus de 13 pouces de ceux-ci.

velé, et sur lesquels on fait passer les roues des chars attelés d'un cheval. C'est par ce moyen, que l'on transporte des poids immenses avec beaucoup de rapidité, et sans employer de grandes forces.

Newark est une jolie ville, bien située, et bâtie à l'embouchure du canal Morris qui s'étend depuis la Delaware dans l'état de Pensylvanie, vis-à-vis Easton, jusqu'à une distance de quatre-vingt-dix milles. On a établi par ce moyen une communication facile, entre la rivière dont nous venons de parler et la Passaïc qui se jette dans l'Hudson. Le canal Morris approvisionne New-York des charbons de Pensylvanie et les fabriques de Paterson des matières premières dont elles ont besoin. Comme dans un grand nombre d'écluses, il n'y a pas assez d'eau pour établir le niveau, on a eu recours aux plans inclinés, au moyen desquels les barques montent et descendent à sec sur des chars ou des charpentes à roues, et sont traînées ensuite par un double câble. L'angle ou la hauteur de la section de ces plans est du quart de la base, qui est de cent pieds anglais. Les écluses sont faites de manière que lorsque l'une se vide pour mettre à sec la barque qui descend, l'autre s'apprête à recevoir celle qui monte; on ferme ensuite, le bassin se remplit; la porte qui le sépare du canal s'ouvre, et la barque reprend le cours de sa navigation.

Le soir, nous avons assisté au théâtre italien. Il est petit, beau et richement décoré. Les loges sont tapis-

sées, ornées de glaces et de sophas. Au premier étage, il y a des galeries commodes, où les personnes qui veulent s'asseoir, trouvent pour une piastre des banquettes à leur disposition. L'affluence n'était pas nombreuse, et devait-il en être autrement? Si l'on excepte madame Fanti, la troupe était mauvaise. On m'a dit que les Américains ont fort peu de goût pour l'opéra.

25 avril.

Hier, à dix heures du matin, nous nous dirigeâmes vers le quai Fulton, et nous passâmes en cinq minutes par le bateau-à-vapeur, à Brooklyn, ville située sur l'autre côté du bras oriental de la baie. Brooklyn est une ville magnifique, bâtie comme par enchantement et bien percée; elle possède de riches magasins et de superbes édifices; le but de notre promenade était d'assister aux courses à pied et à cheval qui devaient avoir lieu à dix milles de là, sur le chemin de Jamaïca. Il y avait un concours prodigieux de voitures et de cavaliers. Nous traversâmes un territoire semé, pour ainsi dire, de maisons de campagne, jolies et fraîchement construites, les unes en brique, les autres en bois, mais toutes faites avec élégance et ornées de portiques et de colonnades.

Dernièrement, on avait la fureur d'acheter des terres dans cette île: la même démangeaison règne

aujourd'hui. On attribue tout cela aux fortunes que les propriétaires y ont réalisées ces dernières années. Les terrains achetés cinquante piastres, il y a deux ans, se vendent à présent jusqu'à trois mille. D'autres acquis presque pour rien, il y a cinq ans, ont dans ce moment une grande valeur. Je n'ai vu partout que des gens qui cherchent à faire des achats pour construire et planter. A peine M. Parmentier a-t-il vendu sa propriété qu'on l'a divisée de manière à tirer parti de sa position fort avantageuse d'ailleurs à cause du chemin de fer que l'on construit à Jamaïca et qui se prolongera jusqu'à Greenport, éloigné de cent milles. Les voitures à vapeur de Stomigston, où se termine le chemin de fer de Boston à Providence, passeront par là. La distance qui sèpare cette ville de New-York sera réduite à deux cent vingt-cinq milles et demi.

Les courses m'ont amusé quelque peu, mais pas assez pour me faire supporter avec patience le vent froid qui soufflait. La campagne doit être fort agréable au printemps. Aujourd'hui, les arbres dépouillés qui l'entourent lui donnent un air de tristesse et d'abandon.

26 avril.

Les spéculateurs ne s'occupent que de l'achat des terres à Long-Island. Un de mes amis vient de me ra-

conter que trois individus qui avaient acheté, il y a treize mois, pour une valeur de six mille piastres, ayant vendu leurs lots hier, en ont obtenu chacun un dividende de quatre-vingt-cinq mille. Cependant, quelques personnes moins empressées s'abstiennent de ces opérations, et croient que tout cela finira par ruiner beaucoup de monde; il n'est pas probable, en effet, que les champs achetés à deux ou trois milles de Brooklyn acquièrent plus tard de la valeur, car il reste encore à une distance moins éloignée de New-York et dans le même district de grandes portions de terrain qui n'attendent qu'à être exploitées.

J'ai établi des relations d'amitié avec le baron Lédérer, consul-général d'Autriche, recommandable par ses bonnes qualités et par ses talents. Il est possesseur d'un riche cabinet de minéralogie générale et d'une collection minéralogique des États-Unis, classée par contrées, où j'ai vu des zéolithes de la Nouvelle-Écosse, des sulfates de strontiane du lac Érié, des tourmalines du Maine, des épidotes, des staurotites et des danaïtes de Franconie, des spinelles, des scapolithes, des spodumènes et des stéatites cristallisées du Massachussetts, des iolithes cristallisés, des marbres verts et jaunes, des tourmalines, des béryls et des schorls variés à l'infini, des topazes du Connecticut, des zircones en cyanite, de belles amantes opaliformes du Vermont, une jolie série de grands spinelles rouges, noirs, verts, jaunes et gris, des sparragui-

nes et de magnifiques amphiboles de New-York, des cuivres, des zincs, des saphirs ou conridon bleu, des spinelles sur des amphiboles de New-Jersey; des graphites, des plombs, des manganèses et des charbons abondants de Pensylvanie, des fers et des cuivres du Delaware, enfin de l'or de Virginie, de la Caroline et de la Géorgie, des rutiles et des gergones des États du Sud.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur toutes ces richesses, fruit de dix-huit années de constantes recherches, nous avons visité le Lycée d'histoire naturelle; établissement remarquable, fondé et soutenu par quelques habitants de New-York qui s'adonnent à l'étude de cette science. Il possède une bibliothèque, une collection de coquilles parfaitement classées; des oiseaux, quelques poissons, quelques reptiles et une série régulière de minéraux et d'ossements fossiles trouvés aux États-Unis. C'est là que j'ai fait connaissance avec M. W. Cooper, qui consacre ses moments de loisir à l'étude des oiseaux du pays, homme fort instruit principalement sur toutes les branches de la zoologie, et sur ce qui regarde les poissons et les coquilles. La société se réunit tous les mardis, et publie chaque année des mémoires, dont 4 volumes ont déjà paru.

J'ai parcouru les magasins pour connaître l'état des manufactures. Je suis entré dans ceux de G. Dunn et Co's, Walter-street, n° 193, où l'on ne trouve que des

instruments aratoires et de culture. J'y ai remarqué entre autres choses des charrues simples dont le soc et le versoir sont en fer de fonte, du prix de sept à quinze piastres, et parmi celles de ce dernier prix, une dont le versoir peut passer d'un côté à l'autre pour les terrains montueux; un cultivateur à cinq socs, armés de deux pointes que l'on substitue l'une à l'autre à mesure qu'elles se détériorent, des hache-paille simples et d'un prix très-modéré; des moulins à égréner et à moudre le maïs dans tous les genres, depuis dix jusqu'à vingt piastres; enfin un assortiment complet d'instruments pour les travaux manuels.

29 avril.

Le baron Lédérer m'attendait hier à neuf heures pour visiter les deux musées publics. Celui que l'on appelle musée de Peale est fort mal en ordre. Il renferme quelques quadrupèdes de l'Amérique du Sud et du Nord, grand nombre d'oiseaux, peu de poissons et peu d'insectes, des reptiles assez variés, quelques jolies espèces de tortues, dont trois, appartenant à la contrée, sont en vie, beaucoup de pétrifications mêlées, et confondues avec une infinité d'objets de pure curiosité et quantité d'armoires remplies de mannequins, de figures de cire, de vêtements, d'armes, d'ustensiles, etc. Les murs d'une des salles de cet établissement sont recouverts de portraits d'hommes illustres de l'Union.

Le musée Américain, situé au coin de la rue Broadway, en face de l'église de la Trinité, est un peu mieux tenu. Les oiseaux occupent le salon du premier étage et y sont classés par genres et par espèces. Au second étage, ce sont les grands quadrupèdes : l'éléphant, les lions, les tigres, les panthères, le *cervus virginianus*, et une quantité d'autres petites et de moyenne grandeur de l'Amérique du Nord, tels que le *sciurus niger*, la *mustela hermina*, la *mustela vulgaris*, le *lepus americanus*, la *condilusa cristata*, le *scalops canadensis*, le *didelphis opossum* et le *virginianus*. Parmi les espèces bien conservées, je citerai le *vespertilio vampirus* de Jada, le *galeopithicus variagatus* des Moluques, et les grandes tortues, *l'argus coriacea*, la *testudo calcarata*, la *testudo mydas*, etc, La section des poissons est assez bien soignée ; je n'ai vu que peu d'insectes et peu de coquilles, mais de magnifiques polypiers et une infinité d'ustensiles, d'armes, de figures de cire et de bagatelles. Le prix d'entrée de ces musées est fixé à deux réaux d'argent. C'est la nuit, m'a-t-on dit, que la foule s'y transporte, car à cette heure là, les collections éclairées par le gaz paraissent plus brillantes ; on y fait de la musique, et l'on étale aux yeux du public des vues optiques des villes et des monuments remarquables.

Il est fâcheux qu'avec le grand nombre d'objets qu'ils contiennent, ces musées ne soient pas dans un état plus convenable. Pour l'honneur scientifique de

la contrée, les professeurs devraient coordonner chaque espèce d'individus, car ce n'est qu'ainsi qu'on peut satisfaire la curiosité du public, généraliser les idées d'ordre, de classification et l'amour de la science. Qui empêcherait de dresser des catalogues que l'on placerait à l'entrée des salles, et où l'on insérerait des notices sur la vie et les habitudes des animaux?

J'ai déjà pris des notes sur les établissements de bienfaisance de New-York, que l'on doit à la philanthropie des habitants. Mon ami, M. D. Leonardo Santos Suarez, membre de la société de *harmony*, homme bien veillant qui rend de si nombreux services aux espagnols qui s'adressent à lui, m'a procuré les moyens d'entrer dans les principales maisons que je visiterai. Il est à remarquer, que ce n'est qu'à force d'investigations et de questions, que je suis parvenu à savoir qu'il y avait ici des institutions admirables. Du reste, comme la masse active de la population ne s'occupe que d'affaires de commerce, et que l'autre ne se compose que d'étrangers, entièrement adonnés aux spéculations et aux échanges, il faut sortir de ces tourbillons si l'on veut apprendre quelque chose, sur la charité publique, et sur les moyens qu'on emploie pour améliorer la condition des malheureux.

3 mai.

J'ai tracé sur mes tablettes la relation des courses

et des visites que j'ai faites les jours derniers. Les impressions profondes que j'ai éprouvées serviront à me rendre plus facile la rédaction de mes notes. En examinant les divers établissements de bienfaisance, je me suis rappelé avec douleur, que l'Espagne n'en possède pas; cela m'a suggéré l'idée de prendre d'exactes informations, qui peut-être seront un jour à ma patrie de quelque utilité.

Nous sommes allés d'abord à la maison destinée à la *réforme morale des jeunes condamnés,* et qui porte le nom de *House of Refuge.*

Le surintendant de l'institution, M. Hart, en nous témoignant les plus grands égards, nous a fait accompagner dans les ateliers, et dans les classes, etc. L'édifice se compose de deux corps de logis séparés; dans l'un se trouvent les filles, et dans l'autre les garçons. Sur le côté sont les ateliers et quelques autres dépendances.

Cet établissement fut fondé en 1824, par plusieurs habitants de la ville, qui avaient compati au sort des jeunes condamnés. En réfléchissant sur les causes du crime commis à cet âge, ils se convainquirent, que l'abandon, la perte des parents, la misère, l'ignorance et la séduction, exposent ou conduisent à la prison, la plupart des jeunes infortunés des deux sexes. Ces cœurs nobles et vertueux conçurent le projet d'arracher au crime les enfants qui sont placés sur le bord du précipice, et de réformer le moral corrompu de

ceux qui ont eu le malheur d'y tomber. Bientôt on excita l'attention générale, on forma une société, qui au moyen de souscriptions abondantes, fonda la maison du Refuge, destinée à renfermer les jeunes condamnés et ceux qui, convaincus de vagabondage, délaissés par leurs parents, ou placés dans des circonstances semblables, sont exposés à devenir criminels. La législature, en prêtant un noble appui à cette pensée généreuse, a laissé à la sagesse des fondateurs, le soin de faire eux-mêmes les règlements, de manier les fonds, de déterminer le nombre des employés, et de fixer le temps que les jeunes détenus doivent demeurer enfermés; enfin, elle a accordé à la société le droit de tutelle sur ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de vingt ans.

Cette maison est basée sur la morale et les travaux industriels d'une utilité bien reconnue. Les prisonniers la regardent eux-mêmes comme une véritable sauvegarde contre le malheur et le crime; car ils y sont traités avec cette douceur qu'inspire leur jeunesse, et que recommandent des fautes souvent commises par un effet de la fatalité des circonstances, plutôt que par corruption. Le récit qu'ils font à leur entrée, prouve assez qu'ils ne seraient pas tombés dans le piège s'ils eussent été bien élevés et bien dirigés; en un mot, on a observé que la tentation et la séduction dont ils deviennent les victimes, ne sont que les effets de la position accablante où les place le destin. A ces aveux,

se joignent naturellement les idées que leur suggère une nouvelle condition. Tenus avec propreté, habillés, nourris, occupés d'une manière agréable à des travaux qui ne sont jamais au-dessus de leurs forces, ils reçoivent en outre une instruction qu'ils n'avaient point goûtée, ils prennent avec des jeunes gens de leur âge des récréations innocentes et utiles à la santé, ils sont excités par les bons exemples qu'on leur met sous les yeux, et récompensés s'ils s'en rendent dignes. Dès les premiers jours, ils établissent eux-mêmes des comparaisons, car ils s'aperçoivent de ce passage subit, de la vie du vagabond, vie de nudité, de privation et de dangers, à l'existence douce et tranquille du Refuge. C'est de ce moment que date la réforme du pauvre enfant.

L'institution développe ensuite ce germe par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

1° On leur enseigne à lire, à écrire, l'arithmétique, la géographie, etc., etc. L'ignorance est chose si commune parmi le jeunes détenus du Refuge, que sur 194 entrés en 1833 il y en avait 105 qui ne savaient ni lire ni écrire, et 129 dans le même cas sur les 218 qui sont entrés en 1834.

2° On les forme à des habitudes d'industrie et de travail. Il y a dans l'institution des ateliers de fabricants de chaises, de cordonniers, de tailleurs, et de cloutiers. Les filles lavent, cousent, ou raccommodent le linge. Lorsqu'un des prisonniers a amendé sa

conduite, et qu'il sait assez pour être placé dehors, on le met en aprentissage; mais on conserve sur lui, jusqu'à vingt ans le droit de tutelle. S'il ne se comporte pas bien, on le fait rentrer.

3° On réforme leur cœur, on excite en eux de nobles sentiments d'émulation et on leur inspire l'accomplissement des devoirs religieux et sociaux. A l'arrivée d'un détenu, le surintendant lui donne des avis affectueux dans lesquels il lui rappelle les malheurs de sa condition passée et lui assure pour l'avenir l'oubli de ses fautes. Il l'exhorte à ne jamais mentir, et à obéir de son mieux quand on le commandera; ensuite, il lui met au bras la plaque de la classe n° 1. Si pendant le premier mois, le nouveau venu remplit ses devoirs, on le fait monter à la classe d'honneur; mais s'il s'est mal conduit, on le fait descendre à la classe n°2,3,4, selon qu'il le mérite; on le prive, soit de récréation, soit d'une meilleure nourriture, ou bien encore on l'enferme dans sa cellule au pain et à l'eau. On n'a recours que très-rarement aux punitions corporelles.

Voici quelle est la distribution du temps : les prisonniers se lèvent au point du jour, chacun fait sa chambre et se rend au vestibule au signal donné; ils vont au lavoir à leur tour; puis dans la cour à la revue du linge et de propreté, enfin dans la salle où, la prière finie, ils assistent à la classe jusqu'à sept heures au printemps. Ils prennent un moment de repos avant déjeuner, et passent aux ateliers jusqu'à midi; pour

se laver et pour dîner, une heure; d'une heure à cinq au travail; puis à la récréation, au souper et à l'étude jusqu'à huit. La journée se termine par la prière du soir, à laquelle préside le surintendant.

Aux ateliers, j'ai remarqué de petits enfants de six ans fort heureux et très-appliqués; en général les détenus n'avaient pas quatorze ans. Dans le quartier des filles, il y a plus de propreté, et surtout beaucoup de décence; une commission de dames de la ville est chargée de l'inspection et de la direction de cette partie de l'établissement, et publie chaque année un rapport. Des maîtresses et des surveillantes dirigent l'éducation et veillent à la conduite. Dès que nous avons paru, ces jeunes prisonnières ont entonné un cantique; bientôt nous avons aperçu les vêtements des garçons qu'elles confectionnent et les autres branches de leurs travaux manuels. En entrant dans ce département, vous croyez être dans un pensionnat, en parcourant celui des garçons, dans une manufacture : rien ne rappelle à l'esprit ni violence ni châtiment; là règne l'ordre et la douceur; ici l'activité et la gaieté.

La plupart des enfants du Refuge, sont nés de pères étrangers (1) qui, les abandonnant à l'inexpérience de leurs pauvres mères, vont chercher fortune dans l'Ouest et les autres États. Ce qui augmente considé-

(1) Parmi les 218 jeunes détenus qui ont pu déclarer leur naissance, 78 seulement étaient nés de pères américains et 30 seulement de couleur. Le reste appartenait à des étrangers.

rablement le nombre des jeunes gens qui ont du penchant vers le crime, ce sont les suggestions des hommes adonnés à la boisson, et pour les filles, la coquetterie, le plaisir des spectacles et la démangeaison de vouloir s'élever à la hauteur des classes supérieures. La dégradation morale des femmes, lorsqu'elle est un effet de la prostitution, ne se corrige que très-difficilement, tandis que les vices des garçons se réforment assez vite; les rapports publiés annullement sur cette utile institution, les récits de leur vie antérieure, que font eux-mêmes les prisonniers des deux sexes, et les correspondances que les apprentis entretiennent avec le surintendant, sont une riche source de données où l'on puise une foule de réflexions sur les époques critiques de la jeunesse et sur l'énormité du mal que commet la société en facilitant les jeux et les spectacles qui exaltent les passions et troublent la paix de l'âme.

Au commencement de 1833, il y avait dans la maison 159 garçons et 36 filles; dans le courant de l'année il entra 153 de ceux-là et 41 de celles-ci.

Pendant cette époque, il sortit 126 garçons et 34 filles. Sur 186 garçons et 43 filles qui restaient au commencement de 1834, il est entré 180 de ceux-là et 57 de celles-ci, ce qui donne un total de 466 détenus. Depuis sa fondation jusqu'au 1er janvier 1835, il est entré 1120 garçons et 360 filles; total 1480, sur lesquels 1148 ont été mis en apprentissage. Parmi

les 190 garçons et les 67 filles écroués au commencement de cette année, il y avait 104 fabricants de chaises, 67 cloutiers, 6 cordonniers, 2 tailleurs, 11 enfin employés à différentes choses. Les filles étaient à leurs occupations ordinaires. On peut voir dans le tableau suivant l'état des recettes et la distribution des fonds ces deux dernières années.

RECETTES.		1833.		1834.	
Balance antérieure.	P.	1,228	56 P.	786	44
Produit des ouvrages des jeunes détenus par contrat		93,94	41	4,123	13
Versements faits par l'hôpital des marins		8,000	»	8,000	»
— par les quatre théâtres.		2,000	»	2,000	«
— par la ville		4,000	»	4,000	»
Donations		597	97	7,744	93
	P.	20,697	44 P.	26,654	50

DÉPENSES.		1833.		1834.	
Habillement	P.	2,206	52 P.	1,969	81
Nourriture.		5,843	87	6,060	9
Chambres et mobilier		1,127	22	834	81
Chauffage et éclairage		889	16	823	48
Honoraires		3,674	24	3,820	96
Réparations diverses faites dans les ateliers et départements des jeunes détenus de couleur.		4,527	42	8,152	64
Faux frais		1,842	57	1,422	82
	P.	19,911	» P.	23,084	62

En 1833, l'attention publique se porta sur les jeunes condamnés de couleur, qui sont plus exposés au vice et à la corruption que les blancs, et à l'égard desquels on n'avait encore pris aucune disposition. Pour procéder avec certitude dans cette importante matière, un recensement de la population de couleur fut ordonné. Il résulta de ces recherches que la ville de New-York possédait dans son sein 13,000 garçons de couleur, dont le dixième, ou si l'on préfère, 1,300 appartenaient à des hommes constamment occupés; 6,500 à des hommes qui ne l'étaient qu'accidentellement; 3,250 à des hommes qui ne l'étaient que d'une manière fort irrégulière; 780 en contact avec la dissipation et le crime, et les autres 1,170, à la charge de pères et de tuteurs qui en avaient à peine soin. On s'assura encore que le nombre des jeunes nègres envoyés à la Pénitentiaire comme criminels et à la maison de Charité comme vagabonds, s'élevait à 220, parmi lesquels il y avait plus de 90 filles.

Ce résultat douloureux réveilla les sentiments philantropiques des directeurs du Refuge, qui votèrent la fondation d'un département capable de contenir 120 enfants de couleur, et le dotèrent de 17,000 piastres. Désirant seconder de tous ses efforts une si noble entreprise, la ville donna le terrain où l'on devait bâtir, et ajouta une somme de 5,000 piastres, ce qui, avec les fonds accordés par la Société d'affranchissement et

quelques autres sommes, permettra cette année d'achever les constuctions.

Avant de terminer notre visite et de prendre congé du surintendant, je n'ai pu m'empêcher de faire observer aux personnes qui m'accompagnaient comme la physionomie de M. Hart est empreinte de noblesse et de douceur, qualités si essentielles à un homme revêtu d'une fonction aussi importante.

L'hospice des fous, appelé *Bloomingdale asylum*, est sur une belle colline, à six milles environ de la ville, au milieu d'un terrain de huit acres d'étendue qui lui est annexé (1). Il y a longtemps, plusieurs médecins de New-York, de concert avec quelques habitants, ouvrirent une souscription pour la création d'un hôpital, et le 13 juin 1771, le gouvernement accorda à cette société des lettres d'incorporation. En 1821, fut fondé l'*Asile des fous*, qui peut contenir jusqu'à douze cents malades; l'établissement a coûté 200,000 piastres. Le jardin qui lui sert d'entrée offre de l'agrément, et les distributions intérieures, pour les hommes et pour les femmes, sont bien conçues; les boiseries des vitrages sont en fer et sans qu'on s'en doute remplacent les barreaux. On remarque dans tous les quartiers et leurs dépendances une netteté parfaite, et nous n'avons pas aperçu une

(1) L'acre contient 4,822 mètres carrés, et répond à 1/10 de l'hectare français.

seule tache sur les murs; tout est si bien lavé que je n'ai jamais vu d'habitation particulière aussi propre.

Depuis sa fondation jusqu'en 1832, cette institution a reçu 1,537 fous, dont 661 sont sortis pleinement guéris, 292 avec de notables améliorations, 345 sur la demande de leurs parents, et 109 sont morts. A la fin de décembre 1833, il restait 80 hommes et 40 femmes. Dans le courant de 1834, il est entré 67 de ceux-là et 33 de celles-ci, ce qui fait un total de 222 malades secourus. Sur ce nombre, 38 hommes et 13 femmes ont été guéris et 8 de chaque sexe considérablement soulagés. Le prix de la pension est de 2 piastres par semaine. Ceux qui veulent jouir de plus de commodités, donnent 10 piastres pour des appartements plus beaux et des soins plus assidus.

Les dépenses se sont élevées l'an dernier à 22,933 piastres, dont 6,437 ont été affectées aux traitements des employés, et 1,228 aux réparations. Les recettes, qui ne comprennent que les pensions des malades, ont formé une somme de 33,503 piastres. Cet établissement ne répand aucun bienfait dans le sein des classes indigentes, à moins que la charité des habitants ne vienne au secours des infortunés. Du reste, il y en a beaucoup dans ce cas, d'après ce que l'on m'a dit. Pour subvenir à cette lacune, on bâtit actuellement, aux frais de la ville, à Long-Island, un

hospice de fous pour les pauvres. Ce qui donna naissance à ce projet, ce fut le rapport du docteur James Macdonald, médecin de l'asile de Bloomingdale, auquel deux commissions donnèrent leur assentiment au commencement de 1834. On s'était borné d'abord à copier, sauf de légers changements, l'asile de Limerick en Irlande; mais depuis, après avoir étudié les plans de celui du comté de Middlesex aux environs de Londres, la commission proposa au mois d'octobre 1834, un projet modifié, comprenant un bâtiment central carré de quatre-vingt-dix pieds sur chaque face, deux ailes à deux étages de deux cents pieds de long, traversées par un corridor de dix pieds de large, avec de petites chambres sur les deux côtés, de dix pieds de long sur huit de large et onze d'élévation. L'édifice pourra contenir trois cents malades et offrira les divisions convenables qu'exigent la différence des sexes, les degrés de folie, les officines, en un mot toutes les dépendances ordinaires. Ce plan a été approuvé le 5 janvier de cette même année, et mis en exécution immédiatement quant à ce qui concerne le corps central et une des ailes.

On publie annuellement des rapports sur l'hospice des fous ainsi que sur l'hôpital-général qui fut établi d'abord, et qui est maintenant rue Broadway, où on me l'a désigné. Depuis 1792, année de sa fondation jusqu'en 1822, il a reçu 29,591 malades, y compris les fous. Sur ce nombre, il y a eu 5,228 morts, 20,464

rendus à une santé parfaite et 1,932 améliorés. Depuis 1822, époque où les aliénés eurent un établissement spécial, jusqu'en 1832 inclusivement, il est entré dans l'hôpital 18,153 malades, sur lesquels il y a eu 1,827 morts, 13,446 sortis radicalement guéris et 1,388 en état d'amélioration. Dans le courant de 1833, il est entré 1,435 malades payants et 417 pauvres. Sur ce nombre, il y a eu 146 morts, 1,396 guéris et 108 améliorés. Enfin, en 1834, il est entré 1,365 malades payants et 356 pauvres, sur lesquels il y en a eu 174 morts, 1,266 guéris et 69 améliorés. En résumant toutes ces données et celles que nous avons citées sur l'asile, il résulte que l'institution de l'hôpital général de New-York a reçu dans ses divers établissements depuis 1792 jusqu'au commencement de cette année, 53,094 malades, parmi lesquels il y a eu 5,508 morts, 37,342 rendus à une santé parfaite et 3,825 améliorés. Les autres sont sortis sur leur demande ou sur celle des parents, et quelques-uns se sont échappés. Dans le total de ceux qui sont entrés durant cette période de quarante-trois ans, on doit compter 3,288 fous, parmi lesquels il y a eu 287 morts, 1,474 guéris et 557 améliorés. La plupart des malades à qui l'on a donné des soins se compose d'étrangers, car sur 43,000 individus entrés dans l'espace de trente-cinq ans, seulement 25,727 étaient nés aux États-Unis, et l'année dernière, sur 1,905, il y avait 940 étrangers.

J'ai vivement désiré visiter les institutions des sourds-muets, lorsque j'ai su qu'il y en avait dans l'Union. Car c'est en Espagne que cette idée généreuse a pris naissance, comme mille inventions utiles que l'on voit surgir aujourd'hui, cachant sous le vernis étranger une origine espagnole qui se perd dans les temps reculés où l'Europe marchait à la remorque de notre civilisation (1). Des documents irréfragables constatent que le bénédictin Pedro Ponce enseigna des sourds-muets dès l'an 1570; deux frères et une sœur du connétable de Castille. Non-seulement il leur apprit à lire, à écrire, l'arithmétique, l'astronomie, les langues vivantes et plusieurs autres choses; mais encore à prononcer quelques mots. Ponce n'a point laissé d'écrits sur sa méthode : c'est ce que font les hommes de génie de la Péninsule; soit paresse, soit modestie, cette conduite mérite de sévères reproches. Toutefois, les deux premiers ouvrages qui ont été publiés sur cet art merveilleux sont sortis de la plume de deux Espagnols, Juan Bonnet et Ramirez de Carrion, vers l'année 1620. Le docteur Holder Wallis en 1659 essaya pour

(1) Ce n'est pas pour flatter l'amour-propre national que je dis ceci, mais seulement pour revendiquer un fait. Nous devons avoir assez de sincérité pour reconnaître notre civilisation peu avancée ; mais aussi, puisque aujourd'hui nous faisons tous nos efforts pour effacer cette tache par des améliorations nouvelles et de grande importance, osons dire ce que peut le génie espagnol en rappelant les travaux de nos ancêtres.

la première fois, en Angleterre, d'enseigner des sourds-muets et de leur apprendre à parler ; depuis, on a toujours continué. En 1748, l'espagnol Pereyra vint à Paris, présenta ses élèves à l'académie royale des Sciences et reçut les témoignages les plus flatteurs des savants du siècle. Ce fut alors que le célèbre abbé de l'Épée, qui avait étudié les auteurs espagnols, commença à établir en France des institutions de ce genre.

Le peuple américain ne tarda pas à introduire dans sa nouvelle société ces utiles établissements. Celui de New-York fut fondé par le zèle des habitants qui ouvrirent une souscription et obtinrent de la législature l'approbation et des secours pour construire la maison et la soutenir. Commencée en 1827, elle fut terminée en 1829, coûta 31,000 piastres que l'état déboursa, assignant en outre des fonds pour l'entretien des élèves sans fortune. Cette institution est sur une belle colline auprès du chemin de fer de Harlem, à une lieue de la ville. Dirigée par une commission spéciale elle ne se soutient que par des souscriptions annuelles de 30 jusqu'à 200 piastres, par les dons que font quelques dames pour leurs protégés, et par la dotation de l'État. On y reçoit tous ceux qui peuvent payer la pension annuelle qui est de 130 piastres, non compris l'habillement que l'on fournit pour 30 piastres au gré des parents.

En parcourant les salles, j'ai recueilli divers ren-

seignements sur la méthode qui y est suivie et sur toutes ses ramifications. On n'emploie pas le langage des signes dactylologiques conventionnels, mais les signes dialogiques inventés naturellement par les sourds-muets. Il paraît cependant qu'il n'y a pas encore bien longtemps l'on se servait de la première méthode dont les nombreux inconvénients ont été sentis enfin par la commission, comme elle le dit dans l'exposé de son rapport. Il a été admis en principe que les élèves apprennent la langue par les mêmes moyens que les personnes qui entendent et parlent. On leur montre d'abord un objet ou le dessin qui le représente, puis le nom qui le désigne et qu'on leur fait écrire ; c'est ainsi qu'ils apprennent à la fois à connaître les mots et les idées. De l'alphabet écrit on passe à l'alphabet par signes. L'écriture est donc, dans cette maison, le moyen le plus en usage pour exprimer les idées ; elle est d'ailleurs le canal qui doit faciliter à ces infortunés les communications avec la société. Les signes ne servent qu'à expliquer la valeur des mots et des idées, mais on les abandonne dès que l'écriture est devenue familière.

D'après le rapport de la commission que j'ai sous les yeux, de toutes les méthodes d'enseignement à l'usage des sourds-muets, on n'a pas fait, dans cet établissement, l'essai de la mimologie, de la sténographie, de l'articulation, de la lecture sur les livres et de la dactylologie syllabique. Il paraît qu'il n'y a qu'un traité de la première,

qui n'est enseignée que par M. Piroux à Nancy. Quant à l'alphabet syllabique pour les doigts, la commission assure qu'il n'est guères plus en usage, quoiqu'il ait été recommandé par l'abbé de l'Épée, et essayé par le célèbre instituteur Périère. Elle pense que l'articulation est possible aux sourds-muets, parce qu'ils connaissent déjà l'accentuation et la théorie des syllabes. On trouve aux États-Unis l'exemple de trois poëtes privés de l'ouïe et de la parole, dont les compositions se distinguent par la perfection des rimes; et ce qui est plus remarquable, c'est que la cadence de leurs vers n'est jamais fautive; pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les poésies de Nack, déjà si connues. J'ai eu l'occasion d'observer moi-même, chez quelques-uns de ces êtres intéressants, un profond sentiment d'harmonie musicale, entre autres chez un jeune nègre africain que j'avais pour domestique dans mon séjour à la Havane. Il dansait mieux en cadence que tous ses camarades, et marquait constamment les mouvements des pieds en battant la mesure de ses mains. Je ne doute pas que les idées de rhythme et de mesure de temps (1) ne

(1) Je crois avec les partisans d'une école allemande que les idées de temps et d'espace sont indépendantes des sens, et qu'elles sont dans la pensée comme des lois de coordination et d'existence indispensables, les premières pour les sensations, les secondes pour les idées des corps. Sans leur secours, il est impossible de concevoir ni celles-ci ni celles-là, et il y a par conséquent un temps pendant lequel les unes se succèdent, et un espace où les autres existent.

soient indépendantes du son; et c'est ce qui m'explique l'exactitude de la versification des sourds-muets et la danse de mon domestique.

La commission a cherché de plus à déterminer les moyens de faire entendre les sourds à divers degrés; elle embrasse à ce sujet les doctrines du docteur Itard, médecin de l'institution royale des sourds-muets de Paris, et se promet d'heureux succès pour l'avenir.

Le jeune professeur, M. David Étienne Bartlett a eu l'extrême complaisance de nous accompagner et de nous donner toute sorte d'explications. Il y a dans la maison 140 élèves distribués en différentes classes, occupés à la lecture, à la traduction des signes en écriture ordinaire, à l'arithmétique, la géométrie, la géographie, au dessin et aux ateliers. Dans la classe de dessin, le professeur dit à un jeune élève de 15 ans que nous étions Espagnols; prenant aussitôt la craie, celui-ci a dessiné à grands traits et avec pureté, sur la planche, un personnage vêtu comme on l'était en Espagne au XVIe siècle.

Parmi les nouvelles améliorations introduites récemment dans cette institution, on doit citer l'acquisition d'une bibliothèque, d'un cabinet de physique et d'astronomie et les leçons du soir, qui ont lieu trois fois la semaine, sur divers sujets d'histoire naturelle, sur le progrès des arts, l'histoire ancienne et moderne, les devoirs du citoyen, etc., choses nécessaires à la vie sociale et qu'on enseigne avec simplicité, pour ne

pas fatiguer la mémoire des élèves auxquels on les remet par écrit, afin qu'ils les apprennent lorsqu'ils le peuvent. L'ordre, l'économie et la douceur paternelle, telles sont les règles et la méthode morale que l'on observe à leur égard.

Il résulte des tableaux statistiques que j'ai sous les yeux, qu'à la fin de 1833 il y avait 134 élèves, qu'il y en a eu 21 entrés dans le courant de l'année 1834 et 18 qui sont sortis.

Les dépenses se sont élevées à 24,927 piastres, sur lesquelles il en faut compter plus de 8,000 employées à la construction d'un étage du corps de bâtiment et des nouveaux ateliers. Les honoraires du surintendant, de l'économe, des professeurs, du jardinier, etc., ont absorbé 6,295 piastres, la nourriture des élèves 5,372, le combustible et l'éclairage 964, etc.

Les recettes provenant des souscriptions particulières de l'association des dames et des bourses que donne l'État, pour la plupart, etc., se sont élevées à 23,877. Ces bourses entrent en ligne de compte pour une somme de 12,269 piastres.

L'état fait de semblables sacrifices en faveur de l'institution de Canajoharie, qui possédait en 1834, au prix de 90 piastres chacun, 34 élèves, qui forment avec les 134 de la maison centrale de New-York un total de 168. Les lois actuelles autorisent l'éducation et l'entretien de 120 élèves pauvres, et ont affecté à

cela une rente de 5,000 piastres pendant cinq ans. La maison de Canajoharie élève plus de cent sourds-muets. L'on avait proposé de la transporter à la ville, ou plutôt de la refondre avec celle de New-York, mais elle sera conservée, parce que sa position, de beaucoup préférable, offre plus d'avantages pour l'instruction agronome parfaitement analogue à la classe d'enfants qu'elle reçoit dans son sein.

Il résulte des recherches déjà faites, que l'État et la ville de New-York donnent de l'éducation à tous les sourds-muets qui ont atteint l'âge de dix ans. La France n'accorde ce bienfait qu'à 1 sur 4; la Hollande, la Belgique et le Brunswick à 1 sur 1 et 1/2 et l'Europe entière à 1 sur 7 1/5.

Nous sommes passés, bientôt après, à l'école des aveugles qui n'est qu'à peu de distance et presque en vue de celle des sourds-muets. Sur un simple billet du bon M. Bartlett, la porte nous a été ouverte, et nous avons reçu mille honnêtetés de la part de MM. les professeurs.

Cet établissement doit son origine au zèle philantropique du docteur Samuel Akerly et de M. Samuel Word qui, en 1831, engagèrent plusieurs habitants respectables à former une association. Ils résolurent de commencer par apprendre à lire et écrire à trois jeunes aveugles, et de les montrer au public pour exciter de l'intérêt. Le docteur Russ enseigna trois garçons de la maison de charité ; un plein succès cou-

ronna les espérances que les fondateurs avaient conçues de la bienveillance de leurs compatriotes. On se mit aussitôt à instruire trois autres enfants, et le 13 décembre 1832 ils furent montrés, dans la Maison-de-Ville, comme un des triomphes de le civilisation.

Les membres de l'association souscrivirent pour 25 piastres une fois données, ou 2 piastres par an. Ces souscriptions et quelques autres donations formèrent une somme de 1,138 piastres. Les fonds furent successivement augmentés, soit par des assignations au nom de la ville, soit en faisant participer l'établissement aux secours délivrés aux écoles. La dépense occasionnée pour l'entretien et l'instruction d'un aveugle, ne pouvant pas être moindre que pour un sourd-muet, car il faut aux premiers une foule d'objets plus coûteux; la commission a fixé à 130 dollars le taux annuel qu'elle leur réserve.

En visitant les diverses parties de la maison, je me suis mis à même de porter un jugement sur l'enseignement intellectuel et manuel qu'on donne aux aveugles.

Ils apprennent à lire sur des livres imprimés en relief et publiés par l'institution de la cité de Boston. On a essayé de mettre en usage les caractères angulaires, inventés à Édimbourg par un aveugle; mais on s'est aperçu qu'il était plus difficile de les distinguer au tact, et qu'ils n'offraient d'autre avantage que celui de réduire le volume des ouvrages, parce qu'ils con-

tiennent un plus grand nombre de mots dans une page.

On se sert de reliefs, pour enseigner la musique et la géométrie, et de cartes faites d'après ce système pour la géographie, avec le tracé des divisions de territoire, des côtes, des rivières, etc., et de petits trous pour indiquer les peuples et les villes. Ces cartes ont l'inconvénient de ne pouvoir être répandues comme les livres imprimés en relief, à cause de leur prix élevé. Nous avons entendu des enfants et des hommes d'un certain âge, aveugles de naissance, lire avec une telle rapidité que l'on pouvait croire qu'ils y voyaient.

Les élèves apprennent à écrire sur des ardoises, où sont des lignes relevées, qui leur dirigent la main. Cette méthode offre cependant des difficultés dans la pratique, car il n'est pas aussi aisé qu'on le pense de suivre les lignes, surtout lorsqu'elles ne sont pas bien marquées. Pour leur faire acquérir la facilité d'écrire sur du papier ordinaire, on a inventé divers petits instruments, dont le meilleur paraît être le plus simple. Il consiste en une espèce de cadre, sur lequel glisse parallèlement un réglet ou filet horizontal qui court à volonté d'un bout à l'autre; on a encore fabriqué du papier avec des lignes relevées que parcourt en écrivant le petit doigt de la main droite, de sorte que la plume est toujours à une distance fixe et constante. C'est ainsi que l'on parvient à obtenir des lignes parallèles.

Pour qu'un aveugle puisse lire l'écriture d'un autre aveugle, on a inventé des caractères mobiles, formés avec de petites pointes, qui se rangent les unes à côté des autres sur un tableau, et où l'on applique la feuille de papier posée sur un morceau de drap. Cette écriture piquée est assez lisible au tact.

On fait l'arithmétique sur une caisse, où l'on place des numéros mobiles d'une certaine façon, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer. Du reste tous ces moyens sont connus, et doivent leur origine aux institutions européennes, aussi je ne crois pas nécessaire d'en parler plus longtemps.

Je me bornerai à citer avec quelle vitesse les aveugles exécutent de mémoire, des calculs compliqués, qui exigeraient pour d'autres personnes le secours de la plume et quelques minutes de réflexion.

Le surintendant de l'établissement a proposé dans un mémoire un système de caractères, pour la lecture, qui diminuerait considérablement le nombre de mots et de lettres. Il consiste en un alphabet de 40 caractères, dont on peut voir la forme et la valeur dans le tableau joint à l'écrit que je viens de citer. Ils représentent chacun un son simple, qui, soit seul, soit combiné se prononce toujours de la même manière; et 24 autres destinés à représenter quelques sons composés, ou des terminaisons communes. Ce qui fait en tout, 64 caractères, au moyen desquels on peut exprimer promptement et avec simplicité toutes les idées.

Nous avons vu dans les ateliers fabriquer des nattes, des tapis ordinaires, de petites corbeilles, des paillassons de chaises, etc., avec beaucoup d'adresse et de célérité. On reçoit dans l'établissement tous les aveugles qui peuvent payer, depuis l'âge de huit ans jusqu'à vingt-cinq, et pour étendre plus loin les bienfaits de l'institution, on reçoit les enfants à un prix modéré; ils doivent rester au moins un an dans l'établissement.

8 mai.

La saison me parait rigoureuse, à moi, qui ai fait un séjour de douze ans, sous le beau ciel, et le climat ardent de Cuba. Dans cette île, mon activité naturelle était pour ainsi dire stimulée par la chaleur, tandis qu'ici, je suis arrêté comme par un frein..... Malgré tout, j'ai couru beaucoup ces jours derniers, et vu plus de choses que je n'en pourrai décrire. Mon esprit commence à élaborer un nouvel ordre de choses, à se créer un nouveau système d'idées sur les scènes qu'offrent à mes yeux les Américains et leurs coutumes. Je n'ose pas encore les juger. Mais il me semble qu'ils comprennent bien la vie.

Il règne un certain air de froideur, de calme et de silence, bien différent de ce que j'avais cru d'abord, mais ce calme n'est pas de l'indolence, ni ce silence de la tristesse. Ici, l'activité serait-elle donc tran-

quille, et le bonheur silencieux? Je serais presque tenté de le penser. Ces jours derniers, ayant lu dans *le Courrier des États-Unis* un passage sur la promenade d'Hoboken, extrait du petit ouvrage de *Miss Fanny Kemble* (1), j'ai pris la résolution de me transporter à cet endroit. C'était le dimanche, et la foule était nombreuse, quoique le temps fût assez froid, et que la campagne, encore sans verdure, n'offrît aucun agrément. La plupart de ceux qui s'y rendaient, étaient, à ce qu'on m'a dit, des domestiques et des artisans, qui ce jour là vont s'y promener avec leurs familles. Quel silence! quelle retenue! Je n'ai pas entendu un cri, pas un éclat de rire, pas même le vagissement d'un enfant. Dans une pareille réunion, en Europe, ce serait un vacarme à n'y pas entendre, il ne serait pas prudent d'ailleurs de se mettre en contact avec des hommes de cette classe, sans corps-de-garde ou sans agents de police. Mais sous les allées et les bosquets de Hoboken se promenaient et conversaient tranquillement plus de trois mille personnes brillantes de santé, portant sur leur physionomie des marques d'aisance, et sans qu'il en résultât la plus légére scène de désordre, ou la moindre démonstration de joie. Je ne puis définir leur situation, qu'en

(1) *Journal of Frances Anne Butler*, Pamphlet sur les costumes de l'Union, plein de critiques puériles auxquelles les Américains donnent plus d'importance qu'elles ne méritent.

disant qu'elles jouissaient de toutes les douceurs de la promenade. Pourquoi donc miss Fanny souhaite-t-elle à ces bonnes gens, un autre genre de félicité qui troublerait probablement celle qu'ils goûtent en paix? Le raffinement des plaisirs est-il donc un si grand bien social?

Le soir, j'ai été au théâtre américain, rue Bowery. Je me dispenserai de parler du mérite des pièces qu'on a y représentées, car chaque peuple a ses goûts. Je n'ai porté mes observations que sur les spectateurs. Il était curieux de voir le parterre rempli de mariniers et de forts de la halle, la tête enfoncée dans le chapeau, mangeant de la pâtisserie, grignotant des pommes, et s'ébahissant devant les scènes populaires qu'on jouait, tandis que les personnes qui composaient le reste de la salle, ne semblaient y assister qu'avec indifférence. Ayant payé chacun leur billet, ils exerçaient dans toute sa plénitude, le droit d'écouter, de juger, d'applaudir, quand bon leur semblait; mais pas un seul n'a commis la moindre indécence, ne s'est permis le moindre regard déplacé ou le moindre geste insolent vers les loges.

En entrant, en sortant, ils ont donné des marques de respect et de déférence à l'égard des dames, et tout cela d'une manière simple et naturelle, sans étude et sans affectation. La basse classe fait preuve partout d'une sorte de civilité rustique, dépourvue, il est vrai, de formes élégantes, mais que l'on peut

ranger dans la catégorie du respect obséquieux. J'ai remarqué dans mille occasions, que l'Américain est fort tolérant et presque indifférent pour ce que font les autres quand cela ne le regarde pas ; qu'il méprise les petitesses de la vie sociale, qui ne conduisent à rien d'utile ou de réel, et qu'il n'estime que l'utile, l'essentiel et le solide. Si cette observation est exacte, elle sera confirmée pendant mon séjour, par une quantité d'exemples d'application et de constance, d'ordre et d'économie, de prudence et de vertu.

20 mai.

J'ai visité diverses fabriques, plusieurs ateliers et manufactures, entre autres, la raffinerie de sucre de M. Samuel Guppy, Duane street, n° 146. J'y ai vu opérer quatre chaudières, cuisant dans le vuide, selon la méthode Hooward, au moyen d'une machine à vapeur, qui sert à clarifier le sirop, à chauffer les fours et les séchoirs, et à conserver une température convenable. Elle raffine par jour à peu près 2,300 pains pesant 9 livres d'Amérique, et peut en rendre jusqu'à 2,500.

L'établissement de produits chimiques de MM. J. Léo-Wolf et compagnie, mérite d'être cité pour les bons articles qu'il fabrique. Du reste, il les fournit bien meilleur marché qu'en Europe, car il achète à bas prix les matières premières, ou les reçoit sans débourser aucun droit. La branche de cette industrie

devient chaque jour plus considérable à New-York. Le capital de la société en fonds ou propriétés est évalué à 1,247,461 dollars.

La manufactures de toiles imperméable de MM. H. Raymond, Pearl street, n° 211, est une dépendance de celle de l'état de Massachusetts; on y fait toute sorte de confectionnés de bonne qualité, depuis les souliers jusqu'aux chapeaux, à un prix presque égal à celui des habits communs.

Les fabriques de cristal de Jersey et de Brooklyn produisent des articles de forme élégante, de bonne qualité et d'un dessin correct. On y fait aussi des verres communs et de la porcelaine supérieure aux qualités ordinaires.

Partout la vapeur est appliquée comme agent, ici dans d'immenses scieries de bois, là pour rabotter, mortaiser, rabattre et arracher des tenons, là pour les douelles de tonneaux, pour laminer le fer, etc., tantôt ce sont des machines à grande puissance dans les Dry Docks destinées à tirer les vaisseaux et à les mettre à sec, et tantôt une quantité d'autres plus petites consacrées à la fabrication de certains objets usuels, tels que la compression du gaz acide carbonique dans l'eau de Seltz, l'imprimerie stéréotypique, etc.

J'ai parcouru, avec M. Cooper, la collection de coquilles de M. P. Jay, bien classée, riche et tenue avec luxe. La section des espèces des États-Unis, forme

des séries séparées, placées sous leur numéro respectif, et sur un catalogue raisonné qui contient la description de 1800 espèces. M. Jay m'a paru plein de douceur et désireux d'être agréable. Il a eu la bonté de m'offrir des doubles de sa collection en échange des espèces comestibles de l'île de Cuba, que je me propose de lui remettre.

M. Cooper m'a indiqué M. Lecomte comme possesseur d'une riche collection d'insectes des États-Unis, que j'ai eu le plaisir de visiter depuis. M. Lecomte, entomologiste zélé, pour soustraire sa collection aux avaries qu'éprouvent constamment ces objets par l'action destructive de l'humidité ou des vers, a eu la patience de dessiner, avec le plus grand soin, chacune de ces espèces, sur une feuille de papier séparée, et a formé une collection dessinée égale à la collection naturelle et toutefois unique en son genre. Il m'a montré de jolis dessins d'une foule de reptiles de ce pays, et surtout de sa série de tortues.

22 mai.

Hier matin, j'ai été, pour la seconde fois, avec un de mes amis, qui ne connaissait pas les plans inclinés du canal Morris, sur le territoire de Newark, dans l'intention de visiter ensuite Paterson où se trouvent quantité de manufactures de coton. A Newark,

nous avons pris un cabriolet, mais la pluie nous a forcé de rester en chemin. J'ai profité de cette circonstance pour demander le prix des comestibles qui sont du reste un tiers meilleur marché qu'à New-York, quoiqu'à une distance de dix milles seulement. Le repas abondant que l'on a servi à l'hôtel pour un piastre à nous deux, nous en eut coûté quatre à la ville. Jusqu'à cinq heures du soir, il nous a été impossible de continuer le chemin, et nous sommes arrivés à Paterson, tout mouillés et grelottant de froid. Nous nous sommes logés à l'hôtel de Passaic, mais à peine rechauffés, nous avons été voir la chute (*Passaic Falls*) que fait la rivière à un mille de là. Il pleuvait toujours; à la fin, nous avons admiré cette cascade pittoresque qui tombe d'une couple de rochers de 72 pieds d'élévation perpendiculaire, et que traverse un pont de bois si hardi qu'on le croirait bâti en l'air. La fumée, les vapeurs qui, semblables à une fine poussière, s'élèvent du fond du précipice, et montent vers le ciel, donnaient à ce paysage un air rustique et sauvage, digne d'un habile pinceau. J'ai pris, quoique mal à mon aise, un léger croquis de quelques-uns de ces jolis points de vue et nous sommes rentrés nous reposer, réservant pour le lendemain le plaisir de visiter les fabriques.

J'apportais des lettres de M. Suarez à M. Travers, propriétaire de quelques manufactures. Il ne s'est pas

trouvé chez lui ; mais, sa fille nous a reçus avec toute l'amabilité d'une Espagnole, la douceur d'une Américaine, et nous a donné un guide pour nous accompagner aux fabriques. Mademoiselle Travers, à ce que j'ai su depuis, réunit aux grâces naturelles et à ses éminentes qualités, les avantages d'une éducation distinguée.

La plupart des fabriques qui se trouvent ici, sont des fabriques de coton. Il y a encore des fonderies où l'on fait toutes les pièces nécessaires aux mécaniques de filature et aux wagons, etc.; outre cela, de vastes ateliers pour limer, polir et monter les pièces, construire des bobines, des montures de bois, etc... J'ai encore vu avec plaisir les métiers de filature d'invention anglaise, et les fonderies pour les pièces excessivement petites. Une grande roue hydraulique sert d'agent à tous les mouvements, et met en action les soufflets cylindriques qui allument les feux des fours de fonte. Nous avons vu quelques métiers tisser du chanvre et l'impression des calicots par les meules de bois, moyen dispendieux et très-imparfait.

A Paterson, un commerçant fait quatre années d'apprentissage et gagne 36 piastres par an. L'ouvrier gagne 9 schellings par jour, en emploie 3 pour la nourriture et le logement, et en met par conséquent 6 de côté. Les ouvrières qui travaillent aux fabriques sont en général ou Irlandaises ou Allemandes, et ne gagnent que 10 schellings par semaine, mais

on les nourrit. Les prix de l'hôtel où nous nous sommes logés m'ont paru plus modérés qu'à New-York. Un thé, la chambre et le déjeuner ne nous ont coûté que 17 réaux.

A notre retour à Jersey, nous avons pris la diligence du chemin de fer, dont le prix des places est de 4 réaux pour une distance de seize milles. Elle n'est encore traînée que par des chevaux, mais dans peu de jours on doit y mettre une locomotive. Les traverses du rail-way sont de *ceader (juniperus virginiana)* et les montants de pin les lames de fer de 2 ½ pouces de large et d'un demi-pouce d'épaisseur. Pour établir ce chemin, il a fallu couper des collines, combler des marais d'une grande étendue. Les massifs ne sont point revêtus de bâtisse, ils sont disposés en talus, forme que prennent naturellement toutes les terres, de sorte que dans leur coupe transversale, ils offrent la figure d'une trapèze dont la base supérieure est un peu plus large qu'il ne faut pour les deux voies d'allée et de venue. L'écoulement des eaux a lieu par de petits canaux de bois appuyés au talus dans toute sa hauteur. Le pont de bois qui traverse la rivière d'Hackensack a 1,700 pieds de long; il a été construit d'après le système du colonel Long, système qui permet aux vaisseaux de passer avec leur mâture. Ce chemin fut commencé en 1831 et la première partie en était déjà terminée au printemps de 1832.

26 mai.

La peinture que j'ai faite à ma femme de la campagne de Paterson et de la jolie cataracte, a excité en elle le désir de s'y rendre ; je suis donc revenu dans ce charmant endroit. Un artiste y passerait agréablement deux mois de printemps à esquisser les vues les plus pittoresques. Sur la partie orientale de la roche que la cascade partage, au-dessus de la plaine charmante que domine le paysage et la partie basse du fleuve, un vieil irlandais a établi un restaurant et des jeux. C'est le propriétaire du pont jetté sur le précipice, de sorte que personne ne peut le traverser pour aller au quartier qu'il appelle *Forcign Garden* sans débourser 6 *centièmes*.

Nous avons eu bientôt parcouru les principales fabriques, où nous avons été reçus avec les plus grands égards. La température avait changé et la chaleur du milieu du jour était suffocante dans le bassin qu'occupe Paterson. Quand il a fallu revenir, il y avait tant de voyageurs que nous avons dû prendre une autre voiture. Cet accident a été cause de plusieurs haltes et nous a forcés d'attendre à des endroits déterminés la ligne de voitures : ce qui arrive dans tout chemin à une seule voie.

Revenus à New-York un peu tard, nous sommes entrés au restaurant Delmonico, le seul établissement

qu'il y ait ici, ou l'on puisse dîner et déjeuner à toute heure, et où les mets soient portés sur une carte, absolument comme en France. Le système des hôtels est ici plus régulier et plus uniforme; et ne permet pas cette complication si commode pour les voyageurs et les hommes d'affaires. On ne connaît que deux sortes d'établissements convenables, les hôtels et les pensions *(Boarding Houses)*. Dans les premiers sont admis tous ceux qui entrent; mais pour être reçu dans les seconds, il faut être présenté par quelqu'un déjà connu, ou bien le maître de maison prend des informations. Il arrive de là que la société que l'on trouve dans les pensions est ordinairement composée de personnes de bonne éducation, et forme une espèce de famille qui, malgré l'entière indépendance avec laquelle chacun vit dans son appartement; se réunit à la même table et dans les salons destinés aux visites et aux soirées. Aux hôtels, comme aux pensions, les heures du déjeuner, du dîner et du thé sont annoncés par le tintement d'une cloche; à table, la place d'honneur est réservée au maître de maison et la seconde à la dame. Le prix des meilleures maisons de ce genre, y compris le logement et le service, est de 10 à 14 piatres par semaine. Généralement dans les pensions on ne conclut les marchés que par semaine: et dans les hôtels par jour ou par fraction de jour, car dans ceux-ci logent aussi les voyageurs qui ne font que passer. Les salons de société sont destinés, comme je l'ai dit, aux

visites, car il n'est pas d'usage de recevoir dans les chambres ou dans les appartements particuliers, à moins qu'on ne les loue exprès. Aussi, les dames qui habitent la maison s'y rendent le soir, et les demoiselles viennent y chanter et toucher du piano. Dès que l'on connaît les personnes qui composent la compagnie, ces petites réunions sont fort agréables à cause de la liberté dont on y jouit, sans être obligé à d'autre étiquette que celle qu'exigent la bonne éducation et les égards dûs au beau sexe.

La table est peu variée dans ces maisons, elle est même d'une uniformité qui lasse bientôt les étrangers. Le service se fait avec la plus grande propreté; la frugalité des repas y est compensée par le nombre, car presque dans tous les hôtels on se met à table quatre fois et souvent cinq fois par jour.

Le confortable et l'ordre qui y règnent sont en parfait rapport avec ce que l'on observe dans toutes les classes de la société américaine. Depuis la porte de la rue, jusqu'au dernier étage partout le carreau est couvert de tapis; les meubles sont faits de bois précieux, et d'un joli goût. On trouve des cheminées commodes, là où il n'y a pas de poêles qui apportent dans toute la maison une température uniforme et agréable au moyen de tuyaux cachés. La distribution du temps, les prévenances des domestiques, les minuties qui font le charme du service, tout est si

bien ordonné qu'il suffit en entrant de laisser par écrit le nombre de personnes, et de demander un appartement; il n'est plus besoin de prononcer une parole jusqu'au moment de régler les comptes. Cependant le silence, et la tranquillité qui caractérisent ces hôtels, la vie demi-commune que l'on passe avec des personnes que l'on n'a jamais vues et cette division des heures peuvent ne pas convenir à beaucoup d'étrangers.

Parmi les hommes estimables que j'ai fréquentés à New-York, je citerai le consul espagnol D. Françisco Staughton d'un caractère franc et aimable, toujours prêt à rendre service à ceux qu'il en juge dignes, et qui a étudié avec soin les mœurs américaines. Les profondes connaissances qu'il a acquises m'ont procuré des moments fort agréables, lorsque, surtout il a eu la bonté de m'expliquer des coutumes dont je n'aurais pu saisir le but à moi seul. Nous nous sommes entretenus souvent de la liberté extraordinaire des jeune filles sans que la morale publique ou privée en soit offensée. « Leur éducation, m'a dit ce bon Monsieur, est généralement plus solide et plus intéressante aux État-Unis qu'on ne paraît le croire en Europe. On a ici des principes liés pour ainsi dire à l'opinion publique qui repousse sans exception et de la manière la plus sévère les fautes commises contre la morale ou les mœurs domestiques. Voilà pourquoi il ne survient que fort rarement des cas répréhensi-

bles, et pourquoi une jeune fille dans la fraicheur de l'âge et dans tout l'éclat de sa beauté, est toujours certaine d'être respectée en public, soit qu'elle voyage seule sur un bateau à vapeur, soit qu'en l'absence de ses parents elle danse dans une réunion, aux fêtes de Niblos-Garden ou aux promenades solitaires de Hoboken et de Brooklyn. Quoi donc, ai-je répondu, les jeunes gens ne font-ils point de tentatives? ne séduisent-ils jamais? — Les jeunes gens, a repris M. Staughton, sont peu séducteurs par tempérament, d'ailleurs le genre de leurs occupations ne les porte guère à l'être. Si, par exception, il en était un qui deviât de la règle, sa réputation serait perdue dans le monde, qui pardonne à la jeunesse sa dissipation, mais qui n'oublie jamais les attentats portés contre l'honnêteté des familles. M. Staughton m'a souvent répété qu'à mesure que je voyagerais dans l'intérieur de la Confédération, je comprendrais mieux les mystères de la société américaine.

Le dimanche est ici strictement observé, ce qui n'amuse pas toujours les étrangers. Du reste, l'on m'assure que la sévérité que je remarque à New-York, n'est que peu de chose, eu égard à celle de Philadelphie, de Boston et des autres villes de l'Union. Ces jours-là, les rues ont un aspect fort curieux. A peine si quelques voitures roulent sur le pavé; magasins et boutiques tout est fermé, et l'on ne voit que piétons se dirigeant vers les temples. Les fa-

milles y vont la nuit et le matin; les domestiques ne s'y rendent que le soir, et comme ceux-ci sont aussi bien mis que leurs maîtres, il faut une certaine habitude pour les distinguer. La réunion est brillante rue Broadway, dans ces jours où, comme le disent les vieux Américains, l'on quitte les mœurs puritaines, et où l'on se donne le plaisir de la promenade aux heures que ne consacre pas la prière. L'affluence générale, la décence des costumes, la beauté des femmes, la physionomie angélique des enfants, tout cela donne à ces réunions un aspect magnifique. Accoutumés sans doute, aux formes superbes des femmes de leur Péninsule, à la fraîcheur de celles du nord, à la grâce de celles du midi, les Espagnols ne trouvent les Américaines ni bien faites ni séductrices. Je n'en ai pas vu une seule en effet dont les charmes puissent être comparés à ceux de nos vives Espagnoles. Mais elles ont en revanche, un teint serein, des traits réguliers, un air de timide réserve et une certaine douceur. En général elles sont assez bien à New-York; il y en a même de très-belles. Elles s'habillent toutes avec une extrême propreté, et chose remarquable, rarement voit-on dans les rues celles d'un âge avancé. Si j'en jugeais par les promenades et les grandes réunions, je serais tenté de croire qu'il n'y a point de vieilles dans ce pays, ou que du moins elles ne sortent jamais.

Les petits enfants offrent à mon crayon un tableau fort intéressant, car je les aime beaucoup. Le diman-

che, on les voit par longues files se diriger deux à deux vers les temples. Ayant observé ces sortes de processions précisément aux heures où il n'y a point d'exercices religieux, je me suis déterminé à les suivre, et j'ai été conduit sans m'y attendre, jusqu'aux écoles du dimanche, sur lesquelles j'avais plusieurs notes; mais, je ne sais pourquoi, je n'y avais plus pensé depuis mon arrivée.

Ce fut une trouvaille; je n'essayerai pas de décrire l'impression que produisit sur cette multitude d'enfants qui allaient aux temples recevoir une instruction morale et religieuse, et apprendre les éléments de la lecture, sous la direction de jeunes précepteurs, appartenant aux premières familles de la ville. On consacre à cet exercice deux heures le matin et une heure le soir, avant les offices, et l'on s'attache à inculquer dans l'esprit de ces petites élèves, les douces maximes du christianisme, et les principes de l'enseignement primaire. La plupart des maîtres étaient des demoiselles d'une douceur de caractère admirable, qui donnaient des leçons aux enfants de deux sexes, avec un amour vraiment fraternel. Elles faisaient épeler les uns, lisaient des maximes morales, ou des contes à d'autres; enseignaient à tous à se tenir convenablement. Ce qui m'a le plus étonné, c'est que ces bambins, dont le plus grand n'avait pas six ans, se rendaient à l'école seuls, sans y être contraints, et qu'ils semblaient s'estimer heureux d'être placés sous la

tutelle de leurs jolies institutrices. Et comment n'en serait-il pas ainsi ?

Je suis sorti de ces asiles sacrés d'innocence et de vertu, plein de l'enthousiasme que peut inspirer une institution aussi utile, et me proposant de prendre des renseignements à ce sujet. Voici les notions les plus essentielles que j'ai puisées dans le dernier rapport de la société des écoles du dimanche de New-York, que je me suis procuré hier. Ce système fut introduit en 1816. « Le nombre actuel des écoles, soit dans les temples, soit dans les salles, est de 67, toutes dirigées par 965 maîtres, fils de familles ou prêtres, et par 1,030 demoiselles. Le nombre des élèves appartenant aux paroisses de l'Union est de 13,303, savoir : 4,401 enfants blancs, 382 nègres, 131 adultes de couleur, 5,542 filles blanches, 478 de couleur et 273 femmes de couleur. Mais comme dans cette énumération, nous n'avons pas compris les écoles du dimanche des églises méthodistes, épiscopales, et hollandaises réformées, qui selon toute probabilité contiennent autant d'enfants que celles de l'Union, il résulte que le total des individus qui assistent aux écoles de la ville surpasse 26,000.

28 mai.

J'ai reçu du baron Lederer des échantillons minéralogiques, et de M. Cooper plusieurs coquillages

terrestres et fluviatiles de ce pays pour le Musée de Madrid. Les personnes qui s'occupent de sciences naturelles me conseillent d'aller à Philadelphie où j'aurai occasion, disent-elles, d'échanger avantageusement les doubles que j'ai apportés de l'île de Cuba. Ce voyage complétera mes idées sur l'état de la science, car l'on trouve dans cette ville un plus grand nombre d'amateurs. Pressé en quelque sorte par ces conseils et le désir de visiter les établissements de la Pensylvanie, je me décide à partir. A mon retour, je continuerai à examiner ce que j'ai vu ici; le temps sera peut-être plus favorable.

L'esprit démocratique de la classe prolétaire a donné ces jours derniers une grande preuve de sa prépondérance, et a même obtenu une victoire en faisant porter une loi par laquelle il est défendu d'exercer dans les prisons des métiers qui puissent ouvrir concurrence avec le pays. Il y a quelque temps, les ouvriers se plaignirent du système qu'on avait adopté dans les pénitentiaires, 1° parce que, d'après leur manière de voir, les malfaiteurs en les exerçant avilissaient les professions; 2° parce qu'en sortant des prisons où ils avaient appris un état, ils entraient dans les ateliers et se trouvaient en contact avec des citoyens honnêtes; 3° parce que le bas prix des contrats permettrait aux administrations de vendre les ouvrages à un prix trop inférieur pour que les ouvriers pussent soutenir la concurrence sans se ruiner. Pour

remédier à ces maux, les artisans soulevèrent tous les ressorts de l'opinion publique, écrivirent des articles, firent des pétitions et formèrent des associations spéciales. L'an dernier, le 20 janvier, ils tinrent à New-York une assemblée fort nombreuse, et au mois de juin nommèrent des commissaires chargés d'aller à Utique se réunir au congrès des mécaniciens qui y étaient convoqués pour le 20 août. 99 délégués représentaient 34 branches d'industriels. Les commissions lurent des mémoires sur les mauvais effets des travaux des prisons, on en discuta tous les points, l'on désigna une commission centrale qui se créa des correspondants dans chaque canton, et il fut réglé que tous les ans, le 3 août, il y aurait assemblée générale jusqu'à ce qu'on obtînt du gouvernement ce qu'on demandait.

Pour démontrer les deux premiers points, ils eurent recours aux doctrines de la démagogie la plus outrée, qui sont en contradiction palpable avec les résultats importants qu'offre la discipline des prisons de l'État et les principes philanthropiques qui ont présidé au projet de réformer le moral des condamnés et de les rendre à la société comme hommes utiles. Selon leurs idées, le malheureux qui a commis un délit devrait, après l'avoir expié dans les cachots, être exclu de la société et marqué du sceau de l'infamie; car c'est à cela que revient le refus qu'on leur a fait. Quant au troisième point, qui regarde les effets du bas prix auquel on

vend les ouvrages des prisonniers au préjudice des artisans, la question semble assez raisonnable, et en l'examinant sous toutes ses faces, on se range bien vite du côté des ouvriers.

Cependant les directeurs des pénitentiaires cherchaient à leur tour quels étaient les véritables effets que produisait à l'extérieur le travail des condamnés, bien convaincus qu'il est non-seulement utile, mais encore indispensable à la discipline. Le surintendant de la maison d'Auburn, qui est celle qui possède le plus d'ateliers différents, adressa grand nombre de circulaires sur certaines questions importantes; sur la quantité des objets confectionnés dans les prisons, vendus dans les villes et les campagnes; sur l'influence nuisible que pourrait exercer la concurrence, soit par rapport à cette quantité ou au prix, soit par rapport à plusieurs autres choses. Sur 167 lettres en réponse qui parlaient des objets travaillés dans les prisons et mis en vente aux endroits d'où elles venaient, 152 soutenaient qu'on n'en avait pas vendu un seul. On s'y plaignait de l'influence des articles qu'on supposait sortis de ces ateliers, ce qui du reste était faux. Quant à celles qui parlaient de l'influence qu'exercent les manufactures, 18 répondirent affirmativement, 282 négativement, et 19 restèrent neutres. Quoique les résultats de ces recherches semblent opposés aux assertions des ouvriers, il est certain que ceux-ci présentèrent dans leurs assemblées beaucoup de faits contradic-

toires, et se montrèrent fort alarmés du plan d'exploration adopté par le surintendant d'Auburn. Il paraît que dans la seule ville de Bufalo on vendit des articles sortis de la prison pour plus de 15,000 piastres, ce qui causa la ruine de quelques établissements et en fit chanceler bien d'autres; car la matière *ouvrée* fut cédée souvent à un prix inférieur à celui de la matière brute.

Enfin, les moyens réunis qu'employèrent les ouvriers, la puissante influence que les classes prolétaires exercent aujourd'hui, tout cela a forcé la législature, le 6 du mois dernier, à approuver une loi qui prescrit que dès que les travaux commencés dans les prisons seront terminés, on suspendra les ateliers et qu'on ne s'occupera que de ce qui fait l'objet du commerce étranger et des manufactures de soie.

Encouragés par ce succès, les ouvriers maçons et charpentiers tentent d'augmenter leur salaire jusqu'à 2 piastres par jour. Ayant tout à coup arrêté une infinité de constructions, car les propriétaires ont refusé d'acquiescer à leurs demandes, ils se sont coalisés pour ne travailler que lorsqu'ils seront parvenus à leur but. La position commode et indépendante que leur assure une haute paye et les épargnes leur permet d'attendre. Comme on a plus besoin de bras qu'on n'en trouve, il est évident qu'ils obtiendront ce qu'ils désirent, jusqu'à ce qu'il y ait autant de bras qu'on en

demande. Sur 12 réaux d'argent que gagne l'ouvrier, il en peut mettre 8 de côté : les heures de travail sont en plus petit nombre qu'en Europe, et la main-d'œuvre est encore simplifiée par mille moyens ingénieux. Le sort des artisans est assuré, si, aux heureuses circonstances que ce pays offre à l'industrie, ils savent joindre l'économie.

Chapitre II.

Voyage à Philadelphie. — Coutumes en usage dans les bateaux à vapeur. — Propreté de la ville. — Aspect des rues. — Athénée. — Société philosophique. — Académie des sciences naturelles. — Naturalistes. — Musée. — Prétentions des artisans. — Prédominance de l'opinion démocratique. — Visite à la grande pénitentiaire. — Machine hydraulique sur le Schuylkill. — Asile pour les marins. — Hôpitaux du gouvernement. — Maison de correction pour les jeunes condamnés. — Promenades publiques. — Édifices. — Jardins. — Institut de Franklin. — Écoles pour les jeunes artisans. — Éducation du ver à soie. — Exposition annuelle des plantes. — Exposition périodique d'agriculture. — Écoles du dimanche. — Mon plan de voyage.

Philadelphie, 1er juin.

Nous sommes partis avant-hier de New-York, dans un des magnifiques bateaux à vapeur qui font ordinairement le trajet. La journée était belle, et nous avons joui de l'admirable spectacle qu'offrent, du côté de la mer, la ville, les riantes côtes de *Staten-Island* et de l'État de New-Jersey. Elles forment toutes les deux une espèce de canal où l'on vogue comme sur un fleuve jusqu'à l'endroit où commence le chemin de fer. Quelle variété dans ces paysages si dignes d'être reproduits

sous le pinceau d'un artiste! Le ciel était aussi pur que dans les beaux jours de l'île de Cuba, et je contemplais avec calme ces scènes charmantes au milieu d'une ville ambulante, qui ne troublait point mes réflexions. Trois cents personnes des deux sexes, de toutes les classes et de toutes les conditions voyageaient avec nous. Pendant la navigation, il en entrait et il en sortait lorsque nous touchions quelque part. Cependant, malgré leur nombre et leur diversité, le plus grand ordre et les plus grandes convenances ont toujours régné. Tout le monde, hommes et femmes, s'amuse à lire, ou se contente d'une pacifique conversation à trois ou quatre. On ne forme pas de groupes bruyants, on ne s'agite pas, on ne rit pas aux éclats, on ne s'échauffe pas en causant, on ne se fâche pas. Chacun discute avec tranquillité; l'interlocuteur dit ce qu'il veut, et on l'écoute sans l'interrompre. J'ajouterai qu'on parle fort peu, et qu'on ne s'adresse jamais qu'aux personnes que l'on connaît. Les dames, les demoiselles même, gardant le décorum qui leur convient, ne s'inquiètent guères de ceux qui viennent à bord; les hommes se conduisent absolument comme s'il n'y avait pas de femmes. Point de galanteries, point de signes, point d'œillades, et jamais la moindre grossièreté, le moindre oubli. Chacun jouit de la liberté qu'il désire et ne s'occupe d'autrui, qu'autant qu'il lui cause de l'incommodité. Tout cela me semble très-convenable, nécessaire même, chez une nation où l'on

voyage par milliers. S'il était reçu d'adresser la parole aux dames indifféremment, ou de se mêler avec les hommes que l'on n'a jamais vus, le bon ordre régnerait-il longtemps? Pourrait-on conserver cette liberté inappréciable, le premier de tous les biens dans la vie de société comme dans celle des voyages?

Un quart d'heure après l'entrée des voyageurs dans le bateau, la cloche sonne le recouvrement. Le trajet de New-York à Philadelphie coûte trois piastres par personnes, pour une distance de 96 milles et par mer et par terre. On dîne pour une demi-piastre. Les équipages sont placés à la proue sur de grandes caisses à roue; arrivés au chemin de fer, on les attache derrière les voitures.

L'intérieur des bateaux à vapeur est propre, décoré même avec luxe. Il y a un salon pour les dames, des cabinets de toilette et nombre de domestiques, des chambres pour les hommes, puis la salle basse qui s'étend d'un bout à l'autre de la coque et autour de laquelle est disposée une ligne de canapés et de cabines pour reposer ou dormir quand on voyage de nuit.

Le service de table se fait rapidement, mais avec propreté, simplicité et certaine monotonie. Point d'étiquette; cependant les messieurs montrent beaucoup d'attention à servir les dames qui ne sont point accompagnées. Du reste, tous ces soins ne sont dictés par aucun intérêt, car on ne leur adresse la parole

que pour leur offrir ce qu'elles désirent, et l'on se lève de table sans les regarder. Au premier abord, vous prendriez cela pour de l'incivilité, mais réfléchissez avant de juger; moi, je crois cette conduite très-avantageuse à l'indépendance individuelle.

Il n'y avait sur le chemin de fer qu'un seul remorqueur pour douze voitures divisées chacune en trois parties où l'on pourrait placer huit personnes en face l'une de l'autre. Après le wagon de bois qui suit immédiatement la machine, vient un autre char beaucoup plus grand destiné aux domestiques et aux passagers de proue, puis les voitures; enfin cette longue série se termine par les deux caisses où sont les équipages. La vitesse moyenne m'a semblé de 15 milles, car nous avons mis un peu plus de quatre heures en route. Sur les limites de l'État de Delaware, nous sommes entrés dans un autre bateau à vapeur plus petit, qui nous a conduits jusqu'à Philadelphie. Nous n'avions mis que huit heures dans tout le voyage. J'ai été surpris de la régularité et de la beauté des rues que nous avons traversées d'abord jusqu'à la maison de M. John B. Smith, avec lequel j'avais entretenu de la Havane une correspondance sur la botanique : ce monsieur m'a forcé de loger chez lui. Son habitation, vraiment délicieuse, est bâtie au milieu d'un beau jardin planté d'arbres fruitiers et semé de fleurs. M. Smith, Suisse d'origine, connaît la botanique et la culture. Ses serres sont vastes; et quoique j'aie eu peu

de temps pour les visiter, j'ai pu cependant en apprécier les riches collections et les espèces rares.

2 juin.

J'ai déjà commencé à distribruer mes lettres, à faire des courses et à voir des établissements.

La ville est très-belle et d'une propreté dont je n'avais pas d'idée. Quoiqu'on m'en eût parlé à New-York, il a fallu me transporter à Philadelphie pour savoir vraiment ce que c'est. Il n'y a pas un seul tas de balayures au coin des bornes, pas une tuile sur les trottoirs, pas la moindre saleté sur la façade des habitations. Les domestiques s'occupent, pour ainsi dire, continuellement à balayer, frotter et laver. Les vitres sont toujours parfaitement nettes, et aussi transparentes que celles de l'intérieur. L'escalier qui sert d'entrée est ordinairement de marbre blanc, et les balustrades de fer rehaussées d'ornements de cristal ou de cuivre doré. L'après-midi, on laisse couler une partie de l'eau des canaux, qui lave le milieu des rues, destiné aux voitures et au commerce. De grands espaces plantés ombragent agréablement les trottoirs, et les maisons neuves et propres, entourées d'une verdure sombre, offrent l'aspect le plus calme que l'on puisse imaginer. L'affluence est peu nombreuse dans les rues, excepté dans celle de *Chesnut*, centre du commerce, où sont les boutiques et les ma-

gasins; les autres semblent désertes. Cette solitude, l'étendue de la ville, sa régularité, sa propreté, le paisible ombrage des arbres, l'aspect grandiose des habitations et des édifices; tout cela donne à Philadelphie une physionomie singulière de majesté que ne présente probablement aucune autre ville du monde.

J'ai visité l'Athénée, établissement consacré aux sciences et à l'étude. Le rez-de-chaussée est destiné aux séances de la société d'horticulture, qui se prépare actuellement à l'exposition des plantes. Au premier étage, se trouvent la bibliothèque et les salles de lecture, où l'on reçoit les journaux nationaux et étrangers. J'ai eu l'avantage d'y être présenté, et de jouir du privilége que les sociétaires se font un devoir de procurer aux voyageurs. Au second, sont les dépendances de la société philosophique, qui y célèbre aussi des séances hebdomadaires. J'ai fait connaissance avec M. Waugham, pour qui j'avais une lettre de recommandation de M. Lederer. M. Waugham est consul du Brésil et de plusieurs autres nations, l'âme de la société philosophique, l'ami des étrangers et le bienfaiteur des classes malheureuses. Malgré sa vieillesse, il est d'une activité sans égale.

Le célèbre Franklin a été le premier président de cette société, à l'époque où, sous le nom qu'elle porte aujourd'hui, les deux qui existaient alors dans la ville furent réunies. La salle des séances est décorée du portrait de tous les présidents, depuis le commence-

ment jusqu'à M. Peter Duponceau, français établi depuis grand nombre d'années dans ce pays.

Le cabinet contient des minéraux, des coquilles, des ossements fossiles, parmi lesquels on distingue ceux de la mâchoire inférieure du mastodonte et du tétracaulodon, et des antiquités mexicaines et de l'Amérique du nord. On y conserve l'herbier de M. Mulhenberg, en 18 volumes ou caisses, où sont déposées 2,500 espèces, dont les dénominations répondent aux descriptions de Wildenow, avec lequel il avait de fréquentes relations; l'herbier de B. G. Barton, renfermant plus de 1,500 espèces, la plupart tirées de Virginie; un carton de plantes de la Nouvelle-Hollande, envoyées aussi à M. Barton, par M. Smith, botaniste de la contrée, et près de 200 espèces de l'Amérique du sud.

J'ai visité l'Académie des sciences naturelles, fondée en 1812, par quelques amateurs. Elle fut incorporée en 1817; sa prospérité a été croissant, grâce au zèle et aux travaux des membres honorables qui la composent, et qui la soutiennent par des cotisations annuelles de 10 piastres, et par de fréquentes donations de livres et d'objets. La bibliothèque contient 3,000 volumes dont 2,000 traitent des sciences naturelles; l'herbier général comprend 10,000 espèces déterminées, et les collections, disposées autour de la rotonde et dans une galerie supérieure de la salle des sessions, se composent de 5,000 sujets minéralogiques ou géologiques, de 1,200 coquilles, 500 oiseaux, 200

reptiles, de quadrupèdes et de poissons, enfin d'un grand nombre d'ossements fossiles, étudiés par quelques-uns des membres, tels que les docteurs Morton, Harlam, etc... L'herbier est à la charge du docteur Pickeryng, savant botaniste. C'est un jeune homme d'une application soutenue, d'une bonté de caractère qu'on ne saurait comparer qu'à l'imperturbable tranquillité de son âme, et au sang-froid qu'il montre en donnant des explications. On se figure à peine que, sous cet extérieur simple et indifférent, se cache un fond d'instruction aussi solide, et des qualités aussi éminentes.

Le libraire Dobson, que ceux qui aiment les sciences devraient aller voir en passant par Philadelphie, m'a donné une foule de renseignements sur la librairie et les ouvrages périodiques qu'il reçoit d'Europe. Je me suis aperçu qu'on est ici plus au courant du progrès des sciences qu'à New-York, et que les amateurs ne sont pas réduits, comme dans cette dernière ville, à recourir à leurs ressources pécuniaires, pour savoir ce qui se passe au dehors. Dobson est quelque chose de plus qu'un érudit, c'est encore un homme du monde très-serviable, même à l'égard des étrangers.

Le musée est aussi mal en ordre qu'à New-York, quoique confié aux soins de M. Peale, naturaliste d'un mérite reconnu. Il possède peu de quadrupèdes, mais nombre d'oiseaux qui occupent toute une vaste galerie; une belle collection de papillons, la plupart d'Amérique, et diverses grandes espèces de poissons, de

de reptiles, etc... Parmi les fossiles, on distingue un squelette complet de la grande espèce de manmouth, trouvé dans l'État de New-York. La collection des portraits des Américains célèbres est considérable. J'ai témoigné à M. Peale le désir que j'avais de faire des échanges. Ma proposition a paru lui être agréable.

3 juin.

J'ai assisté à une séance de la société des sciences naturelles, assemblée calme et tranquille, comme toutes celles des Américains. On a traité d'abord de la géologie en général, puis des fossiles qui se trouvent journellement dans ces contrées. Le docteur Harlam a présenté des échantillons que l'on n'avait pas encore décrits, et M. Pickeryng a porté ses observations sur une collection de plantes récemment offerte à la société. Dans ces réunions, le rapporteur prend seul la parole; les membres, à qui la matière offre peu d'intérêt, lisent en silence des brochures distribuées par le secrétaire.

En me rendant avant-hier à l'athénée, et traversant la place magnifique de la maison de ville, j'ai rencontré une réunion d'artisans, qui célébraient un *méeting*, et se concertaient pour ne travailler que dix heures par jour, ou, ce qui revient au même, que jusqu'à six heures du soir. Ces ouvriers étaient la plupart charpentiers. J'ai appris que dernièrement les

maçons et les tailleurs avaient formé de pareilles assemblées, et que les autres corps de métiers se préparaient à suivre leur exemple. La classe des prolétaires est nombreuse, hardie et presque toute-puissante, à cause de la protection que lui accordent les agents actuels du pouvoir exécutif; aussi est-elle l'âme des élections. Le système électif reçu dans l'Union est vicieux; car il permet, par le fait, qu'une quantité d'individus, sans domicile et sans qualité, viennent apposer leur vote dans l'urne. Comme il n'y a pas de passe-ports, et que le parti dominant veut accroître ses rangs, il est difficile de vérifier les titres, lorsque surtout on a de l'intérêt à les annuler. C'est ainsi que tous les étrangers Irlandais donnent aujourd'hui leur vote, sans en avoir aucun droit. La hardiesse de ces classes se reconnaît à toutes les pétitions qu'elles font à propos de leurs intérêts matériels, comme à New-York et ici. Je crois, malgré cela, qu'elles n'ont pas conscience de leur force; car, lorsqu'il en est ainsi, l'on peut compter sur des désastres, tristes effets des folles prétentions d'un parti, qui malheureusement n'est pas le plus éclairé. L'aristocratie est moins active, et met plus de lenteur dans ses projets, par la raison, peut-être, qu'elle compte dans ses rangs les personnes les plus fortunées. Les catégories de noblesse sont choses vaines et ridicules dans une république; en outre, les riches sont soumis au prolétaire, qui peut économiser les six huitièmes de sa

paye journalière, et de plus à la merci du système d'association et de crédit qui souvent place au sein de l'opulence un homme sans capitaux, auquel une entreprise industrielle à réussi : l'aristocratie américaine n'est donc basée sur aucun fondement solide, inaccessible, et n'est soutenue par aucun lien. Ce ne sera que par l'instruction que l'on assurera les principes d'ordre, en faisant pénétrer dans toutes les classes la profonde conviction des devoirs mutuels, et en raffermissant les vertus sociales, qui forment le caractère distinctif du peuple américain.

Le bon M. Waugham, m'a paru enchanté des objets que je lui ai remis pour la société, et s'est occupé d'obtenir l'autorisation de me donner un double de plâtre des os maxillaires inférieurs du mastodonte et du tétracaulodon décrits par le docteur Hays, dans un mémoire curieux qui se trouve à la suite de collection des actes. J'ai rendu une nouvelle visite à M. Peale, qui m'a montré sa belle série de papillons, dont il a déjà publié quelques espèces nouvelles. Il est malheureux que le goût public ne soit pas assez répandu à cet égard, pour couvrir les frais de l'impression, aussi ce savant ne pourra-t-il publier les espèces d'oiseau et d'insectes qu'il a trouvés dans son voyage au fleuve de la Madeleine. En parcourant les doubles de ces deux classes, il m'a prié de choisir parmi les insectes de cette contrée, du Brésil et du Bengale, de Java, et de la Chine surtout, ceux qui me

feraient plaisir. C'est un trait de générosité, dont je lui suis reconnaissant.

8 juin.

Vendredi soir, M. Tacon, ministre plénipotentaire d'Espagne, est venu nous prendre, pour aller à la célèbre pénitentiaire de l'État, car je désirais depuis longtemps avoir une idée des prisons où le système de réclusion et d'isolement est adopté.

L'État de Pensylvanie est le seul qui conserve la discipline pénitentiaire dans toute sa sévérité, et où, pendant la durée de la peine, le détenu soit isolé dans un cachot, et sans communication. Pour remédier aux tristes effets de la solitude absolue, qu'une fatale expérience a démontré funeste dans la grande prison d'Auburn, on a introduit le travail dans les cellules; ce travail sert aux prisonniers, non-seulement de distraction, mais encore de consolation. C'est un besoin sans lequel ils ne pourraient vivre Occupés, mais seuls avec la conscience, ils se livrent aux réflexions que leur position leur suggère. La lecture de de la Bible, les exhortations du ministre de la religion adoucissent leurs maux, l'exercice les distrait; le rayon de l'espoir que la philanthropie des lois viendra peut-être les atteindre jusque dans leur cellule les soutient, et les entretient dans des pensées pacifiques; elles les porte à la réforme morale et les prépare à devenir des hommes honnêtes, s'ils pratiquent les

maximes qu'on leur inculque, et s'ils exercent le métier qu'on leur enseigne.

La façade de la pénitentiaire de l'est, à Philadelphie, et d'un style sévère, et unit à la majesté du gothique, une certaine idée de force, qui indique parfaitement l'objet de l'édifice. Après la porte de fer extérieure, on entre dans une grande enceinte destinée au matériel. La maison est construite en forme d'étoile, afin que de la rotonde centrale le surintendant puisse inspecter les sept galeries qui y aboutissent. Ces galeries ont deux étages de cachots, 136 dans chacune des quatre les plus longues, et 100 dans chacune des trois autres; de sorte que, le bâtiment terminé, il y aura 844 cellules et 28 cachots. Cet édifice a été commencé en 1822, conformément à un acte du mois de mars 1821. Il est bâti sur une surface de 10 acres de terre, entouré d'un mur de 30 pieds d'élévation et aura coûté 560,000 piastres, y compris la septième galerie actuellement en construction et qui touche à sa fin.

M. Samuel Wood, qui jouit d'une juste réputation de probité, nous a reçu avec les plus grands égards, et nous a donné les renseignements que nous désirions; par son ordre, on nous a montré les cachots, quelques détenus et les dépendances de la maison. Je vais transcrire les notes que j'ai recueillies dans cette visite et faire un extrait des nombreux documents que j'ai obtenus à ce sujet.

Depuis que l'établissement est sur pied, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre 1829, il est entré 337 condamnés, dont 15 sont morts, 80 sont sortis après l'expiration de leur peine, et 16 ont été pardonnés : ce qui donne par conséquent 218 individus détenus au commencement de cette année. Sur ce nombre, il y avait 238 blancs, 95 de couleur et 4 femmes de couleur. On comptait 25 hommes habituellement pris de vin, 65 souvent, 157 par occasion; d'une sobriété naturelle 80, d'une sobriété incertaine 10. Là-dessus, 67 ne savaient ni lire ni écrire, 78 ne savaient que lire, 192 savaient l'un et l'autre, mais fort peu avaient d'autres connaissances.

Dans les cachots, les condamnés étaient occupés à filer, tisser, faire des souliers, des habits, etc. Ils avaient l'air calme, et paraissaient bien portants. Les cellules, assez spacieuses, sont voûtées, parquetées, chauffées en hiver par un tuyau de poêle, et reçoivent le jour par une claire-voie, que chacun peut ouvrir ou fermer à volonté. L'ameublement se compose d'un lit, d'un banc, d'une table, d'une chaise d'aisance inodore, où passe continuellement un courant d'eau. Attenant à chaque cachot est une petite cour, où à certaines heures le condamné peut aller respirer, s'échauffer aux rayons du soleil et faire un peu d'exercice. Le servant n'entre jamais dans les cellules et remet la nourriture par un guichet, à mesure qu'il la prend de dessus un charriot, qui court le long

de la galerie sur le plancher, dans celle d'en bas; et au milieu de l'espace compris entre les deux balustrades des corridors, dans celle d'en haut. Les prisonniers reçoivent du café et une livre de pain, composé de deux tiers de seigle et d'un tiers de maïs à déjeuner; la soupe grasse, trois quarts de viande et de la bouillie de farine de maïs à dîner; de la bouillie et de la mélasse à souper. La bouillie et la mélasse à discrétion. On fait la cuisine dans de grandes cuves de bois au moyen de la vapeur nue lancée par un appareil fort simple.

Il paraît, d'après les documents que j'ai consultés, que le travail des condamnés dans les cellules n'offre pas d'aussi bons résultats, que le travail en commun dans les ateliers, en usage aux pénitentiaires des autres États. En 1833, celui des tisserands a subi une perte de 1,336 piastres, et celui des cordonniers à obtenu un gain de 1,154. Ces résultats ne doivent pas étonner, car l'établissement est nouveau et les condamnés passent ordinairement la première année à apprendre leur métier. D'un autre côté, le travail solitaire de ces hommes, absorbés dans de mélancoliques méditations, n'est jamais aussi considérable que lorsqu'ils sont réunis dans les ateliers, sous l'inspection d'une personne intéressée à les faire produire. Cependant en 1832, les frais ont été couverts, non compris toutefois les honoraires des employés; mais les inspecteurs pensent que lorsque le

système sera bien en vigueur, toutes les dépenses seront largement balancées. S'il en est ainsi, on devrait imiter ce plan, et se passer des entrepreneurs, dont le contact expose les prisonniers à des séductions difficiles à éviter.

Les avantages du système de silence absolu et d'isolement en usage dans cette maison viennent, 1° de ce que la *solitude* empêche la corruption qui découle de la réunion des détenus, ou assure du moins qu'ils ne sortiront jamais plus vicieux qu'ils ne sont entrés; elle les force d'ailleurs à réfléchir, ce qui est le meilleur moyen de les guérir sans être cruel. Le prisonnier, ne connaissant pas ses camarades, ne craint pas qu'en rentrant dans la société, quelqu'un vienne le dénoncer et divulguer sa conduite passée. Le châtiment qu'on lui inflige, malgré sa dureté, n'exaspère pas son esprit et ne l'irrite pas de manière à le mettre en guerre avec l'humanité. Il peut considérer sa position comme une transition entre deux existences, dont l'une a été criminelle, dont l'autre sera honorable, s'il le veut; 2° le *travail* calme l'esprit du prisonnier qui, seul avec sa conscience, se laisserait abattre ou se monterait l'imagination; il rend possible l'état solitaire, qui sans ce puissant secours serait cruel, triste, désespérant; il donne enfin au détenu les moyens de vivre dans la société.

On a fait des objections contre les ateliers des pénitentiaires; mais j'en ai assez parlé à l'occasion des

artisans de New-York ; cependant ce qu'on a dit me paraît dénué de fondement. Le mal qu'éprouvent les ouvriers libres ne provient pas de là, mais seulement du genre d'ouvrage et du mode d'exécution. D'un autre côté, comme l'observent avec raison les écrivains qui traitent cette matière, en supprimant le travail, on renverse le système pénitentiaire, irréalisable autrement.

Les inconvénients de la méthode de Pensylvanie viennent, 1° des énormes frais que coûtent les prisons à cause de l'étendue que demandent les cellules et les cours, 2° de ce que généralement elles ne peuvent pas se soutenir elles-mêmes ; 3° de ce qu'il est difficile d'empêcher la communication d'un prisonnier avec son voisin, 4° de la difficulté d'introduire un bon système d'éducation et d'enseignement moral et religeux, 5° enfin, de ce que les effets du régime solitaire nuit et jour, des mois et des années entières, sont quelquefois nuisibles à la santé des détenus et à leur esprit. Quant au second inconvénient, nous devons dire que si le système de la pénitentiaire de Philadelphie n'est pas productif, il obtient en compensation des fruits moraux bien plus précieux. Sur plus de cent détenus, sortis de l'établissement, il n'en est rentré que trois, encore n'avaient-ils passé que peu de temps dans la maison. L'effet moral de l'isolement et de la solitude est si efficace qu'à peine a-t-on besoin de recourir à d'autres corrections ; on n'emploie ja-

mais aucun châtiment corporel pour des infractions à la discipline; les opiniâtres sont punis au pain et à l'eau, maîtres de suspendre eux-mêmes le châtiment en redevenant obéissants. Le docteur Lieber, dans un écrit fort intéressant sur cette pénitentiaire, propose, entre autres améliorations qu'il croit devoir être appliquées à ce système, de donner aux condamnés, outre la Bible, des livres d'histoire des États-Unis et des ouvrages populaires sur l'histoire naturelle qu'ils lisent avec plaisir.

Sous l'aspect de l'ordre et de la propreté, cet établissement répond parfaitement à la bonne idée qu'on en a en Europe. La visite que j'y ai faite m'a suggéré la pensée d'en voir quelques autres, de réunir toutes les informations que je pourrai, qui serviront peut-être à l'Espagne le jour où l'on songera à y établir le système pénitentiaire, et à changer en maisons de réforme morale les prisons qui ne sont aujourd'hui que des écoles de crimes et de vices.

9 juin.

Nous avons employé la soirée de vendredi à une promenade à la machine hydraulique (*water works*) qui abreuve la cité, j'en avais vu la description dans plusieurs ouvrages; il y en avait même une à la Havane, qu'on avait construite ici pour former des jets d'eau dans un jardin particulier.

L'endroit où elle est située, sur les bords du Schuylkill est un des plus beaux et des plus pittoresques. Le fleuve est magnifique, la campagne gracieuse et vivante. Aux environs, on trouve jardins, jets d'eau, statues et quantité d'autres ornements; deux ponts magnifiques, dont un d'une seule arche, établissent la communication entre les deux rives ; la beauté du paysage, les commodités qu'offrent les divers hôtels, en ont fait une des promenades les plus suivies du voisinage de Philadelphie.

Le mécanisme qui sert à élever l'eau est un modèle de simplicité et étonne par ses résultats. Il se compose de cinq pompes horizontales mises en mouvement par autant de roues, ou mieux par autant de cylindres hydrauliques. On a publié en Europe des plans et des descriptions exactes de ce *water works.*

Avant celle-ci, une machine à vapeur faisait le service, et il paraît que ce fut M. Latrobe qui, en 1779, dirigea le premier les opérations. Au mois d'août 1812, on commença les travaux dans *Fairemount,* et au mois de septembre 1815, la ville de Philadelphie fut abreuvée par elle. Mais ce moyen occasionnait de grands frais, et en 1818, on se détermina à employer l'action du fleuve lui-même, dont on détacha une partie des eaux par une digue de 1,416 pieds de long qui les rejette à six milles au delà, et prépare une chute assez puissante pour mettre les roues en mouvement. Les excavations furent

commencées en 1819, la première pierre posée au mois d'avril 1821, et les travaux poussés avec tant de célérité, qu'au mois de juillet de l'année suivante la ville était abreuvée par la pompe du n° 1, au mois de septembre par celle du n° 2, au mois de décembre par celle du n° 3; plus tard, à cause du progrès de la population et des probabilités de son accroissement, on en a établi deux autres, la quatrième en novembre 1827, et la cinquième en 1832. Depuis la première année, c'est-à-dire depuis 1822, on ne se sert plus de la machine à vapeur, et les machines hydrauliques fournissent seules alternativement au grand réservoir la quantité d'eau nécessaire aux besoins de la population.

La pompe du n° 1 élève en 24 heures	1,313,280	gal.
Celles des n° 2 et 3	2,691,800	
Celle du n° 4	1,615,680	
Total	5,620,760	
Il faut déduire un quart de cette somme à cause des marées et des gélées, qui irrégularisent son action	1,405,440	
Il reste donc un produit journalier de	4,215,320	

galons, quantité bien supérieure aux nécessités de la ville et des faubourgs qui, en 1831, en employèrent

deux millions par 24 heures et trois millions au plus dans l'été, époque où la consommation est plus considérable à cause des arrosements et du lavage des rues. Le grand réservoir, élevé à 102 pieds au-dessus de la marée basse et à 56 au-dessus de la ville, a une superficie de plus de 300,000 pieds carrés et peut contenir 20 millions de galons. Les pompes montent l'eau jusqu'à 96 pieds. Les frais qu'a occasionnés cet ouvrage ont été évalués à un million de piastres; il en rapporte par an plus de 70,000; il n'en coûte par jour que 3 ou 4 pour l'entretien des bâtiments et des machines.

Du haut du réservoir où l'on monte par différentes échelles, placées à intervalles, et des pavillons de repos, l'œil s'arrête sur une vue magnifique. Parmi les édifices remarquables que l'on découvre, on distingue sur le Schuylkill, *l'Asile des Marins*, édifice prodigieux par le luxe de sa construction, et dans lequel le gouvernement fédéral a voulu montrer l'estime qu'il fait des bons serviteurs de l'État et prouver qu'il n'oublie par la dette sacrée qu'il a contractée à leur égard. Par un acte du Congrès, du 26 février 1811, on vota le choix et l'acquisition des terrains destinés aux hôpitaux de marine, où malades, invalides et vieillards pussent trouver des secours et des soulagements. A cet effet, on acheta des terres à Chelsea, aux environs de Boston, à Brooklyn, vis-à-vis de New-York, au voisinage de Norfolk dans la Virginie, et sur

les rives du Schuylkill. La maison bâtie dans ce dernier endroit fut désignée comme la demeure permanente des marins sans domicile en se retirant du service. La façade est de 385 pieds, le corps central de 142 de large, et de 135 de profondeur. Elle est ornée d'un portique de marbre blanc, composé de huit colonnes de l'ordre ionique, de 3 pieds de diamètre. La partie basse du bâtiment est d'un beau granit; les trois étages de marbre, entourés de galeries, sont soutenues par 88 colonnes de fer de fonte, posées sur des bases de granit. L'intérieur est voûté et à l'épreuve du feu; le toit du centre couvert de lames de cuivre et d'ardoises. Cet édifice aura coûté, quand il sera fini, 242,000 piastres. Il faut remarquer que la commission a fait beaucoup d'économies, soit sur la direction de l'ouvrage, soit sur l'achat des matériaux qui sont de première qualité.

Le même acte qui a ordonné la construction des hôpitaux aux frais de l'État, donne les règles nécessaires à l'entretien des marins. La suivante me semble mériter d'être citée. Pendant le séjour d'un marin dans l'établissement, le commissaire perçoit sa solde. Les officiers de haute paye, comme les simples soldats et les mariniers, ont droit aux mêmes bienfaits; mais les premiers ne les demandent pas, car leurs familles subviennent ordinairement à leurs besoins. C'est ainsi que par un moyen indirect l'État, se trouvant déchargé du plus grand nombre, fait retomber tous les avantages

de cette institution sur les classes infortunées qui ne reçoivent qu'un malheureux prêt, insuffisant aux nécessités de la vie d'un vieillard.

En parcourant les différents documents que j'ai sous les yeux, je me suis convaincu que le gouvernement, n'ayant aujourd'hui aucun hospice à sa charge, envoie les malades de la marine aux établissements publics et particuliers de chacun des États de l'Union, et qu'il paye pour cela une certaine somme. Il résulte encore de la lettre du secrétaire du trésor, du 19 avril de cette année, que les frais d'établissement et de secours donnés à 4,770 marins se sont élevés à 55,572 piastres, ceux du médecin à 6,618, des remèdes à 4,549, et que, y compris frais de voyage, d'enterrement, etc., le tout s'est porté à 71,034 piastres. On peut voir comment cette somme a été distribuée aux divers hôpitaux et établissements de chaque État dans un document qui y est annexé.

Le docteur R. E. Griffith, un des principaux rédacteurs du Journal de Pharmacie, m'a fourni diverses notes sur l'état de la pharmaceutique, sur les publications scientifiques qui ont été faites aux États-Unis et sur les nécessités où est le gouvernement de secourir les établissements de sciences naturelles, trop coûteux pour être entretenus aux frais des amateurs. Le docteur, qui étudie surtout les substances médicinales indigènes, m'a offert une collection des principales, et a donné naissance à une correspondance qui

me sera doublement agréable, car elle me fera participer à l'amabilité et à l'instruction de ce savant américain. Il possède encore un herbier du pays riche en espèces de cette sorte, et nous sommes convenus de faire des échanges avec nos doubles.

Un autre professeur recommandable que j'ai eu l'honneur de voir ici, quoique j'eusse déjà l'avantage de le connaître par correspondance, c'est le docteur Mac-Euen, un des membres les plus actifs de la société des sciences naturelles et qui dans ses recherches n'oublie aucune ramification. Il m'avait envoyé à la Havane quelques notes sur l'absence des jardins botaniques à Philadelphie, car ceux qui sont annexés aux colléges et aux universités ne méritent pas ce nom. En effet, les espèces n'y sont pas classées d'après un ordre systématique, et ils manquent des sections essentielles qui avec l'école en font des établissements de ce genre. Les conversations de ce savant, qui fixe ordinairement son séjour à la campagne, m'occasionnent souvent du plaisir, soit à cause de son caractère franc et jovial, soit à cause des connaissances variées qu'il a acquises en France et en Italie, soit enfin à cause de tout ce qu'il sait sur son pays. Quoique jeune encore, il occupe un rang distingué parmi les naturalistes américains.

C'est avec lui que, ma femme et moi, nous sommes allés visiter l'*Asile* des orphelins et la *Maison de correction* pour les jeunes condamnés. Elle fut fondée

à l'instar de celle de New-York, et l'on y observe les mêmes règlements pour les travaux, l'enseignement et la discipline, à quelque chose près. Chacun a sa tâche; une fois remplie, il peut aller à la cour jouer, ou bien continuer son ouvrage qui lui est payé, et dont on lui remet le montant à la sortie. Ce moyen me paraît excellent, car il stimule l'application et suggère des idées d'économie et de propriété.

Les entrepreneurs paient la journée des jeunes gens à raison de 12 centièmes et demi au plus. Les petits ne produisent presque rien, et les apprentis peu de chose. Le temps que l'on doit passer dans les ateliers est de sept heures et demie à neuf, et celui de l'école de trois heures et demie à quatre, selon la saison.

L'énumération des classes commence par le numéro 4, et l'on élève successivemeut à la troisième, deuxième et première le prisonnier qui se conduit bien, sans franchir plus d'un degré par semaine. Après trois mois de bonne conduite, il est promu à la classe d'honneur, divisée en trois catégories. S'il devient irrégulier et répréhensible, on le fait descendre, ou l'on emploie les punitions, même les corporelles. Les bonnes actions sont récompensées par des fruits, etc., et l'application à l'école par des livres.

Les ateliers que nous avons parcourus sont destinés à la fabrication de carcasses de parapluies, de chaises, de clous de métal, de souliers et à la reliure.

Les filles détenues s'occupent exactement comme à New-York.

Depuis sa fondation jusqu'en 1833, cette maison a reçu 531 garçons et 158 filles; total 689. 296 garçons et 43 filles ont été mis en apprentissage; 34 sont sortis pour mauvaise conduite, 57 par surcroît d'âge; 68 ont été rendus à leurs parents; 23 ont pris la fuite; 4 sont morts; les autres, moins les 154 existants, ont été destinés à diverses maisons de charité, à des asiles d'enfance, etc.

Du mois de janvier 1834 jusqu'au même mois de cette année, 85 garçons et 40 filles ont été admis : total 125. Il y avait alors 24 garçons et 35 filles. Il était sorti 80 des uns et 26 des autres : savoir, 59 mis en apprentissage, 18 retirés par leurs parents, 9 avancés en âge; et il restait encore 104 garçons et 61 filles. L'âge moyen des jeunes détenus a été de quatorze ans sept mois pour les garçons, et de quatorze ans cinq mois pour les filles.

Quant à la nourriture, on leur donne du café et du pain de seigle à déjeuner; de la viande, des pommes de terre, de la soupe trempée avec du pain de seigle, quelquefois des navets et des légumes à dîner; du riz, de la bouillie faite avec de la farine de maïs et de la mélasse à souper. Le vendredi, du poisson sec au lieu viande et de soupe.

Nous avons assisté à un de leurs repas. Les jeunes prisonniers passent de la cour au réfectoire deux à

deux, se placent au banc et demeurent debout pendant la prière. Au signal donné, ils s'asseyent; il n'est pas permis de prononcer une parole. Celui qui a besoin de quelque chose lève la main, et l'un des servants vient à lui. Les servants sont choisis parmi les détenus. Ceux qui ont commis des fautes punies par la privation de nourriture sont relégués dans un coin de la salle, témoins de l'appétit de leurs camarades. Nous avons vu, en sortant, le maître qui présidait envoyer quelques gros morceaux de pain à ces pauvres affamés.

L'établissement a coûté 83,382 piastres. Le produit du travail donne un revenu de 2,000 à 2,500 piastres; les dépenses moyennes sont de 12 ou 53 mille. En 1833, on a employé en vivres, habits, combustibles, honoraires, remèdes et réparations, 13,743 piastres, tandis que le travail n'en a produit que 2,912.

Les résultats moraux de l'institution semblent très-avantageux, d'après les renseignements que l'on reçoit annuellement. Sur 157 garçons et 33 filles, 160 de ceux-là et 12 de celles-ci ont obtenu de bonnes notes; 16 et 3 des notes incertaines, mais favorables; 1 et 2 des notes incertaines, mais défavorables; 1 et 1 des notes de mauvaise conduite; enfin, 3 ont été punis de la prison. Je dois dire que l'on compte aujourd'hui parmi les souscripteurs un individu élevé dans la maison. Nous nous sommes retirés enchantés des

attentions qu'ont eus pour nous le surintendant et MM. les employés, et pleins d'admiration pour le bon ordre, la propreté et l'exactitude qu'ils font régner. Il m'a semblé que le régime est plus sévère ici qu'à New-York, sous le rapport des châtiments surtout. Je ne crois pas cependant que par les moyens rigides on obtienne la soumission et l'on opère la réforme morale avec plus d'efficacité que par le douceur paternelle du surintendant de New-York, M. Allen.

Toujours accompagnés par M. Mac-Euen, nous avons été au magnifique collége qui, d'après les dispositions testamentaires du philanthrope Girard, se construit aujourd'hui pour les sourds-muets. Les fonds destinés à cet établissement sont de deux millions de piastres; et la commission chargée de l'exécuter se propose de le bâtir avec le produit des intérêts. Néanmoins, d'après le plan et le prix des matériaux, il sera difficile de tenir cette promesse. L'édifice représente le temple de Minerve dans de grandes proportions. Le péristyle et la superbe colonnade du tour, de marbre blanc, reposent sur un massif de 20 pieds d'élévation. Terminé, ce monument sera le plus beau, plus régulier et le plus somptueux des États-Unis (1).

(1) Je n'en ai pas noté les proportions; il me semble cependant qu'il est d'1/6 plus grand que l'église de la Madeleine à Paris.

10 juin.

L'agréable température du printemps me permet de mettre en jeu mon activité; du reste, il ne suffirait pour m'exciter que le plaisir que j'éprouve à parcourir dans tous les sens cette ville superbe. Les parcs sont délicieux; les plantations qui bordent les rues offrent tant d'agrément, qu'on devrait en ménager partout. On plante indistinctement le *quercus alba;* l'*acer ericarpum, rubrum, nigrum et sacharinum;* le *gimnocladium canadensis;* le *tilia europea et pubescens;* le *fraxinus viridis, platycarpa* et *americana;* la *brousonetia papyrifera;* la *bignonia catalpa,* et depuis peu, le *liquidambar stiraciflua* et l'*aylanthus glandulosa.* Dans les parcs, on mêle toutes ces espèces avec le *platanus occidentalis;* le *populus argentea;* le *larix americana;* le *robinia pseudo acacia* et *viscosa;* le *quercus palustris, rubra, cinerea* et *phelox;* le *liriodendron tulipifera;* le *fraxinus tomentosa, ulmus rubra et americana;* le *geditsia triacanthos;* le *tilia alba;* le *morus rubra;* le *populus tremuloides* et les toujours verts; l'*abies alba* et *canadensis;* le *pinus strobus;* le *cupressus disticha,* et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Au milieu de ces riches plantations, s'élèvent des maisons et des édifices de marbre blanc, dont les entrées sont embellies par de petits jardins, et des arbustes en

fleurs. Parmi les nombreux monuments que possède ville, et qui se font remarquer par la régularité de l'architecture, on distingue la banque des États-Unis qui a coûté environ un demi-million de piastres, et qui représente le temple de Thésée ; la banque de Pensylvanie copiée du temple d'Ilysus à Athènes. Cet ouvrage a été dirigé par M. Latrobe, ingénieur dont j'ai parlé en décrivant les établissements hydrauliques. La banque Girard qui a été achetée à l'État par un français de ce nom; l'hôtel des monnaies, de l'ordre ionique, autre copie du temple d'Ilysus ; l'église Congrégationnelle des unitaires, etc. De toutes les villes des États-Unis, Philadelphie est celle qui possède le plus de monuments publics, et chaque année les particuliers et l'État emploient des sommes considérables pour en construire de nouveaux.

L'amour des plantes et des fleurs est généralement répandu, dans les familles quakeresses surtout, chez qui cette passion est analogue à l'innocence de leurs mœurs. Les jardins des environs sont cités comme les meilleurs du pays, et je n'ai pas besoin de sortir de chez moi pour jouir d'une belle collection de fleurs. M. Smith s'est entièrement adonné, comme à sa spécialité, à la culture des plantes de serre-chaude; à force d'étude et de sacrifices il est parvenu à réunir une grande variété d'éricas, d'eucalyptes, d'azalées, de céréus, d'orchidées, de crassules et une collection nombreuse de camélias qu'il a enrichis de nouvelles

variétés. La société d'horticulture encourage autant qu'elle peut l'amour des plantes et ouvrira dans peu de jours son exposition annuelle.

J'ai visité l'*Institut de Franklin*, créé par une société particulière et soutenu par des souscriptions de 3 piastres annuelles ou de 25 une fois données. Le but qu'on s'est proposé en l'établissant, c'est d'encourager et de répandre les arts. Il possède une bibliothèque, un cabinet minéralogique, une collection de modèles de machines qui se compose pour la plupart de locomotives de chemins de fer, entre autres de la machine à haute pression d'Adams; de presses, de ponts, etc... On y distribue des prix et on y publie une feuille périodique extrêmement intéressante qui a pour titre : *Journal de l'Institut de Franklin.* C'est dans cet écrit qu'a été insérée la série des opérations du professeur qui m'a accompagné dans cette visite, le docteur Jeferson, sur la résistance des différentes espèces de fer dans les rails, sur le calorique latent des métaux à leurs divers degrés de fusion, au moyen d'un appareil ingénieux qu'il a lui-même inventé; enfin les expériences importantes sur la chaleur, la vapeur et ses applications. Ces travaux ont servi de guide à la commission qui, au mois de mai 1832, adressa au congrès un rapport sur les explosions des bateaux à vapeur, etc., etc. Pendant les soirées d'hiver, on fait des cours de physique, de chimie, de mathématiques et de dessin, auxquels assis-

tent de jeunes ouvriers et nombre de dames. M. Jeferson est chargé des leçons de physique. L'établissement n'a pas beaucoup de fonds; cependant à cause de l'utile influence qu'il pourrait exercer, il mériterait la protection de l'État et la coopération des bons patriotes.

On trouve à Philadelphie dix à douze mille jeunes gens qui professent les arts mécaniques, et parmi eux il en est peu qui aient les moyens de s'instruire. En 1831, fut formée pour l'enseignement moral et intellectuel de cette classe intéressante, une institution, où l'on donne tous les soirs à plusieurs centaines d'ouvriers des leçons de physique, de mécanique, de géographie. Elle possède un salon où sont déposés tous les livres et les journaux utiles. Le dimanche, ces artisans se réunissent dans une chapelle pour y remplir leurs devoirs de religion.

On trouve encore ici une autre institution philantropique, fondée par une société appelée *Compagnie de la bibliothèque des apprentis.* Son objet est de stimuler et d'entretenir le goût de la lecture chez les adolescents qui quittent les écoles. Le nombre de ceux qui prennent des livres et qui profitent des avantages qu'elle leur offre, fait honneur à la jeunesse de Philadelphie. Cette société fut incorporée en 1820; la bibliothèque contenait en 1832, 8,000 volumes. Les salles sont ouvertes quatre fois la semaine, la nuit. A cette époque, 921 jeunes gens prenaient des

livres, et depuis sa fondation elle en a prêté à plus de 6,000 : c'est ainsi qu'elle coopère d'une manière active au développement des progrès de l'étude et des vertus morales.

Un de ces soirs, M. d'Homergue est venu chez moi. J'avais fait sa connaissance chez mon vieil ami, le consul de France, M. Dannery. M. d'Homergue a beaucoup étudié la filature de la soie brute et les diverses manipulations qu'elle exige; il avait été désigné comme directeur de la fabrique modèle proposée au gouvernement général. Il m'a lu des lettres de M. Du Ponceau et le rapport de la commission du congrès, dans lequel on demande une allocation de 60,000 piastres pour l'établissement d'une manufacture normale. Cette loi a été discutée et votée, mais des inimitiés particulières que je ne puis rapporter, ont paralisé cette affaire.

J'ai reçu de nombreux renseignements sur la production de la soie aux États-Unis pendant les deux dernières années de ma résidence à la Havane, comme j'introduisais dans ce pays la culture du mûrier de Chine et l'éducation du ver, matières dont j'ai parlé dans un mémoire (1). Les expériences faites avec soin principalement dans le Connecticut démontrent que l'on peut obtenir de la soie sous le climat de l'Union. Déjà, dans l'année 1760, le mûrier blanc avait été

(1) *Memorias de la Institucion de la Habana.* 1834.

introduit à Mansfield, mais c'était peu de temps avant la guerre de 1783, époque où l'on accorda une prime d'un schelling par cent arbres plantés et 3 sous par once de soie crue. Ces encouragements furent continués jusqu'en 1793. Le succès couronna les moyens, car bientôt les trois-quarts de la population s'occupa de cette nouvelle branche d'industrie. Le produit annuel dans cet endroit et dans les environs est de 6 à 7,000 livres de soie évaluées à 30,000 piastres. En 1832, on offrit une prime d'une forte piastre par cent pieds de trois ans et 50 cents par livre de soie dévidée. En 1834, la même prime fut accordée au mûrier de Chine, *morus multicaulis*, et on fonda une compagnie pour le fabrication de la soie, à laquelle la banque de Hartford prêta 15,000 piastres. D'après des calculs récents, le produit moyen d'un acre de terre est de quarante livres de soie, dont la valeur est de 200 piastres. Les frais de solde, d'entretien, de dévidage sont évalués à 114 piastres, de sorte que le produit net est de 86 piastres ou 43 pour 0/0 du produit brut. D'après les données publiées par une feuille périodique de New-York que je lisais le mois dernier (la *Gazette* du 20 mai), la compagnie de soie de Providence continuait avec énergie à cultiver le mûrier, à élever le ver et à fabriquer. Elle a déja obtenu des étoffes de bonne qualité, et emploie une machine à vapeur de la force de six chevaux. Elle possède plus de 20,000 mûriers de quatre à cinq

ans, dont la production moyenne est d'une demi-livre chacun. D'autres états marchent sur ces traces; et la législature de New-York, en supprimant l'établissement des manufactures indigènes dans les prisons va donner une nouvelle impulsion à la production de la soie. Par un acte du 11 avril dernier, il est enjoint aux inspecteurs des pénitentiaires d'introduire les fabriques d'étoffes de soie dans le plus bref délai, et d'acheter les cocons de l'intérieur et de l'étranger. Il est ordonné encore aux inspecteurs de la maison de Sing-Sing de consacrer les terrains annexés aux corps de bâtiments, à la culture du mûrier blanc ou de toute autre espèce, afin de donner ces arbres gratuitement ou à un prix modéré et d'encourager l'éducation du ver. Enfin il est prescrit à tous les agents des prisons de recueillir de la graine de mûrier blanc, qui doit être donnée gratis aux surintendants des hospices des villages et des campagnes, afin que partout l'on étende cette culture dans les terres jointes aux maisons de pauvres.

12 juin.

La société d'horticulture a ouvert son exposition annuelle des plantes dans le *Massonic-Hall*, et M. Smith a été chargé de la décoration de la salle et de la distribution des groupes. Le coup d'œil qu'offrait cette collection était un des plus agréables à

cause du nombre, de la variété des plantes, et de la manière dont les arbres fruitiers étaient rangés sur les gradins au milieu des vases de fleurs les plus jolies. La forme du salon, sa décoration, les flots de gaz, ajoutez à cela un essaim des dames et de jeunes gens qui semblaient venir disputer le prix de beauté à Flore et à Pomone, tout contribuait à donner à ce spectacle quelque chose de brillant et d'animé dont on avait peine à se rendre compte.

Là, j'ai rencontré, comme au centre de son empire, le pacifique docteur Pickeryng qui, je crois, ne quitte la salle ni la nuit ni le jour, contemplant avec bonheur les objets innocents de ses prédilections. Parcourant avec lui la salle dans tous les sens, je notais en passant sur le carnet les espèces remarquables, laissant à mon compagnon le soin difficile d'observer les particularités, et d'en parler dans le rapport qu'il va publier. Une *protea argentea*, d'une belle végétation, plusieurs *cactus speciosissimun*, *cletra maderensis*, *metrosideros linearis*, *erica rubida*, *combretum purpureum*, *alstroemeria psitissima*, *petunia phenicea*, *cunonia capensis*, *mespilus japonica*, *mesenbrianemum erinaciformis*, *banksia grandis*, *ficus elastica*, *pandanus spiralis*, *zamia horrida*, un *cofea arabica* de huit pieds de hauteur, une grande variété de palmiers, une superbe *ravenalea madagascariensis*, *cicas circinalis* et *revoluta*, une infinité d'orangers couverts de fruits.

Les expositions contribuent à répandre le goût des belles plantes et à introduire de nouvelles variétés d'espèces comestibles. Chaque jour le catalogue des plantes usuelles acquiert de l'extension, et les journaux des États-Unis, consacrés à ces spécialités, renferment des documents très-intéressants sur l'agriculture, l'horticulture et l'économie rurale de la contrée. J'ai recueilli plusieurs documents sur le nombre de ces publications périodiques, et j'ai pris dans les bibliothèques les titres des suivantes, que je ne cite que pour donner une idée de l'accroissement de ces utiles sciences.

The New-York Quarterly Journal of Agriculture, mensuel.

Southern Agriculturist and Register of rural Affairs, à Charlestown, *Id.*

Famer's Register, à Virginie, *Id.*

Cultivator, à Albanie, *Id.*

Tennessee Farmer, *Id.*

Fessenden's Practical Farmer, à Boston, *Id.*

Rural Library, publication mensuelle de 32 pages.

Farmer and Mechanic, à Cincinnati; semi-mensuel.

Farmer and Gardener, à Baltimore.

Genesee Farmer, à Rochester; hebdomadaire.

Goodsell's Genesee Farmer, *Id.*

New-York Farmer, *Id.*

Famer's Register, à Richmond, Virginie, *Id.*

New England Farmer, à Boston, *Id.*

Maine Farmer, à Winthrop, *Id.*

Ohio Farmer and Western Horticulturist, à Batavia, *Id.*

Southern Planter, à Macon, en Georgie, *Id.*

Northern Farmer, à Newport, dans le New-Hampshire.

On publie encore à Boston l'*American gardener's Magasine* et l'*Horticultural Register*, spécialement destinés à l'agriculture et paraissant tous les mois par cahiers.

13 juin.

A mesure que j'examine les établissements de l'Union, l'intérêt que j'éprouve augmente et le cadre de mes observations s'élargit. Il y a dans ce pays tant de choses nouvelles qu'à peine puis-je indiquer les plus essentielles sur mon Diario. Ici l'on a beaucoup de temps, car on en perd fort peu ; tout le monde est disposé à me rendre service, et chacun le fait avec ce calme qui rend les conférences bien plus profitables. Si quelqu'un me reçoit avec un air d'inquiétude ou s'il est occupé, je ne sais que lui dire et n'ose entamer la conversation; et eussé-je demeuré avec lui une demi-heure, j'en retire beaucoup moins de fruit qu'avec celui qui ne m'aura accordé que quinze minutes tranquillement employées. Presque tous les américains sont ainsi; ce n'est pas un effet de l'oisiveté, mais c'est

qu'ils sont exacts et méthodiques. Avant de causer avec un ami, ils ont réglé les affaires de manière à n'avoir dans l'esprit que ce qu'ils font au moment. Que dirai-je de leur ponctualité et de leur exactitude à remplir les promesses? Quand un Américain a laissé tomber de sa bouche ces mots : « *je vous attends*, ou *j'irai vous voir à telle heure, je vous fournirai ce que vous demandez, je vous enverrai telle chose* », on peut être certain de la sincérité de la parole et compter sur son accomplissement. Ces qualités ne sont- elles pas préférables à l'élégance des manières et à mille autres futilités qu'on les critique de ne pas avoir ?

J'ai visité plusieurs écoles où règne autant d'ordre que dans celles de New-York. Le sistème d'enseignement qu'on y suit est le lancastérien. Pour avoir une idée juste de la situation de l'éducation primaire, j'ai réuni quelques documents où j'ai vu que malgré les généreux efforts tentés jusqu'à présent, il restait encore beaucoup à faire. En 1809, on avertit les parents qui n'avaient pas le moyen de payer l'école de leurs enfants, d'en informer qui de droit afin d'obtenir le bienfait de l'instruction gratuite aux frais du comté. Cette distinction entre riches et pauvres établie par une loi, la déclaration que ceux-ci devaient donner, tout cela était une faute chez un peuple où la pauvreté déshonore pour ainsi dire, puisqu'elle n'est ordinairement que le partage des vagabonds et des hommes vicieux.

La commission, nommée une de ces dernières années, dit que sur 400,000 enfants de cinq à quinze ans appartenant à l'état de Pensylvanie, 150,000 seulement assistent aux écoles. Le nombre de ceux qui reçoivent les bienfaits de l'éducation, est au total comme 1 est à 3. La nouvelle loi fixe une mise de fonds, en affectant à cela le prix des terrains, ventes, etc.; en outre, elle décrète un impôt général réparti sur toute la nation, qui sera ajouté aux sommes premières jusqu'à concurrence de 100,000 piastres d'intérêt annuel. Ce revenu réalisé, les distributions auront lieu dans les comtés. La même loi prescrit encore l'enseignement gratuit et général des enfants des citoyens imposés; mais ces dispositions rencontrèrent dans la dernière législature une forte opposition de la part des ennemis des lumières et de quelques démagogues qui veulent faire de l'ignorance la base du système de leur domination. Ils eurent recours à divers moyens d'attaques et n'oublièrent pas le plus ordinaire et le plus facile, celui d'exalter l'esprit des prolétaires, en ébruitant partout que les pauvres allaient être imposés pour payer l'éducation des enfants des riches. Si la cabale ne détruisit pas la loi, elle en paralysa les effets. Le projet fut modifié, et l'on fixa la création d'une caisse pour les écoles, au secours de laquelle contribueraient les habitants, mais en laissant aux comtés la liberté de voter cet impôt ou de le rejeter. Dans le premier cas, la loi dit qu'ils participeront au

bénéfice du dividende annuel; dans le second, que les intérêts ne seront distribués qu'à ceux qui auront contribué. On a calculé que jusqu'en 1840, le revenu des écoles ne produirait pas les 100,000 piastres; mais pour parer à cet inconvénient, et à ceux qui résultent du système inefficace et irrégulier de l'enseignement établi, une commission a proposé un projet de loi sur l'enseignement général. Celui-ci a été adopté. Dans son rapport, la commission rappelle quelques faits remarquables, entre autres que le nombre de votants de l'État ne sachant ni lire ni écrire, s'élève à 100,000, et que tous les ans il y a 2,500 nouveaux électeurs dans la même ignorance.

A Philadelphie, les écoles lancastériennes ont 8,344 élèves des deux sexes, 4,558 garçons et 3,786 filles, et dans les lieux sans écoles de ce genre à cause de la dissémination des habitants, on ne compte que 1,200 enfants aux meilleures écoles communales du voisinage : ce qui fait un total de 9,544 élèves instruits aux dépens du public. Les six dernières années, plus de 60,000 étaient inscrits sur la liste des écoles de Philadelphie ou du premier district, mais le nombre en est considérablement réduit, eu égard à la population qui s'élève à plus de 168,000 âmes. Les sommes reçues en 1834 par les contrôleurs pour les écoles gratuites, étaient de 54,441 piastres et les frais de 55,782; il y avait seulement 44,554 piastres de frais d'écoles et de meubles.

Sous le nom de *American Sunday-school Union*, il existe une association, formée de la réunion de toutes les sociétés des écoles du dimanche, qui a pour but de soutenir et répandre ces institutions, de faire circuler des écrits analogues, etc. Une cotisation annuelle de trois piastres, ou de trente une fois payées, donne le titre de membre : le catalogue des sociétaires est fort long. D'après le dernier rapport qui vient d'être publié*, on compte aux États-Unis 10,723 de ces écoles, 92,872 maîtres et 624,534 élèves; en 1834, le chiffre a augmenté de 705 écoles, 4667 maîtres et 33,847 élèves. Les recettes se sont élevées à 92,348 piastres, dont 91,427 ont été dépensées, savoir : 7,114 pour traitements des employés, pour éditeurs et libraires, 6555 pour les agents et les missionnaires que la société envoie répandre les lumières de l'évangile, 8,720 pour le papier, 7,756 pour les publications stéréotypes, environ 14,000 pour les reliures, etc..... Malgré les nobles efforts de cette compagnie, il paraît que trois millions de jeunes gens de la population américaine sont encore privés de l'instruction du dimanche. Voici le résumé d'un état général qui indique le nombre des sociétés auxiliaires dans chaque état, et celui des écoles qui en dépendent, de leurs élèves, de leurs maîtres; il est extrait de la

* *The eleventh annual report of the American Sunday school Union. May* 26, 1835.—*Filadelfia.*

fin du rapport que j'ai sous les yeux, et dont je n'ai tiré que ce qui regarde les premières.

SOCIÉTÉS AUXILIAIRES ET ÉCOLES.

	Sociétés.	Écoles.
Maine	1	929
New-Hampshire	2	440
Vermont	7	508
Massachusetts.	7	589
Rhode-Island.	1	142
Connecticut	7	263
New-York	64	3,501
New-Jersey	76	401
Pensylvanie	309	944
102 à Philadelphie elle seule .		
Delawarre	26	41
Maryland.	17	247
Virginie	124	226
Caroline du Nord . . .	52	152
Caroline du Sud . . .	16	34
Georgie	13	50
Alabama.	54	81
Mississipi	13	34
Louisiane	10	19
Tennessée	67	296
Kentucky	96	242
Ohio	173	845

	Sociétés.	Écoles.
Indiana	37	179
Illinois	9	349
Missouri	3	84
Territoire de Michigan. .	4	63
Id. d'Arkansas .	3	3
Id. de Floride .	8	11
District de Colombie . .	4	22
Haut-Canada	1	1
Total. . .	1,198	10,723

Le nombre des sociétés auxiliaires de chaque état n'est nullement proportionnel à celui des écoles ou des élèves qui les fréquentent; car, par exemple, dans l'état du Maine où il n'y en a qu'une auxiliaire, il existe 929 écoles et 33,655 élèves; dans le Massachusetts, on compte 7 sociétés, et 69,138 élèves; enfin à la Louisiane, pour 10 sociétés, on ne trouve que 19 écoles et 963 élèves.

14 juin.

En réfléchissant, je me suis convaincu qu'étant à portée d'étudier les utiles établissements de ce pays, je dois apprécier ma position. Le sacrifice pécuniaire que je ferai pendant quelques mois sera largement compensé par l'instruction que j'acquerrai sur tant de choses nécessaires à l'Espagne, et que le gouvernement ou le peuple songeront peut-être un jour à in-

troduire. Je veux parler des prisons, du système pénitentiaire, des maisons de refuge pour les jeunes condamnés, des hospices pour les pauvres, des institutions pour les aveugles et les sourds-muets, assez peu répandues dans la Péninsule, quoique connues, des maisons de fous, des asiles pour l'enfance, les orphelins et les vieillards, enfin de toutes les institutions tendant à améliorer le sort des hommes qui, soit pauvreté, vice, mauvaise éducation, ou toute autre cause indépendante de leur volonté, tombent sous le puissant empire du malheur et de l'infortune. On peut considérer l'ignorance et la corruption comme les sources principales du crime et de la misère; c'est aux institutions créées pour répandre et perfectionner l'enseignement, extirper ou diminuer les inclinations dépravées, à diriger les vues de l'homme qui aime ses semblables. Animé du désir de voir progresser les classes besoigneuses et les peuples, j'aime les grandes entreprises qui favorisent les communications, les compagnies et les banques qui facilitent le commerce, les caisses d'épargne qui assurent le repos à la vieillesse; la diffusion de l'esprit d'association, de cet esprit qui peut tout, auquel rien ne résiste, capable de former des colosses de richesse et d'action en réunissant des fractions perdues dans les masses des individus isolés. Les États-Unis sont, à mon avis, le pays classique de ce genre de recherches. Favorisé de la fortune, actif et en bonne santé, il sera doux pour

moi qui ne me proposais d'apporter de cette contrée à ma patrie que des productions naturelles pour le Musée de Madrid, de l'initier à des notions utiles sur les institutions philanthropiques et les entreprises industrielles. Je n'aurai pas le temps, il est vrai, de réaliser le plan qui doit découler de ces réflexions; mais je ferai tous mes efforts, et ce sera plus que je n'espérais en partant de la Havane. Demain ou après demain, pour ne pas attendre l'époque des fortes chaleurs, j'irai à Baltimore, si riche en établissements utiles, de là à Washington pour voir dans le bureau des patentes ou dans le conservatoire des arts américains des inventions de ce pays. Ensuite je retournerai continuer mes explorations à Philadelphie et à New-York; je visiterai l'intérieur et les frontières de l'état, pour avoir une idée de son agriculture et voir la prison d'Auburn; je passerai enfin dans le Massachusetts et le Connecticut, pour étudier les pénitentiaires, les hôpitaux, la situation des sciences et les progrès spontanés de l'instruction primaire dans la Nouvelle-Angleterre. Je n'étendrai pas mes excursions jusqu'aux états du sud, car je n'en ai pas le loisir; d'un autre côté, le tableau de l'esclavage réveillerait en moi des sentiments de tristesse. Tels sont les projets que j'ai formés à Philadelphie, ville charmante, où j'ai trouvé une société qui m'a rendu en quelque sorte l'enthousiasme de la jeunesse, assoupi depuis longues années par les labeurs d'une vie toute scientifique, et l'in-

fluence d'un monde qui ne saurait les comprendre. Souvent je reviens à la vie des sentiment tendres et philanthropiques, et je bénis le pays qui m'a procuré un retour si agréable et si inespéré..... Il est des fois que cet enthousiasme me prédispose à dire adieu à l'étude des sciences.

Chapitre III.

Voyage à Baltimore. — Chemin de fer. — Canal. — Visite aux établissements de bienfaisance. — Infirmerie. — Hôpital. — Librairie. — Situation de l'instruction primaire. — Fabrique de produits chimiques. — Collége de médecine. — Voyage géologique aux États-Unis. — Matériaux employés dans les constructions. — Produits des mines d'or. — Musée d'histoire naturelle. — Peintures. — Cathédrale. — Collége de Sainte-Marie. — Collége du mont Sainte-Marie. — Promenade aux environs. — Tannerie. — Chemins de fer et canaux. — Scènes sociales. — Pénitentiaire du Maryland. — Dépôt de mendicité.

Baltimore, 16 juin.

Conformément à mes projets, je me suis embarqué hier à six heures du matin, laissant à regret ma femme pour quelques jours, d'après les conseils de plusieurs personnes qui pensent que la partie du sud où je suis maintenant, et Washington surtout, ne sont pas habitables en été.

Débarqués à New-Castle, vers huit heures et dedemie, pour prendre les voitures du chemin de fer, nous sommes arrivés à Frenchtown à une heure après midi. Le premier de ces deux villages est situé sur les bords de la Delaware, et le second dans l'état de Maryland sur la baie de Chesapeake; là, dans de ma-

gnifiques bateaux à vapeur, a eu lieu la dernière traversée jusqu'à Baltimore où je suis arrivé à deux heures et demie du soir. Le trajet coûte 4 piastres par personne, et le déjeuner 2 réaux.

Rien de plus délicieux que de naviguer sur la Delaware, fleuve paisible qui offre à l'œil du voyageur mille sites charmants. La baie de Chesapeake avec son horizon plus étendu n'étale pas d'aussi gracieux paysages. Le chemin de fer *(New-Castle and Frenchtown railroad)* a 16 1/2 milles de long avec des courbures fort douces. On ne se sert encore que d'une seule voie, mais la seconde sera bientôt terminée. Les fondements sont, presque dans la moitié, de troncs d'*abies Canadiensis*, les traverses de chêne et les montants de pin. Les planches sont clouées et leurs extrémités fixées sur d'autres planches plus petites. La seconde portion du chemin repose sur des dés de granit de 15 à 16 pouces de base, auxquels sont attachés des montants de pin. Il a été fini en 1832, et aura coûté 400,000 piastres, y compris l'achat des terrains et les dépenses de la machine locomotive qui peut traîner 14 voitures avec 150 voyageurs et 5 tonneaux de bagages : ce qui, avec le poids des chars, forme un total de 50 mille livres. Outre ce facile moyen de communication entre la Delaware et la baie de Chesapeake, en 1829 on a ouvert un canal qui commence à 4 milles au-dessous de New-Castle et en occupe 14 de long dans une direction

presque parallèle à celle du rail-way. Les bâtiments de cabotage peuvent y naviguer. Il est revêtu de pierre dans toute son étendue, dépense, qui, jointe à celle des grandes excavations qu'on a été obligé d'y pratiquer, élève ce qu'il a coûté à 2,200,000 piastres. Cette ligne de communication parallèles, qui fait partie du grand système de la navigation le long de l'Atlantique, se réunit au système de défense de la frontière maritime, dont on peut voir des descriptions détaillées, tout à fait en dehors de mon plan, dans l'intéressant ouvrage de M. Poussin, qui a pour titre : *Travaux d'améliorations intérieures dans les États-Unis.*

Baltimore me semble un séjour très-riant à cause de la largeur des rues, de la campagne que l'on aperçoit à leur extrémité, et d'une certaine vivacité qui caractérise les habitants. Dès demain, je commencerai mes excursions avec le docteur Dunglisson, qui, hier lorsque j'ai été le voir, m'a témoigné beaucoup d'égards et d'empressement. Le jeune M. Elder, avec qui j'ai lié connaissance à bord pendant ma traversée de la Havane à New-York, a eu la bonté de m'accompagner cet après midi. Ensemble nous avons visité le monument qui fut érigé en honneur de la victoire remportée en 1814 à North-Point, et en mémoire des soldats Baltimoriens qui y périrent et dont les noms sont gravés sur le piédestal. Puis nous avons salué la colonne élevée à Washington : elle est toute de

marbre blanc, de 210 pieds de hauteur, et placée sur une éminence au milieu de villas et de bosquets.

Nous avons pénétré dans le *The Exchange*, où se traitent les affaires de la Bourse, dans plusieurs hôtels, et dans un entre autres appelé *Eutaw*, je ne me doutais pas de sa beauté. Du haut de la coupole se découvre un paysage étendu et varié, et une grande partie de la baie de Chesapeake. Ces édifices publics sont mieux encore que ceux de New-York et de Philadelphie. Leurs corridors et leurs escaliers sont plus larges, leurs dehors plus grands; ils sont, en un mot, plus commodes et mieux éclairés.

Il y a quantité de fiacres et de cabriolets de place traînés par de beaux chevaux. Ils coûtent une piastre par heure, comme à New-York et à Philadelphie.

17 juin.

Comme le docteur Dunglisson s'occupe de la deuxième édition de sa *Physiologie*, imprimée déjà en 1832, nous avons causé de nos travaux littéraires. Le docteur a déjà publié un Traité d'hygiène; c'est un des collaborateurs du *The American Journal of the Medical Sciences* publié à Philadelphie.

A neuf heures et demie, nous sommes sortis pour aller à l'*Infirmerie*, section annexe du Collége de Médecine, et qui en est comme la classe de clinique. Cet hôpital est desservi par trois médecins, quatre

chirurgiens, huit sœurs de charité et quelques domestiques. Chaque malade paye 3 piastres par semaine, et il paraît que les recettes servent à couvrir les dépenses, à donner aux sœurs une gratification de 60 piastres et un modique traitement aux médecins. Les élèves assistent à la visite du professeur; un certain nombre d'internes sont attachés à l'établissement comme praticiens. Les opérations chirurgicales se font dans une grande salle disposée en amphithéâtre. Il m'a semblé que l'on soignait assez bien les malades, que la maison était administrée avec le plus grand ordre et beaucoup de propreté.

De là nous sommes passés à l'hôpital, édifice vaste, situé sur une des hauteurs qui forment l'échelle de collines où se trouve Baltimore, et au nord du chemin qui conduit à Philadelphie. Fondé aux frais du comté, il a coûté 140,000 piastres. En 1807, il fut affermé par le docteur Makenzi; le fils de ce médecin le dirige aujourd'hui aux mêmes conditions que son père, sous l'inspection des visiteurs nommés par la législature, et qui ont le pouvoir d'exercer des actes directifs. Une partie des bâtiments est destinée aux fous, et le reste aux personnes affectées d'autres maladies. La ville y envoie une certaine classe d'individus, pour lesquels elle donne 100 piastres par an. C'est avec cet argent et celui des autres malades que l'établissement se soutient. Le bâtiment central est composé de quatre étages; il a 64 pieds de façade et 56 de pro-

fondeur. Chacune des deux ailes latérales a trois étages, 120 pieds de façade, 36 de profondeur, et est entièrement construite en briques.

Dès le principe, cette maison avait été décriée, il paraît, à cause de quelques négligences; mais elle est aujourd'hui desservie par sept sœurs de charité. A peine y voit-on d'autres domestiques; je laisse à penser quelles sont les occupations et les travaux de ces filles qui prodiguent leurs soins à plus de 50 malades, au nombre desquels on compte 35 fous. J'ai demandé à une de ces dames si elles recevaient beaucoup de femmes parmi les aliénés, elle m'a répondu que non; puis, avec une douceur angélique, elle a ajouté : Cependant une seule nous donne plus de peine que dix hommes. Ces bonnes sœurs, isolées dans un édifice immense qui n'est presque habité que par des fous, sont d'une fermeté et d'une patience étonnantes. Elles soignent les malades et préviennent leurs besoins avec l'ordre et la propreté la plus parfaite, et avec cette bonté que savent même apprécier les infortunés. Souvent au milieu des accès de fureur qui rendent inutiles les forces de plusieurs infirmiers, une d'elles vient interposer son influence, et d'une caresse calme tout à coup leur irritation. Admirable effet de la douceur et de l'amabilité de la femme!..... Je n'ai pu m'empêcher de réfléchir sur le caractère de ces filles qui ont dit adieu aux passions de ce monde, se sont arrachées aux plaisirs pour se consacrer à la

pratique de pénibles devoirs et d'austères vertus. On ne saurait attribuer qu'à une foi ardente, qu'à l'espérance dans une récompense éternelle la résignation et la tranquillité d'esprit avec lesquelles elles supportent leur vie de privation. Les malades payent généralement 2 piastres par semaine, et ceux qui désirent d'autres avantages donnent quelque chose de plus. La nourriture est bonne et variée; la cuisine se fait dans un fourneau économique, dont le plan supérieur est tournant, de l'invention de Stanley, et appelé *Rotary cooking stove*. Le disque où sont placées les marmites, a près de 3 pieds de diamètre, et le foyer 28 pouces de large et 20 de profondeur.

L'institution possède une collection de préparations anatomiques de cire. Nous avons aussi parcouru les pièces accessoires, telles que : étuves, bains, laiterie; tout cela, de la plus grande propreté.

En sortant de l'hôpital, nous avons été à une briquetterie qui, sans aucun corps de bâtisse, se trouvait au bord du chemin. On fait les briques à la main dans un petit moule. Un homme aidé de deux manœuvres peut couvrir en un jour une surface de 62 d'un côté et de 40 de l'autre, c'est-à-dire en confectionner 2,480. Trois ou quatre ouvriers, un cheval pour triturer la terre-glaise, une table, un hangar forment l'ensemble de ce qui est nécessaire à cette fabrication; car le four est construit en briques crues.

Notre course du matin s'est terminée par la *Li-*

brairie, établissement particulier fondé et soutenu au moyen des cotisations de 300 actionnaires qui versent chacun 4 piastres par an. Elle admet des souscripteurs qui ne s'abonnent pour lire chez eux que certains livres au prix de 7 piastres par an. Elle possède 11,000 volumes; le gouvernement anglais lui a fait présent des actes publics du parlement, cadeau que les autres bibliothèques des États-Unis ont également reçu.

Je me suis procuré des documents sur la situation de l'enseignement primaire. Il paraît que, dans cette ville, il y a plus de 6,000 enfants distribués en 175 écoles, sans compter plus de 1,000 autres qui vont à celles de charité. Malgré cela, le nombre des enfants entre cinq et quinze ans, fourni par le recensement de 1830, est de 14,270. Les sommes qui soutiennent les écoles découlent de trois sources, savoir : des pensions des élèves; de l'impôt sur la ville; enfin d'une partie de la caisse générale destinée aux écoles, et qui s'élève à plus de 140,000 piastres, dont 48,000 viennent des secours versés par quelques comtés pour l'éducation des enfants indigents. La rétribution exigée pour l'enseignement est de 4 piastres par an. En 1821, on décréta une loi en faveur des écoles primaires de l'État, par laquelle les comtés furent divisés en districts, les banques chargées d'une contribution de 12,000 piastres, et les villes et les comté autorisés à s'imposer directement pour augmenter le

fonds. Il résulta de là que les uns s'imposèrent, que beaucoup s'en abstinrent, et qu'il est aujourd'hui des populations sans école, tandis que d'autres ont fait à cet égard de notables progrès. Dans les comtés, chaque élève paye généralement une piastre par trimestre pour frais de livres et d'enseignement ; ce qui est nécessaire à l'entretien des écoles, on l'obtient au moyen d'un impôt sur les propriétés, comme cela se pratique à Baltimore. Le produit des banques est réparti par le surintendant, selon qu'il le juge à propos. Le système d'enseignement suivi est le lancastérien modifié.

La législature n'a pas encore songé à l'instruction des enfants de couleur qui n'en reçoivent d'aucune façon, quoique leur nombre soit considérablement augmenté, et qu'il y en ait plus de 51,000 au-dessous de dix ans.

L'incendie qui s'est manifesté depuis peu, et qui a consumé l'*Athénée*, a causé aux sciences et aux belles-lettres une perte douloureuse; car, là se réunissaient diverses associations intéressantes, telles que l'Institut de Maryland, pour l'encouragement des arts mécaniques, soutenu par des souscriptions annuelles de 300 piastres, et par une allocation de fonds qu'on avait obtenue de la législature. Cette institution possédait une bibliothèque, des cabinets de dessin, de mécanique, de physique et de chimie; c'est encore à l'Athénée que s'était fixée l'Académie des

sciences et de littérature, avec ses collections d'histoire naturelle et de phrénologie.

18 juin.

Le premier établissement que nous avons visité aujourd'hui, c'est la fabrique des produits chimiques de M. Ellicott, où j'ai remarqué entre autres choses le chrômate de plomb que l'on vendait autrefois 2 piastres 1/2 l'once, et qui est cédé maintenant pour 45 centièmes la livre. Cet habile chimiste obtient 2,000 livres par semaine de cette substance, 250 d'hydrocyanate de fer, 750 d'acide nitrique en trente-six heures; 3,500 d'acide sulfurique à 66°, ou 4,000 livres par semaine; dans le même temps, 1,200 livres de sel d'Epsom, 1,000 d'acide tartarique en poudre, etc. On y fabrique encore, en quantité, du nitrade de soude, du sulfate et du brômate de potasse, du deuto-chlorate de mercure, du sulfate de cuivre, etc. Pour obtenir le sulfate de fer employé dans la fabrication de l'hydrocyanate, on se sert d'une espèce d'antracite, mêlée avec des pyrites, qui ont favorisé la décomposition, en l'humectant à l'air libre. J'ai pris quelques échantillons des plus beaux produits cristallisés, ainsi que des substances minérales brutes, telles que le soufre, le chrôme, le silicate de magnésie, etc.

Ensuite nous sommes venus au Collége de méde-

cine, dont les bâtiments appartiennent à l'État qui le loue aux professeurs 1,500 piastres par an, fournit en retour les objets nécessaires au laboratoire et paye les domestiques. Cette spéculation est, à mon avis, peu digne de la législature; il vaudrait mieux que l'édifice fût cédé à ceux à qui il est destiné, en leur abandonnant toutefois les soins du service. Les professeurs sont au nombre de six. Ils reçoivent de chaque élève une rétribution de 20 piastres pour le cours des leçons qui dure quatre mois.

Cet établissement renferme un Musée avec des préparations en cire, des pièces injectées dont quelques-unes envoyées de Paris, un cabinet physique avec d'excellentes machines et de beaux appareils pour l'explication des phénomènes de la vision, un laboratoire de chimie, une salle pour les dissections, et un amphithéâtre anatomique qui peut contenir 500 élèves. Ces deux dernières salles font partie d'un bâtiment circulaire, entièrement séparé du corps principal.

J'aurais désiré faire la connaissance de M. Ducatel, professeur de chimie; mais il parcourt dans ce moment le territoire de l'état avec l'ingénieur civil, M. Alexandre, aux frais du gouvernement. Ces deux savants sont chargés de dresser la carte topographique, géologique et minéralogique du Maryland. J'ai entendu parler de semblables travaux exécutés dans cinq autres états de l'Union. Le professeur Hitchcock a fini les recherches géologiques du Massachusetts,

et déterminé les productions animales et végétales de la contrée. Cet intéressant écrit a été déjà édité. La législature de Tennessée a nommé dernièrement le docteur G. Troost pour une exploration de ce genre. Le congrès fédéral a désigné M. G. W. Featherstonhaugh pour faire les reconnaissances géologiques et minéralogiques du territoire d'Arkansas, dont on achève de publier les recherches. La Société géologique de Pensylvanie a chargé M. Clenisson d'explorer la mine d'or récemment découverte dans le comté d'York, et d'en faire un rapport. Enfin, la législature de l'état de New-York s'occupera, dans la prochaine session, des moyens de réaliser une reconnaissance exacte du territoire, avec la détermination des productions minérales, végétales et animales, conformément au but de l'Institut américain, et votera les fonds pour l'impression de trois mille exemplaires de la carte géologique et du texte que l'on y joindra.

Toutes ces données prouvent qu'il s'opère sur divers point de l'Union un mouvement favorable aux sciences naturelles, et que les gouvernements sont convaincus de l'utilité de leur application immédiate. Les constructions bourgeoises s'enrichissent journellement de nouveaux matériaux découverts à de courtes distances, et les moyens de transport rapides et économiques en facilitent le charroi des endroits éloignés. Philadelphie doit le luxe de ses monuments aux marbres blancs, gris et noirs des carrières de Lentz,

Hendersons, Hetners et Dagers. A Baltimore, on prodigue les marbres dans toute espèce de bâtisse, et une compagie a établi un chemin de fer aux carrières de l'État. A New-York, s'élèvent aussi de superbes édifices avec les marbres de Sing-Sing sur le Hudson, de Pensylvanie, de West Stockbridge dans le Massachusetts, avec les beaux granits de Quincy (1), et les grès rouges et blancs du Connecticut, etc. Il serait trop long d'énumérer le parti que tirent les autres États de leurs mines de fer, de cuivre, de zinc, et de leurs houilles. Il me semble assez curieux de transcrire ici le tableau de la valeur de l'or envoyé à l'hôtel de la Monnaie de Philadelphie, depuis 1824 à 1834 inclusivement, par chacun des états qui le produisent.

La Virginie.	P.	252,500
La Caroline du Nord. . .		2,034,000
La Caroline du Sud. . . .		200,500
La Georgie.		1,159,000
L'Alabama.		1,000
Le Tennessée.		12,000
Total.	P.	3,679,000 (2)

(1) L'hôtel magnifique que l'on construit dans cette ville, vis-à-vis le parc, est tout entier de ce granit azuré ; moi-même j'ai vu amener des colonnes monolithes de 3 pieds de diamètre environ.

(2) Ce tableau a été copié d'un rapport du directeur de la Monnaie, présenté au congrès au mois de janvier de cette année, nº 74 des documents.

Après midi, M. Dunglisson, mon savant cicérone, est venu me prendre pour aller voir la collection minérale de M. Tison. Ce cabinet renferme beaucoup d'échantillons de formations primitives de l'état du Maryland, sur la constitution duquel il m'a donné quelques aperçus.

Nous avons ensuite traversé la belle rue Market, aujourd'hui fort animée par la présence d'une compagnie de miliciens de Boston, qui est venue visiter celle de Baltimore. Les Américains brûlent de la curiosité des enfants, quand il s'agit de militaires. Ils n'ont, du reste, l'occasion d'en voir que lorsque leurs troupes pacifiques se rendent des visites d'amitié. Heureux les peuples qui, pour conserver le bon ordre, n'ont pas hesoin de baïonnettes!

Je me suis transporté ensuite au Musée avec M. Elder. On y remarque un squelette de mammouth presque entier, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles précieux, mais tout cela mêlé dans la plus étonnante confusion. Il y a encore une salle de portraits et de tableaux historiques, de paysages, de marines, de fleurs, etc. J'ai été frappé surtout de l'idée de l'une de ces toiles. Le peintre a représenté un enfant cueillant des fleurs au bord d'un précipice; la mère épouvantée est dans l'indécision. Ne sachant que faire pour soustraire son fils au danger, car le moindre mouvement peut être funeste, elle découvre une de ses mamelles qu'il regarde avec indifférence, tandis

qu'elle n'ose s'approcher, de crainte de ne pouvoir le sauver. Le contraste de la terreur de la mère et de l'indifférence de l'enfant sont exprimés avec vérité et produisent le plus bel effet. On serait tenté de reprocher à l'artiste de ne pas montrer la figure de l'enfant; mais peut-être est-ce dans l'intention de laisser deviner quelque chose au spectateur. Le bon M. Elder m'a fait voir, avec une sorte d'amour-propre provincial, le portrait de Booth, tragique de Baltimore, qui est aujourd'hui à Londres, et celui de Warren, célèbre comique de la même ville. Sans recourir à ces minuties, Baltimore a produit assez d'autres héros dont le souvenir est bien propre à flatter l'orgueil patriotique de ses habitants.

Enfin, j'ai passé la soirée chez le docteur R. S. Stuart, marié à une fille de l'ancien consul général d'Espagne, M. Bernabeu, mort depuis quelque temps; c'est là que se réunissent les sœurs de madame Stuart que j'ai été d'autant plus charmé de connaître, qu'elles se sont comme divisé une portion égale d'amabilité et de douceur. Elles m'avaient invité à une partie de campagne qu'elles avaient projeté, mais mon genre de vie ne m'a pas permis d'y assister. Ici je ne perds pas un instant, à peine si la nuit je trouve le loisir d'extraire mes documents et de jeter à la hâte des renseignements sur le papier. J'espère cependant que ces quelques mots, tels qu'ils sont, me procureront plus d'un agréable retour.

19 juin.

Après avoir accompagné le docteur dans ses visites, j'ai pris à la bibliothèque de l'infirmerie des notes sur les nombreuses traductions d'ouvrages français de médecine, qui datent déjà de plusieurs années. A midi, j'ai dû quitter le docteur et rejoindre M. Elder qui m'a conduit à la cathédrale et au collége. La cathédrale a la réputation d'être un des plus beaux, ou si l'on veut, le plus beau temple des États-Unis. Elle renferme de bons tableaux donnés par des rois de France. Je ne décrirai point cet édifice, car je ne saurais qu'en dire de remarquable.

Le collége de Sainte-Marie est parfaitement situé et contient 70 élèves internes et autant d'externes. On y enseigne les langues vivantes et mortes, les humanités, les mathématiques et ses applications à la géodésie, la physique, la géographie, et la tenue des livres, pour 230 piastres par an et quelques autres frais accessoires. On y trouve aussi des professeurs de musique, de dessin et de danse. Il est considéré comme université, et jouit du privilége de conférer les degrés. Il possède une bibliothèque, un cabinet de physique et de chimie, un joli jardin et une serre-chaude pour les plantes du tropique, mais point de carré classifié. Je n'ai pu assister aux exercices littéraires, parce qu'on a donné congé à cause de la so-

lennité du jour chez les catholiques, L'église du collége, qui est superbe, est entourée du verger du séminaire ecclésiastique, agréable bosquet où l'on jouit d'un ombrage et d'un frais délicieux, et qui m'a semblé propice à la méditation.

Le jeune Elder a été élevé dans l'autre collége, assez éloigné de la ville, qui porte le nom de *Mont-Sainte-Marie*, assis au pied de la chaîne des montagnes Bleues, à une distance presque égale de Washington et de Baltimore. Le système d'enseignement qu'on y suit est tracé sur une échelle plus vaste que celui de la maison d'où nous sortons; on y reçoit les grades, et on y trouve l'avantage de la retraite, des sujets d'exercices et de distraction, et les soins précieux des sœurs de charité en cas de maladie. Les frais de pension s'élèvent à 350 piastres par an. Il y a dans ce collége, comme dans celui de la cité, beaucoup de jeunes gens de l'Amérique espagnole.

L'après-midi, j'ai fait une promenade très-agréable; j'ai vu la maison des bains, bâtie avec goût, et les fontaines, chose rare dans les villes des États-Unis, car il y a des pompes partout. J'ai traversé la colline, sur laquelle a été érigé le monument de Washinghton et autour de laquelle les miliciens de Boston ont établi un campement. J'ai gravi la machine hydraulique, qui porte les eaux du petit ruisseau, le Jones, dans un premier réservoir, qui approvisionne quelques quartiers de la ville, et dans un second bassin

plus grand, que l'on construit afin de pourvoir aux besoins des faubourgs de la partie basse.

Nous avons été à la tannerie de M. Y. W. Jenkins, dont on m'avait beaucoup vanté les produits. Cet industriel employe deux sortes d'écorces, celle du *spanish oak* regardée comme la meilleure, et celle du *Chestnut oak (quercus montana)*; mais il ne fait pas usage de celle du *hemlock* (*abies Canadensis*); il m'a assuré qu'on s'en servait à New-York. M. Jenkins laisse le cuir jusqu'à quinze mois dans la cuve. Il achète l'écorce à raison de 9 piastres la corde, mesure qui équivaut à 28 pieds cubes.

A peu de distance, commence le chemin de fer de Susquehannah dans la Pensylvanie; il aura 70 milles de long, jusqu'au village d'York, et conduira à Baltimore les produits du fertile bassin de la Susquehannah et des riches comtés d'York et de Lancaster. Il y en a déjà 26 milles de terminés, et 50 dont les travaux sont avancés. Le paysage est très pittoresque, à cause des ondulations du terrain, de la richesse de la végétation et du grand nombre de maisons de campagne dont il est parsemé. Le ruisseau serpente au milieu de gracieuses vallées, et est traversé par un pont de bois d'une bonne architecture

Le commerce de Baltimore doit sa prospérité à ses moyens rapides de communication exécutés par des compagnies qui continuent leurs opérations encouragées par une noble rivalité. Le canal de la baie de

Chesapeake à l'Ohio promet la facilité du transport aux comtés du Maryland qu'il partage; mais à peine était-il commencé qu'une autre société a entrepris la construction d'un chemin de fer, qui conduira directement de cette ville à l'Ohio, en parcourant la chaîne des Alleghanys, sur une étendue de deux cent cinquante milles dont quatre-vingt-quatre sont achevés. De cette manière, la communication du centre commercial de l'État avec les eaux de l'Ohio, qui est nagivable jusqu'à Wheeling où se terminera le rail, sera plus prompte. La société fut incorporée en 1827, avec un capital de six millions de piastres, mais jusqu'en 1833, elle n'avait fait que peu de progrès, car les préparatifs et le nivellement des terrains avaient exigé de grandes élaborations. Les travaux des premiers treize milles ont coûté plus de 310,000 piastres, ou 29,000 piastres par mille, et la maçonnerie 17,160. En 1834, la recette obtenue sur la partie déjà finie a été de 89,182 piastres pour les voyageurs, et 116,255 pour les marchandises. — P. 205,437. Réparation du chemin, machines et frais de transport 132,863 : après liquidation, il y a donc eu 72,574 P. de gain. En 1833, les bénéfices s'étaient élevés à 57,125 piastres, ou, ce qui est la même chose, avaient produit une augmentation de 15,379.

On a projeté de construire un chemin de fer qui passant par *Port Deposit*, suivant la ligne nord de

l'État, et joignant le chemin d'Oxford formera entre cette ville et Philadelphie une communication de cent dix-sept milles de voies. Les plans récemment levés démontrent la possibilité d'opérer avec économie. Son étendue sera de cinquante-deux milles. On songe également à établir de Baltimore à Annapolis un nouveau rail-way de trente milles de long.

De retour, l'obscurité de la nuit était profonde, la foule se promenait aux environs du monument, avec la musique de la retraite qui rentrait au camp. La lumière des maisons et de quelques réverbères jetaient assez de clarté pour y laisser voir. La température était délicieuse et l'air embaumé de l'arôme sensuel de la fleur des arbres. Cette scène moitié militaire et moitié bourgeoise, qui se passait à l'ombre de la nuit, autour de ce glorieux trophée, chez un peuple heureux et par ses mœurs digne de l'être, tout cela a excité dans mon cœur de bien douces sensations. Le silence régnait partout, comme dans les réunions des Américains; la musique seule faisait entendre ses accords. Je penche beaucoup à croire que le bruit et les folies ne sont pas toujours les signes véritables du bonheur : le malheureux qui boit un moment pour chasser les soucis et calmer ses peines, aime le fracas, sans doute; mais le citoyen fortuné préfère la tranquillité, la jouissance des institutions libérales et des plaisirs de la vie domestique. En Europe, le pauvre artisan s'étourdit le dimanche, dans

les faubourgs des grandes villes, et cherche à oublier qu'il n'a pas de pain à donner le lendemain à sa famille nombreuse; à Cuba, j'ai vu rire, chanter, danser des esclaves bruyants, enivrés d'eau-de-vie, excités par une lasciveté que l'exercice irrite davantage, tandis que les hommes libres des États-Unis vivent tranquilles et silencieux. Ici, plus j'observe la société, plus elle m'étonne. Quelle idée m'étais-je fait de cette république! comme on se trompe en Europe, quand on dit que la liberté est toujours la compagne du désordre, de l'immoralité et de l'irréligion!

Si les superstitieux et les fanatiques, et ceux qui sous le manteau de la piété dégradent la religion et la discréditent, venaient aux États-Unis observer les mœurs d'un peuple éminemment indépendant, qui jouit avec calme de tous les avantages de ses institutions, ils ne montreraient pas tant d'horreur pour les innovations, et ne poursuivraient pas avec acharnement les voix généreuses qui prêchent la liberté.

Absorbé dans ces réflexions, je me suis rendu chez le docteur, pour y prendre le thé, avec son intéressante famille. J'ai retrouvé dans cette réunion un nouveau tableau de la félicité domestique. Le docteur Dunglisson est Anglais; appelé, il y a longtemps, à diriger les études médicales de l'Université de Virginie, il vint à l'Union; ses talents, sa conduite et ses qualités lui ont mérité une juste réputation. C'est un

savant, un citoyen respectable, un homme aimable et même un galant chevalier. En causant avec lui de la situation de la médecine et de la pharmacie aux États-Unis, il a eu la bonté de me donner quelques notes que je lui avais demandées.

20 juin.

J'ai visité la Pénitentiaire et la Maison des pauvres. Le premier de ces deux établissements est régi par un règlement différent de celui qui est suivi à Philadelphie, où les prisonniers sont isolés et travaillent dans les cellules. Le silence y est observé, mais l'ouvrage se fait en commun dans de vastes ateliers, surveillés par des employés, et dirigés par les entrepreneurs ou leurs agents. Les cellules, au nombre de trois cent vingt, sont petites, reçoivent le jour par une des grilles qui donnent sur la cour extérieure, et le guichet des portes de fer qui s'ouvrent sur le corridor central. Il y a des deux côtés cinq étages de ces cachots, qui composent un bâtiment carré long, divisé par le milieu. Les portes des chambres sont fermées de deux à deux par une planche qui se lève et s'applique sur le mur, avec un gros cadenas. A part les travaux de construction d'un nouvel édifice où seront situés les ateliers, les détenus filent, tissent des toiles, des tapis, fabriquent des peignes, des souliers et des brosses. Chaque prisonnier a sa tâche, et lorsqu'il l'a remplie, il

peut s'occuper pour son compte. Les tisserands sont rétribués à raison de trois centièmes par mètre. Les ateliers sont ouverts depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; la nuit les condamnés sont enfermés chacun dans leur cachot. Ils font trois repas par jour; celui que je leur ai vu servir dans un long corridor se composait d'un plat de pommes de terre et de viande fort abondant et bien apprêté. Le pain qu'ils mangent est très-savoureux; on leur en donne une livre trois-quarts. L'infirmerie, située à l'étage élevé d'un corps séparé de celui des cellules, ne renfermait que sept malades; elle est éclairée, bien aérée, sans odeur, quoique les lieux d'aisances soient dans la salle, afin que les prisonniers n'aient pas le prétexte de sortir. J'ai observé, en traversant les ateliers et le réfectoire, que la maison renfermait plus de nègres que de blancs, quoique d'après le dernier recensement la population blanche soit la plus nombreuse.

Dans le département des femmes, même ordre et même propreté; elles filent du coton, cousent, lavent, etc., sous l'inspection d'une surveillante. Le nombre d'employés à la garde de trois cents prisonniers, aux soins de l'infirmerie, etc., n'est que de dix-sept. Le docteur Baxbey, qui nous accompagnait, m'a fourni plusieurs rapports sur cette prison; un entre autres que l'on achève de publier, et qu'il a rédigé en visitant les pénitentiaires des États du nord, voyage qu'il avait entrepris dans le seul

but de faire adopter à Baltimore le règlement le plus convenable. Je vais donner un extrait de tous ces documents.

La pénitentiaire de l'État de Maryland a été décrétée en 1804, et a coûté 46,823 piastres. Le système disciplinaire adopté dès le commencement ne prescrit pas le silence, il n'exige le travail qu'en commun et l'isolement que pendant la nuit; mais dès que les nouveaux ateliers seront terminés, on suivra celui d'Auburn : il n'est pas probable qu'il soit permis aux prisonniers de travailler pour leur compte, quand ils auront fini leur tâche ; car dans le dernier rapport, les inspecteurs réclament contre cet abus. Le nombre des prisonniers à la fin de 1833 était de 363 et de 123 pour ceux qui sont entrés en 1834 ; total 486

Il en est sorti cette même année, 85 pour fin de peine, 14 grâciés, et il en est mort 10; total 109

A la fin de 1834, il en restait 377

Sous le point de vue pécuniaire, cette prison a presque constamment offert un excès de recettes sur les dépenses, aux dernières années près, où les frais sont montés plus haut à cause des nouvelles constructions : car depuis 1829 les bénéfices nets diminuent, puisqu'en 1831 il ne restait en caisse, que 2,338 piastres. On aurait obtenu l'année suivante

un gain de 440 piastres, sans les dépenses occasionnées par un grand ouvrage qui en a coûté 1,421. En 1833, les bénéfices furent de 881 piastres, les dépenses totales pour l'entretien des prisonniers et les traitements des employés s'élevèrent à 35,082 : somme qui, avec quelques intérêts à payer et certains recouvrements, forme un total de 40,479 piastres déboursées. A la fin de cette année, la commission a proposé un nouveau plan, qui a été adopté.

En 1834, il y a eu un déficit de 2,780 piastres; car les dégats d'un incendie ont nécessité beaucoup de réparations. Voici l'état des frais intérieurs :

Nourriture, habillement, etc. P.	4,454	88
Traitement du principal.	1,300	
— de la surveillante.	400	
— des autres employés	10,172	64
Réparations majeures pour l'incendie, balance des intérêts, etc.	6,253	31
Total	22,580	83

Les recettes provenant du travail des tisserands et des teinturiers ont été de P.	11,638	35
— des fabricants de peignes.	314	53
— des cordiers.	1,426	56
— des scieurs de long.	1,645	28

— des cardeurs et fileurs de laine.	1,360 38
Valeurs stipulées par contrats.	3,315 35
Total	19,700 45

Le total de l'argent dépensé par la pénitentiaire de Maryland, depuis son origine en 1804 jusqu'à aujourd'hui, y compris 40,000 piastres destinées aux réparations occasionnées par l'incendie de 1817, s'élève à 283,512 piastres; elle a produit dans le même temps, soit par les ouvriers soit par les intérêts, un capital de 253,687 piastres, de sorte qu'elle n'a coûté à l'État pendant trente ans que 29,829 piastres. En rappelant ce beau résultat, la commission dit, par opposition, que dans le New-York, de 1797 à 1828, on a employé à construire et entretenir la vieille prison de Newgate la somme énorme de 1,237,344 piastres, sans obtenir aucun résultat moral ou pécuniaire.

Le bâtiment destiné aux ateliers que l'on bâtit à présent, se composera de trois rangs et d'une tour centrale; cette disposition facilite la surveillance et permet d'étendre les édifices à peu de frais, quand besoin en est. La tour octogone servira de logement, de centre d'observation et de surveillance; elle aura deux étages, une galerie autour du second, et un escalier qui aboutira jusqu'au toit. De ce point, partiront trois corridors de quatre pieds de large qui se-

ront continués par le centre ettout le long des ateliers dans les deux étages. On disposera encore des galeries transversales à la tête des ateliers; et le plancher sera plus élevé de deux pieds, afin de faciliter la surveillance à travers les ouvertures pratiquées dans les cloisons.

Par ce moyen, les ateliers seront croisés de visuelles longitudinales et transversales : ce qui fera croire aux prisonniers et à ceux qui les dirigent qu'ils sont sous l'inspection immédiate du surintendant ou du garde principal. Ce plan a obtenu l'approbation de tous les directeurs des grandes pénitentiaires, et a été décrit et dessiné dans le rapport de la commission des directeurs nommés à ce sujet, et imprimé le mois dernier.

Je suis sorti de la prison charmé du docteur Baxley, et des explications qu'il m'a données; ce monsieur a eu la bonté de nous accompagner lui-même à la maison des pauvres, située sur une magnifique colline éloignée de trois milles de la ville, et environnée d'arbres touffus et de vertes prairies. Avant d'y arriver, il faut passer au milieu de propriétés et de maisons d'agréments, dont le séjour doit être délicieux.

La façade de l'édifice est fort étendue et produit un bel effet à cause de sa couleur jaune-clair. Le péristyle, le portique et le corridor de l'entrée que j'ai vu d'un coup d'œil ne réveillent pas à coup sûr l'idée de la pauvreté de ceux qui l'habitent. Le docteur

Cabell, médecin de l'établissement, est venu au même instant. Ce jeune homme, fort instruit et plein d'attention, nous a montré jusqu'aux minuties. A peine étions-nous entrés, que la cloche appelait au dîner; nous avions été invités avec tant de franchise qu'il n'a pas été possible de refuser. Dix couverts étaient mis. Le directeur, le docteur Cabell, les praticiens et nous, tels étaient les convives; le repas a été abondant, tout à l'américaine, et servi avec la plus grande propreté. Pendant que nous étions à table, j'ai tâché de m'instruire de certaines particularités.

Dans la ville de Baltimore il y a quatre tuteurs, nommés chaque année par le maire, de concert avec le conseil; les trois autres nommés par le gouverneur de l'État, résidant dans les comtés. Ces tuteurs visitent l'institution, font des rapports, placent les employés, etc. Il y a en outre douze directeurs de district et douze d'arrondissement; la cour de justice institue les premiers, et le maire et le conseil les seconds. L'autorité de la magistrature est bornée à envoyer les pauvres de son cercle respectif, à dresser des rapports sur leur conduite, etc., mais ces services sont purement gratuits.

En parcourant ses diverses parties, j'ai eu l'occasion d'admirer souvent le bon ordre et l'extrême propreté de la maison. J'ai vu les dortoirs des hommes, des femmes et des nègres, les cuisines, les infirmeries, les réfectoires, les salles des enfants et des

orphelins, et celles qui sont consacrées aux enfants des pauvres reçus dans l'institution. Les salles d'infirmerie sont classées d'après les maladies; on en trouve une destinée aux femmes en couches. L'établissement possède encore un amphithéâtre anatomique, un petit cabinet de préparations faites par les internes qui assistent aux visites, une pharmacie et une bibliothèque. On enseigne aux enfants à lire, à écrire et à calculer; les femmes filent du coton, lavent, cousent le linge; parmi les hommes, les uns cultivent la terre annexée à l'édifice, les autres se livrent aux occupations de tisserands, de cordonniers, de tailleurs, de charpentiers, etc. Les légumes, le lait, le beurre que l'on consomme, sont une production de l'industrie de l'établissement et des animaux qu'on y élève sur une étendue de 315 acres de terre. La nourriture des pauvres est saine et abondante; au déjeuner ils reçoivent du café de seigle édulcoré avec de la mélasse, et du pain. Le dîner change trois fois la semaine, et se compose de viande avec la soupe, ou de porc salé et de légume, ou de poisson, de maïs, de pommes de terre et de riz. La ration de pain de ceux qui travaillent est de 20 onces, et celle des autres de 16, comme pour les enfants; la pâte est faite avec de bon froment mélangé quelquefois à un tiers de seigle. 4,704 livres de farine rendent 6,296 livres de pain; la viande se distribue par ration de 8 onces et 5 de porc à ceux qui sont âgés de plus de trois ans.

Tout individu qui entre est obligé de mettre la main à l'œuvre; on dresse alors un inventaire des effets qu'il apporte, et l'on ouvre un compte de ce qu'il produit et dépense. Il est chargé de 25 centièmes pour les journées d'hôpital, et de 30 lorsqu'il reste dans la chambre, afin d'écarter des convalescents la propension à la fainéantise. L'ouvrage est payé aux hommes à raison de 7 à 14 centièmes, et de 6 à 10 aux femmes. Avec leur produit, ils doivent couvrir les dépenses, et ne peuvent sortir qu'autant qu'ils se sont acquittés. En cas de fuite, ce délit est puni par une sur-taxe; on châtie ceux qui refusent de travailler, soit en leur laissant tomber de l'eau sur la tête, soit en les enfermant au pain et à l'eau.

Nous avons visité le quartier des fous et celui des femmes enceintes, tenus avec propreté. Je vois dans les règlements qu'on m'a donnés, que les accouchements se payent à raison de 20 à 30 centièmes par jour, et que pour l'entretien des enfants naturels, on prend à la mère 30 piastres par an ou une commutation de 210. Il n'appartient qu'aux tribunaux de procéder à la recherche du père et de le forcer à payer les pensions et les soins. Les mères peuvent sortir de la maison quand il leur plaît, et emporter leur enfant, s'obligeant toutefois, si elles le laissent, à venir lui donner à téter à certaines heures du jour.

Quelques-uns des derniers rapports m'ont été fournis, et je vais en donner les extraits suivants. Tous

les ans, on évalue à quoi se portent les secours que réclament les pauvres de l'État; après cela, on établit un impôt. La répartition, à Baltimore, s'est élevée, pour l'année terminée en 1832, à 18,360 piastres, et en 1833 à 19,000 environ, sur une population de 70,000 âmes. On distribue à bien des pauvres de bonne conduite qui vivent chez eux, des secours proportionnés, qui ne dépassent pas 40 piastres par année. En 1834, il y eut dans la ville 95 personnes qui reçurent 1,417 piastres, et 55 dans les comtés qui en reçurent 1,216.

Voici comment on a supputé le nombre des pauvres existant dans la ville et les comtés:

1,520 hommes	blancs,	333	de couleur.
1,917 femmes	id.	462	id.
1,067 enfants	id.	100	id.
4,504		905	
5,409.			

La ville de Baltimore dans l'espace de 12 mois, finis en avril 1834, a employé à leur entretien 18,385 piastres, et n'en a reçu que 16,292 : ce qui a occasionné un déficit de 2,093 piastres. Le sur-intendant jouit d'un traitement de 700 piastres, le médecin de 600, la surveillante de 150 et le jardinier de 400, etc.

En 1833, il y avait dans la maison 415 individus; jusqu'au mois d'avril 1834 on en a admis 928, pen-

dant ce temps il en est sorti 896 ; ce qui a réduit le nombre à 447. Le terme moyen des pauvres dans cet établissement est de 450 : 353 de la ville, 49 des comtés et 48 étrangers ; sur les 928 entrés dernièrement, on a compté 337 étrangers. Dans le même nombre on distinguait :

475	buveurs	ivrognes.	788
65	—	modérés.	
248	—	incertains.	
50	enfants nés de pères ivrognes.		140
25	—	modérés.	
65	—	incertains.	
		Total	928

En visitant cette maison, j'ai eu la pensée de réunir sur ces sortes d'institutions tous les documents que je pourrai, et je vois avec douleur que la plaie du paupérisme s'étend partout, d'une manière alarmante. Les pauvres de l'Union n'ont pas, généralement parlant, l'aspect de ceux d'Espagne ; robustes pour la plupart, c'est plutôt par vice que faute de travail qu'ils entrent dans cet asile. Il conviendrait de former un système bien arrêté de répression de mendicité, système sévère, rigide, qui tendrait à la fois à mettre un frein à la corruption, châtier les vicieux, intimider les fainéants, et secourir les vrais nécessiteux incapables de travailler.

Le docteur Dunglisson commence à se fatiguer du

continuel exercice que nous avons fait, et quoiqu'il ne m'ait rien dit, ni rien manifesté, je m'aperçois que nous avons vu tout ce que Baltimore contient d'intéressant. De mon côté, je crois avoir parcouru les choses les plus essentielles, et je suis persuadé que, sans regretter le temps, je puis partir demain pour Washington, et continuer mes explorations. Dans ce but, ce soir même, je me suis séparé des personnes aimables que j'ai fréquentées ici, craignant de n'avoir pas le loisir de les revoir à mon retour. Qu'elles soient assurées de la reconnaissance profonde d'un étranger, qui ne leur a causé peut-être d'autre distraction que celle de ses nombreuses demandes.

Chapitre IV.

Voyage à Washington. — Chemin de fer. — Aspect singulier de la capitale. — Travaux pour la détermination et la mesure des côtes des États-Unis. — M. Hassler. — Comparaison des poids et mesures. — Promenade aux environs. — Situation de la campagne. — Visite au bureau des brevets. — Machines d'agriculture. — Arsenal d'artillerie. — Capitole. — Archives. — Collége de Georgetown. — Pénitentiaire. — Promenade aux cascades du Potomac. — Canal de Chesapeack à l'Ohio.

Washington, 21 juin.

Comme je me l'étais proposé, je suis parti de Baltimore ce matin à 8 heures, dans une lourde voiture à trois banquettes, qui portait neuf voyageurs; les équipages suivaient derrière. Tout cela était traîné par quatre chevaux, dont nous avons changé quatre fois. Nos bêtes allaient avec rapidité, surtout dans les descentes où elles courent bride abattue, ce qui me semble dangereux. Trois piastres par personne, voilà ce que coûte ce voyage, assez désagréable d'ailleurs à cause des nombreuses ondulations du terrain. Les vues sont assez peu variées; on traverse des forêts de chênes d'une vaste étendue, dont la monotonie est à peine coupée par quelques magnoliers

et des bouquets de *juniperus*. Nous avons remarqué sur divers points les travaux du rail-way qui sera bientôt terminé, et qui coûtera, dans son extension totale de 37 milles 1/2 à Washington, 1,438,644 piastres; c'est une des ramifications du chemin qui conduit à l'Ohio, et il est dirigé par la même compagnie.

Je suis arrivé dans cette ville à deux heures et demie : j'ai été frappé de son aspect vraiment singulier. C'est plutôt une cité en projet qu'une capitale actuelle. Les rues sont tracées d'une longueur et d'une largeur démesurées, mais il est difficile de les distinguer, car plusieurs n'offrent pas une seule habitation. Dans les plus peuplées, on ne voit par intervalles que des maisons basses, d'un seul étage: ce qui donne encore plus de disproportion à l'étendue de ces voies et à la grandeur des trottoirs. Cet isolement qui se dessine par groupes irréguliers, ces champs entremêlés avec des demeures, le peu de mouvement industriel, le nombre rare de personnes qui passent, le superbe capitole, sanctuaire de la liberté et boulevart de l'Indépendance américaine, qui domine cette scène silencieuse, tout cela reproduit un ensemble qui a fait éprouver à mon cœur des sensations nouvelles. Il fallait, je crois, à un peuple original une capitale unique aussi dans son espèce; il fallait que, contrairement aux autres nations du monde qui réunissent dans leurs cours ce qu'il y a de plus agréable, de plus bruyant,

et de plus actif, Washington présentât le tableau le plus grave, le plus solitaire, le plus silencieux des États-Unis. A l'époque du Congrès, cette ville est, dit-on, plus animée; cependant, pour qu'elle eût quelque chose de la vie d'une capitale d'Europe, elle devrait posséder trois cent mille habitants, déployer une activité industrielle qui, je ne le pense pas, doive se trouver là en hiver, et disparaître au printemps comme par magie. Washington est probablement, à l'époque du Congrès, ce que je la vois aujourd'hui, une ville extraordinaire et la seule capitale de ce genre au monde.

Il est dix heures du soir ; je viens de me promener dans la rue principale, solitaire comme ses sœurs. Je n'ai pas été embarrassé pour me diriger, car les trottoirs sont spacieux. N'ayant rencontré âme qui vive, je ne me suis heurté contre personne. Un aveugle en eut fait autant. En cas de doute, je pouvais, il est vrai, me guider sur le pâle reflet de quelques réverbères et sur la faible lumière des boutiques disséminées, qui, à de certaines distances, et comme des jalons géodésiques, déterminaient la ligne. Je marchais comme au milieu des ruines désertes d'une antique cité, lorsqu'apercevant de loin un grand édifice resplendissant de lumières, j'ai suivi des passants qui traversaient la rue. Je me suis trouvé tout à coup au milieu d'un vaste marché où étaient étalés de la viande de boucherie, de la volaille, des légumes, des fruits, en un mot,

toutes sortes de comestibles. C'est aujourd'hu isamedi ; et comme il est défendu de vendre le dimanche, ce soir chacun fait les provisions pour demain. Il y avait là beaucoup de monde, du mouvement, de la clarté, et un silence presque absolu. Devant les portes, on n'entendait ni la voix des vendeurs ni celle des chalands ; ce n'est qu'en entrant que je me suis aperçu qu'ils causaient. Les marchandises sont rangées avec ordre et propreté, et l'éclat que jettent les flots de gaz sur ces objets que je n'étais pas accoutumé à voir réunis à cette heure, m'a semblé d'un bel effet.

Eussé-je cru me trouver au milieu d'une capitale ! eussé-je pensé que chez un peuple qui jouit de la liberté la plus complète, à dix heures du soir je n'entendrais pas le moindre bruit, pas même le caquetage d'un domestique ! c'est là cependant la réalité. Dans ce moment, je suis plongé comme dans un océan de calme et de tranquillité; rien ne bourdonne autour de moi, que le sifflement de mon haleine, la crépitation de la lampe, et le reflet vacillant de la flamme mêlée aux cercles obscurs que fait l'ombre sur le plafond et qui m'annoncent le sommeil.

22 juin.

J'ai lié connaissance avec le docteur T. Jones, chargé de la direction du bureau des brevets, pour lequel j'ai fait en grande partie mon voyage à cette

ville. Ce monsieur m'a conduit chez un homme distingué par ses talents, et bien plus digne d'estime encore par la noble indépendance de son caractère. Sa réputation est européenne à cause des écrit intéressants qu'il a publiés. Cet homme, il suffit de le nommer, c'est M. Hassler, Suisse de naissance, mais établi aux États-Unis depuis trente ans. Il demeure ici et termine dans ce moment la rédaction des opérations exécutées le printemps dernier pour mesurer et déterminer les côtes des États-Unis, et qu'il dirige par ordre du gouvernement fédéral. La loi qui ordonna les travaux fut décrétée en 1807, mais ils ne furent commencés qu'en 1816. M. Hassler fut envoyé à Londres pour surveiller la construction des instruments nécessaires. En 1817, on mesura une base provisionnelle au voisinage de New-York, on établit les points de triangulation et une base de vérification à Gravesend dans Long-Island. En 1818, les opérations furent suspendues jusqu'à ce que le Congrès votât des secours pour les continuer : ce qui arriva en 1832.

Ce savant recommandable m'a accordé un entretien de plus de deux heures; mais je ne me suis pas affligé lorsqu'il m'a parlé des obstacles que l'ignorance oppose à ses nobles entreprises. Il raconte cette affaire avec tant de vivacité, y mêle tant de piquantes allusions, et déploie un caractère si beau et si origi nal, qu'on ne songe pas à le plaindre en voyant sur-

tout combien il est supérieur aux intrigues des hommes qui se sont constitués ses ennemis. Le projet de M. Hassler était aussi vaste que son érudition; il embrassait la question sous tous ses points de vue qui ne sont cachés que pour ceux qui n'aperçoivent que la superficie des objets. Il avait projeté entre autres choses la défense militaire du territoire, en indiquant sur la carte les positions topographiques et les ressources du pays depuis les côtes de l'Océan atlantique jusqu'à la chaîne des Alleghanys, c'est-à-dire la moitié du territoire des États de l'Union. Il se proposait, pour réaliser ces travaux, les savants modèles qu'ont offert la France et l'Angleterre, et qu'il est capable de suivre sur l'échelle qu'il a conçue. Mais, par un jeu du destin, cette exécution dépendait de la volonté de quelques hommes étrangers aux sciences, de ces cerveaux qui ne saisissent que les entreprises d'une utilité pratique et immédiate, parce que leur intelligence ne leur permet pas de percer plus loin. En vain M. Hassler leur a-t-il donné toutes les explications; en vain leur a-t-il démontré les avantages qui en devaient résulter . . . . . Inutiles efforts! il ne pouvait être compris que par des esprits supérieurs. Ceux à qui il s'adressa, loin de céder à ses avis, s'offensèrent de l'énergie avec laquelle il soutenait ses principes. M. Hassler ne réveilla aucune sympathie; qu'y avait-il de commun, d'ailleurs, entre ce savant et les fonctionnaires publics actuels? Malheureusement le

plan ne sera mis à exécution qu'en partie, car le Congrès, n'en connaissant pas l'importance, a craint de faire une dépense trop considérable. Cette crainte a été manifestée dans le vote de la loi de 1832, par laquelle on ordonne la continuation de la mesure des côtes, avec cette clause ridicule, *qu'on n'entend d'aucune manière autoriser la construction d'un observatoire.* Il est bon de dire que le monsieur dont je parle avait proposé cette érection comme centre des opérations, qu'il la croyait utile et même nécessaire à une nation qui possède une marine respectable. L'acte que je viens de relever est une tache que laveront difficilement les ennemis de ce savant.

M. Hassler m'a montré les instruments qu'il a inventés pour établir les comparaisons entre les poids et mesures des États-Unis et les types des autres pays. On en trouve la description ainsi que les résultats dans un rapport de 1832, intitulé : *Comparaison of Weights and Measures of Length and Capacity*, présenté au Congrès et imprimé sous le n° 299 des documents. J'ai vu, de plus, les dessins en détail du double cercle répétiteur qu'il attend de Londres et qui est de son invention comme tous les appareils des expériences pyrométriques; le mécanisme ingénieux au moyen duquel on peut séparer les fils croisés dans le micromètre, en faisant coïncider les deux images du limbe au moyen d'une vis qui rapproche deux verres objectifs; un appareil barométrique qui permet

d'apporter dans les voyages des tubes remplis de mercure et de les monter au besoin, etc. Ses travaux sur la détermination des côtes et la mesure de la base de 15,000 mètres sur un banc de sable étroit de Long-Island, ont été insérés dans les rapports présentés au congrès et dans les volumes 2 et 3 des *Transactions de la Société philosophique de Philadelphie,* nouvelle série. M. Hassler a publié divers traités de mathématiques adoptés dans l'enseignement, et des tables trigonométriques très-portatives, calculées de seconde en seconde par le premier degré, de dix en dix par le deuxième et le troisième, et de demi en demi-minute par les suivants. Cette édition est recommandable par sa correction, la petitesse du volume, et la clarté qu'offrent les caractères qu'il a inventés et qui empêchent de confondre le chiffre 3 avec le 5, et le 7 avec le 9, etc. Sa bibliothèque, composée de livres anciens de mathématiques est d'un grand prix, et renferme des exemplaires uniques de plusieurs éditions aujourd'hui perdues.

J'ai trouvé ici M. Michel Chevalier, qui voyage aux frais du gouvernement français, et que je désirais connaître. Ce monsieur a publié dans le *Journal des Débats* quelques lettres sur les États-Unis, et semble beaucoup s'occuper de politique. Dès que nous nous sommes rencontrés, il m'a demandé ce qu'embrassait mon plan. Je lui ai répondu : *Tout, excepté la politique.* Il m'a dit alors, ce que j'ai appris avec plaisir, qu'il ne

s'y consacrait pas aussi exclusivement que je le pensais; que, bien au contraire, son but principal était d'étudier les branches qui se rattachent à sa profession, chemins, ponts, canaux, digues, fonderies, etc..... Un voyage à Niagara entrant parfaitement dans le domaine de ses investigations, nous sommes convenus de le faire ensemble.

Vers quatre heures, je me suis rendu chez M. Hassler qui m'attendait. Quatre chevaux ont été attelés à une espèce de carrosse fort original, et nous sommes allés nous promener aux environs. Avant de partir, j'ai examiné cette voiture, qui a été construite d'après le dessin de mon ami, de manière à renfermer instruments, vivres et rafraîchissements.

Sortis par le côté occidental, nous avons vu le commencement du canal et son union avec Alexandrie au moyen de l'aquéduc que l'on bâtit sur le Potomac. Une machine à vapeur puise l'eau des caisses de bois où se jettent les fondements. Puis, ayant traversé le village de Georgetown, dont le souvenir est si doux à l'aristocratie américaine qui en avait fait son séjour de prédilection, nous nous sommes ménagé une halte auprès des collines qui entourent la ville. Là nous avons remarqué des ravins escarpés et pittoresques, et observé la situation des campagnes. En général, le travail des champs est négligé; à peine si l'on songe à amender les terres, et l'on ne se met pas en peine de préparer du fumier. On ne connaît point la rotation

de culture, on n'introduit pas les pâturages entre les moissons. Aussi les terrains se détériorent par la récolte continuelle des céréales, et les prairies naturelles s'amaigrissent et sont chargées de plantes parasites. Le paysan ne se sert que d'une seule espèce de petite charrue. Il sème le maïs et les pommes de terre en lignes parallèles à une distance de trois pieds, afin de pouvoir introduire l'instrument et bouter légèrement les plantes en détruisant les herbes. Les blés et les seigles sont étiolés, le maïs et les pommes de terre rabougris. M. Hassler m'a assuré qu'il ne connaissait pas d'endroit où la culture fut pratiquée selon de bons principes. Les vignes faisaient pitié. Retournés à la ville du côté du Capitole, je me suis rendu à l'hôtel pour donner ordre de transporter mes effets à celui où logeait M. Chevalier. Puis avec ce dernier j'ai visité M. Pageot, chargé d'affaires de la légation française en l'absence de l'ambassadeur. Ce monsieur m'a adressé sur la statistique de l'île de Cuba une cinquantaine de questions, auxquelles j'étais heureusement à même de répondre (1) ; enfin, je suis sorti fatigué d'avoir tant parlé de statistique.

23 juin.

M.T. Jones m'a introduit dans le bureau des brevets

(1) L'auteur fait allusion aux grands travaux qu'il a publiés sur cette matière, et qui lui ont valu les suffrages unanimes des savants. (*Note du traducteur.*)

(Patent Office), et une permission verbale du secrétaire d'État m'a procuré la facilité de prendre tous les dessins que j'ai voulu. La collection en est extrêmement considérable; elle occupe les deux étages de l'édifice, et, malgré cela, les modèles sont entassés les uns sur les autres. Il faudrait au moins deux mois entiers pour savoir ce qui s'y trouve. Malheureusement, ne pouvant disposer de tout ce temps, j'ai dû me borner à jeter un coup d'œil général et me planter en quelque sorte, le crayon à la main, devant les armoires qui contiennent les instruments d'agriculture. Le jeune M. Charles Keller, machiniste du bureau, m'a donné à cet égard quelques explications intéressantes.

Content de ce que j'ai recueilli dans la matinée, j'ai quitté le bureau des brevets pour aller au ministère : en passant, j'ai observé la belle maison du président des États-Unis, entourée de jardins à l'anglaise, et précédée d'un petit parc demi-elliptique, et de deux allées latérales qui ont la même direction et sont fermées par une grille de fer ornée de rosaces. A peu de distance, s'élèvent quatre corps de bâtiments destinés aux ministères; mais tout cela d'une simplicité et d'une beauté surprenantes. Autour de ces paisibles demeures se trouvent des habitations semées çà et là dans la plaine, au milieu de jardins. Vous diriez plutôt des villas que des maisons ordinaires.

Le docteur Jones m'a montré divers documents

fort précieux que l'on conserve dans les archives du ministère et que j'ai considérés avec plaisir ; entre autres, les manuscrits originaux de l'acte de la déclaration de l'indépendance et de la constitution générale des États-Unis ; les traités de commerce et les actes de reconnaissance de la nation américaine par les puissances de l'Europe et de l'Asie ; les cadeaux offerts aux ambassadeurs ou aux généraux par des souverains, car les présents des rois sont mis en dépôt, et il est défendu à tout fonctionnaire de les garder ; enfin, les lettres autographes de l'immortel Washington, collection inappréciable que M. Jones déroulait devant moi les yeux mouillés de larmes.

Bientôt nous avons parcouru les bureaux, dont la simplicité et la tranquillité causent d'agréables impressions. Point de gardes, point de pages, point de laquais infatués d'eux-mêmes et chamarrés de galons. Vous trouvez tout bonnement dans le corridor, à l'entrée de l'antichambre de l'appartement où travaille chaque ministre, un portier prévenant et sans prétention qui refuse rarement de vous introduire. J'ai visité le chargé d'affaires de la marine, M. Deikerson, parce que je désirais prendre à l'arsenal maritime une certaine quantité de pièces de bois de construction. Ce monsieur m'a bien accueilli et m'a remis une lettre pour le commodore Hall, chef du Navy-Yard.

J'ai fait aussi la connaissance de M. Greeham, interprète du ministère de l'état. Il m'a montré la biblio-

thèque de son département, fort considérable du reste, et où j'ai vu les divers tomes de la collection sur le commerce, les rentes, etc., des États-Unis, publiés actuellement par ordre du congrès.

M. Chevalier a eu la bonté de me présenter au général Gratiok, chef des ingénieurs, homme de cabinet et de salon, et au colonel Abert, du même corps, recommandable par son extrême complaisance et son érudition étonnante, à laquelle on a recours aujourd'hui dans les travaux du canal de l'Ohio. Ce savant m'a offert le rapport géologique de M. G. W. Featherstonhaugh et quelques coquilles fossiles du district.

Au dépôt topographique confié aux soins du colonel Abert, entre autres plans intéressants, j'en ai vu un des états de l'ouest, où sont les possessions prises sur les sauvages. Cette carte a fixé mon attention et j'aurais désiré en retenir un double; mais le général Gratiok m'a fait l'amitié de me donner un autre plan des terres laissées aux Indiens, et m'a permis de copier de celui du bureau les dernières additions et le rapport qui a été fait à ce sujet.

Enfin, j'ai terminé la matinée avec M. W. Rich, botaniste, ami de mon compatriote M. Lagasca, dont j'ai appris le retour à Madrid avec plaisir. Il m'a montré son herbier et quelques espèces rares qu'il cultive dans son petit jardin.

Ce soir je me suis transporté à l'arsenal maritime avec M. Carballo, chargé d'affaires de la république

du Chili. Le commodore Hall expliquait à deux Anglais les détails de construction de la frégate *la Colombie*. Il a lu avec froideur la lettre du ministre, s'est enquis de notre demande et a continué à causer avec les deux Anglais. Nous les avons suivis, visitant avec eux les ateliers où l'on remarque autant d'activité que si c'était la veille d'une guerre. J'avais observé la même chose à New-York et à Philadelphie. Il nous a montré les grandes ancres de 11,669 livres pesant, pour le vaisseau la *Pensylvanie*, de 140 canons, que l'on construit à Philadelphie. C'est au moyen d'une seule machine à vapeur que les scies, les tours et les tarières des ateliers où se fabriquent les poulies, sont mis en mouvement, ainsi que les forges où se travaillent les grosses pièces.

L'indifférence avec laquelle le commodore avait accueilli ma demande m'avait fait craindre pour son succès : il m'a dit cependant que je pouvais envoyer le lendemain au soir. Jusqu'à neuf heures, j'ai eu un entretien fort instructif avec M. Hassler, dont je ne cesse d'admirer les connaissances profondes et le caractère original.

24 juin.

J'ai été occupé la majeure partie de la matinée dans le bureau des brevets à faire des dessins d'instruments d'agriculture. Voici quelques indications générales.

Il ne paraît pas que dans aucun État de l'Union américaine on se serve de charrues composées ou à roues. La forme de celles qu'on emploie ressemble plutôt à la charrue simple d'Écosse qu'à aucune autre. Le timon et les mancherons sont de bois, le soc, le versoir, les piliers et les seps de fer fondu, ainsi que le fond et le talon qui est presque toujours enfoncé. Les régulateurs du trait sont en forme de crémaillère sur l'anneau de devant, afin qu'on puisse le hausser, le baisser, le fixer même sur deux points à droite ou à gauche, pour donner de l'inclinaison à l'instrument dans les endroits montueux. Peu de modèles ont de coutre.

Dans la Virginie, on trouve une charrue de l'invention de Stephen Mac-Cormick (bréveté au mois de janvier 1826), dont le versoir et le pilier sont de bois; le sep est uni au soc, et, s'ouvrant par derrière, offre un bout qui doit être inséré dans le mancheron gauche. Le mancheron droit s'applique dans la partie intérieure du versoir, comme je l'ai remarqué jusqu'à présent.

Outre la charrue Davis ordinaire, dont je parlerai bientôt, on a encore adopté dans la Pensylvanie une nouvelle charrue construite à Pittsbourg, par M. Faden (bréveté au mois de septembre 1833). Elle se compose d'un seul pilier très-solide, d'un versoir de bois, et d'un soc surmonté d'une crête qui fait l'office de coutre; les deux mancherons sont assujettis au timon qui est placé dans une direction horizontale et parallèle au sep.

On a introduit en 1833, dans le Delaware, une charrue de P. Hastings (bréveté du 19 décembre), dont le talon renfoncé et le soc superposé à la partie antérieure de l'oreille ont avec elle une même surface.

Dans le New-York, on laboure avec une charrue dont la construction est plus compliquée : elle a été inventée par M. George Mixou (bréveté du 23 juin 1833). Le soc et le pilier sont formés par deux pièces unies, qui, dans leur ligne verticale, offrent un corps capable de servir de coutre. Le pilier assujettit une des pièces latérales du sep qui empêche la terre d'entrer, et le versoir n'est que la continuation des surfaces des deux pièces de devant, que j'ai appelées *soc* et *pilier* à cause de leurs fonctions. L'assujettissement du timon demande qu'on ajoute une tige d'appui, que l'on peut ne pas mettre en élevant un peu plus le pilier.

La charrue Davis (bréveté de 1825), est régulièrement en usage dans les États de l'ouest, et beaucoup dans les autres. Elle est simple, solide et offre de la résistance. Le pilier et le sep, de fer fondu, ne présentent qu'un seul corps; le talon est renforcé et le soc placé sur le versoir. Les mancherons sont fortement assujettis, l'un au sep et au timon, l'autre dans l'intérieur du versoir; enfin, le timon a une position invariable au moyen d'un boulon qui le traverse obliquement, ainsi que la partie haute du pilier.

Pour les terrains montueux, on a construit diverses charrues dont les versoirs sont à tourne-oreille. La plus simple est celle dont l'usage est le plus général ; elle est disposée de telle sorte que, lorsqu'il faut labourer en montant, la partie qui remplit l'office de soc sert de pilier à son tour quand il faut descendre; la surface du versoir est courbe des deux côtés. Toutes ces pièces, le soc, le pilier et le versoir, sont jointes ensemble et ne forment qu'un seul corps qui se change facilement, ou que l'on fait tourner en-dessous du sep, à droite ou à gauche, en relevant une cheville et en suspendant la charrue. Un fort pilier de fer, qui unit le timon au sep, maintient la solidité de la monture et est tout à fait indépendant du soc et du versoir. Les deux mancherons sont aussi indépendants; ils partent de la tête du timon et divergent également des deux côtés.

C'est encore pour labourer les terrains montueux qu'a été construite une autre charrue inventée par Joseph Jenkler (bréveté du 2 mars 1835), dont on a fait l'essai dans la Virginie, et qui m'a paru beaucoup plus ingénieuse qu'utile. Elle est composée de deux corps de versoir et de soc tournant sur un axe central qui traverse le timon; l'un d'eux ne sert de rien pendant que l'autre opère. Une petite pièce additionnelle complète la surface du versoir dans les deux cas. Les mancherons ne sont joints qu'à la tête extérieure du timon.

Pour ameublir la terre, il paraît que l'on commence à employer dans l'ouest une autre espèce de charrue, de l'invention de Benj. Johnson (bréveté du 20 février 1835). La modification qu'elle a éprouvée consiste en ce que le versoir n'est pas plein, et ne présente, jusqu'à la moitié antérieure, qu'une surface continue; de plus, on a ajouté à la partie postérieure trois bandes ou trois lames horizontales qui suivent la même couche. Cette première moitié de l'oreille est le vrai soc, puisqu'il n'y en a point d'autres; le sep s'élève sur le derrière, presque en angle droit, pour y adapter le timon auquel sont joints les deux manche-rons.

Les petits cultivateurs à deux branches mobiles et à cinq socs ont été aussi introduits. L'un est dû à Nathan Stanton (bréveté du 9 juillet 1832), l'autre que j'ai vu dans les magasins de New-York, et dont les socs à deux pointes durent deux fois autant, est de l'invention de Waldren Beach, et me paraît bon.

J'ai encore vu, du même auteur, une charrue fort ingénieuse (brévetée du 28 décembre 1832), dont le soc est triangulaire, et présente successivement chacun de ses côtés; une petite barre de fer, qui forme la pointe du soc, peut avancer successivement à mesure qu'elle s'use,

J'ai observé quantité de semoirs, dont on ne se sert plus, et plusieurs égrénoirs à blé, dont la principale construction consiste dans un cylindre horizontal à

dents, qui tourne à peu de distance d'un plan concave à dents entre lesquelles passent les épis.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une jolie collection de bois, et de plus, une petite caisse faite avec du bois de la frégate *la Constitution*, le tout accompagné d'une lettre très-polie du commodore Hall, qui m'avait semblé d'un caractère bien différent. C'est ainsi que l'on se trompe, lorsqu'on juge par leur froideur apparente ces hommes qui se distinguent par leur complaisance et leur exactitude.

Après dîner, j'ai continué à dessiner jusqu'à quatre heures et demie; puis je suis allé avec M. Chevalier chercher M. Hassler pour nous rendre à l'arsenal d'artillerie, où nous avons remarqué la même activité dans les travaux qu'aux autres établissements qui appartiennent aux ministères de la guerre et de la marine. Une machine à vapeur de la force de douze chevaux met en mouvement les forges, les scies et les tarières pour les pièces de métal : nous avons vu les nouveaux affûts en fer pour les mortiers et la grosse artillerie de campagne, les canons de bronze mal fondus et d'un alliage mal préparé, que M. Hassler appelle *cloches*. Après avoir parcouru le magasin d'armes, qui en possède de fort curieuses, on a encaissé devant nous pour la garnison de la frontière les nouvelles carabines qui se chargent par la culasse, et qui ont été fabriquées à Middletown dans le Connecticut, enfin, les bois de fusils, que l'on fait en peu de temps à une

espèce de tour dont le modèle est déposé au bureau des brevets.

Notre promenade à l'arsenal s'est terminée par les fours de fonte, que dirige M. Hassler, et où ce savant fera le bronze employé dans les poids et mesures que le gouvernement l'a chargé de confectionner pour les douanes des États-Unis. Les espèces dont il se sert sont l'oxyde de zinc de Sparte dans le New-Jersey et la blende de Perkiomen dans la Pensylvanie.

25 juin.

Accompagné de M. Hassler, j'ai jeté un coup d'œil sur la série des portraits des chefs indiens, qui se trouvent dans le secrétariat du ministère d'État, puis sur les types des poids et mesures étrangères qui ont servi à mon honorable guide à établir ses comparaisons. M'ayant manifesté le désir de posséder une collection complète de celles d'Espagne, je lui ai fait remarquer que cette question n'est pas encore réglée chez nous, malgré les excellents mémoires que l'on a écrits à ce sujet et les travaux des commissions du congrès à toutes les époques où il a eu lieu.

Le reste de la matinée s'est passé à visiter le Capitole, si souvent décrit. Je dirai seulement en passant qu'il n'est pas de marbre blanc, comme on l'assure, mais d'un grès de cette couleur semé de veines d'oxyde de fer qui le tachent à l'air. C'est pour cette

raison qu'il est peint en blanc, ce qui a donné lieu à l'équivoque. Au moment de sa construction, on ne connaissait pas encore dans le district les carrières d'aucune espèce de marbre. Les gradins, les pilastres et les socles, sont d'un grès rougeâtre assez dur et très-homogène. La peinture dont il est barbouillé nuit à l'impression qu'il cause, et lui enlève cette majesté et cette apparence de solidité, qui semblerait devoir défier le temps. La bibliothèque du congrès est la plus riche des États-Unis, en ouvrages américains. Les archives contiennent un grand nombre de doubles des rapports et documents présentés à chaque législature. Grâce à une lettre de recommandation du secrétariat, j'ai pu choisir ceux qui m'étaient de quelque utilité; messieurs des archives ont montré beaucoup d'empressement à m'en fournir de très-détaillés sur les chemins, les manufactures ou les canaux, et ont mis à ma disposition les grandes tables de population que je désirais surtout compulser.

Dans l'après-midi, nous avons visité le collége de *Georgetown*, situé dans une gorge pittoresque sur le Potomac et la baie : c'est une des vues les plus agréables que vous puissiez vous figurer. Le cours des études est universitaire et se termine en sept ans, pendant lesquels on enseigne la grammaire anglaise, les langues française, latine et grecque, la calligraphie, les mathématiques, la géographie, la physique, la logique et la philosophie morale, les humanités, l'his-

toire, la composition anglaise et française. Comme classes accessoires, on y donne des leçons de langues vivantes, de tenue des livres, de musique, de dessin et de danse. Le prix de la pension est de 150 piastres pour frais d'enseignement, de nourriture, de blanchissage, d'encre et papier, et de 3 piastres pour l'infirmerie. La bibliothèque contient 12,000 volumes, entre autres plusieurs rares éditions des classiques latins, et quantité d'histoires et de voyages. La partie des sciences me paraît la moins riche. Enfin, le collége possède un petit cabinet de physique et de curiosités naturelles. Nous nous sommes promenés dans les dortoirs, les classes, le réfectoire, la chapelle et les autres pièces, où règnent l'ordre et la propreté la plus scrupuleuse, puis dans le jardin tenu d'ailleurs avec soin ; enfin nous avons pris congé du directeur et de quelques professeurs, tous prêtres de la Compagnie de Jésus. Ces messieurs nous ont reçus avec politesse.

Le ciel était beau; M. Hassler, M. Chevalier et moi, tous trois de compagnie, heureux de jouir des agréments du printemps, nous nous sommes enfoncés dans la campagne, à travers les collines et les vallons incultes, paysage empreint d'une sorte de sauvageté. Sur une des hauteurs, vous trouvez une vacherie à l'instar de celles de la Suisse; c'est l'unique en ce genre que j'aie vue aux États-Unis. A la chute du jour, nous avons savouré un bol d'un lait délicieux

et pur que de jeunes filles nous ont servi sous une tonne de feuillage. Je jouissais alors d'une existence paisible, exempte de peines et d'ambition; mon esprit était sous l'influence de toutes les circonstances physiques qui rendent la vie aimable. Pendant une demi-heure, j'ai comme goûté le bonheur que procure l'amitié et la paix de l'âme. De retour à la maison, j'ai commencé à extraire les documents que j'ai réunis ce matin sur la population, le commerce et les manufactures.

26 juin.

Presque toute la matinée, j'ai continué mes extraits, puis j'ai consacré le reste du jour à prendre congé des personnes qui m'ont accueilli dans cette ville. Que le brave docteur Jones, si bon, si modeste, si recommandable par son amour pour les arts et par la rectitude de ses principes; que la famille aimable de M. Carvallo, que M. Rich, et les nombreux employés qui ont eu tant de complaisances pour moi, soient assurés de ma profonde reconnaissane et de mon éternel souvenir.

Dans l'après-midi, M. Hassler m'a conduit à la pénitentiaire du district de Colombie, récemment élevée. On y a adopté le système d'Auburn, c'est-à-dire, le silence, le travail en commun dans les ateliers et la réclusion solitaire durant la nuit.

Les cellules, au nombre de 214, se trouvent sur deux carrés longs; l'un de 150 pour les hommes, et l'autre de 64 pour les femmes, isolés tous les deux par une galerie spacieuse, et fermés par un mur dont les fenêtres donnent sur les cours. Il y a quatre étages dans le corps des cellules. Excepté celui de dessous, ils sont tous entourés d'un corridor de communication auquel aboutissent des escaliers. Les portes des cachots sont en fer, pleines dans le bas et avec un grillage dans le haut: une forte bande horizontale fixée au centre les assujettit au mur et à la serrure.

On compte dans ce moment 62 prisonniers, dont la moitié de couleur : du reste point de femmes; il n'y en a jamais eu plus de 4 à la fois. Les habits sont blancs ou bleus, alternativemant. Les détenus travaillent à des ateliers de charpentiers, de cordonniers; on va leur monter des métiers de tailleurs, de tisserands; les invalides démêlent l'étoupe. Ils ont à déjeûner du café et du pain; et deux fois le jour du pain, une livre de viande et des pommes de terre à discrétion. La ration du souper est si copieuse, que les prisonniers peuvent en garder une partie pour le déjeûner du lendemain.

Chacun doit remplir dans le jonr sa tâche qui lui est imposée : quelquefois ils la dépassent, mais le surplus ne leur est pas payé; car on s'est aperçu qu'il est dangereux de laisser de l'argent à leur disposition. Cependant, quel inconvénient pourrait-il résulter de

leur remettre à la sortie le produit de leur application, lorsque surtout ils rentrent dans la société pour y exercer un état, sans aucun moyen de parer aux premiers frais d'établissement?

La surveillance est faite dans les ateliers par trois gardes, et au dehors, sous les murs de la prison, par quatre sentinelles armées. J'ai remarqué la plus grande propreté dans tous les quartiers; la salubrité y est si parfaite qu'il n'y a pas de malade, et qu'on n'a eu à déplorer qu'une seule perte pendant le choléra.

Cette pénitentiaire a reçu des condamnés pour la première fois au mois d'avril 1831; depuis lors, jusqu'à la fin de 1832, il en est entré 42; plus tard elle en a renfermé 50, terme moyen. Fondée depuis peu, on ne saurait encore apprécier les résultats du travail. En 1832, les objets vendus produisirent 1,057 piastres, et 2,053 en 1833. On pense que, dès que des ateliers de marbriers seront établis, les produits deviendront plus considérables, à cause du voisinage des carrières qui sont sur la ligne du canal à l'Ohio.

Cette prison a coûté environ 180,000 piastres; mais la construction en a été dirigée avec un certain luxe, principalement dans ce qui est nécessaire au corps des cellules, où sont les habitations. Des sommes destinées par le Congrès à cette œuvre et à son entretien, restait à la fin de 1832, entre les mains du trésorier, 17,820 piastres : ce qui, avec les subventions de 14,437 du gouvernement en 1833, et le

produit de la vente dont nous avons parlé, a formé un total de 34,410 piastres.

Les honoraires de 1833 se sont portés à	P.	7,626
Frais de nourriture et d'habillement des détenus.		7,984
Combustible et infirmerie.		413
	P.	11,023

Restent 17,058 piastres qui ont servi à de nouveaux ouvrages, à des réparations, à l'achat de matières premières et d'ustensiles.

La discipline de la maison est sévère. On y emploie le châtiment corporel pour forcer au travail, et le carcan de diverses formes pour les contumaces. L'éducation religieuse et intellectuelle des condamnés n'est pas négligée ; ils se réunissent le dimanche dans l'oratoire pour assister aux leçons des chapelains. Les plus avancés servent de répétiteurs à leurs camarades : du reste, ils ont tous de l'émulation.

Le nombre des hommes de couleur qui se trouvent dans les pénitentiaires a fixé mes pensées sur les malheurs de cette race plongée dans le crime et le vice faute d'éducation. J'ai lu une foule d'écrits où les auteurs assurent que la liberté est le bien suprême de l'esclave : pour moi je crois que la liberté est le plus funeste des dons que l'on pourrait faire au pauvre

Africain qui n'y a pas été préparé. Je suis persuadé qu'elle serait pour lui mille fois pire que la fortune pour le jeune étourdi qui vit au milieu de la dissipation des grandes villes; mille fois plus fatale que les objets de séduction pour une innocente fille qui suit le sentier fleuri des plaisirs. L'esclave est une machine, un être abruti par sa position, privé des jouissances morales et limité dans ses jouissances physiques à la possession incomplète d'une femme. Tout cela est déplorable sans doute, et l'amélioration du sort du nègre mérite d'attirer l'attention de nos philanthropes; mais quel bien obtiendra-t-on en lançant l'esclave, l'enfant de l'infortune et de la misère, à la face d'une société qu'il ne connaît pas, en le mettant en contact avec tous les piéges qui le feraient inévitablement tomber dans le précipice? Tant que la liberté des nègres ne reposera pas sur une éducation morale et religieuse, il vaut mieux ne pas y penser. Mais est-il juste, me diront quelques philanthropes, de les laisser dans leur état d'abjection? Mais est-il humain, répondrai-je à mon tour, de faire des criminels? Dans l'île de Cuba, où j'ai vécu douze ans, aux États-Unis que je parcours avec admiration, j'ai très souvent observé que de toutes les classes, la plus démoralisée et la plus perverse était la classe libre de couleur; l'on ne saurait en effet comparer ses vices qu'à son irréligion et à sa stupidité. Pourquoi une chose ne serait-elle pas la conséquence de l'autre?

Pourquoi ne pourrait-on pas remédier à la corruption en diminuant l'ignorance?

Au milieu de ces considérations, je vois s'avancer une époque critique pour le pays d'où je viens, si heureux jusqu'à présent. Les doctrines qui prêchent l'émancipation des nègres retentissent dans l'Europe entière, et auront de l'écho dans le congrès national d'Espagne. Quelques hommes passionnés verront un moyen d'obtenir une facile popularité, en répétant ce qu'ont dit tant d'écrivains avant eux; d'autres, excités par un amour désintéressé pour l'humanité, et par amitié sincère pour les malheureux de cette classe, uniront peut-être aussi leurs voix éloquentes aux clameurs irréfléchies des premiers. Le triomphe sera certain, puisque ce sera le triomphe des idées du jour: mais que l'on prenne garde aux effets qui en résulteront! Un décret d'émancipation lancé sans les préliminaires indispensables de l'éducation religieuse et intellectuelle, sera une loi de calamité qui ouvrira sous les pieds des infortunés dont on veut améliorer le sort un abîme immense de crimes et de misères. Que ceux qui sont assez hardis pour l'appuyer, que ceux qui ne tremblent pas pour les conséquences, s'apprêtent à fonder de vastes prisons, et à élever des échafauds!

Les hommes avancés des États-Unis, en établissant une société d'affranchissement pour envoyer les esclaves à la colonie de Libérie sur les côtes d'Afri-

que, ont adopté l'unique moyen de donner une liberté utile à cette caste, que l'on soustrait ainsi aux préjugés; car, lors même qu'elle serait devenue instruite et religieuse, elle eût été séquestrée de la compagnie des blancs. Ce moyen seul, joint à un système bien calculé pour remplacer les nègres par des Européens, peut sauver nos possessions des Antilles. Mais tout cela exige une coopération si constante et si active de la part du gouvernement, des autorités locales et des propriétaires, qu'il me paraît difficile d'y arriver.

27 juin.

Ce matin, je me suis levé le corps moulu; est-ce donc si étonnant, après la vie que je mène? Hier au soir, M. Hassler m'a tracé le plan de mon voyage au Niagara et m'a indiqué tout ce que l'on doit visiter sur le chemin; il veut que je monte jusqu'au Canada, et que j'aille rendre visite aux Iroquois, ses bons amis, avec lesquels il a vécu. Je crains cependant de n'en avoir pas le loisir avant le mois de septembre : obligé de me rendre dans le Massachusetts et le Connecticut, il me faudra, autant qu'il me semble, trop de temps pour examiner les institutions qui réclament mon attention.

Nous étions convenus, M. Chevalier et moi, de faire une promenade sur les bords du canal jus-

qu'aux cascades du Potomac, que l'on m'avait peintes comme très-pittoresques. Nous sommes partis à sept heures du matin avec le colonel Abert, et un ingénieur civil, chargé de diriger l'aquéduc, qui traverse la rivière dont je viens de parler, et qui joint le canal à Alexandrie. J'ai appris auprès de ces messieurs quels sont les grands ouvrages qui s'exécutent; il m'a suffi d'entendre à cet égard les conversations de M. Chevalier qui étudie cette branche avec soin, et de lire quelques nouveaux mémoires. Nous allions tous à cheval ; celui que j'enfourchais était magnifique et me valait mille compliments de la part de mes compagnons, mais le trot en était si dur que j'avais les membres démis. Il paraît qu'ici on ne fait guère attention à ce désagrément, car j'ai vu les Américains, hommes et femmes, monter toute espèce de chevaux, et ne pas se plaindre d'y être la moitié du temps en l'air.

D'après l'opinion des savants, le canal de la baie de Chesapeak à l'Ohio est une œuvre qui n'a point d'égale, soit pour les travaux immenses qu'elle exige, soit pour les avantages politiques, commerciaux et militaires qui doivent en résulter. Destiné à ouvrir une communication entre l'Atlantique et l'Ohio, entre les États de l'est et ceux de l'ouest, il mettra en contact environ deux millions d'hommes qui habitent les contrées qu'il divise, augmentera la valeur des terres, fournira un débouché à leurs nombreux produits,

établira le commerce dans les États qui n'en ont que par le golfe du Mexique, et l'agrandira dans tous les endroits qui n'en ont sur l'Atlantique que par le canal étroit et insuffisant de New-York. Enfin, en l'embranchant à celui qui parcourt l'État de l'Ohio depuis Portsmouth et Cleveland, sur le lac Érié, et à un des autres moyens de jonctions que les États de l'ouest projettent avec les lacs, il complétera la ligne étendue des communications militaires; c'est ainsi qu'en rapprochant d'une manière prodigieuse les frontières du nord des frontières maritimes, il offrira une source d'avantages dont la valeur et l'importance sont inappréciables.

Les États de Virginie, de Maryland et de Pensylvanie, les corporations des trois villes de Washington, d'Alexandrie et de Georgetown et quelques particuliers ont formé une société pour la réalisation de ce vaste projet. L'étendue totale de ce canal, depuis Georgetown jusqu'à Pittsbourg, sera de 341 milles et 1/4. Ce qu'il coûtera, d'après le calcul des architectes américains, s'élèvera à 22,375,428 piastres; mais, depuis, la compagnie des ingénieurs a réduit la première estimation à 9,347,400. Commencé en 1828, sous la direction du célèbre M. Benjamin Wrigh, on en a déjà terminé la partie qui va jusqu'à Williamsport, de 110 milles d'étendue, et qui a coûté 2,650,000 piastres; on continue la section appelée *Section de l'est,* qui conduit jusqu'à Cumberland dans la Pen-

sylvanie, où se trouvent les mines inépuisables de charbon de pierre.

En cheminant, nous avons admiré le long de cette œuvre étonnante les grands travaux qu'a coûté la partie déjà terminée, les brèches faites au roc vif, les murs d'appui de 60 pieds de hauteur et à pierre sèche, destinés à soutenir le canal du côté du fleuve qui coulait à nos pieds comme au fond d'un précipice; les égoûts souterrains pour l'écoulement des ruisseaux qui viennent des montagnes; les bords du canal bâtis en pierre sèche par un procédé durable et peu dispendieux; les écluses de construction simple, mais de forte résistance, et dont la pierre de taille est liée avec du ciment hydraulique, etc. De Georgetown aux cascades, le canal a 80 pieds de large et 7 de profondeur; des cascades à Harper's Ferry, terme moyen, 60 pieds de large et 6 de profondeur; mais de ce point jusqu'au Cumberland, il n'en aura que 50 sur 6. Il est question d'établir sur cette ligne une navigation à vapeur, qui ne sera point arrêtée par les ponts, car le seul qu'on y rencontre est à 17 pieds au-dessus de la surface de l'eau.

Le colonel Abert, savant géologue, m'a donné une idée des formations que nous parcourions et de la constitution du bassin de la Virginie, dont les mines d'or, chose assez particulière, donnent plus d'argent à mesure que l'on avance vers l'ouest. Comme je croyais que les mines de la Nouvelle-Es-

pagne étaient une continuation de celles-ci, le colonel m'a fait observer qu'on trouve dans les premières de l'argent aurifère, et dans les secondes de l'or argentifère.

Les cascades du Potomac piquent la curiosité, à cause de leur variété et de l'aspect sauvage du lieu où elles sont situées. Le fleuve s'élargit sur une surface rocailleuse de 600 pieds, se précipite par fractions et à différentes reprises, jusqu'à ce qu'il arrive enfin dans le lit inférieur. Là il continue sa course irrégulière à travers des rochers et des bosquets couverts d'une végétation riche et monotone. Par un singulier contraste, à côté coule le magnifique canal qui, suivant une direction parallèle, offre sur un même plan le tableau de l'industrie humaine et de la nature vierge.

Après dîner, nous sommes revenus à la ville au milieu d'une campagne inculte mais variée, que la pluie nous a empêchés de contempler. Soit inégalité des pas des chevaux, soit maladresse des cavaliers, nous nous sommes séparés chacun comme nous avons pu.

Baie de Cheapseak, 29 juin.

J'écris sur le bateau à vapeur qui me ramène à Philadelphie, et dont les vibrations me permettent à peine de terminer mon journal de Washington à

Baltimore, d'où je suis parti ce matin de bonne heure.

Le soir du retour des cascades du Potomac, j'ai été chez le respectable M. Hassler qui m'a témoigné l'amitié la plus cordiale; quoique d'un âge très-différent, nous sympathisions très-bien. A notre séparation, nous avons fait comme les enfants. Tendres émotions d'une amitié pure et sincère, vous êtes pour moi comme l'effet d'une cause réelle qui unit les hommes entre eux pour rendre leur vie délicieuse et les soulager dans l'infortune!....

Parti de Washington à huit heures, et devant aller de New-York à Niagara avec M. Chevalier, je suis arrivé à Baltimore à deux heures. J'ai passé l'après-midi à recueillir les échantillons des minéraux du Maryland, que m'a offert M. Tyson, à prendre congé de quelques personnes; puis je me suis rendu chez le docteur Dunglisson, enfin chez l'aimable famille Bernabeu. Là, nouveaux adieux, nouvelles marques de tendresse et de sensibilité.

Notice sur la situation de la médecine et de la pharmacie aux États-Unis.

L'histoire de la médecine aux États-Unis remonte aux notions que les premiers colons emportèrent de leur pays. A cette époque, le clergé seul exerçait cette noble profession; mais bientôt arrivèrent des méde-

cins européens, et des institutions furent formées. Jusqu'à la fin du siècle dernier, même au commencement de celui-ci, tous les médecins venaient de l'étranger, et les étudiants américains allaient recevoir leurs diplômes à l'université d'Édimbourg. Le souvenir le plus ancien que l'on ait gardé d'une opération anatomique, est la dissection d'un criminel exécuté à New-York en 1750. Six ans après, un cours d'anatomie et de chirurgie fut ouvert à Newport, dans Rhode-Island, par le docteur W. Hunter, membre de l'université d'Édimbourg. On ne suivit cependant aucun système d'enseignement régulier jusqu'à la fondation de l'école médicale de Philadelphie en 1765, fondée par les docteurs Shippin et Morgan, nés dans cette ville, mais élevés à Édimbourg. Bientôt fut établie une autre école annexe de l'université de Pensylvanie; mais en 1791 elles furent réunies, et on y envoya les élèves de l'Union.

La seconde école, d'après l'ordre chronologique, fut celle de New-York, fondée en 1767, et ouverte l'année d'après au collége royal. Les travaux furent interrompus pendant la révolution jusqu'en 1792. En 1800, on érigea encore un collége d'où naquirent des rivalités, qui se terminèrent quand le premier de ces établissements fut réorganisé sous le titre de *Collége de médecins et de chirurgiens.*

Dans le Massachusetts, l'enseignement de la médecine commença en 1782 à l'université, mais l'his-

toire de ses progrès ne doit commencer qu'en 1810, époque de la translation de l'école à Boston. Cette faculté est depuis lors une des institutions les plus intéressantes du pays.

La quatrième fut établie en 1797, dans le collége Darmouth à Hanovre, état de New-Hampshire, par le docteur Nathan Smith, père du professeur actuel de chirurgie de l'université de Maryland. Par un acte daté de 1807, elle fut réorganisée comme collége, et élevée en 1810 au rang d'université de médecine, de théologie, de lois, de sciences et arts.

En 1812, fut ouvert à New-York un collége de médecine et de chirurgie, dont nous avons déjà parlé; en 1813, le département de médecine de l'université de Yale à New-Haven, dans le Connecticut; en 1818, celui de l'Ohio, l'académie de médecine de Vermont à Charlestown, et l'école médicale de l'université de Transylvanie à Lexington, dans le Kentucky; en 1820, l'école de médecine du Maine; en 1821, le département médical de Providence, à Rhode-Island; en 1822, l'école médicale de l'université de Vermont; la même année, celle de Berkshire à Pittsfield, dans le Massachusetts; en 1824, le collége de médecine de Charlestown, dans la Caroline du sud, et l'école médicale du collége Jeferson, à Philadelphie; en 1825, le département médical du collége de Colombie, à Washington, actuellement détruit.

Le département médical de l'université de Virgi-

nie, à Charlottesville, fut ouvert en 1825, et l'on chargea de toutes les branches de l'enseignement le docteur Robley Dunglisson, qui venait exprès d'Angleterre. Trois ans après, et à sa demande, les chaires furent réparties entre trois professeurs.

Depuis cette même année, on a établi les écoles qui sont dans les autres états de l'Union. Baltimore en avait deux, l'une agrégée à l'Université de Maryland et une au collége de Washington; la Caroline du sud deux : on en comptait une dans l'université de Géorgie, et une récemment fondée à la Louisiane.

Le nombre des professeurs varie, mais ne dépasse jamais six. Les branches de l'enseignement sont : 1° l'anatomie et la physiologie; 2° la chirurgie; 3° la médecine théorique et pratique; 4° les accouchements; 5° la matière médicale; 6° la chimie. Quelques écoles ont une chaire de médecine légale unie à d'autres. Dans l'université de Maryland, le même professeur enseigne la thérapeutique, la matière médicale, l'hygiène et la médecine légale. Pour obtenir le grade de docteur il en coûte 200 à 290 piastres. Le nombre des professeurs dans les 23 colléges et les écoles de médecine de l'Union est de 118, et celui des étudiants d'environ 2,000. Le temps d'études est en général de deux ans; mais les règlements exigent en outre que les élèves passent une année de plus sous un médecin distingué; cet article est peu observé. Dans l'université de Virginie, le grade de docteur n'est conféré qu'à

ceux qui en sont dignes. Les cours y ont lieu dix mois de l'année, tandis qu'ils ne sont que de quatre dans les autres. Ce n'est pas assez de deux ans pour une étude aussi longue et aussi épineuse ; mais comme le mal provient d'une rivalité mal entendue qui n'a d'autre but que de favoriser l'entrée du temple d'Esculape, il sera difficile d'y remédier.

On a publié dans l'Union plusieurs journaux de médecine. *The American Journal of the Medical sciences,* paraissant à Philadelphie tous les trois mois, est habilement rédigé par le docteur Hays. Entre les écrits mensuels, je peux citer les *Archives des sciences médicales et chirurgicales,* publiées à Baltimore par le docteur Geddins; le *Journal de Médecine et de Chirurgie de Boston,* rédigé par M. J. V. C. Smith ; le *Magasin médical* de la même ville, et le *Journal médical et chirurgical des États-Unis,* publié à New-York.

Parmi les ouvrages américains sortis de la plume des médecins contemporains, on distingue celui d'anatomie générale et descriptive du docteur Homer de Philadelphie, qui sert de texte aux leçons; celui de médecine pratique du professeur Eberle du collége médical de l'Ohio; celui de chirurgie du professeur Gibson de l'université de Pensylvanie ; celui sur les accouchements du docteur Dewes, de la même université; celui des matières médicales du docteur Chapman et du professeur Eberle, et les dispensataires de

M. J. R. Coke de Philadelphie, et des docteurs Wood et Bake; celui d'hygiène du docteur Dunglisson, ceux de physiologie du même auteur; et un autre, intitulé *Principes de médecine*, du docteur S. Jackson de Philadelphie; celui de médecine légale du professeur I. R. Beck du collége de New-York, et quelques autres livres spéciaux sur diverses branches, parmi lesquels je citerai celui des maladies du poumon du docteur Morton de Philadelphie. Enfin, l'on publie encore quantité de traductions des meilleurs ouvrages européens, et les sciences médicales sont étudiées avec soin.

La première société de pharmacie convenablement établie fut le collége de Philadelphie. Elle fut incorporée le 30 mars 1822, dans le but de propager et de répandre la théorie et la pratique de la profession, d'empêcher la fraude et les altérations des remèdes, de perfectionner l'état du marché, quant à la qualité, en empêchant l'introduction des drogues adultérées; enfin, d'enseigner la pharmaceutique dans une école spéciale où l'on érigerait des chaires en nombre suffisant et un cabinet d'échantillons.

Le collége de New-York a été incorporé en 1830 dans un but tout-à-fait semblable, mais ce n'est encore qu'une association volontaire de droguistes, qui n'a d'autre privilége que celui de conférer des grades à ceux qui veulent ouvrir une officine. On y fait tous les ans des cours de chimie et de matière médicale. Pour

recevoir le diplôme il faut avoir assisté aux classes pendant deux ans, être resté un an dans une pharmacie, et exhiber de son patron un certificat de capacité et de moralité. Dans les autres états, les pharmaciens ne sont soumis à aucun règlement, et l'on y permet la vente de toute espèce de drogues, et des poisons les plus violents.

Les deux institutions que je viens de mentionner ont contribué à améliorer la situation de la pharmaceutique; j'ai parlé, d'ailleurs, de l'excellent journal qui, sous le titre de *The American Journal of Pharmacy,* paraît à Philadelphie.

Chapitre V.

Retour à Philadelphie. — Suite de mes excursions. — Dépôt de mendicité. — Institution des aveugles. — École de sourds-muets. — Collections d'histoire naturelle. — Promenade à Mount-Pleasant. — Chemins et canaux de Pensylvanie. — État de l'agriculture. — Retour à New-York. — Promenade à Brooklyn. — Situation de l'enseignement primaire et secondaire. — Vices de ce système. — Moyens de réforme. — Travaux manuels dans les colléges. — Nouvelles entreprises. — Chemin de fer au lac Érié. — Conduite des eaux à la ville. — Visite de la pénitentiaire de Sing-Sing.

Philadelphie, 5 juillet.

Me voici occupé à continuer l'examen des institutions utiles et à recueillir des documents intéressants.

Le dépôt de mendicité, situé hors de l'enceinte de la ville, et dont une des façades donne sur la rivière, est un vaste et somptueux édifice, digne de porter le nom de *Palais des pauvres*, qu'on lui donne généralement. Ce bâtiment a été construit par ceux mêmes qui l'habitent. Il a quatre côtés et n'est pas entièrement terminé. Il renferme 1,100 pauvres classés par quartiers, selon l'âge, le sexe, la caste, etc. On y trouve des salles pour les valétudinaires, pour les

enfants-trouvés, les fous, etc.; des ateliers pour divers métiers, des réfectoires spacieux et des infirmeries bien aérées. Une commission de l'état a visité les établissements de ce genre des villes de Baltimore, de New-York, Boston et Salem, afin de connaître leur régime administratif et économique, et d'introduire dans celui de Philadelphie les améliorations qu'on jugera convenables. Comme il n'est fondé que depuis peu de temps, il n'offre encore aucun résultat qui mérite d'être cité.

M. Waugham m'avait beaucoup recommandé de visiter l'institution naissante de Pensylvanie, consacrée à l'éducation des jeunes aveugles. Elle est dans la rue Sassafras-street, n'a que deux ans d'existence, et contient 22 enfants des deux sexes, qui reçoivent des leçons de lecture, d'écriture, de calcul, de musique vocale et instrumentale, de géométrie, de géographie, et exercent des arts mécaniques qui leur fournissent les moyens d'existence. Quand on commence à les faire lire, on se sert de gros caractères en relief posés sur des tablettes; ils apprennent à écrire, d'abord au moyen de caractères mobiles qui ont une lettre en relief à la partie supérieure, et par-dessous une semblable lettre en petites pointes qui marquent sur le papier; ensuite on leur distribue des ardoises à lignes saillantes, enfin du papier. Les cartes géographiques sont moins relevées que celles de l'établissement de New-York; mais elles ont aussi l'incon-

vénient d'être fort chères et de ne pouvoir être multipliées facilement.

Cette institution prit naissance le 21 février 1833, avec un fonds permanent de 3,600 piastres, formé par cent vingt souscripteurs, et une rente annuelle de 2,000 piastres environ, par des souscriptions de douze cent douze membres et quelques donations. Au mois de novembre eut lieu le premier exercice général et l'exposition des produits industriels; cet acte d'éclat réveilla l'enthousiasme du public, procura à la maison des souscriptions plus nombreuses, son incorporation et des secours de la législature.

Sur 21 élèves que l'on y comptait en 1834, 4 seulement payaient la pension; et au tableau des recettes annuelles qui s'élèvent à 17,277 piastres, les produits des enfants figurent pour une somme de 528. Les frais de nourriture, d'habillement et d'enseignement, se sont portés à 2,808 piastres, les honoraires à 3,347. La législature a accordé 10,000 piastres de fonds permanent et a offert de soutenir, à raison de 160 piastres chacun, pendant six ans, 56 enfants pauvres. Ces secours ont permis d'étendre le programme de l'institution, d'ouvrir un cours de mathématiques, et d'augmenter le nombre d'ateliers sous la direction de M. John Roxburg, aveugle de l'école d'Édimbourg, venu exprès. Les garçons font des matelas, des corbeilles, des tapis ordinaires. Les filles cousent, tricotent ou confectionnent des ouvrages délicats, tels que

petits paniers, cordons, fleurs, qui sont vendus ensuite au profit de la maison.

Pour exciter l'attention générale et obtenir des secours des autres États, en répandant sur eux les bienfaits de l'institution, le directeur, accompagné de quelques élèves, fit dans la Delaware et le New-Jersey un voyage dont le succès couronna les espérances.

Enfin, l'impression des livres et les moyens d'enseignement ont pris beaucoup plus d'extension. L'évangile de S. Marc a été publié au compte de trois directeurs; et il est question de faire celui de S. Jean sur cuivre, enfin de rendre l'édition plus compacte et plus commode. M. Suider s'est engagé à donner cent exemplaires reliés et les planches, à raison de 400 piastres; il s'offre, pour le même prix, à imprimer à l'usage des aveugles tel ouvrage que ce soit, de 120 pages de 8 pouces de large sur 10 de haut.

La maison des sourds-muets est un autre établissement dû au patriotisme des habitants de Philadelphie. En 1821, quelques-uns d'entre eux formèrent une société. Les premières souscriptions fournirent un commencement de fonds auquel furent ajoutées 8,000 piastres par la législature, qui promit de donner en outre 160 piastres annuellement pour chaque enfant pauvre qui serait admis. En 1824, s'élevèrent les constructions de la superbe bâtisse qu'occupe l'institution ; elles furent dirigées par M. Haviland,

célèbre architecte, qui a attaché son nom aux édifices les plus remarquables de la cité. Depuis sa fondation, il a reçu grand nombre d'élèves : le terme moyen est de 100. La méthode d'enseignement est celle de la majorité de ces sortes d'écoles au-delà des mers.

Peut-on s'empêcher d'admirer l'instinct qui porte les Américains à créer des institutions de bienfaisance, et la noble indépendance qui les leur fait fonder, sans compter sur le secours du gouvernement jusqu'à ce qu'elles existent? Ici, chose bien différente de ce qui se passe en Europe, les habitants donnent l'exemple à l'autorité, et lui indiquent quels sont les établissement à protéger. Telle est, il me semble, la marche rationnelle que devraient suivre les entreprises chez les nations amoureuses du bien public. Oui, c'est aux peuples à pousser les gouvernements, à leur montrer ce qui est utile ou convenable; car les chefs de l'état ne sont la portion la plus noble du pays, que lorsqu'ils s'associent aux talents de l'époque, et qu'ils se font prêter leur appui.

8 juillet.

J'ai parcouru les riches tablettes conchyliologiques de M. Lecea, naturaliste bon et serviable, dont les séries des espèces terrestres et fluviatiles de l'Union sont les plus complètes que l'on connaisse. M. Hayde

possède aussi un précieux cabinet du même ordre. Ces deux collections sont, à mon avis, les deux plus belles du monde pour ce qui regarde les espèces de la contrée. J'ai conservé de la reconnaissance pour ces deux professeurs qui ont eu la bonté de me céder plusieurs doubles, quoique mes échantillons de Cuba n'offrissent pas les mêmes avantages.

Tant de choses, les oiseaux et les insectes de M. Peale, les herbiers contre lesquels les docteurs Pickenyng et Griffith ont fait des échanges avec moi, les ossements fossiles que j'ai reçus de la société philosophique, et dont j'ai déjà parlé, ceux du mégalonix décrit par le docteur Harlam, et la collection de trilobites par le docteur Greens, quelques antiquités mexicaines, des morceaux de minerai des États-Unis, et une série des marbres et bois employés dans les constructions bourgeoises; voilà ce que j'ai pu envoyer à la Havane pour le cabinet royal d'histoire naturelle de Madrid. J'ai perdu beaucoup de temps à réunir tout cela et à l'emballer; si je n'avais été aidé par M. Smith, si je n'eusse logé dans une maison aussi commode, je ne serais guère venu à bout d'empaqueter avec ordre, et sans exposer aux risque du transport, ces objets fragiles. Cependant, depuis hier ces travaux sont finis, et j'attends la première occasion pour les embarquer. Débarrassé de ce tracas, je pourrai consacrer mes instants à recueillir des documents et à visiter des institutions, sans sa-

crifier mon temps, comme je l'ai fait, au milieu des collections particulières qui ne sont d'aucune utilité d'après le plan de mes recherches. Les relations que j'ai établies avec des naturalistes, leurs bibliothèques que j'ai parcourues, et l'érudition du docteur Griffith, m'ont donné une idée claire et exacte de la situation des sciences naturelles aux États-Unis, et des ouvrages que l'on a publiés sur cette matière, dont je conserve le catalogue.

Pour me délasser, je me suis dirigé ce soir vers les bords de la rivière. J'ai suivi le chemin de fer qui conduit à Colombie, et suis monté dans une des voitures qui vont jusqu'au premier plan incliné : ce trajet sert comme de promenade à la ville. La diligence renfermait une quinzaine de jeunes bonnes avec leurs enfants. La soirée était délicieuse, le paysage des plus agréables : moins fatigué que mon corps, mon esprit se laissait aller à mille réflexions. Je ne me suis occupé d'abord que de la scène qui se passait immédiatement autour de moi. Quelle candeur chez mes compagnes de voyage! quelle simplicité dans la manière d'être! quelle décence dans le costume! quelles convenances dans la conduite! En contemplant ces filles et les petites créatures qui reposaient sur leur sein, je ne savais décider si le cœur de ces innocents éprouvait plus de calme que celui de leurs gouvernantes. Elles parlaient peu, comme il arrive toujours ici, caressaient leurs bambins, et regardaient les dif-

férentes vues qui se succédaient à nos yeux. Cependant, pas le moindre signe de bonheur, pas la moindre marque de l'agrément qu'elles goûtaient au milieu des beautés de la nature. Je ne pourrais les comparer qu'à une glace à travers laquelle les sensations passent comme les rayons de la lumière, sans augmenter de force par l'enthousiasme ou d'intensité par les passions; car tout cela, chez elles, était dans une complète inaction. Cette manière de jouir de la vie, sans que l'imagination ou les passions y prennent part, me semble le souverain bien : c'est le plaisir pur sans satiété, la jouissance sans les fatales conséquences qu'elle amène, et je ne puis lui donner d'autre nom que celui de *paix de l'existence*. Un homme apathique et paresseux, un être privé de sentiments, dont les vices et l'âge auraient émoussé la complexion, ne pourraient faire de pareilles réflexions. Il est, je ne crains pas de le dire, peu d'âmes aussi ardentes et aussi chaleureuses que la mienne; cependant, au milieu des vives sensations que je ressens, je m'aperçois que je suis éloigné d'un certain degré de bonheur que je ne goûte pas, que je conçois pourtant, et dont j'ai vu le tableau dans les mœurs américaines. L'observation qui échappe à ma plume fera je le prévois, sourire quelques lecteurs, mais qu'importe? Je raconte ce qui se passe en moi; je décris l'influence que les scènes dont je suis témoin produisent sur une imagination méridionale,

certain que bien des personnes seront de mon avis.

Toujours en côtoyant, nous avons suivi les détours de la superbe Schuylkill, que nous avons enfin traversée sur un pont couvert, de plus de 300 mètres d'étendue; c'est là que commence le plan incliné, qui est éloigné de Philadelphie de 5 milles environ. Le trajet coûte un réau, et moitié prix pour les enfants. Au bout de la promenade, devant le pont et sur les bords de la rivière, s'élèvent des hôtels et des cabarets. J'ai gravi le plan, dont la hauteur est de 181 pieds ou d' 1/15 de la base, d'après les mémoires que je consulte. A peine arrivé à la cime, on achevait de détacher de la locomotive plusieurs charrettes et une voiture remplie de voyageurs qui venaient de Lancaster, ville florissante du comté de ce nom. De là le chemin conduit à Colombie, et se prolonge ensuite jusqu'à la Susquehanna, dans le canal de Pensylvanie. Son étendue totale, jusqu'à Colombie, est de 81 milles et demi; il a coûté, avec les machines, 3,595,810 piastres.

Tandis que l'on faisait les préparatifs pour la descente, j'ai contemplé la vue magnifique que l'on découvre de ces hauteurs. Mon œil embrassait les bois touffus, une grande partie du lit du fleuve, les prairies émaillées qui embellissent ses rives; enfin, avec sa belle architecture, la tête du pont couvert jeté au milieu de cette plaine immense et ondoyante qui commençait à nos pieds. Tout-à-coup la voiture s'est ap-

prochée; après l'avoir attachée fortement au câble qui court entre les rails, on l'a poussée au moment où j'entrais. Nous avons suivi doucement la pente par l'impulsion de notre poids. Quoiqu'il y ait là une machine à vapeur, je ne vois pas qu'elle soit nécessaire pour descendre. Sur l'autre voie, le câble destiné à ramener les voitures, au moyen de la machine, montait seul. Notre vitesse ne dépassait pas 3 milles par heure. Arrivés au bout, des chevaux ont été attelés, et nous avons continué notre route par le même chemin qui passe au bas de Fair-Mount, où se trouve le réservoir. Là, comme la nuit approchait, je me suis arrêté pour respirer l'air pur et frais du plateau. La lune se reflétait sur la rivière et blanchissait les jardins de ses rayons. A travers sa lumière pâle, mais plus vive que celle du crépuscule, on distinguait les personnes qui se promenaient autour des jets d'eau. Je serais resté plus longtemps dans un lieu aussi agréable, si je n'eusse craint de ne pas trouver plus tard un moyen de retourner. Il a donc fallu descendre les cent marches qui me séparaient du niveau des jardins, et je me suis mêlé aux nombreuses familles qui se dirigeaient vers les voitures.

Philadelphie est unie, par la navigation de la Delaware, de la Schuylkill, par des canaux et des chemins de fer, avec les points les plus marquants du New-York, du Delaware et de Baltimore, et avec les États de l'ouest et les lacs. Ces dernières communi-

cations, surtout, sont extrêmement précieuses et offrent aujourd'hui à la capitale de la Pensylvanie des avantages considérables sur New-York, qui n'a d'autre voie qu'un étroit canal où, plusieurs mois de l'année, les gelées interrompent la navigation. Elle communique par le canal Bristol, latéral à la Delaware, et le canal Morris du New-Jersey avec ce dernier et la rivière d'Hudson ; elle exploite les charbons de terre qui, de Manch-Chunk, viennent par un chemin de fer au canal de Lehigh continué jusqu'à Easton. Les charbons sont transportés de Lakawaxen à Philadelphie et à New-York par différentes lignes de canaux ou de rails construits aux frais d'une compagnie. Le canal de la Delaware à Raritan prolonge le système de navigation intérieure parallèle aux côtes, et établit des relations commerciales assez commodes entre les deux villes, ainsi que le chemin de fer de Camden à Amboy, et celui qui va de New-Jersey à New-Brunswick en passant par Newark, et dont j'ai déjà parlé au commencement de cet écrit. Le canal de la baie Cheapseak à celle de la Delaware réunit en quelque sorte ces deux rades et procure à Philadelphie un second port. Le chemin de fer de New-Castle à Frenchtown se joint à la ligne qui conduit à Baltimore. Enfin, la vaste communication avec l'ouest entre Pittsbourgh et Philadelphie, se fait par le canal latéral à la Schuylkill, continué de Reading à Middletown sur la Susquehanna jusqu'à Frenchtown par un

canal à l'ouest, jusqu'à Johnstown par un rail dont 800 mètres environ sont en souterrain; le chemin traverse enfin la chaîne des Alleghanys, et se termine par le canal qui va à Pittsbourgh. La longueur de cet ensemble de voies est de 451 milles, plus 200; ce qui forme un total de 651 milles de canaux, et de 118 1/2 de rails, construits aux frais de l'état, non compris les autres ouvrages de ce genre établis aux frais des particuliers.

9 juillet.

J'ai étudié la situation actuelle de l'agriculture en Pensylvanie, et le docteur Measse a eu la bonté de me fournir à ce sujet quelques notes. D'après ce qu'il a vu de ses yeux, les variétés de blé cultivées dans cet état sont celles de blé mou, car on mange assez peu de vermicelle et de macarroni pour que les variétés en blé dur soient négligées. On sème généralement le maïs, et parmi ses variétés on préfère une espèce très-sucrée trouvée chez les Indiens; comme les épis en sont très-petits, on ne l'a pas introduit dans la grande culture. Le blé sarrasin (*polygonum fagopyrum*) est la céréale favorite de toutes les classes, riches ou pauvres; mais les Américains ne connaissent pas les divers usages ordinaires qu'on en fait en Russie. On cultive encore le seigle et l'avoine, dont on tire un bon parti. Voici quel est l'ordre de la succession

des récoltes : d'abord le maïs et le trèfle ou tout autre pâturage; au printemps d'après, l'avoine, et le blé en automne. Tout bon fermier ne sème le blé que dans le champ qu'il peut amender, car il est reconnu que les terres souffrent lorsqu'elles ne portent constamment que des graminées. Le printemps d'après, il sème le trèfle mêlé avec l'*orchard grass* (dactylis glomerata), ou avec le *thimoty grass* (phleum pratensis). Au printemps suivant, on répand du plâtre cru, à raison d'un boisseau par acre : ce qui produit des résultats étonnants. Ensuite le sol est délaissé pendant trois ans et sert à la dépaissance des bestiaux.

Au second tour, durant les travaux du labourage, on jette de la chaux éteinte, à raison de trente boisseaux par acre. C'est ainsi que l'on a rajeuni les terres de l'état, appauvries par des moissons successives. L'effet de la chaux est si efficace que là où elle a été versée le plâtre donne des récoltes plus abondantes.

Pendant que les champs se reposent, et après avoir été fumés par les bestiaux eux-mêmes, paraît la *poa viridis*, herbe qui croît naturellement, et que l'on conserve tant que l'on veut en amendant le terrain. Elle a la propriété d'engraisser les troupeaux et de donner aux vaches un lait très-épais. Les grandes prairies qui avoisinent Philadelphie sont toutes formées de ce graminée.

Aux avantages dont jouit cette plante, se sont unis les efforts des sociétés d'agriculture pour l'améliora-

tion des troupeaux dans l'état de Pensylvanie, comme dans ceux du centre et de l'est, soit en publiant des mémoires, soit en encourageant les expositions annuelles, soit en proposant des prix et des récompenses. La première de ces sociétés fut établie à Philadelphie en 1809, comme on peut le voir dans un ouvrage du docteur Measse, qui a pour titre : *Archives des connaissances utiles* (Archives of Usefull Knowledge, etc.), collection intéressante, en trois volumes, consacrée à l'agriculture et à l'économie rurale, au commerce et aux manufactures.

Les bonnes races de chevaux, de bœufs et de moutons ont été amenées d'Angleterre : en les croisant avec celles du pays, on a obtenu des variétés fort utiles. Depuis plus de cinquante ans, les chevaux de labour de Pensylvanie sont justement renommés pour la beauté de leurs formes, leur vigueur et leurs forces. Aussi les préfère-t-on aux bœufs pour la charrue et pour le trait. L'introduction des mérinos a puissamment contribué à la richesse des fermiers des Etats-Unis, et principalement de ceux de Pensylvanie. En 1803, le docteur Measse fit venir quatre de ces précieuses bêtes; le New-York et le Connecticut n'en possédaient alors que deux. La nature sèche du climat et la constitution montagneuse du sol sont assez propices à leur venue, et influent, principalement dans les districts de l'ouest, sur la finesse de la toison. Le seul comté de Washington exporte deux millions

de livres de laine par année. En croisant la race espagnole avec la saxonne, on a obtenu une variété de forme meilleure que les mérinos de notre Péninsule.

L'amélioration des bêtes à laine est due encore au croisement de la race anglaise Blackwell avec les moutons à longue queue de Tunis, dont deux avaient été envoyés, il y a trente ans environ, au gouvernement américain qui résidait alors à Philadelphie. Ces deux espèces engraissent beaucoup plus vite, et sont très estimées.

Le cochon a subi une transformation complète aux États-Unis, grâces à l'introduction des bonnes races et au soin qui préside aux accouplements. Au lieu de l'animal primitif à longues pattes, au ventre étroit, difficile à s'engraisser, vous en trouvez un autre à pattes courtes, au corps rond, qui se nourrit de trèfle et d'eau, qui devient énormément gras, et dont la chair a un goût très délicat lorsqu'il est enfermé en automne, et nourri avec du maïs, des pommes de terre et de la courge.

Le maïs, dont se sert le fermier américain pour engraisser les animaux, donne à celui-ci de grands avantages sur le fermier anglais, car il communique à la chair une saveur et une fermeté que ne peuvent donner ni l'herbe, ni les pommes de terre, ni les navets. C'est à cet aliment que l'on doit les veaux de 1,500 à 1,800 livres, qui sont vendus fréquemment dans les riches marchés des villes de l'Union.

Les pommes de terre constituent une partie des récoltes de la Pensylvanie, dans toutes les terres qui ne sont point exclusivement consacrées aux pâturages; et grâce aux soins des agriculteurs, les variétés actuelles sont infiniment meilleures que la primitive qui a contribué à répandre son usage, car il n'y a pas de table, riche ou pauvre, où l'on ne serve ce tubercule en abondance.

Je connaissais déjà le docteur Measse de réputation; ce monsieur avait eu même la bonté de m'envoyer à la Havane son ouvrage sur Philadelphie. Il s'occupe aujourd'hui d'un travail statistique sur l'État. Dans les entretiens que j'ai eus avec lui, il m'a témoigné le déplaisir qu'il éprouvait en lisant les écrits de quelques voyageurs qui payent par d'injustes critiques l'hospitalité qu'ils reçoivent ici, et m'a déroulé une foule d'observations judicieuses sur les difficultés immenses qui empêchent les étrangers de porter un jugement motivé sur les défauts de la civilisation américaine. Si je n'étais un des amis de la famille du docteur, j'aurais pu soupçonner que cette sortie m'était adressée comme conseil ou comme avis; mais il m'a semblé que ces paroles étaient un appel à mon impartialité contre les censures de la comédienne britannique. Quoique j'aie découvert ses intentions, je n'ai pu cependant partager toutes les idées du docteur, parce que la question m'a semblé fort délicate. Dans d'autres circonstances, je dirais hautement,

comme je l'ai déjà fait en présence de plusieurs Américains, que je ne sais ce que je dois regarder comme le plus ridicule, ou la puérilité des critiques de miss Kemble censurant une société digne du respect de tout homme sensé, ou la vanité d'un peuple qui s'arrête à de telles niaiseries. Il suffit de jeter avec rapidité un coup d'œil général sur cette fédération, de voir le progrès merveilleux qui s'est opéré dans son sein depuis le peu d'années qu'elle existe, ses admirables institutions comme nation libre, ses pas gigantesques dans la civilisation et l'industrie, les nobles et constants efforts qu'elle fait pour avancer dans les sciences, les bases durables du bien-être individuel qu'elle a sanctionnées, pour avoir une juste idée du ridicule et de l'impertinence d'une femme qui, n'ayant pas même l'instruction rigoureusement nécessaire pour juger de ce qu'il y a de solide et d'essentiellement bon chez les Américains, se plaît à les critiquer et à les déchirer pour des futilités qu'elle prétend qualifier de défauts. Pauvre dame, qui avez la bonhomie de reprocher de si petites choses à un pays constitué comme celui des États-Unis! Sans perdre le temps à les réfuter, je puis en dire autant des sarcasmes de miss Trollope.

J'ai passé fort agréablement la soirée avec les messieurs de la Société philosophique, et je me suis longtemps entretenu avec M. Duponceau. Malgré l'âge et les infirmités habituelles, quelle ardeur dans cette

âme généreuse pour les entreprises philanthropiques et le bien des peuples! En convenant avec moi des inconvénients du luxe et du développement que la civilisation a donné aux plaisirs bruyants et raffinés, il s'est plu à retracer le tableau flatteur des biens réels que les nations ont acquis. M. Duponceau pense qu'aujourd'hui l'espèce humaine, généralement parlant, est meilleure que dans l'antiquité, puisqu'on n'entend plus parler des horribles cruautés et des féroces excès du fanatisme, et que l'on aperçoit chez toutes les nations policées une certaine tendance vers l'utile, heureux précurseur d'un plus doux avenir. *L'homme s'est amélioré!* s'écriait en versant des larmes le respectable M. Duponceau. Qui serait tenté de lui répondre : *La société s'est corrompue?*

Enfin j'ai pris congé de mes amis de Philadelphie, qui se trouvaient là presque tous : je conserverai dans mon cœur le souvenir de leurs excellentes qualités.

11 juillet.

Avant-hier, nous nous sommes embarqués à Philadelphie, dans un bateau à vapeur où le bon M. Smith est venu nous accompagner. Nous avons quitté ce digne ami en lui témoignant toute notre affection, et nous sommes retournés sur le soir à New-York, par la même voie que nous avions suivie en allant.

Cette après-midi, nous avons été faire à Brooklyn un tour de promenade au milieu des rues plantées, solitaires et paisibles comme leurs habitants. De jeunes filles étaient aux fenêtres, lisant ou causant avec calme. J'ai beaucoup admiré cette sorte d'existence, cette simplicité de mœurs chez les femmes, qui, même au printemps de la vie, jouissent d'une liberté illimitée, qu'elles perdront dès que la galanterie s'introduira dans les relations ordinaires, et que l'amour viendra troubler la tranquillité de leurs âmes : je parle ici de l'amour comme d'une passion sociale, inséparable de la coquetterie chez l'un des sexes, et de la séduction chez l'autre. Quand cela arrivera (et malheureusement ce sera bientôt à New-York), les jeunes filles pourront dire adieu à la douce indépendance, adieu aux plaisirs innocents, adieu à la paix de l'esprit et à la pureté des pensées.

Du milieu d'un sentier qui longe la côte et domine la mer, le voyageur jouit d'un coup d'œil ravissant qui embrasse la ville, le port et les îles voisines. Le nombre de superbes bateaux à vapeur, qui se croisent rapidement dans toutes les directions, donne à cette marine un mouvement original, digne d'un habile pinceau. On trouve souvent, je n'en doute pas, de beaux ports et de magnifiques rades sillonnées de vaisseaux et de légères barques, mais rien ne saurait être comparé à la vie particulière que semblent communiquer à la baie de New-York ces élégants steam-

boats qui agitent avec bruit les vagues dans une atmosphère calme, où restent suspendus des nuages de feu et de fumée, comme marques de la puissance de la vapeur.

14 juillet.

Pendant mon premier séjour à New-York, j'ai réuni quelques notes sur les écoles du dimanche, et, afin de compléter mes connaissances sur l'éducation primaire, j'ai consulté divers documents.

D'après les écrits que je viens de compulser, l'autorité publique exerce dans le New-York une espèce de tutelle à l'égard des écoles primaires par l'entremise d'un surintendant. La législature a fondé une caisse spéciale pour les aider, mais n'a donné qu'une partie des fonds; car les plus grands frais pèsent en général sur les habitants et les parents des élèves. Les écoles publiques sont soutenues au moyen de trois classes de contributions: l'une décrétée par l'état, l'autre que les comtés s'imposent eux-mêmes, et qui atteint tous les particuliers; la troisième, que l'on peut appeler *volontaire*, comprend les rétributions que les parents remettent aux professeurs. Les 55 comtés sont divisés en 835 cantons ou districts d'écoles, qui sont surveillés par des commissaires chargés de l'examen pour l'admission des maîtres, et de distribuer les fonds du gouvernement. L'année dernière,

en 1834, 9,865 écoles reçurent, en qualité de secours, 316,154 piastres.

La caisse dispose de 1,791,322 piastres; avec les intérêts de ce capital, on distribue annuellement 100,000 piastres aux cantons, qui doivent s'imposer eux-mêmes pour une somme au moins égale.

Voici, d'après les meilleurs calculs, ce que coûtent les écoles de l'état :

Intérêts à 6 p. 100 de 2,116,000 piastres, valeur foncière. . . .	P.	186,960
Frais annuels de livres pour 531,240 élèves, à 50 centièmes chacun. .		265,620
Bois de chauffage.		95,800
Somme distribuée par les commissaires		316,154
Traitements des maîtres		398,137
Total	P.	1,262,671

Pour couvrir ces dépenses, l'état débourse, je l'ai dit, 100,000 piastres; la population générale des cantons 197,614, non compris 18,539 qui constituent le revenu des fonds particuliers de quelques-uns; les habitants contribuent encore par des impositions volontaires pour une somme de 398,137 piastres réservée aux maîtres. Le reste est donné par les parents et les tuteurs des élèves; de sorte que l'on peut dire que l'état verse pour l'entretien des écoles 1/12, les im-

pôts directs des cantons 2/12, les taxes volontaires 3/12, les pères et les tuteurs des enfants 6/12. Les 3/4 de la somme sont, comme l'on voit, payés volontairement par les citoyens.

Le nombre des élèves qui ont assisté aux écoles en 1834 était de 531,240; comparé au total actuel des enfants de 5 à 16 ans, et à la population générale de l'état, ce chiffre démontre que presque tous reçoivent de l'éducation, et qu'il y en a un d'enseigné par chaque 3,95 d'habitants. Les moyens d'instruction semblent s'être extrêmement répandus dans le New-York; cependant on a remarqué dans le système plusieurs vices provenant : 1° du modique traitement des maîtres, qui s'élève, terme moyen, à 12 piastres 1/2 tout au plus par chacun des huit mois que dure l'enseignement : ceci oblige à tolérer des précepteurs ignorants, qui suivent des méthodes imparfaites au préjudice des progrès; 2° de ce que la loi ne donne pas les moyens de retenir les élèves dans les écoles dès qu'ils sont inscrits sur les registres; car, puisque l'on accorde une espèce de prime pour chaque enfant catalogué, pourquoi n'ajoute-t-on rien en cas qu'il continue? 3° de ce qu'on manque d'encourager les progrès pour payer les écoles depuis qu'elles sont établies.

Les écoles de New-York sont à la charge d'une association spéciale, appelée *Société des écoles publiques,* qui nomme des commissaires pour la surveil-

lance. On a établi des écoles primaires où vont les enfants avant de passer aux écoles publiques. Dans les premières, ils apprennent l'alphabet, la lecture et à compter, puis les éléments d'arithmétique et de géographie, et les principes de conversation; les petites filles, un peu de couture. Quand les uns et les autres savent écrire sur l'ardoise, ils sont envoyés dans les écoles publiques, où à l'enseignement de la lecture on ajoute la signification des mots, la calligraphie, l'arithmétique, la géographie, l'usage des globes, le dessin des cartes, la grammaire anglaise, la composition et la déclamation, le tenue des livres, les éléments d'histoire et de mathématiques jusqu'à la trigonométrie plane. Les filles apprennent en outre le complément des ouvrages d'aiguille.

	Garçons.	Filles.
Il y a dans les écoles publiques et départementales primaires	5,316	4,508
Dans les écoles primaires .	1,427	1,404
Et dans les deux classes des enfants de couleur . .	611	631
	7,354	6,543

Le total des frais de ces écoles s'est élevé l'année derrière, 1834, à 115,519 piastres, sur lesquelles 36,947 pour les honoraires des maîtres et des aides, 6,541 pour livres, cartes et meubles, 2,685 pour combustible, etc.

La même caisse soutient encore la société des mécaniciens, l'asile des orphelins et les tuteurs de l'École libre africaine.

La Société d'affranchissement des esclaves a cédé l'an dernier à celle des écoles publiques tous les droits qu'elle exerçait sur les écoles des nègres, et a reçu, y compris la valeur de celles-ci, une somme de 12,130 piastres.

L'éducation secondaire, qui se fait dans les colléges, est confiée aux soins d'une corporation appelée *Université de l'état de New-York*, qu'il ne faut pas confondre avec celle de New-York établie depuis peu et classée au rang de collége. Cette association est composée de vingt et un membres, appelés *régents*, au nombre desquels sont toujours le gouverneur de l'état et son lieutenant. Elle est chargée de l'inspection et de la surveillance des colléges, de la distribution annuelle des secours, de donner les diplômes, et de faire des rapports annuels à la législature. Tout établissement littéraire qui veut jouir des bienfaits de cette société, revêtir un caractère public, doit solliciter et obtenir, par l'entremise de l'université, des lettres d'incorporation. Au surplus, on reconnaît la liberté de fonder des écoles et des colléges sans autorisation de la part du gouvernement ; mais ces maisons ne sont considérées que comme des établissements particuliers : le nombre en est très-considérable à New-York et dans les autres comtés.

L'université, d'après son dernier rapport, comprend six grands colléges, notamment celui de médecine et de chirurgie de l'ouest, l'institution des sourds-muets, et 68 académies, sans compter l'université de New-York et le collége de médecine et de chirurgie de la même ville. Il y avait dans les colléges dont je viens de parler, et dans 63 desdites 68 académies, l'année même où ce rapport a été fait, 5,296 élèves, parmi lesquels 3,741 ont constamment suivi les cours de quatre mois. Les régents ont distribué en secours une somme de 12,000 piastres, ce qui donne, pour les frais d'un jeune homme qui étudie les branches élevées de l'éducation anglaise, 3 piastres 21 cents. Le fonds permanent s'élève aujourd'hui à 561,472 piastres, et consiste en édifices, livres et l'attirail des académies. Le revenu produit par les pensions est de 73,472 piastres, le nombre des professeurs de 217, leurs appointements de 68,924 piastres.

Dans les colléges et les académies, on enseigne l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie, la grammaire anglaise, la bonne prononciation, la composition, la déclamation, la géographie, la physique (qu'on appelle du nom de *philosophie naturelle*) et l'histoire générale. Dans un grand nombre, on enseigne, en outre, les principes d'astronomie, la chimie, l'histoire des États-Unis, la logique, la philosophie morale, la rhétorique, la tenue des livres, l'arpentage, la langue française et la musique; dans quelques-uns, les mathematiques

transcendantes, l'architecture, la biographie, la chronologie, l'histoire naturelle, la navigation, la technologie, la statistique, le dessin et l'art de professer.

Le prix que paient les élèves varie selon les maisons et les districts. Ils sont indiqués sur le rapport que je consulte (1), et paraît être de 16 à 20 piastres par année scholaire, terme moyen ; de 3 piastres 1/2 à 5 pour les cours ordinaires, et de 4 à 5 pour les accessoires.

L'ignorance de quantité d'instituteurs primaires a donné l'idée de créer des établissements pour les former. De tous les plans proposés, on s'est arrêté à celui de doter de 500 piastres une académie dans chaque district sénatorial, pour l'achat des livres et instruments à l'usage de ceux qui se destinent à l'enseignement.

Le programme embrassera :

La langue anglaise, l'écriture et le dessin ;

L'arithmétique et la tenue des livres ;

La géographie et l'histoire générale combinées ;

L'histoire des États-Unis ;

La géométrie, la trigonométrie, l'arpentage et la géodésie ;

La physique et les éléments d'astronomie ;

La chimie et la minéralogie ;

(1) *Annual Report of the Regents of the University of the State of New-York.* — 1835.

La constitution des États-Unis et du New-York ;

L'étude des statuts et des devoirs des fonctionnaires publics ;

La morale et la philosophie intellectuelle ;

L'art de professer.

Les cours, au nombre de deux par an, seront de quatre mois, et l'enseignement sera donné en trois ans (1).

Il me semble que l'on a trop abrégé le temps consacré à acquérir tant de connaissances, pour des hommes destinés surtout au professorat ; car je ne crois pas qu'il soit possible de les apprendre à demi. Une instruction superficielle est plus nuisible qu'une instruction incomplète, et c'est à ce vice que l'on peut attribuer les maux dont les maîtres sont causes dans l'Union. Si le nouveau système adopté ne corrige pas cette faute, la corporation qui est à la tête des études publiques ne devra rapporter qu'à elle-même les mauvais résultats que je cite.

Le même défaut a été reproché, avec raison, aux écoles primaires. On y enseigne en peu de mois, mais mal. Trouve-t-on en effet aux États-Unis beaucoup d'instituteurs capables de professer les diverses connaissances que comprend le plan des écoles ? Ne serait-il pas plus sage d'enseigner moins et bien ? Ne

(1) *Annual Report of the Superintendent of Common Schools*, etc.— 1835.

vaudrait-il pas mieux, lorsqu'un établissement normal n'a pas fourni assez de précepteurs capables, réduire l'éducation primaire à ce que savent ceux dont on peut disposer? A quoi sert de désigner sur le programme d'autres éléments de mathématiques que l'arithmétique, ou la composition anglaise, la géographie, le dessin, si la plupart des maîtres ignorent tout cela? Ne serait-il pas plus raisonnable de donner de bonnes leçons de lecture, d'écriture et de calcul; d'inculquer, au moyen d'un catéchisme, les maximes de la morale chrétienne, et avec les livres de classe les premiers rudiments de l'histoire du pays, de sa topographie, de sa population, de son industrie, à la portée des jeunes intelligences? Enfin, pourquoi forger des cadres impraticables, ou, ce qui est encore pire, qui ne peuvent être réalisés que d'une manière très-superficielle? Je pourrais faire les mêmes observations et les mêmes critiques au sujet des colléges et des académies. Vous n'entendez parler, dans les programmes, qu'anatomie, chimie, botanique, etc., et la plupart des institutions manquent totalement des moyens d'enseigner ces matières, sans parler de la capacité fort douteuse des professeurs.

Heureusement que les vices que je viens de signaler ont été relevés par une foule d'écrivains distingués, et que le public est disposé à les corriger. On cherche de toutes parts à former des maisons pour les instituteurs des deux sexes. A Jackson-Ville, dans

l'Illinois, on a fondé un établissement pour l'éducation des maîtres, composé d'hommes qui y ont été excités par le triste aspect des écoles de l'ouest; et la législature a assigné 200 piastres par an à chaque collége destiné à l'enseignement de quelques sciences spéciales aux élèves qui y consacrent leurs études. L'état de l'Ohi a déjà fait un pas honorable en nommant une commission de cinq membres chargée, le premier mardi de chaque mois, d'examiner les maîtres qui se présentent pour tenir les écoles de chaque comté: ce jury ne délivre de certificat que lorsqu'il est convaincu de la capacité morale et intellectuelle des candidats, sans jamais étendre leur privilége à plus de deux ans. La commission choisit, dans chaque comté, une dame pour l'examen des maîtresses. Au comté d'Essex, dans le Massachusetts, il y a une association d'instituteurs occupés à réformer les méthodes d'enseignement, et dont les résultats indirects ont pour but d'ennoblir le caractère de la profession. L'extrait de la séance que cette société a tenu l'an dernier à Topsfield (1), donne une idée des avantages qu'on en peut retirer et de l'importance des matières qu'on y discute.

La nécessité et, si j'ose le dire, l'urgence qui force à s'occuper des instituteurs paraîtra plus pressante si l'on considère que, malgré le progrès de l'ensei-

(1) *Annals of Education.* — Feb. 1835.

gnement primaire aux États-Unis, pendant les dernières années, il faut encore des écoles pour plus d'un million d'enfants, principalement dans les états du sud et de l'ouest; que le nombre de ceux qui sont sans instruction augmente tous les ans dans la proportion de 78,000; qu'outre les maîtres actuels, on a besoin d'un renfort annuel de 2,500; que la plaie de l'ignorance augmente avec l'entrée de plus de 150,000 étrangers, dont la plupart, ainsi que leurs enfants, sont dépourvus de toute science; enfin, que dans la Pensylvanie seule, comme je l'ai déjà dit, les deux tiers de la jeunesse ne reçoivent aucune éducation.

En présentant ce tableau, je ne veux pas m'ériger en critique, mais seulement démontrer la nécessité des nobles efforts que l'on tente pour parer au mal. Je sais que cette peinture perdrait beaucoup de sa teinte mélancolique, si j'offrais en parallèle le raccourci de ce qui se passe dans la majeure partie des nations de la vieille Europe; mais mon but n'est pas d'établir des comparaisons, et le peuple américain n'aura pas recours à ce moyen trompeur pour chercher à s'abuser sur le système et l'étendue de l'instruction publique. Je sais aussi que les mères suppléent, par la pureté de leur âme et la variété de leurs connaissances sur plusieurs points de science et de littérature, à ce qui manque au programme des classes et à la capacité des instituteurs. Enfin, je dois prévenir que les vices dont je parle ne ressortent qu'aux yeux des per-

sonnés qui approfondissent la situation de l'enseignement, et qui disposent de tous les moyens de connaître l'état des écoles et des colléges ; mais je doute qu'il y ait au monde une nation où les éléments de l'instruction soient plus disséminés. Il est très-rare de rencontrer ici, excepté parmi les étrangers émigrés, un individu qui ne sache lire, écrire et compter. Le goût de la lecture est répandu d'une manière étonnante : je ne citerai pas les cafés, les cabinets, les hôtels où l'on voit des lecteurs à toute heure ; je ne répéterai pas ce que j'ai vu dans les bateaux à vapeur et les diligences, où hommes, femmes, enfants, lisent sans cesse. Ce qui m'a le plus frappé, c'est que dans les marchés, les endroits publics où l'on ne passe que quelques heures, chacun cherche dans la lecture des journaux un moyen de s'instruire et de se distraire : c'est ainsi que les Américains offrent aux étrangers un tableau neuf et curieux du commerce allié à l'instruction. Cet amour général pour la lecture est ce qui soutient tant d'écrits périodiques. Dans l'état de New-York, on en compte 260 ; et dans la ville seule, 65, à part les *Magazines*, 15 quotidiens, 11 demi-hebdomadaires, 31 hebdomadaires, 3 demi-mensuels et 5 mensuels. Pour ne pas citer les autres villes populeuses, je ne parlerai que de Homer, simple village du même état, qui, n'ayant qu'une population de 3,000 personnes, reçoit 450 exemplaires de journaux hebdomadaires, 506 de mensuels, 115 de *Magazines*,

450 du *Temperance Recorder*, 28 du *Children's Magazine*, et 8 du *Parley's Magazine*. Dans ce petit bourg, il y a 2 académies et 32 écoles publiques.

Mais, dira-t-on, peut-être que tous les écrits périodiques des États-Unis ne contiennent pas de sujets instructifs? Ce n'est pas là la question; je n'ai voulu démontrer pour le moment que la généralité de l'amour de la lecture dans ce pays. Plût à Dieu que je pusse en dire autant de mon infortunée patrie!

Parmi les innovations utiles indiquées sur le programme de certains colléges, il faut placer en première ligne celle des arts mécaniques, idée féconde en heureux résultats; car, 1° elle procure aux élèves une distraction après les études; 2° elle contribue à conserver la santé que des occupations sédentaires pourraient altérer; 3° elle offre un moyen d'existence qui ennoblit l'âme en inspirant de beaux sentiments d'indépendance fondée sur les propres forces et les ressources de l'homme; 4° elle détruit, partout où il est enraciné, le préjugé mortel qui tend à avilir les professions mécaniques; 5° enfin elle diminue, par le produit du travail manuel, le prix de la vie et les frais de l'enseignement des élèves pauvres.

Ce système a été appliqué avec succès dans le collége de Waterville, de l'État du Maine. Plus de la moitié des élèves travaillent trois heures par jour dans les ateliers; et ce qu'ils gagnent varie de 50 cents à 2 piastres 50 cents par semaine, selon leur habileté. Il ré-

sulte que, terme moyen, ils balancent avec leurs ouvrages les frais de nourriture, qui se portent régulièrement à une piastre chaque semaine.

Dans les états du sud, le préjugé qui défendait aux blancs d'exercer des professions mécaniques commence à se dissiper. La paroisse Concordia de la Caroline du nord a acheté une ferme à l'ouest de l'État pour fonder une école industrielle. Chaque élève est obligé de travailler aux ateliers ou aux champs, comme moyen de conserver la santé, d'augmenter les forces et de se créer des ressources d'économie.

Afin de remédier aux maux inévitablement attachés à la vie sédentaire, on a organisé sur un plan semblable le collége de Bristol et celui de Sud-Hanovre, à Indiana. Cette institution, qui a pris naissance sous une cabane de bois, est maintenaut située dans un vaste édifice qui contient 200 élèves et 6 maîtres dont la santé n'a pas été altérée, lors même que le choléra sévissait aux environs d'une manière alarmante. Les tuteurs assurent que les ateliers occuperont 50 ou 60 élèves deux heures par jour. Ceux qui sont laborieux peuvent gagner de 10 à 15 piastres dans la durée des cours; les plus habiles, davantage. Les dépenses ne dépassent pas une piastre par semaine pour chacun. Les articles que le docteur Blythe, président de ce collége, a publiés dans le *Standard* de Sud-Hanovre, démontrent que les professions mécaniques font plier les jeunes gens à des habitudes d'industrie et d'économie, dé-

veloppent et fortifient les sentiments d'indépendance, conservent la santé, augmentent les forces et relèvent le génie.

Le séminaire des instituteurs de Madison, dans l'Indiana, renferme 30 élèves qui payent leurs dépenses par le travail, sans que leurs études en souffrent.

Dans l'Ohio, le collége Réserve, composé de 84 élèves, possède des ateliers où vont s'occuper ceux qui le désirent. On en voit à qui cet exercice procure la santé ; d'autres chez qui il développe les facultés de l'esprit, douce compensation de deux heures d'activité corporelle; il en est encore qui ont diminué par ce moyen le prix annuel de la pension, qui coûte 130 piastres.

Le collége Marion, dans le Missouri, exige 70 piastres pour frais de nourriture et d'instruction. Chaque élève doit mettre la main à l'œuvre : en travaillant trois heures par jour, soit dans les ateliers, soit aux champs, il peut gagner de quoi couvrir la plus grande partie de la somme. Trois personnes connues par les bienfaits qu'elles répandent, ont doté cette institution de 5,000 acres de terre, et se sont chargées de les préparer à la culture.

Ces faits, ajoutés à bien d'autres que je pourrais citer, démontrent que si le système d'enseignement n'est pas exempt de vice, que si l'instruction n'est pas assez généralisée, les Américains ont la noble franchise de l'avouer, et sont assez bons patriotes pour chercher à en réformer les défectuosités.

15 juillet.

La valeur des propriétés du New-York s'élève, d'après les meilleurs calculs, à 459,673,135 piastres. Les revenus viennent des ventes de terres, des droits de transport par les canaux, etc. Les ventes ont produit 195,470 piastres, et les droits de transports 1,463,715. Les revenus de la cité de New-York se sont portés l'année dernière à 1,472,258 piastres, qui ont été dépensées pour les établissements de bienfaisance, pour l'éclairage, la propreté des rues, la surveillance de nuit, etc.

Le fonds des 90 banques en activité est estimé à 34,781,460 piastres. Il y a dans la ville 14 sociétés d'assurances maritimes, avec une valeur de 4,550,000 piastres, 29 d'assurances contre l'incendie, avec 10,450,000 piastres, sans compter 27 compagnies qui existent en dehors, avec 4,501,731 piastres de capital.

La prospérité des moyens et des ressources de l'État comme de la ville de New-York permet aux citoyens de former de grandes entreprises d'utilité publique. Je n'en citerai que deux pour donner une faible idée de la grandeur de l'échelle des plans que l'on met en exécution dans ce pays : le chemin de fer de New-York au lac Érié et l'aqueduc destiné à conduire de l'eau potable à la ville.

La construction du canal Érié a été pour le New-

York et la ville maritime de ce nom, d'une importance commerciale que les autres états ne sauraient regarder avec indifférence. C'est ce qui, en excitant une noble rivalité, a donné naissance aux ouvrages dont j'ai déjà dit quelque chose, et qui ont été soutenus par la législature de Pensylvanie, de Maryland et de Virginie, pour ouvrir sur l'Atlantique divers débouchés aux produits des riches contrées de l'ouest, et détourner de New-York une partie du commerce que cette dernière ville faisait presque exclusivement au moyen de son canal. Mais, sans parler du préjudice direct que les concurrences ont porté à cette capitale, l'accroissement qu'a pris le commerce, et l'intensité du froid qui se fait sentir dans l'état de New-York, augmentaient la nécessité d'établir de nouvelles communications avec les districts de l'ouest, soit parce que le canal est insuffisant, soit parce que sa navigation est interrompue en hiver.

Pour parer à ce premier inconvénient, on a dressé dans la dernière session de la législature un acte qui ordonne l'élargissement du canal Érié (11 mai 1835) et la construction de doubles écluses. La commission s'est réunie le 30 juin, et vient de stipuler, le 3 de ce mois, un accord par lequel il est convenu, entre autres choses, 1° que cet élargissement aura jusqu'à 60 pieds de surface, 6 de profondeur, et 2 à 1 d'inclinaison sur les bords; 2° que les écluses auront 105 pieds de long et 15 de large; 3° que l'on donnera

au moins 40 pieds aux aqueducs ; 4° que les travaux commenceront immédiatement entre Albany et Syracuse.

Voyons maintenant quel est le remède que l'on appliquera au chômage causé par les gelées. Le canal Érié n'est pas navigable ordinairement depuis le 20 novembre jusqu'au 20 avril ; tandis que les canaux de Pensylvanie sont ouverts depuis le 10 mars jusqu'au 25 décembre : ce qui donne à ceux-ci un avantage de deux mois et demi, précisément au printemps et en automne, époque si précieuse pour le commerce. Bien plus, les glaçons amoncelés dans le port de Bufalo pendant les mois de mars et d'avril, même après l'ouverture du canal, interrompent encore les communications; tandis qu'à Pittsbourg la navigation de l'Ohio est parfaitement libre, et que Philadelphie reçoit les produits de l'ouest par la ligne des canaux et chemins de fer que j'ai mentionnés plus haut. On songe aujourd'hui à agrandir tous ces moyens, en ouvrant des communications entre Pittsbourg et le port de Cleveland sur le lac Érié, par des canaux latéraux et des rails dans l'état de l'Ohio : ce qui privera New-York d'une grande partie du commerce que fait cette ville exclusivement avec les districts du nord de l'état et avec ceux d'Indiana, d'Illinois et de Michigan.

De toutes ces considérations, et de quelques autres raisons qu'il serait trop long d'exposer, on a conclu

qu'il est urgent de construire un chemin de fer de New-York au lac Érié. En 1832, l'on a accordé des lettres d'incorporation à une compagnie qui voulait entreprendre cet ouvrage, et l'on offrit en outre des secours abondants et le crédit de l'état. Les années d'après, cette affaire fut appuyée de nouveau par différentes mesures; mais jusqu'à présent on n'a pas encore déterminé, d'une manière certaine et explicite, le complément des ressources qui seront nécessaires pour soutenir et aider la compagnie dans l'exécution d'un projet si vaste.

D'après les devis et les plans, il est démontré qu'un chemin de fer, de la rivière d'Hudson au lac Érié, d'une étendue de 483 milles qui pourraient être réduits à 460, et parcourus en moins de 48 heures, devra être fini en cinq ans, au prix de 4,762,000 piastres, à une seule voie et le chemin nivelé pour deux (1). Le crédit et les secours prêtés par l'état, les souscriptions que la compagnie a recueillies, et les donations de terrains le long du rail, permettront de commencer bientôt.

Ce chemin passera par les villes de Rockland et d'Orange; profitant des pentes douces de la Delaware,

(1) *Voyez*, à ce sujet, ce qu'un journal américain rapporte d'une machine locomotive dont la vitesse est de un mille par minute : « Par ce moyen, on pourra, après avoir déjeuné à » New-York, dîner à Bufalo et aller le jour suivant à Détroit, » à Michigan, à une distance d'environ 800 milles. »

de la Susquehanna et de l'Alleghanys, il traversera les vallées fertilisées par ces rivières. Les pentes n'auront que de 5 à 30 pieds d'élévation par mille, et ne dépasseront 60 qu'en cinq endroits. A 4 milles du lac Érié, il y aura un plan incliné, que l'on évitera quand on voudra (1).

A cet immense réseau viendront se joindre des canaux et des chemins que l'on rendra tributaires de la nouvelle entreprise. Dans l'ouest du comté d'Orange, il aboutira au canal de la Delaware à l'Hudson, que nous avons déjà décrit ; dans le comté de Brown, au canal de Chenango, ramification du grand Érié, qui va d'Utique à la Susquehanna. Dans le comté de Tioga, il embranchera le canal de Chemung, qui unit la rivière de ce nom avec le lac Séneca; dans le comté de Delawarre, il se joindra à un bras qui conduira jusqu'à Delhi ; dans le comté de Otsego, il communiquera par une autre saignée avec la vallée de Una-

(1) Le numéro du 5 septembre de l'*American Rail-road Journal*, publié dans les derniers jours de mon séjour à New-York, a annoncé qu'on allait construire immédiatement, le long de la vallée de la Delaware, une quarantaine de milles de chemin de fer, et que 35 autres, à l'est de la montagne Shawanghunk, seraient prêts au printemps prochain. Le plan incliné et la machine stationnaire que l'on croit nécessaires pour vaincre l'élévation de 100 pieds qui se trouve aux environs du lac, seront évités par une tonnelle d'un demi-mille, estimée à 15,000 piastres, mais qui, en dernière analyse, offre de véritables économies.

dila à Utique, opération utile pour laquelle des lettres d'incorporation ont été accordées et des fonds réunis. Une autre ramification, en traversant la vallée de la rivière d'Onondaga et le comté de Cortland communiquera avec les salines de Syracuse. A Oswego, le chemin de fer qui est déjà terminé jusqu'à Itaque, réunira la ligne principale avec le pays fertile qui avoisine les lacs Cayuga et Séneca, et sera abouché par la navigation des bateaux à vapeur sur la Susquehanna avec la vallée de Wyoming et les contrées charbonnières de Pensylvanie. Si l'on prolonge cette voie de quelques milles de rails, de Rochester à Dansville par exemple, elle coupera le nouveau chemin de fer établi dans le comté de Stewben ; dans celui d'Alleghanys, il interceptera le chemin projeté entre Rochester et d'Olean ; enfin, en se joignant dans le comté de Cataraugus avec la rivière d'Alleghanys, il ouvrira une communication directe entre New-York, les districts et les cités populeuses de la vallée de l'Ohio. En même temps, on pourra par le même moyen assortir en quarante-huit heures les ports de Dunkerque et de Portland dans le lac Érié; et profitant de l'Alleghanys, dont la navigation est déjà libre au mois de février, et avec les bateaux à vapeur en toute saison, le marché de New-York assortira les villes de Pittsbourg, Cincinnati et autres de la vallée de l'Ohio, avant l'ouverture des canaux de Pensylvanie. Ces avantages extraordinaires, unis à ceux de la défense du territoire, en

ouvrant des moyens de communication entre l'Atlantique et les frontières avec une rapidité sans exemple, présentent un ensemble tel qu'on ne saurait en calculer l'immensité. Je me suis étendu sur cette description afin de citer un exemple de la grandeur et de l'influence des projets qu'entreprennent les habitants et les autorités de cette contrée vraiment prodigieuse.

Le second travail dont je veux parler, est la conduite des eaux de la rivière de Croton, dans le comté de Westchester jusqu'à New-York, dont elle est éloignée de 41 milles. Cette œuvre est purement municipale. L'eau arrivera, par un aqueduc fermé et des tuyaux de fer, jusqu'à la colline de Murray, située à 38 milles. L'aqueduc et 167 milles de tuyaux pour la distribution dans les faubourgs, coûteront 5 millions et demi de piastres. La Croton peut fournir 30 millions de gallons par jour. La pente du terrain est de 15 pouces par mille depuis la rivière jusqu'à la colline, qui dépasse de 7 pieds les édifices les plus élevés de la ville, et d'environ 115 la marée haute. Il résulte de l'évaluation que l'on a faite, que la facilité de se procurer de l'eau coûtera à chaque famille 8 piastres par an : ce qui donnera à la ville un revenu de 310,516 piastres. L'exécution de cette vaste entreprise a été approuvée et décrétée au moins de mai dernier (1).

(1) Les personnes qui désireraient avoir de plus grands détails peuvent consulter la collection des actes et rapports du conseil de New-York. — 1835.

16 juillet.

Ce matin, je me suis embarqué avec quelques amis sur le bateau à vapeur qui va journellement à la Pénitentiaire de Sing-Sing, assise aux rives de l'Hudson, et que depuis longtemps je désirais visiter. La manière dont cette maison a été bâtie est empreinte d'un tel caractère d'originalité et de hardiesse, qu'on aurait peine à le croire, si ce n'était un fait récent. La ville de New-York fit d'abord construire la grande Pénitentiaire d'Auburn, qui, en peu d'années, devint insuffisante; bientôt on se détermina à en fonder une autre dans un endroit plus rapproché, et l'on choisit Sing-Sing, ou *Mount Pleasant,* soit à cause des carrières de marbre qui s'y trouvent, soit à cause de la facile communication qu'offre la rivière du Nord. M Elam Lynds, alors directeur de la prison d'Auburn, prit avec lui cent condamnés et les transporta à Sing-Sing, où il n'y avait ni bâtisse pour les loger, ni huttes pour les mettre à l'abri de l'intempérie de la saison. Dans cette solitude champêtre, sans autre moyen de défense que le respect qu'il s'attirait par la fermeté de son caractère, et comme s'il eût dirigé l'établissement d'une colonie pacifique, il entreprit la construction de l'édifice qui devait enfermer les prisonniers eux-mêmes. Les travaux durèrent quelques années, durant lesquelles le nombre des condamnés augmenta sensible-

ment; et ce qui m'étonne, c'est que pendant tout le temps où M. Lynds n'avait à sa disposition d'autres moyens de discipline que le silence et le travail, la volonté d'une seule tête a suffi pour conduire tant de repris de justice sans qu'on ait eu à déplorer le moindre attentat ou le moindre excès. La partie principale de la Pénitentiaire de Sing-Sing fut terminée en 1828, et dès-lors habitée.

La ville n'est qu'à une distance de 33 milles, que nous avons parcourus sur le bateau, admirant les bords de la rivière, tantôt escarpés et arides, avec leurs formations de trapp à couches verticales, sur la rive droite, tantôt onduleux, gracieux et peuplés de villes sur la rive gauche. En approchant de *Mount Pleasant,* le paysage devient à chaque instant plus sauvage et se termine enfin par une montagne coupée de carrières dans le site où s'élève la prison. On aperçoit au bas cet édifice, imposant par son étendue et sa simplicité, baigné, en quelque sorte, dans les eaux du fleuve. Quoiqu'il y ait un quai, les bateaux ne s'arrêtent pas, et vont déposer les voyageurs au village. Nous avons gravi escarpements et rochers; et dirigés vers le haut de la montagne, nous sommes descendus à la prison. Du côté des terrasses, la façade est simple et uniforme, c'est une grande muraille percée de cinq rangs de petites fenêtres. Le corps-de-garde est placé sur une des élévations qui dominent la prison, afin que les soldats puissent surveiller les condamnés oc-

cupés dans la cour extérieure aux carrières voisines.

Nous avons vu d'abord le grand corps cellulaire qui contient mille cachots en cinq étages. Autour règne une large galerie qui l'isole et les cinq lignes de fenêtres qui donnent la lumière et la ventilation nécessaires. Dans la même galerie sont les poëles, dont les tuyaux parcourent ce vaste édifice, de 484 pieds de long et 44 de large. Les portes des cellules se ferment en les poussant, et une barre de fer qui court sur les cadres permet d'en fermer vingt-cinq à la fois par le seul mouvement du levier de l'extrémité.

Les détenus étaient dispersés dans les carrières, les ateliers de scieries de marbre, de charpente, de serrurerie, de tissanderie, etc. Au coup de cloche, ils se sont rangés par sections dans la grande cour et se sont dirigés par files simples, les uns collés contre contre les autres, vers l'intérieur de la bâtisse cellulaire, et sont passés par devant la cuisine, où ils prenaient leur ration; puis ils ont monté les escaliers dans le même ordre et sont entrés dans leurs chambres respectives. Au premier coup de sifflet donné, ils ont tous retiré la porte sur eux et ont laissé passer une main entre les barreaux du guichet. Le gardien a poussé le levier qui fait glisser la barre de fer et fermé tout une ligne de portes. A la cour, lorsqu'ils se réunissent dans les rangs, et en entrant dans la prison, le gardien compte les prisonniers qu'il surveille; après leur entrée dans les cachots, il examine

pour la troisième fois s'il en manque quelqu'un. La revue terminée, chaque garde va l'annoncer à l'employé principal. Enfin, on ferme les portes extérieures, tandis que mille individus environ sont à dîner sans prononcer un mot, sans occasionner le moindre bruit.

L'aspect de ce grand et pacifique édifice, inondé de criminels soumis aux règles rigoureuses d'un silence que nous n'aurions pu concevoir si nous ne l'avions observé de nos yeux, a laissé dans notre cœur une vive impression. Nous ne savions qu'admirer le plus de ce silence absolu ou de cet ensemble de conditions qui supposent que les employés remplissent strictement leurs devoirs. Nous avons vu défiler 800 condamnés, robustes et vigoureux, dirigés par une demi-douzaine de gardiens. Un seul choc, un seul mouvement aurait pu annihiler la faible troupe de surveillance; mais cette idée qui vient naturellement à l'esprit des visiteurs et dont l'exécution paraît si facile, est malgré cela impossible à réaliser; ce qui le prouve, c'est qu'elle n'a jamais été tentée. On a vu plusieurs cas d'évasion, des résistances particulières, soit au travail, soit à d'autres règles de discipline, mais jamais un soulèvement, pas même une tentative. Quel est donc ce mobile prodigieux et secret qui met un frein à tant de criminels pourvus d'instruments qui pourraient devenir entre leurs mains des armes terribles? Quelle est cette cause occulte qui les empêche de

tenter, en égorgeant les gardes, une évasion qui serait favorisée par la solitude des lieux qu'ils habitent? Cet agent n'est autre chose que la règle sévère du silence, sans laquelle le système pénitentiaire est irréalisable, et tout espoir d'éviter la corruption des détenus chimérique. Le prisonnier isolé ne peut compter que sur ses efforts partiels, et ignore s'il trouvera dans chacun de ses compagnons un appui ou un obstacle, un bras qui l'aide, ou une main qui le retienne : ce doute et cette crainte sont partagés par tous ces hommes, et brisent leur force physique et leur énergie morale, qui deviennent, par l'obligation du silence, comme une partie des rouages d'une machine dont le mouvement est la voix du directeur, à laquelle chacun doit obéir toute la journée dans les ateliers. Cependant arrive l'heure mélancolique du recueillement, et cette unité disparaît, la condamné reprend alors son existence individuelle; mais il a dans sa cellule un compagnon inflexible et inséparable qui l'empêche de concevoir de téméraires projets et l'idée de les exécuter. Ce compagnon c'est la *conscience*, forte et puissante dans la solitude, qui laisse en repos l'imagination du criminel pendant les heures d'occupation, mais qui l'assiége la nuit, en lui rappelant ses méfaits, son infortune, les désagréments qu'il cause à sa famille, les pleurs de sa femme, la misère de ses enfants. Pour se réconcilier avec ce juge sévère et se le rendre supportable, il ne songe pas à de nouveaux

crimes; et convaincu de son impuissance et des malheurs qui pèsent sur son existence et celle des êtres innocents qu'il chérit, son ame se radoucit et revient à des sentiments plus tendres. Il reconnaît la nécessité de corriger les vices de son cœur, et retrouve l'espoir de devenir un jour honnête homme, chef d'une famille heureuse, qu'il doit soutenir et élever en exerçant la profession qu'il aura apprise dans son mauvais destin, en pratiquant les maximes de morale qu'on lui a inculquées. Dès qu'un rayon d'espérance a pénétré dans la cellule, l'imagination du prisonnier l'accueille et le caresse; la conscience, naguères son juge et son bourreau, se transforme en ange de paix; dès-lors il ne regarde plus le cachot avec horreur et les gardiens avec haine : il considère la prison comme une école de réforme, et le temps de sa condamnation comme une époque transitoire entre une vie orageuse et une existence tranquille; enfin les surveillants comme les auteurs de sa conversion. Au milieu de ces pensées survient le sommeil consolateur de l'infortune, il s'y abandonne avec plus de douceur; et lorsque le matin il entend la cloche qui l'appelle au travail, il se lève avec résignation, et va aux ateliers comme si l'œil du surveillant ne le regardait pas.

Telles sont, je m'imagine, la vie et les réflexions des prisonniers américains. Cette régularité, cette application au travail, les rapports des employés, et le fait remarquable qu'il n'y a pas un seul exemple de

soulèvement, tout vient à l'appui de mon opinion. Ma femme et les amis qui m'accompagnaient dans cette visite, ont reconnu avec moi qu'aucun des prisonniers n'avait, ni sur la physionomie, ni dans les manières, rien du criminel. La sérénité de la méditation se montre sur leur visage, la résignation dans leurs regards, l'obéissance dans leurs actions; en les examinant de près, on ne conçoit plus la crainte que leur nombre et leurs forces peuvent faire naître.

L'ordre qui règne dans tous les départements, la propreté générale, la modération des employés, la bonne qualité de la nourriture, la distribution des travaux économiques, la visite de l'hôpital et de la chapelle, ont fait l'objet de nos observations le reste du temps.

La ration de chaque détenu se compose de 16 onces de bonne viande sans os, ou 12 onces de porc, de 8 onces de farine de seigle et 12 de maïs, avec un demi-quarteron de mélasse. Par chaque cent rations, on donne 4 mesures de seigle pour le café, 2 bouteilles de vinaigre, 2 onces de poivre et 3 boisseaux de pommes de terre, pendant dix mois de l'année, et depuis le 15 juin jusqu'au 15 août, 40 livres de riz. Le poids total de chacune de ces portions, y compris le pain pétri avec les farines dont nous avons parlé, est de 6 livres 9 onces.

L'aumônier préside l'école du dimanche, à laquelle assistent plus de 100 détenus, qui ont fait ces der-

nières années des progrès étonnants. Quant à l'instruction religieuse, ils apprennent tous les jours un verset de la Bible, et le dimanche le prêtre prend pour sujet de sa prédication l'ensemble des versets appris pendant la semaine.

Divers documents que l'on m'a donnés dans la prison, m'ont mis à même de connaître les recettes et les dépenses, les devoirs des employés et des détenus, réduits à trois préceptes : *application au travail, obéissance sans bornes, silence inviolable.* En cas de résistance, on a recours au fouet, châtiment que l'on inflige au moment où la faute est commise, comme le seul mode efficace pour maintenir la discipline indispensable dans les prisons. Les opinions sont partagées sur la nécessité de ce moyen violent de répression, et l'exemple de quelqnes pénitentiaires où il est entièrement proscrit, semble corroborer les sentiments de ceux qui le désapprouvent. Malgré cela, avant de décider cette question, il convient d'entendre les raisons des deux camps, de comparer les indications fournies par l'expérience des directeurs des grandes pénitentiaires où le châtiment corporel est employé, avec ce qui se passe dans les petites où il est prohibé.

Voici des documents statistiques sur les prisonniers, les dépenses et les recettes de l'année dernière, commencée en octobre 1833 et finie en septembre 1834 :

Détenus écroués en 1833. . . .		811
Entrés en 1834 . , ...		258
Total . .		1,069
Sortis dans la même année, pour fin de peine	155	226
Par grâce	53	
Morts	18	
Restés en 1835		843
Les recettes se sont élevées à		P. 76,991
Les dépenses à		55,594
Profit. .		21,397
On a employé, en outre, 9,390 piastres à l'entretien des femmes écrouées dans la prison de Bellevue, à New-York, 2,063 en matériaux pour les bâtiments de Sing-Sing, et 404 pour conduire des détenus à Auburn : ce qui fournit un total de		11,857
Qui, déduction faite des frais antérieurs, donne un bénéfice net de . . .		9,540
En ajoutant à ce chiffre ce qui restait de l'année précédente		4,541
On trouvera une somme de		P. 14,081

mise en caisse.

L'espoir que l'on avait conçu que cette prison couvrirait par le travail des condamnés les frais d'entretien, est aujourd'hui plus que réalisé; et si l'on n'a pas obtenu dès le commencement un résultat aussi satisfaisant, on doit l'attribuer à l'obligation où l'on avait été, jusqu'en juin 1831, d'enlever aux ateliers les détenus occupés à la construction matérielle des édifices.

Les ouvrages par contrats dans les ateliers ont produit		P. 42,331
La vente des pierres des carrières . . .		33,960
Petites sommes, affermage des terres, etc., la somme qui reste jusqu'à concurrence de		76,991
L'entretien des prisonniers figure, dans les dépenses de la même année, pour une valeur de. . . .	P. 22,240	26,679
Éclairage et chauffage . .	592	
Chambres et habillement .	3,151	
Frais d'hôpital	696	
Traitements du directeur et des gardiens	13,182	21,199
— du médecin et de l'aumônier	950	
Frais de la garde extérieure	7,067	

Sur 843 prisonniers écroués à la fin de 1834, 668 travaillaient aux ateliers; les autres étaient employés, pour le compte de la maison, aux champs, à diverses choses, à des ateliers particuliers, à la cuisine, à l'infirmerie.

Nous sommes sortis de cette célèbre pénitentiaire à trois heures après-midi, pour prendre le bateau à vapeur qui devait nous conduire à New-York, où nous sommes arrivés à six heures. Le voyage coûte 3 réaux, et le déjeûner à bord autant.

Chapitre VI.

Voyage sur la rivière du Nord. — École militaire de West-Point. — Fonderie. — Albany. — Chemin de fer à Schenectady. — Collége d'Union. — Voyage par le canal. — Histoire des canaux de l'État de New-York. — Une nuit sur le canal Érié. — Utique. — Instruments d'agriculture. — Cascades de Trenton. — Progrès de la population. — Syracuse. — Auburn. — Genève. — Situation de la campagne. — Instruments aratoires. — Rochester ; état de sa population. — Moulins à blé. — Influence des institutions. — Chemin de fer. — Arrivée à Niagara. — Impressions. — Passage sous la cataracte. — L'émigré de Montréal. — Départ de Niagara.

West-Point, 19 juillet.

Nous sommes partis hier matin de New-York, avec M. Chevalier, sur un des pyroscaphes qui font en dix ou douze heures le voyage d'Albany, et parcourent 144 milles pour 2 piastres par personne. Quelques concurrences, qui dès le principe conduisaient les passagers pour rien, n'exigent qu'une piastre; mais leurs bateaux ne sont pas aussi luxueux que ceux de la ligne que nous avons prise. Sur notre poupe avaient reflué 300 personnes dans le même ordre et le même maintien que j'ai observé durant les autres voyages. L'académie militaire de West-Point est située dans

un endroit de ce nom sur la rive droite de l'Hudson, à 50 milles de New-York, au centre d'une localité extrêmement pittoresque. Arrivés là, les bateaux débarquent les passagers qui le désirent; nous avons été du nombre. On trouve sur la hauteur qui domine la rivière, et dans le gracieux vallon situé au milieu de collines, de montagnes couvertes d'une riche végétation et de la belle plaine où est bâtie l'école militaire avec les habitations des professeurs, une bonne auberge confortablement servie, où plusieurs familles vont goûter les agréments de la saison.

M. Chevalier a eu la bonté de me présenter au major de Bussy, directeur de l'école, et au colonel Bartlett, un des professeurs, qui s'est offert à m'accompagner l'après-midi dans les départements. Le colonel M. W. S. Williams, ingénieur civil et moi, ayant commencé la visite à trois heures, nous l'avons terminée à l'entrée de la nuit.

Depuis l'an 1790, la création d'une école militaire avait été proposée par le général Knox, alors secrétaire de la guerre; et plus tard ce projet fut recommandé par le président Washington dans ses discours au Congrès, en 1793 et 1796. L'année d'après, on vota la fondation d'un corps d'artillerie et d'ingénieurs, auquel on devait agréger huit élèves; mais ce ne fut qu'en 1802 que l'académie de West-Point fut confiée à la direction du général Jonathon Williams, chef du corps des ingénieurs, avec l'adjonc-

tion de deux maîtres, l'un de français, l'autre de dessin. Après la guerre, le nombre des professeurs et des élèves fut augmenté, le programme des cours étendu, et les règlements qui le régissent aujourd'hui entièrement adoptés.

Les branches d'enseignement sont :

1° La tactique d'infanterie et le code militaire;
2° Les mathématiques;
3° La langue française;
4° Le dessin;
5° La philosophie naturelle;
6° La chimie et la minéralogie;
7° La tactique d'artillerie, la science de l'artilleur, les travaux du laboratoire militaire ou pyrotechnie;
8° L'art de l'ingénieur et la stratégie;
9° La rhétorique, la morale et la politique;
10° L'escrime.

Le cours des mathématiques comprend l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, la géodésie, la géométrie descriptive, la perspective, la géométrie analytique et les fluxions. Sous le nom inexact et vague de *philosophie naturelle*, on enseigne la statique, la dynamique, l'hydrostatique, l'hydrodynamique, la physique et l'astronomie. La politique embrasse l'exposition des principes de la liberté civile, les diver-

ses formes de gouvernement, et principalement celle du gouvernement constitutionnel, la jurisprudence des États-Unis, le droit public, les devoirs des citoyens, etc.

Les cours sont de quatre années, et distribués de la manière suivante :

Première année. Devoirs du soldat; langue française; algèbre; géométrie; trigonométrie; application de l'algèbre à la géométrie; mesure des plans et des solides.

Seconde année. École de compagnie et devoirs des caporaux; première partie du cours d'artillerie; français et mathématiques; première partie du cours de dessin.

Troisième année. École de bataillon; devoirs du sergent; seconde partie du cours d'artillerie; suite du cours de dessin; philosophie naturelle; première et seconde partie du cours de chimie.

Quatrième année. Évolutions de ligne; devoirs du sergent et de l'officier d'ordonnance; troisième partie du cours d'artillerie; minéralogie et géologie: science de l'ingénieur et stratégie; rhétorique, morale et politique; escrime (1).

Les leçons n'ont pas lieu deux mois de l'année, en juillet et août; mais les élèves demeurent campés

(1) On peut voir les programmes de cette académie dans les statuts publiés en 1832 par ordre du ministre de la guerre.

comme s'ils étaient en campagne. C'est ainsi qu'ils sont aujourd'hui au sud de l'esplanade; leur système de vie est purement militaire, la discipline rigoureuse, la conduite exemplaire, et l'étude redoublée.

Nous avons visité les salles : celle de chimie n'est pas riche en appareils, celle de physique m'a semblé bien pourvue; outre les instruments d'un usage général, on y remarque quantité de machines pour expliquer la décomposition des forces, la chute des graves, les phénomènes de la friction sur les plans inclinés, le choc et la répression des corps, la vibration des corps sonores; d'autres, pour la vision, la lumière directe et réfléchie; plusieurs appareils électriques et électro-galvaniques; celui qui a été inventé par le docteur Henry des Princeton de New-York, au moyen duquel on donne au fer, par un courant galvanique, une force magnétique capable de soutenir un poids de 1,400 livres, etc.

J'ai vu, dans la salle d'architecture, des modèles en plâtres de tous les ordres et de diverses constructions spéciales, la coupe des pierres de voûte et d'arceau, des échantillons de matériaux et des copies de monuments célèbres de l'antiquité, fidèlement exécutées sur une petite échelle.

Dans la salle de dessin, où se font les cours de dessin naturel, de paysage et de dessin topographique, il y a des statues, des bustes, des bas-reliefs, et des croquis en relief et en plâtre.

La classe de fortifications renferme des modèles nécessaires à expliquer les règles de l'attaque et de la défense des places, les systèmes les plus suivis, etc.

La classe de pyrotechnie me semble bien pourvue et faire l'objet d'un soin tout spécial : de plus que les autres salles destinées à démontrer les principes de la science, elle renferme des laboratoires et des ateliers pour les mélanges, les fusées incendiaires, les cartouches, les sacs à mitraille, etc., que les élèves confectionnent eux-mêmes dans toutes comme dans chacune de leurs parties.

La bibliothèque qui, d'après le catalogue, contient environ trois mille volumes, est décorée de plusieurs portraits de soldats illustres et de professeurs de l'école. Elle possède les meilleurs ouvrages européens sur l'art militaire, la stratégie et la science de l'artilleur et de l'ingénieur civil et militaire, un grand nombre sur les sciences naturelles, la géographie, la géodésie, etc. ; elle est en même temps abonnée aux journaux les plus remarquables, et se trouve au courant des découvertes récentes.

Les habitations des élèves sont dans un autre bâtiment ; les classes de mathématiques et une assez jolie collection de minéraux dans la partie basse. Les chambres des élèves étaient vides, à cause du campement ; et, afin de ne pas interrompre pendant l'hiver les exercices et les évolutions, on construit en ce moment un vaste local couvert. Enfin, nous avons visité l'hô-

pital, à un demi-mille environ, tenu avec la plus scrupuleuse propreté.

L'entretien et l'enseignement des élèves est au compte du gouvernement, qui donne à cet effet 28 piastres par mois, somme qui comprend la ration et le prêt. L'école coûte par an 118,000 piastres, terme moyen, dont 93,000 sont destinées à payer les maîtres et les élèves, et 25,000 aux nécessités ordinaires de l'établissement, livres, instruments, modèles, chauffage, etc.

Le colonel Bartlett m'a paru aussi instruit que grand amateur des sciences physiques dont il est professeur; il a satisfait à mes nombreuses questions. L'instruction est générale pour tous les élèves, mais, ceux qui se sont le plus distingués aux examens et promotions, sont les seuls qui passent dans les corps d'ingénieurs ou d'artillerie; les autres entrent dans la ligne. Ce système me paraît vicieux, car l'enseignement de l'école de West-Pont est trop étendue pour de simples officiers d'infanterie et de cavalerie qui, probablement auront dans leur vie peu d'occasions de faire l'application de ce qu'ils auront appris. Comme je faisais cette réflexion, le colonel m'a dit que le but du gouvernement était de répandre même dans la ligne, les principes des sciences, afin que l'armée ait un noyau d'officiers de génie prêts à être employés en cas de guerre. Je lui ai répondu qu'on n'en ferait jamais que de mauvais officiers de génie ou d'artillerie,

soit parce qu'ils n'ont appris qu'imparfaitement ce qu'on leur a enseigné à l'académie, soit parce qu'ils l'oublient dans la ligne. Il me semble qu'il serait plus naturel de donner aux élèves l'instruction générale qu'exige l'état militaire, et une éducation spéciale à ceux qui sont destinés aux corps scientifiques, comme cela a lieu chez les nations de l'Europe que je connais. Tandis que je fais cette observation, une autre réflexion me vient à l'esprit au sujet du nombre des connaissances fixées par le règlement pour les quatre années d'études. Il est certain que l'on n'enseigne que superficiellement les sciences physiques et naturelles dans les colléges militaires, et je crois qu'il en est de même pour les sciences politiques et morales. Mais pour ne parler que des mathématiques, des fortifications, de la stratégie, de l'art de l'artilleur et du dessin, qui sont d'une essentialité reconnue, il me semble que le temps destiné à ces études est beaucoup trop court, quand je songe surtout qu'on en consacre une partie au cours militaire, à l'exercice et aux manœuvres. L'idée d'avoir sur pied une petite armée permanente et sans de plus grandes dépenses un cadre d'officiers scientifiques, serait avantageuse si elle était possible; mais elle est impraticable à moins qu'on ne veuille se contenter de médiocrités.

Cette académie est la seule de ce genre, aux États-Unis, c'est aussi le seul établissement scientifique, entretenu aux frais du gouvernement fédéral; au

mois de février de cette année, la législature de Kentucky, a chargé ses représentants au congrès d'obtenir l'autorisation d'établir dans cet état une académie militaire. Outre ces deux centres d'instruction, les ingénieurs civils pourront se former à l'avenir dans l'institut de Rensealer d'Albany, où l'on a étendu dernièrement le programme d'enseignement aux connaissances nécessaires à cette profession, qui reçoit chaque jour de nouvelles applications. Cette académie ou section de l'institut est la première qui ait été organisée. Le professeur M. Eaton, fait les leçons des branches purement spéciales; et M. Hall des sciences naturelles. Le titre de bachelier ès-arts aussi inexact que vague, a été changé en celui de bachelier ès-sciences naturelles, et au mois d'octobre prochain on doit donner des grades à huit jeunes gens.

Nous avons été ce matin de bonne heure voir la fonderie de M. Kemble, située du côté opposé au fleuve : c'est une des plus considérables de l'Union. On y emploie une variété de fer magnétique, qui contient quelque peu de soufre et parfois du cuivre. On brûle du bois dans le grand fourneau, qui rend de 7 à 8 tonnes de fonte par jour, le minerai rend de 50 à 52 pour cent. Une roue hydraulique de fer, met en mouvement des ventilateurs, des soufflets, la batterie qui sert à rompre le minerai, etc. Dans la partie basse du terrain se trouvent les forges et les fourneaux pour

les secondes fontes de pièces de machines à vapeur, de conduits et de canons.

Albany, 20 juillet.

Nous sommes partis hier, à onze heures et demie de West-Point, sur l'*Érié*, bateau à vapeur aussi beau que celui qui nous a mené de New-York; et après avoir fait une agréable navigation de six heures, nous sommes arrivés près d'Albany, à un certain lieu où nous attendait un pyroscaphe plus petit, et construit tout exprès pour la partie de la rivière que nous allions parcourir, car le lit y est encombré des terres et des sables charriés par les ravins. On recreuse actuellement le fleuve jusqu'à Troie, et l'on en revêt les bords sur une étendue de 20 milles; par ce moyen, la navigation aura son libre cours jusqu'à Albany ; ce travail coûtera 500,000 piastres. Quatre machines à draguer extraient chacune 60 mètres cubes de sable.

Hier dimanche, les rues étaient désertes et les établissements publics fermés. J'ai visité plusieurs églises, et j'ai trouvé, dans une d'elles, une école de dimanche, dirigée par des jeunes gens des deux sexes qui y enseignaient quarante enfants.

Ce matin, j'ai fait la connaissance de M. Dix, secrétaire d'état et sur-intendant des écoles publiques: liaison qui pour ces deux raisons sera pour moi fort

intéressante. Ce monsieur a eu la bonté de me donner ses rapports et de m'offrir d'autres documents, à mon retour du Niagara. Nous sommes convenus d'aller ensemble à Schenectady, où l'on célèbre la fête littéraire de la fin des cours du collége de l'Union, solennité que l'on appelle, je ne sais pourquoi, *commencement*.

Après-midi, nous avons été à Troie, joli village, situé de l'autre côté de la rivière, dont les bords charmants sont entourés de vues pittoresques et longés par un chemin qui m'a fourni l'occasion de voir le commencement du canal Érié. Mais la partie qui conduit à Schenectady, avec ses détours, ses 24 milles et ses 27 écluses, rendent cette navigation passablement ennuyeuse : du reste, les voyageurs préfèrent suivre le rail.

Schenectady, 21 juillet.

Nous sommes entrés à neuf heures dans la voiture du chemin de fer. Des chevaux nous ont traînés jusqu'à la crête de la colline, dont la pente douce a été aisément franchie par nos bêtes. Ce rail a été construit en 1830, pour éviter les sinuosités et la lente navigation du canal. La Société fut incorporée en 1826, avec un fond de 600,000 piastres. Le chemin qui n'a qu'une voie, a coûté 700,000 piastres, et a près de 16 milles d'étendue. La rapidité moyenne est de 15 milles à

l'heure ; dans quelques endroits nous avons parcouru un mille chaque 2 minutes 40 secondes, vitesse qui correspond à plus de 22 milles par heure. Les rails sont des bandes de fer ; clouées sur de longs montants de pins qui reposent sur des dés de pierre et des massifs de caillous cassés et mac-adamisés. Avant d'arriver à Schenectady, on descend un plan incliné et l'on reprend les chevaux. Le prix du trajet est de 4 réaux par personne.

Plusieurs régents de l'Université de New-York étaient avec M. Dix; ces messieurs et quelques autres se sont logés dans l'hôtel avec le vice-gouverneur de l'état. Cette circonstance m'offrait l'occasion de voir le corps académique du collége de l'Union ; mais je n'ai pu visiter l'institution, car les professeurs se trouvaient fort occupés. Néanmoins j'ai recueilli beaucoup de notes, que j'ai complétées avec des rapports qu'on m'a donnés.

Outre les fonds que cette institution reçoit du Gouvernement, elle possède encore différentes propriétés et 300 acres de terre à l'entour ; avec les intérêts de 50,000 piastres déposés par l'état, on entretient plusieurs élèves pauvres, qui sont nourris à la table appelée de *tempérance* pour 36 piastres; cette somme, jointe à 12 pour le chauffage et le blanchissage, élève à 48 piastres les frais d'entretien de chacun. Les autres élèves paient 112 piastres par an, pour l'instruction, la nourriture, etc. Le président

jouit d'un traitement de 2,500 piastres, et les professeurs de 1,250, avec le logement et l'usage des légumes du jardin. Le programme de l'enseignement est divisé en deux parties, l'une appelée *Cours classique* et l'autre *Cours scientifique*.

On exige des élèves qu'ils sachent à leur entrée au collége les principes du latin, du grec, de la grammaire anglaise, de l'arithmétique et de la géographie. La première année du cours doit être employée à l'étude des auteurs classiques, alternativement avec l'algèbre, la géométrie, la logique et l'Odyssée d'Homère. La seconde est destinée à la trigonométrie, aux sections coniques, aux mathématiques mixtes, à l'économie politique, au grec et au latin. La troisième, à la philosophie intellectuelle, la physique, l'astronomie, la philosophie morale, la critique, la chimie, la botanique et la minéralogie. Le cours scientifique commence, la première année, par l'histoire, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la logique et l'histoire naturelle. La seconde, c'est par la trigonométrie et ses applications, les calculs, la géométrie descriptive, les mathématiques mixtes et la langue française. La troisième, enfin, la mécanique, la physique, l'astronomie, la philosophie morale, la critique, la chimie, la botanique, la minéralogie, l'anatomie et la physiologie.

En faisant cette énumération, les mêmes réflexions que j'ai retracées plus haut au sujet du programme

des colléges, me reviennent à l'esprit : je ne pense pas qu'il soit nécessaire de les répéter.

Canal Érié, 22 juillet.

Au son de cloche, nous sommes descendus de l'hôtel dans un des bateaux qui vont sur le canal, commençant un voyage tout-à-fait nouveau pour moi, eu égard à la manière d'aller et au pays que j'allais traverser. La barque m'avait paru d'abord extrêmement basse et assez peu confortable, mais une fois entré j'ai reconnu que je m'étais trompé, car notre tête ne touche pas au plancher. La distribution intérieure est commode, les ornements faits avec goût, et tout me semble fort propre; il y a pour le moins avec nous quarante passagers, parmi lesquels beaucoup de dames qui dès leur entrée se sont disposées à passer le jour de diverses manières. Les unes lisent, les autres font des ouvrages d'aiguille. Les hommes montent sur le tillac et appellent souvent l'attention de ceux qui demeurent en bas, pour aller voir les beaux sites qui se présentent.

Dès le premier instant, je me suis trouvé très-bien, car je voyage comme si j'étais dans mon cabinet avec mes livres, mes crayons et mon journal sur la table. Ces bons Américains ne m'interrompent guères, et je peux écrire à mon aise. J'entends le doux mouve-

ment du bateau, le faible bruit des petites vagues qui frappent les bords du canal, le pas des chevaux. Tout se prête aux illusions pacifiques, analogues à l'agréable situation où je suis dans cette maison flottante.

Mais il est nécessaire que je me forme un plan d'occupation, pour ces heures de navigation monotone, qui pourraient, à la fin, me paraître longues, si mon imagination venait à se lasser de cette existence qui me semble le bien suprême.

Voyageant par le célèbre canal de New-York, il faut que je sache à quelle époque et comment on l'a construit, ce qu'il a coûté, ses produits et ses utilités. Heureusement, je tiens en main les documents dont la seule lecture me fournirait de l'occupation pendant huit jours; mais un voyageur a une autre manière de lire plus expéditive, surtout quand, arrivé au terme de ses excursions, mille occupations doivent l'empêcher d'enrichir la collection de ses notes. Je vais donc commencer mes extraits.

L'étendue et la fertilité des régions de l'ouest, et la richesse des terres qui avoisinent les grands et les petits lacs semblent prophétiser à ce territoire un accroissement de population et de produits plus difficile à calculer qu'à concevoir. Le port de New-York était déjà à la fin du siècle dernier, le centre du commerce des états du littoral, et ses habitants ne pouvaient se dissimuler l'immense prépondérance qu'ils obtiendraient, s'ils pouvaient s'attirer les productions de

l'ouest, et s'unir par quelque moyen avec les mers méditerranées ou les lacs. Examinons d'abord s'il était possible d'obtenir ce but en se servant du cours des rivières, car les sociétés pour la navigation de l'ouest au nord, établies en 1792, se bornèrent presque à cette sphère de recherches. Néanmoins, l'histoire du canal commence réellement à ces travaux, puisqu'ils suggérèrent l'idée d'ouvrir une communication entre le lac Érié et le fleuve de l'Hudson, sur un point où la marée ne pouvait remonter; et l'année 1808, la législature de l'État de New-York, nomma une commission pour examiner et former le plan d'exécution d'un semblable projet. On commença donc par visiter le terrain, puis on fit la levée des plans, le tracé de diverses lignes, avec des fonds destinés à cet objet; enfin il résulte de ces opérations et des calculs que la possibilité de l'entreprise est désormais démontrée.

Chez ce peuple étonnant, un projet utile peut être considéré comme à demi-exécuté, quand la possibilité en est prouvée, car on n'y met aucun obstacle, et on n'y oppose aucune difficulté, pour le seul plaisir de retarder.

Si le gouvernement ne les aide et ne les favorise pas, du moins il ne les contrarie jamais, et n'intervient nullement dans l'exercice du droit qu'ont les citoyens d'entreprendre et de terminer les ouvrages d'utilité générale. Avec quel noble orgueil se forment des

associations indépendantes du pouvoir, pour exécuter de colossales entreprises, qui auraient fait hésiter certains ministères dans nos tardives et vieilles monarchies. Avec quelle rapidité, avec quelle simplicité on les mène à leur fin!

Il ne manque à ce canal pour mériter entièrement les éloges que l'on a donnés à d'autres qui en étaient moins dignes, que d'être fait par des particuliers. Mais s'il n'en est pas ainsi, c'est que l'État s'est haté de s'en charger, se proposant d'effectuer une grande idée et d'en recueillir de bons résultats. Il n'est pas probable, en effet, qu'une compagnie privilégiée eût voulu supporter dans la perception des droits de navigation, les baisses successives qu'a fait la législature de New-York; et la recette, en enrichissant seulement quelques négociants, n'eût pas répandu, comme il est arrivé, de grands bienfaits sur la masse générale, en diminuant les autres impôts. Cependant suivons le progrès de cette œuvre sous la direction de praticiens honorables, qui exercent le pouvoir avec désintéressement, et avec ce zèle ardent si commun chez le peuple américain.

La législature de 1810 poursuivit activement les préliminaires du projet, et, en 1811, elle avait présenté le résumé de toutes les opérations, avait divisé les travaux en trois sections, dont on peut voir la description et les détails dans les rapports que j'analyse, et dans l'ouvrage de M. Poussin, que j'ai cité plus haut.

L'ardeur avec laquelle on travaillait à achever cette opération, était un effet de cet intérêt avec lequel on regardait une œuvre qui devait procurer aux États des avantages immenses qu'il était impossible de déterminer, puisque ce canal allait assurer au pays le monopole du commerce des lacs, et faire du port de New-York, le centre des marchés de la contrée, et le débouché de ses produits. Dans ce même temps, les recherches topographiques avaient montré que le canal pouvait se joindre à tous les districts au nord et au sud, puisqu'une ramification jusqu'au lac Ontario et quelques autres peu coûteuses avec les lacs Séneca et Cayuga par de semblables moyens devait attirer encore le commerce d'Oswego, ou, ce qui est la même chose, les productions du littoral du lac Ontario, et, par le canal Champlain que l'on projetait alors, appeler les produits de l'état de Vermont, les bois magnifiques, et les métaux utiles des contrées qui avoisinent le lac de ce nom.

Quant à l'exécution de ce projet, j'ai déjà dit que l'état de New-York s'en était lui-même chargé, qu'il avait voté les fonds nécessaires en imposant un droit sur la navigation, pour le remboursement de dépenses, les frais d'entretien, pour aider à l'avenir les entreprises publiques, et diminuer les autres impôts. Mais la guerre avec l'Angleterre suspendit ce plan jusqu'en 1816, où l'on décréta définitivement l'ouverture du canal entre le lac Érié et la rivière d'Hudson

à Albany, et entre ce dernier point et le lac Champlain. Les travaux furent organisés en 1817; on en confia l'exécution à des ingénieurs habiles, et l'on commença les excavations dans la section du centre. Sans énumérer la série de ces travaux que les personnes intelligentes connaissent déjà, je ne parlerai que des résultats; en 1819, toute la section du centre fut terminée, et comme par enchantement se formèrent aussitôt sur ses bords de nouvelles villes bien tracées, qui peuplèrent ces contrées absolument désertes et entourées de forêts séculaires. En 1821, les deux sections de l'est et de l'ouest furent ouvertes simultanément, et la navigation fut ainsi établie depuis Schenectady, jusqu'à l'extrémité occidentale de la section du milieu. En 1822, cent dix-sept milles étaient déjà navigables, en 1823, cent soixante; en 1824, deux cent quatre-vingts; en 1825, le canal fut achevé, et la navigation ouverte pendant 220 jours, sur une étendue de 363 milles, depuis Albany jusqu'à Bufalo, sur le lac Érié. L'entreprise a coûté 9,027,456 piastres.

Tandis que l'on poursuivait la construction de ce canal, on avançait celui du Champlain, qui, malgré son étendue de 16 milles a été prêt en 1823, et a coûté 1,179,872 piastres.

Avant que le canal fût terminé, lorsqu'il n'était navigable que sur certaines parties, on pouvait déjà apprécier les recettes qu'il produirait, mais dès qu'il

fut terminé elles augmentèrent considérablement, et les produits des dernières années font croire que capitaux et intérêts seront remboursés longtemps avant 1846, contrairement aux calculs.

Pendant et après ces opérations, plusieurs ramifications projetées ont été achevées et d'autres commencées. De ce nombre sont : 1° le canal Oswego, entrepris en 1826 et terminé en 1828, qui unit le canal Érié au lac Ontario par une navigation de 38 milles, moitié par le canal, moitié par la rivière. Pour faire connaître l'importance de cette communication, qui attire au port de New-York le commerce d'Oswego, il me suffit de citer les faits insérés dans les colonnes d'un journal que je lis sur le mouvement commercial du port du lac Ontario pendant les trois derniers mois de cette année, avril, mai et juin.

		Tonnes.
Bâtiments américains venant de pays étrangers.	13,140	63,735
——— partis pour les . .	12,572	
——— venant des ports de l'Union	18,231	
——— partis pour. . . .	19,792	
Bâtiments étrangers venant des ports étrangers.	23,041	46,144
——— partis pour les . .	23,103	
Total		109,879

En comparant ce résultat avec celui des mêmes mois de l'année précédente, on voit que l'accroissement de tonnage américain, d'entrée et de sortie, est d'environ 1,500 pour 100; que celui des effets étrangers correspond à 39 pour 100; celui d'importation à 600 pour 100, et celui d'exportation à 600 pour 100. Cependant il ne paraît pas que le nombre des navires qui font le commerce du lac soit suffisant, car ceux qui font ce trajet réalisent un gain de 50 à 100 pour 100.

2° Le canal de *Cayuga* et *Séneca*, construit en 1828, qui va depuis Genève, dans le lac Séneca, jusqu'à Motezuma dans le canal Érié.

3° Le canal *Chemung*, depuis le lac Séneca jusqu'à la rivière de Chemung ou Tioga, terminé en 1832.

4° Le canal *Croked*, depuis le lac de ce nom jusqu'au lac de Séneca, terminé en 1833.

5° Le canal *Chemango*, qui unit le canal Érié, à Utique, avec la Susquehanna, à Bringhampton, d'une étendue de 93 milles, et qui sera achevé l'an prochain, et aura coûté 1,960,456 piastres.

6° Le canal *Black-River*, qui s'étendra depuis Rome jusqu'à High-Falls, sur la rivière du même nom pour joindre le canal Érié avec le lac Ontario, près de l'embouchure du fleuve Saint Laurent.

J'ai ici le résumé de la largeur, du prix et des pro-

duits des canaux terminés dans l'État de New-York, d'après les rapports présentés dernièrement.

	Milles.	Valeur matérielle.	Produit en 1834.	Produit en avril et mai 1835.
Canal Érié. .	363	P. 9,027,456	P. 1,294,650	P. 337,523
—— Champlain.	63	1,179,851		17,707
—— Oswego.	28	565,437	22,168	5,249
—— Cayuga et Séneca.	20	236,805	18,130	5,949
—— Chomung.	36	342,134	3,378	960
—— Crooke — Lake.	8	136,332	1,474	917
Totaux.	558	11,488,036	1,339,800	368,305

Depuis 1817, les canaux ont donné à l'État un revenu de 23,244,197 piastres, et les paiements ont été de 20,241,621 piastres, dont 2,955,675 ont été destinées à l'extinction de la dette, et 4,785,522 au remboursement des intérêts annuels. L'année dernière, les directeurs de la caisse ont reçu 1,765,147 piastres, et il en a été payé 638,830 pour l'extinction de la dette, et 278,174 pour les intérêts. Il restait 3,002,578 piastres. La recette des deux derniers mois de cette année dépasse celle de 1834 de 67,551 piastres, et celle de 1833 de 42,870.

L'importance du commerce par ces voies, est telle que la valeur des articles qui, en 1824, sont ve-

nus par leur entremise à l'Hudson, s'est élevée à 13, 405,022 piastres, prix de marché.

Je suis tellement occupé de mes extraits, que j'oublie d'observer ces bords si sauvages et si charmants. Nous admirons les travaux; et je prévois qu'il sera nuit quand nous passerons près des ouvrages difficiles de soutènement sur les cascades du Mohaw et près de l'aqueduc qui prend ses eaux dans le canal de ce nom. J'ai été de nouveau interrompu dans mes recherches par le dîner, occupation fort importante à mon avis, et qui a offert sur notre bateau une scène assez piquante. Tout s'est passé dans le plus grand ordre et avec la propreté la plus parfaite : il semble impossible que dans un lieu aussi étroit, et avec une cuisine aussi resserrée, on ait pu donner un dîner aussi bien composé que celui que nous a servi le capitaine.

Utique, 23 juillet.

Nous avons dormi en voyage. Rien même en fait de changements de décoration au théâtre ne peut être comparé à la transformation de la chambre du paquebot; lorsque les tables de thé ont été enlevées comme par une vertu magique, les canapés qui figuraient tout autour sont devenus des lits. Au-dessus, à une distance égale à la hauteur d'un homme couché, on a suspendu d'autres rangées de grabats sur le côté,

ce qui faisait trois lignes de lits autour de la chambre. Les tables disposées au milieu de l'étroite enceinte ont été préparées pour recevoir des dormeurs. On a fait avec des rideaux une séparation provisoire pour les dames. Ce changement s'est opéré en un quart d'heure, sans qu'il manquât le moindre des objets nécessaires dans pareilles circonstances, je veux parler des matelas, coussins, couvertures... Un domestique est venu distribuer des pantoufles et enlever nos bottes et nos souliers qu'il a cirés, cérémonie dont il eût pu se dispenser, car assurément nous n'avons pas été incommodés de la poussière en chemin. Si nos voisines eussent eu cette démangeaison de parler que les hommes attribuent généralement au sexe, nous serions restés longtemps sans dormir. Mais quoique la scène dont nous faisions partie eut pu fournir des saillies agréables, les américains semblent n'avoir jamais de motif suffisant pour s'autoriser à troubler la tranquillité. Une demi-heure après le coucher, le plus grand silence régnait à bord, on n'entendait que le bruit de la poupe, et par intervalle le son du cornet qui prévenait les éclusiers de notre approche.

Nous avons débarqué à Utique à six heures du matin, j'ai passé la première heure à me promener dans les rues principales qui sont plus larges qu'à Philadelphie; les maisons sont belles et peintes en couleurs claires et *paisibles*. Entre les diverses habitations il y a

ordinairement un petit jardin d'un côté et un passage de l'autre, ce qui joint à leur propreté offre un joli coup d'œil. Dans la rue Broadway, n. 18, j'ai vu une fabrique de charrues de S. D. Daniel, de l'invention de L. D. Bark de Sangersfield dans le New-York. Ce sont des modifications de Davis, mais plus simples et plus fortes. Elles coûtent de six à huit piastres selon les dimensions; les pièces de fer se vendent à raison de cinq centièmes la livre. Hier en venant du canal, j'ai visité une grande fabrique de charrues au village de Canajoharie, 41 milles avant d'arriver à Utique. J'ai aussi remarqué un grand rateau traîné par un cheval et conduit par un homme, il servait dans une ferme à amonceler le foin récemment fauché. Le conducteur hausse de temps en temps les deux mancherons qui relèvent le radeau d'où tombent des monceaux de fourrage. Une charrette qui parcourt parallèlement le champ les enlève. Tout cela me semble facile et expéditif.

J'avais fait connaissance à bord avec le révérend J. M. Vickar, professeur de morale et d'économie politique au collége Colombie. Nous l'avons rencontré ce matin avec sa famille aux cascades de Trenton, ramassant des trilobites. Cet endroit est très-pittoresque et a fourni des sujets aux pinceaux de plusieurs artistes, surtout à une demoiselle de Boston qui a publié six dessins des chûtes sous différents points de vue. Nous étions partis hier à huit heures et demie dans une calèche conduite par un cocher de quatorze

ans, vif et emporté comme on l'est à son âge. Dans la descente il fallait aller au galop ; la voiture roulait avec tant de vélocité, qu'il semblait qu'elle était au moment de se briser. Vers midi, plus de quatre-vingts personnes étaient réunies dans l'auberge de ce lieu sauvage situé auprès de la rivière. Ce dernier fait peut donner une idée du plaisir qu'ont les Américains à voyager en été. Nous sommes repartis à quatre heures, traversant toujours avec la même rapidité des plaines immenses couvertes de céréales, coupées de bois touffus et de terrains récemment défrichés. La végétation est riche, le payage varié, les plantations fort bien sarclées et labourées profondément.

L'aspect des campagnes, le système des travaux ruraux, l'odeur du foin nouvellement fauché, me rappelaient ma chère patrie que je n'ai pas vue depuis douze ans. Mon esprit était frappé avec tant de vivacité des images chéries de ma jeunesse, que j'ai oublié où je me trouvais. Plein de souvenirs agréables, balloté par les cahots de la voiture, j'ai cru un moment parcourir les campagnes de l'Espagne. Rapide et trompeuse illusion qui réveillait en moi des pensées dures et mélancoliques, lorsque je comparais le tableau des événements qui se passent aujourd'hui dans mon pays à la tranquillité de celui-ci !

Canal, 24 juillet.

Hier je me suis levé de bonne heure pour arriver

à temps au départ du paquebot qui nous conduit à Syracuse. Syracuse, Rome, Utique, vos noms produisent une agréable illusion ! En deux jours nous avons traversé toutes ces villes, et il n'y a pas d'imagination capable de faire croire au voyageur qu'il est transporté au milieu des ruines, où sont attachés tant de souvenirs mélancoliques.

La traversée n'offre pas de vues aussi agréables que celle d'hier, le canal croise une grande partie de terres nouvellement défrichées, mais l'aspect triste et monotone, le progrès extraordinaire que fait l'agriculture par ces récentes acquisitions dans de si vastes territoires ne laisse pas que d'étonner. Il y a six ou huit ans, ces lieux n'étaient point habités, et dans les champs les plus anciennement cultivés, les troncs d'arbres sont encore noircis par le feu. Dans ce moment je vois sans cesse monter des barques chargées de personnes robustes, d'émigrés de l'Europe épuisée, qui viennent exercer leur industrie sur cette terre heureuse où le travail est récompensé par la fortune et par la jouissance des institutions libres, qui assurent l'exercice des nobles droits de l'homme.

J'ai déjà parlé de l'élargissement du canal, projet que l'on va réaliser, car on a reconnu qu'il est insuffisant pour le commerce actuel et à venir; je conçois ce qu'il en est, maintenant que je vois les choses de mes yeux : il ne se passe pas deux minutes sans que nous rencontrions une barque qui va ou qui vient, et

la quantité des effets qui descendent des lacs et des régions de l'Ouest est vraiment prodigieuse. Sans compter les bateaux chargés, le canal est encore sillonné à de longues distances par ces radeaux sur lesquels le conducteur tout seul a établi sa cabane. Dans les écluses nous sommes toujours arrêtés par des barques et de grandes masses de matériaux flottants.

Genève, 25 juillet.

Nous sommes entrés à Syracuse à neuf heures du soir, et comme il pleuvait, nous n'avons pu rien voir. Ce matin avant le départ j'ai eu le temps de faire un tour de promenade dans la ville, qui ressemble assez à Utique. J'ai vu quelques fonderies et plusieurs magasins de charrues et d'instruments d'agriculture. Il paraît que la charrue commune a sept dimensions qui sont distinguées par numéro, que l'on emploie respectivement selon le plus ou moins de résistance des terres. Elles coûtent de 6 à 10 piastres, y compris le régulateur : les pièces séparées se vendent à raison de 5 cents la livre, et celles de la charrue numéro 3, en pèsent 65. J'ai vu aussi des charrues à versoir mobile, pour les terrains onduleux. On s'en sert beaucoup dans l'ouest, m'a-t-on assuré, ainsi que dans le voisinage.

En sortant de Syracuse, par terre, du côté d'Auburn, j'ai apperçu les célèbres salines, mais la voi-

ture allait si vite, qu'à peine ai-je pu me former une idée de l'étendue considérable qu'occupent les caisses de bois destinées à la condensation du liquide, opération qui se fait à l'air libre; ces réservoirs sont protégés par des hangards, pour éviter les eaux pluviales, placés environ à 3 pieds au-dessus du sol : les hangards sont excessivement bas, et n'ont que ce qu'il faut de pente pour l'écoulement de la pluie.

En chemin j'ai observé la situation de la culture. On coupe le blé avec de grandes faulx, dont le manche a la forme d'un S, ce qui force le moissonneur à courber beaucoup le corps; on se sert généralement pour ramasser le foin et le blé fauché, du grand rateau que j'ai vu sur le chemin d'Utique à Trenton. On prépare aussi des portions de terrain qui semblent avoir été en jachères. On laboure avec deux bœufs attachés par le cou et l'on herse avec trois chevaux de front; les herses sont en forme de carré long de quatre pieds, sur un peu plus de deux, avec des dents de fer : on les fait traîner par un des angles. Le terrain est onduleux, il ne m'a pas semblé très-fertile, et je n'y ai pas vu de fumiers. Des maisons de campagne, situées sur les chemins et précédées de plates bandes de gazon ou d'un petit jardin, reflètent leur blancheur au milieu des champs ordinairement travaillés avec soin. La propreté et le luxe des cités s'étend ici jusque dans les campagnes; toutes les habitations ont de jolis meubles et des rideaux, et le

plancher est couvert de tapis, à commencer par la porte et l'escalier.

A midi et demi nous nous sommes arrêtés à Auburn, où nous avons passé quelques heures, ce qu'il fallait pour faire une courte visite à la prison, réservant pour mon retour du Niagara, à m'instruire à fond de l'ensemble du système et de la discipline. Le directeur M. Levi Lewis, qui nous accompagnait, m'a offert de me montrer plus tard les plans de l'intérieur de l'édifice, que je veux copier.

Puis, continuant notre route pour venir coucher à Genève, nous avons traversé le village de Cayuga, sur les bords du joli lac de ce nom, et le pont de bois de plus d'un mille d'étendue, situé tout-à-fait au nord, où je me suis assuré que les planches n'étaient pas clouées; observation que j'avais faite sur d'autres ponts et que je n'ai pu vérifier qu'aujourd'hui. Ce procédé me paraît plus convenable, soit parce que le bois dure davantage, soit parce que cela empêche les chevaux de glisser. Nous avons enfin franchi la rivière de Sénéca, le canal Cayuga et Sénéca, ramification du canal principal, qui vient, comme je l'ai dit, de Motezuma; puis nous avons vu un bourg agréable appelé *Seneca-Falls*, où les maisons sont neuves et peintes en couleurs claires. Les habitants y ont utilisé les petites chutes de la rivière, et établi des manufactures de coton, des scieries, des moulins et d'autres fabriques, qu'on ne peut distinguer de la voiture; de l'autre côté,

se trouve Waterloo, joli village assez bien situé et sorti du néant comme le précédent, depuis l'ouverture des canaux. Enfin, nous sommes descendus au niveau du lac délicieux de Sénéca, entouré de gracieuses collines, sillonné par mille barques et les steam-boats. Au nord, et sur le penchant méridional d'une hauteur, se trouve le village pittoresque de Genève, couronné par la riche végétation des forêts primitives, dont le feuillage fait ressortir les clochers et les flèches des temples.

Rochester, 26 juillet.

Je me suis levé de très-grand matin, pour jouir, des fenêtres mêmes de l'hôtel à Genève, de la vue magnifique et tranquille du lac Sénéca; j'ai ensuite arpenté les rues dont les magasins sont fermés, car c'est aujourd'hui dimanche.

A neuf heures, nous avons pris le chemin de *Cunandaigua*, et nous sommes sortis par une grande allée de robiniers, longée de maisons ornées de jardins et de balustrades blanches d'un très-bel effet.

Pendant le voyage, j'ai esquissé des clôtures, chose commune dans ce pays où le bois et les terrains sont en si grande abondance. Les clôtures se font avec des troncs fendus, superposés horizontalement en plans irréguliers, et formant des angles saillants et rentrants. Aux points d'intersection, on enfonce deux pieux

croisés dans le sol. Ces cloisons défendent la propriété des grands animaux; mais comme les petits, tels que les marcassins et les oies, pourraient passer à travers, on leur met des colliers au cou.

Les campagnes sont couvertes de vergers plantés de pommiers, quelques-uns d'*acer sacharinum*, et de vastes champs de maïs, de pommes de terre et de blé en récolte. aux environs de Cunandaigua, j'ai vu des herses carrées, à dents de fer, qui avaient six pieds de côté, des rouleaux plus grands de vingt pouces de diamètre, et d'autres à dents de bois pour rompre les mottes. Ces instruments sont d'une simplicité rare. On se sert de la charrue pour labourer et boutter; je n'ai vu ni cultivateur ni extirpateur, ni houes à cheval, ni d'autres instruments de nouvelle invention pour suppléer à la pioche et au sarcloir dans la grande culture.

Nous sommes arrivés à Cunandaigua, vers onze heures et demie, et je n'ai pas été étonné de trouver la ville solitaire. Les rues sont larges, tirées au cordeau, comme dans tous les villages que nous avons traversés, fort propres du reste, ainsi que les maisons, les temples et tous les édifices qu'on est dans l'usage de peindre et de blanchir à l'extérieur; ce qui donne aux villes un air de bien-être et de joie, et fait croire souvent qu'on y dresse des préparatifs de fête.

Après dîner, nous avons repris notre route : le terroir commence à être aréneux. Sous toute la par-

tie du sable mouvant (*embankement*), le canal passe dans un lit artificiel d'une hauteur prodigieuse, de sorte que de notre voiture nous voyions les barques chargées de passager et de marchandises naviguer à 60 pieds au-dessus de nos têtes. depuis Pittsford, la campagne est magnifique, et l'on aperçoit déjà au nord la pureté du ciel du lac Ontario. Là se trouvent des fermes cultivées, limitées comme par une muraille de forêts. De toutes parts les travaux de l'homme sont en parallèle avec la nature sauvage, mais la hache, le feu et la charrue étendent bien vite le domaine de la civilisation, et en peu d'années, la nature sera docile et subjuguée.

Au milieu de ces réflexions, je suis arrivé à Rochester au déclin du soir; demain, je parcourrai les rues.

27 juillet.

J'ai déja passé un jour entier dans cette intéressante cité, et je ne crois pas avoir perdu mon temps. Rochester n'a rien de l'aspect agréable des autres villes, car dans la partie plus belle que divise la Genessée, les deux rives sont couvertes de fabriques noircies par la fumée, de constructions en bois, peu élégantes. Malgré cela, il y a quelques vues magnifiques et fort animées par le mouvement industriel et quantité d'établissements manufacturiers. Le voisi-

nage du lac Ontario, le canal, la proximité des fertiles vallées qu'arrose la Genessée ont fait de Rochester le dépôt du commerce et de l'industrie du New-York occidental. C'est à ces circonstances que cette ville doit son rapide et prodigieux accroissement. Le terrain qu'elle occupe, et sur lequel on a placé tant de capitaux, n'a été vendu en forêts, il y a trente-cinq ans, que 2, 000 piastres.

J'ai visité avec M. Chevalier les grands moulins à blé. Le grain arrive par la rivière, est monté au dernier étage au moyen d'un simple mécanisme mis en mouvement par la roue hydraulique, et charrié avec tant de célérité qu'on enferme ainsi 5 ou 600 boisseaux à l'heure.

Le grain est dépouillé de sa pellicule extérieure entre deux planches métalliques, percillées, de forme conique, et descend aux pierres meulières. Quatre boisseaux trois quarts de blé donnent un baril de farine; le boisseau pèse 60 livres et le baril en contient 196, ainsi 245 livres de blé rendent 196 liv. de fleur de farine. Chaque baril contient un boisseau de son ordinaire et un demi-boisseau de petit son. Le premier se vend à raison de 3 et 4 cents; le second de 7 à 20. La farine de première qualité se vend 6 piastres et demie le baril. Un des moulins que nous avons visités, avait neuf meules qui allaient à-la-fois; terme moyen, elles rendent en vingt-quatre heures 450 barils, quelquefois jusqu'à 550. Les propriétaires

qui apportent leur grain à moudre, reçoivent un baril de farine par chaque cinq boisseaux, plus dix livres de blé, ou par chaque 310 livres; l'administration leur fait cadeau du baril qui est évalué à 30 cents.

La farine au soutir de la meule descend dans des rafraichissoirs, où des palettes en croix l'éparpillent en spirales sur le sol, puis elle arrive à un trou central d'où elle passe dans des blutoirs qui en séparent le son. Elle est transportée de la meule aux rafraichissoirs et des rafraîchissoirs aux blutoirs par de longues spirales semblables à la vis d'Archimède, les unes horizontales qui vont d'une pièce à l'autre, les autres verticales qui descendent des étages supérieurs. Enfin elle arrive au magasin où elle est embarillée par une presse hydraulique. Inutile de dire que toutes ces opérations s'exécutent au moyen d'une grande roue hydraulique modifiée dans sa force et sa rapidité par les mécanismes ingénieux que je viens de décrire. Ainsi la farine descend doucement des meules, se répand régulièrement dans les rafraîchissoirs, passe dans les blutoirs, sort enfin épurée et prête à être embarillée. Quelques ouvriers suffisent pour arranger les pierres, remplir et boucher les barils, mais dans les autres parties de la manufacture on n'en trouverait pas un seul. Je crois que j'ai assez resté dans le moulin de M. H. Ely, qui a eu lui-même la bonté de nous donner toutes les explications dont nous avons eu besoin.

Je suis sorti muni d'échantillons de blés, de farines et de sons; puis j'ai visité les fabriques de cuirs où l'on emploie l'écorce de l'*abies canadensis* et du *quercus montana;* ensuite une fonderie d'instruments aratoires et d'industrie rurale, parmi lesquels il y avait deux nouvelles espèces d'égrénoirs à blé et une machine à émonder, que l'on pourrait appliquer au riz. C'est une invention de Fitzpatrick et Child de Mount Morris, comte de Livingston, bréveté du 16 de ce mois. Elle émonde 200 boisseaux par heure, à ce qu'il dit, et coûte 200 piastres avec le mécanisme accessoire de roues dentées qu'un cheval met en mouvement. L'égrénoir de M. John R. Wheeler qui a été construit ici par S. Tuttle se compose de deux cylindres de disques canelés et horizontaux, dont les axes sont placés à une distance d'un rayon et demi. Il coute 50 piastres, le manége à roues dentées 100, le tout en fonte.

A l'Arcade, magasin de Reynold et Batcham, n° 5, on vend des semences et des graines des plantes ordinaires, des instruments de petite culture entre lesquels une petite brouette à semer assez simple, inventée par A. H. Robirs, et du prix de 15 piastres, a fixé mon attention. J'y ai fait ensuite une collection de 13 variétés de maïs cultivées dans le pays ; il y en a de blanches ou de jaunes à épis grands et épais, enfin des variétés sucrées des Indiens que l'on sert sur les tables et dont nous avons parlé au sujet de la note du docteur Measse de Philadelphie.

L'industrie se développe partout, et je suis étonné de l'activité qu'elle déroule à mes yeux. A peine puis-je m'accoutumer à l'application et à la constance de ces hommes qui semblent considérer avec indifférence le raffinement des plaisirs sociaux, qui peuvent en procurer ou s'obtenir par les richesses. Ici l'industrie est innée comme l'indolence et la paresse chez d'autres nations. En observant les Américains, j'ai eu la pensée de les comparer à mes compatriotes; et, malgré mon admiration, je me suis convaincu qu'il ne sont supérieurs aux Espagnols ni par le cœur, ni par le caractère, ni par l'aptitude. L'Américain n'est pas en effet plus industrieux que le Catalan, plus actif que le Valencien, plus robuste que l'Aragonais, plus sagace que le Biscayen, plus honnête homme que le Gallicien. Pourquoi donc si nous possédons dans nos qualités physiques et morales et dans les circonstances de notre position tous les éléments de prospérité, pourquoi restons-nous stationnaires, et comme ensevelis dans une léthargie honteuse? Pourquoi ne pas nous exciter par l'exemple de cette nation qui toujours en butte entre un climat rigoureux et une nature sauvage, vole pour ainsi dire dans la carrière des améliorations et lève en triomphe l'étendard de la civilisation, au milieu des frotês désertes, transformées en cités populeuses et en campagnes florissantes? Douloureuse pensée! c'est parce que nous n'avons pas de sages institutions, parce qu'un mauvais gouver-

nement a soufflé sur le sol fertile de l'Espagne une haleine corrompue, plus fatale mille fois que les pestes et les tremblements de terre. C'est de nous que dépend le remède, dans ce moment surtout où nous rentrons dans le sentier des réformes, sentier que nous n'abandonnerons pas, je l'espère, car c'est le seul qui conduise au bonheur.

La communication du lac Ontario avec Rochester ne peut avoir lieu directement par la rivière qui offre différentes chutes dans son cours; pour parer à cet inconvénient on a construit parallèlement un chemin de fer de 3 milles jusqu'au point où peuvent arriver les barques et les bateaux à vapeur du lac. Nous l'avons parcouru sur des voitures traînées par des chevaux, et nous avons examiné au bord de la rivière les grands magasins bâtis sur l'escarpement où montent les sacs de farine au moyen de plans inclinés et de chevaux qui tournent le cabestan. Les wagons qui vont à la ville portent 300 boisseaux et sont traînés par deux chevaux, malgré 44 pieds de pente sur un tiers de mille d'étendue, ils employent 15 minutes pour venir, vitesse qui est approximativement de 12 milles à l'heure.

Dans presque toutes les villes de quelque importance on publie des conducteurs où le voyageur trouve des notices fort intéressantes. J'ai sous les yeux celui de Rochester et je vais en faire les extraits suivants.

Le capital employé à bâtir les moulins est de 280,000 piastres; la somme qui sert annuellement à l'achat du blé, des barils et des articles nécessaires à ces manufactures de 1,415,000 piastres, et la quantité de farine dépasse 300,000 barils. Le capital des fabriques de coton et de laine s'élève à 157,000 piastres et son produit annuel à 197,000; la valeur des fabriques de cuir s'élève à 31,000 piastres et leurs produits à 152,000; les fonderies d'ustensiles, armes, etc., à 27,500, leurs produits à 80,000; celles de savon et de chandelles à 9,393, et leurs produits à 47,389; les scieries de bois, de pierres, etc., à 69,000 et leurs produits à 215,450 piastres; enfin, le commerce en détail est évalué à 2 millions de piastres par an.

28 juillet.

Nous sommes arrivés dans une petite hôtellerie, isolée sur le chemin; elle nous a servi d'abri contre la pluie qui nous a surpris à l'entrée de la nuit. C'est la plus pauvre des auberges que j'aie rencontrées dans mes excursions : elle ne fait pas foule, il est vrai, cependant tout y est propre, et j'ose dire que nous y avons assez bien soupé.

Partis de Rochester, à six heures et demie du matin, par un temps pluvieux, puis la journée est devenue plus belle. La route que nous avons suivie entre

le canal et le lac Ontario est assez désagréable, à cause de la formation du terrain. Nous avons dîné à Gainsville, à deux heures après-midi, et continué le chemin presque sans nous arrêter. A sept heures, nous sommes passés par Lockport, où nous avons eu la curiosité de voir les doubles écluses du canal. Ce lieu est très-pittoresque et le plus rustique que j'aie vu aux États-Unis. Le village est bâti sur l'escarpement de la montagne, et le canal qui arrive par la vallée du Genessée monte, au moyen de cinq doubles écluses, jusqu'au niveau de Tonnewanta, franchissant ainsi la colline qui longe les rives du lac Ontario. Ce village, qui contient aujourd'hui environ 3,000 habitants, n'est pas plus ancien que le canal. La roche sur laquelle il est assis, est célèbre parmi les minéralogistes, à cause de ses belles cristallisations calcaires, de ses sulfates de strontiane, de zinc et de plomb, et de beaucoup de prétrifications organisées; cependant je n'ai pas voulu m'arrêter, car je devais aller coucher à Lewiston, sur les bords du Niagara, à plus de 15 milles.

Niagara, 30 juillet.

Me voici enfin au milieu de cette magnifique scène qui m'a fait oublier tout ce que j'ai vu dans le voyage, tant est forte l'impression qu'elle m'a causée. Il m'a semblé que j'avais été transporté ici subitement de

New-York, et si je n'avais pris des notes sur mes tablettes, j'aurais perdu le souvenir de ce qui s'est passé à la dernière auberge où nous avons couché, à notre départ d'hier matin, et à notre arrivée à Lewiston. Dans ce dernier village, nous avons pris une voiture : chemin faisant, le conducteur s'est arrêté plusieurs fois, tantôt pour nous montrer de loin l'immense cataracte, tantôt pour nous conduire sur les bords escarpés du Niagara, où le fleuve sautillant et s'échappant en torrents, roule ses eaux comme au fond d'un sombre abîme.

En arrivant, nous sommes descendus à l'hôtel Américain, et peu de temps après, je me suis dirigé vers la cataracte. J'ai franchi le pont long et vacillant qui est jeté sur la rivière, sous lequel s'agite comme une espèce de mer en courroux, qui se hâte de suivre la rapidité du courant où elle se précipite. Guidé par des inscriptions attachées aux arbres, je me suis glissé sous les allées ombragées de la forêt qui s'élève au milieu de l'île. A un demi-mille environ de chemin, après avoir tourné un angle qui coupe le sentier, je me suis trouvé tout à coup en face de la cataracte, et quoique bien averti de la magnificence de la scène dont j'allais être le témoin, j'ai senti malgré moi comme un soulèvement général dans tout mon être. Appuyé à un tronc d'arbre qui s'avance sur l'abîme, j'étais anéanti, le sang s'est porté à la tête : bientôt le frisson a succédé à cette ardeur su-

bite, et j'ai commencé à sentir s'élever dans mon cerveau un volcan d'images poétiques, vagues, informes, mais grandes et sublimes comme le tableau qui les inspirait. Dans mon enthousiasme j'élevais la voix, j'exprimais les sensations que j'éprouvais dans un langage poétique et entrecoupé. Je n'accouchais que de la moitié d'un vers, et quand je tenais le dernier hémistiche, j'avais oublié le premier; je ne pouvais finir ni un alexandrin, ni une seule phrase. Mon imagination était si ardente, les idées se succédaient avec tant de rapidité que j'aurais eu besoin d'une langue qui d'un seul mot eût représenté une période, et d'une écriture qui d'un seul trait eût exprimé une pensée.

Cette première chaleur qui avait tout le caractère de l'inspiration la plus vraie, a été remplacée par le calme. Alors j'ai été délicieusement absorbé dans la contemplation de la chute majestueuse de cette masse d'eau, qui se déchire à diverses élévations, de son enfoncement et de sa disparition au fond du précipice. Les tourbillons semblables au chaos, grondant d'une voix continuelle et sourde, se transformaient en montagne d'écume. Les vapeurs où se reflétaient les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel s'élevaient d'abord denses et confuses, puis claires et diaphanes comme un léger nuage, et s'évanouissaient enfin avec l'écho faiblement répété dans le lointain.

Ce n'est qu'au retour à l'hôtel Américain que j'ai

appris combien de temps avait duré mon illusion, et pour mieux jouir de ces douces impressions, j'ai résolu de me loger à l'hôtel Anglais situé du côté opposé dans une assiette plus avantageuse. Nous avons passé la rivière à peu de distance de la cataracte, en nous traçant un chemin au milieu des vapeurs détachées par le vent qui arrivaient jusqu'à nous comme une pluie abondante. Le petit canot suivait le courant des flots qui tombent; une pratique consommée peut seule apprendre à traverser un passage qui semble infranchissable. On descend sur le bord du fleuve par un mauvais escalier de 174 pieds, même hauteur que la cataracte. L'élévation correspondante de la rive opposée se surmonte par un chemin tortueux où les voitures ne montent qu'avec peine. Placé de ce côté, le spectateur voit en face les deux cataractes que forme le Niagara, qui n'est autre chose que la masse d'eau du lac Erié, alimentant par sa chute une autre mer intérieure appelée Ontario, avant de déboucher dans l'océan par le Saint-Laurent. L'une est comme un grand rideau à plis ondoyants causés par les irrégularités des bords; l'autre, d'une étendue trois fois plus grande, est concave, semblable à un fer à cheval et déverse une prodigieuse quantité d'eau qui conserve néanmoins sa transparence bleuâtre. L'hôtel Anglais où nous sommes logés est au bout du plateau et domine ces deux tableaux, la petite île qui le sépare du village, le canal, et les belles plaines du

haut Canada, qui se confondent avec l'azur du ciel du lac Erié. J'ai choisi un appartement au second étage, à l'angle S. E., position recherchée des voyageurs, car la scène que l'on y découvre est si magnifique que je ne pourrais jamais la décrire. La plume de l'écrivain, le pinceau de l'artiste racontent ou dessinent facilement le pittoresque des tableaux animés par une nature riante, mais ces scènes de sublime majesté où un tout immense s'offre à la vue de l'observateur étonné, sur une échelle prodigieuse dans son étendue et dans son mouvement, qui pourrait les transmettre avec fidélité sur la toile ou le papier? J'ai vu plusieurs esquisses de la cataracte du Niagara qui, avant de la connaître, ne m'ont pas fait la moindre impression. Qu'ajouter? Des copies mesquines, infidèles et pauvres, d'une nature grande, sublime, surprenante, ne disent rien à l'œil ni à l'imagination. J'appliquerai la même critique avec autant de justesse aux peintures des forêts vierges et des campagnes tropicales brûlées par un sol de feu, que quelques artistes ont osé ébaucher. Il semble que le Nouveau-Monde a besoin d'un ordre supérieur d'heureux génies qui, pénétrés de l'enthousiasme qu'une société libre et un jeune paysage peuvent seuls produire, sachent arracher à l'art de nouveaux secrets et ranimer l'existence décrépite des Européens.

31 juillet.

J'ai dressé mon bureau dans la galerie même de l'hôtel qui regarde la cataracte, de manière que j'écris sous son inspiration et presque enveloppé dans ses vapeurs matinales. Cet immense tableau absorbe toute mon existence. La société, les hommes, leurs machinations, leurs intrigues, leurs calculs, leurs espérances, tout me semble petit et méprisable : on doit ici, je crois, oublier jusqu'à l'infortune. Une vague sensation rappelle à mon âme un souvenir confus de ma vie passée, de mes tribulations, de mes dégoûts et des mille contrariétés que j'ai souffertes. Dans d'autres occasions, où ma mémoire me rappelait de semblables choses, mon cœur se soulevait contre l'injustice des hommes, leur ingratitude et leur perfidie; maintenant, c'est comme un songe de la réalité duquel je me convaincs à peine. Mon esprit est calme, et les cruels souvenirs qui m'exaltaient auparavant disparaissent comme les vapeurs qui s'élèvent du fond de cet abîme : ma vie s'écoulera dans la suite avec la même tranquillité, je l'espère, que les flots du Niagara, si agités et si battus dans leur chute; et, après les jours d'orage et de tourbillons, elle suivra paisiblement son cours! Imposante cataracte, je te bénis! je dois à ton influence d'avoir connu la petitesse des peines qui nous affligent, et mes ennemis te devront

le pardon et l'éternel oubli de leurs méchancetés ! ! !

En contemplant la cataracte située sur les limites d'une terre heureuse, qui doit à l'eau sa prospérité et ses prodiges, il me semble qu'il faut considérer cet élément comme une divinité protectrice. L'antiquité lui aurait érigé des temples somptueux, et ses prêtres auraient consulté comme des oracles sacrés cette vaste nappe, sa chute bruyante et la forme de ses vapeurs. Mais l'Américain, plus industrieux et moins enthousiaste, en utilise le cours, les chutes et les réservoirs naturels; il la renferme dans des canaux et des aqueducs pour faire communiquer des régions éloignées, et, non content de la dominer sous la forme liquide, il la transforme, et remplace par la vapeur les forces des animaux, surmonte tous les obstacles et franchit les plus grandes distances avec la vélocité de l'oiseau.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte des États-Unis, on ne peut retenir son admiration en voyant le nombre immense de canaux, de rivières navigables et de chemins de fer qui se croisent dans tous les sens. Des milliers de locomotives parcourent les campagnes, gravissent les hauteurs, sillonnent les eaux, apportent la civilisation et les richesses : la matière brute, soumise à la puissance de la vapeur, se plie à des formes merveilleuses et développe une industrie qui rivalise avec celle de l'Europe. Les contrées élevées du nord et de l'ouest envoient leurs produits

sur les côtes de l'Atlantique et du golfe mexicain par cent voies différentes; et à toute cette série de vie industrielle favorisée par elle, l'eau préside dans le sublime temple de Niagara. Il n'y avait qu'une nation aussi étonnante qui dût posséder la première merveille du monde!

J'ai fait connaissance à déjeuner avec un artiste anglais, M. Daniel-Thomas Egerton, qui a demeuré six années dans la Nouvelle-Espagne, et qui apporte à son pays un riche album de points de vue du Nouveau-Monde. Il m'a invité à passer dans son appartement, où il m'a montré des dessins purs et corrects et des peintures animées; entre autres, diverses ébauches de la cataracte du Niagara, les meilleures que j'aie vues, mais qui étaient loin de reproduire fidèlement la réalité : ce jeune artiste pense avec moi qu'il est impossible de peindre cet immense tout dans un seul tableau. Peut-être qu'un jour l'art du panoramiste sera plus heureux.

Un de ces dessins représente le passage sous la cataracte, et n'embrasse qu'une seule partie de cette grande scène qui est assez bien saisie; c'est ce qui m'a décidé à aller éprouver l'impression forte et neuve que cause ce passage sous la voûte des eaux. A midi, nous nous sommes transportés dans une maisonnette sur le bord du fleuve; et revêtus d'habits de toile cirée, propres à la circonstance, nous sommes descendus par un mauvais escalier auprès du lit

et au bas de la cataracte. Puis, longeant l'escarpement, nous avons été jusqu'à l'ouverture formée d'un côté par la roche et de l'autre par la chute qui laisse un vide causé par l'avancement de la crête. L'air comprimé par le choc terrible de cette masse liquide et mêlé à une pluie épaisse, semblable à des tourbillons, s'échappe avec tant de violence qu'on perd la respiration. La poitrine oppressée, les yeux fermés, le corps mouillé, nous suivions le sentier à tâtons, nous cramponnant aux âpretés du roc, de crainte de glisser dans l'abîme où le Niagara s'ensevelit. Le bruit était si assourdissant que nous ne pouvions entendre les quelques paroles qu'il nous était permis de prononcer au milieu de ce vent et de cette pluie battante. Cependant, j'ai essayé d'ouvrir les paupières pour examiner cette singulière galerie, et j'ai été étonné de la scène de confusion qui se déployait. A une hauteur que je ne pourrais déterminer descendait une montagne d'eau, qui laissait à peine passer les rayons du soleil, tant elle avait d'épaisseur; à mes pieds un gouffre sans fond recevait cette mer verticale et la relançait sous la forme de bouillons, de jets et d'écume. Le choc occasionnait un vent impétueux, accompagné de sifflements qui se répétaient dans la concavité de la voûte où se précipitaient avant de sortir des bouffées d'une pluie semblable à la grêle. Cette complication extraordinaire de sons, cet aspect singulier des rayons brillants de la lumière, qui per-

çaient quelquefois la chute des eaux, cet atmosphère si vivement secoué sous une caverne formée par une roche verticale et une mer qui tombait de la cime, en offrant à mon esprit une image réelle du chaos, ont produit sur mon cœur une impression si neuve, si forte, que je ne l'oublierai jamais. J'ai cru que j'allais vers l'éternité mystérieuse au milieu des ruines du monde, sans que mon âme fût un instant troublée par le dégoût, la crainte ou toute autre passion. Le souvenir de cette grande secousse physique se joindra toujours dans ma mémoire à celui d'une nouvelle époque dans mon existence morale qui datera de mon voyage aux États-Unis.

Niagara, 1er août.

Le hasard m'avait préparé aujourd'hui une scène de simplicité remarquable, qui a fait contraste aux grandes impressions. Je passais par le chemin de la plaine qui longe la rivière, et qui est hérissée d'un bois touffu, lorsqu'à un mille environ de l'auberge, j'ai aperçu sur une des rives une maison comme je ne me serais jamais douté qu'il en existât. Elle avait la forme d'une voiture, le toit semblable à un hangar et le fond d'un bateau. Cette demeure originale était placée sur quatre petites roues. A peu de distance, un homme travaillait à faire des barils à l'ombre d'un arbre. Son costume et sa physionomie portaient les

traces de l'infortune et de la résignation. Je me suis approché de lui en le saluant ; il m'a reçu avec amabilité, et voyant que je m'intéressais à lui, il m'a raconté l'histoire de sa vie. C'était un Français qui habitait Montréal, où il vivait du produit de son labeur comme tonnelier. Mais la grande affluence d'émigrés irlandais fit diminuer peu à peu le prix et la demande des barils. A la même époque, une bonne action causa la ruine de sa petite propriété qu'il avait hypothéquée pour rendre service à un ami malheureux. Privé de secours et d'espérance, il ramassa le bois qui lui restait et en construisit la maisonnette que je voyais et qu'il avait rendu propre à naviguer et à courir sur les chemins. L'arche faite, il y entra lui, sa femme et sa petite fille; et remontant le cours du Saint-Laurant, il arriva au lac Ontario qu'ils traversèrent de la même manière jusques au fort George, à l'embouchure du Niagara. Là il loua quatre bœufs pour gravir la côte, et poursuivant son chemin quelques milles encore parallèlement au fleuve, il fixa sa résidence dans la forêt, car l'absence totale des choses nécessaires l'avait empêché de continuer le voyage. Il a ajouté en souriant : « Du reste, il » m'était égal d'être ici, car lorsque je suis parti de » Montréal, je ne savais où me diriger, et c'est la pro- » vidence qui m'a conduit. J'ai pris mes outils, placé » mon établi au pied de cet arbre, et avec quelques » morceaux de bois et quelques douelles que j'avais

» sauvées, je me suis mis à faire deux sceaux que » j'ai bientôt vendus. Depuis huit jours, *grâce à* » *Dieu*, je ne manque pas d'ouvrage. Chaque baril » me rapporte deux schellings de bénifice, et je puis » en faire à mon aise trois par jour. » A peine notre émigré venait-il de prononcer ces paroles, que, tournant la tête, j'ai aperçu sa femme, personne robuste et bien portante, qui m'a salué avec douceur. « Vous avez la bonté, monsieur, d'écouter notre triste histoire, m'a-t-elle dit, cependant, *grâce à Dieu*, nous avons du pain. » La petite fille de cinq ans, jolie comme un amour, a descendu l'escalier et a couru se placer à côté de son père. Aimable et caressante comme on l'est à son âge, je me suis attendri en la voyant exposée à la misère et à l'infortune. Mais heureusement, cette idée n'effraye pas le cœur de ses parents. Ils m'ont engagé à entrer et à prendre part à leur modeste déjeuner. Cette invitation a excité en moi une foule d'idées, et j'eusse plutôt refusé à un prince qu'à cet homme résigné et content au milieu des privations. Donnant la main à l'enfant, j'ai monté les cinq degrés de l'escalier qui est placé devant la porte, et je suis entré sous le toit amphibie où la table était mise avec beaucoup de propreté. Deux plats, l'un de viande, l'autre de pommes de terre, un énorme pain et une carafe d'eau, voilà de quoi se composait le service. J'ai observé le caractère de ce ménage, et en adressant diverses questions, je

faisais parler l'enfant; tandis que je causais j'ai eu une idée vague d'abord, mais qui, bientôt claire et précise, est devenue pour moi une conviction aussi intime que celle de ma propre existence, c'est que cette misérable hutte mouvante transportée par l'infortune dans une forêt déserte du Canada sur les rives du Niagara était le sanctuaire du bonheur conjugal. En quel lieu, grand Dieu, devais-je admirer un tel exemple! c'est auprès d'une des merveilles de la nature dont l'immensité m'avait fait connaître la petitesse des peines de l'humanité, que je voyais, sous l'aspect de la détresse et entourée de tous les attributs de la pauvreté, la seule félicité réelle à laquelle l'homme doive aspirer sur la terre. Providence ineffable! me suis-je écrié en moi-même, tu accordes la paix de l'âme, la résignation dans les contre-temps, l'imprévision des fatales conséquences de la misère, les plaisirs purs de l'amour et de la tendresse filiale à l'homme simple et obscur qui, balloté par le malheur, établit comme les oiseaux du ciel son nid au milieu des arbres, et tu glisses le souci, l'ambition dans le cœur de l'homme opulent, en faisant de son palais la demeure de l'égoïsme, de la perfidie et de la haine.

L'heureux ménage m'a expliqué comment il avait pu réaliser une navigation dans le lac Ontario. Ils avaient placé dans l'intérieur les roues et l'escalier, dressé la flèche et une perche semblable sur le toit,

en guise de mât, pour hisser les voiles confiées aux soins du mari ; la femme, laissant les dispositions nécessaires à l'enfant qui faisait la cuisine, dirigeait par les deux fenêtres latérales les cordes du gouvernail. Cette singulière machine n'a pas plus de 15 pieds de long sur 6 de large; elle est divisée en deux pièces intérieures par un rideau, qui sépare la chambre de la cuisine et de la salle à manger : sous le plancher, il y a un espace consacré à garder les provisions, les outils, la voilure, les cordages, quand on ne navigue pas.

De retour à l'hôtel, j'ai vu à regret les préparatifs du départ. Je demeurerais ici trois ou quatre mois pour donner à mon âme l'aliment savoureux des fortes sensations : cependant je ne puis oublier mes devoirs d'employé espagnol. Je dis donc adieu aux cataractes du Niagara les yeux mouillés de larmes, car j'aime ce sublime spectacle qui me donne de sublimes leçons, me fait participer à des joies pures, adoucit mes sentiments et verse dans mon âme le baume de la paix.

Chapitre VII.

Retour du Niagara. — Bufalo. — Attentions des Américains pour leurs enfants. — Avon. — Vallée du Génessée. — Ferme de M. Wadsworth. — État de l'agriculture. — Auburn. — Visite à la Pénitentiaire. — Syracuse. — Situation des salines. — Effets de l'intempérance. — Diminution de la consommation de l'eau-de-vie. — Influence des sociétés de tempérance. — Vues du canal. — Fermes d'Albany. — New-Lebanum. — Visite aux Quakers danseurs. — Situation de cette secte. — Son industrie. — Northampton. — Éducation des vers à soie.

Bufalo, 2 août.

Nous sommes partis hier à midi du Niagara, par le chemin bas qui longe la côte fleurie du Canada; j'ai tourné continuellement la tête, et j'ai senti mon cœur se serrer à mesure que s'éloignait le bruit de la cataracte, dont j'accueillais les faibles échos comme les adieux d'une maîtresse. Quand je n'ai plus rien entendu, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment de solitude et d'abandon, comme si j'eusse craint de retourner dans ce monde sans son égide. Pendant les trois jours que je suis resté sous son influence, et comme identifié avec son immensité, je

me suis cru au-dessus des peines et des chagrins. Mais maintenant que je n'aperçois plus cet aspect grandiose, que je n'entends plus ce bruit terrible, mon âme, qui chérit les sublimes sensations dignes de sa noble origine et de son immortelle destinée, se laisse abattre par l'idée d'impuissance; et ni les bords verdoyants de la rivière, ni la campagne émaillée du Canada, n'ont pu m'arracher à mon abattement mélancolique. A Waterloo, nous avons traversé le Niagara sur une barque (*horse-boat*) dont les rames étaient mises en mouvement par des chevaux. De l'autre côté, nous sommes entrés dans une voiture qui pouvait contenir trente personnes, et qui a été traînée par un seul cheval sur le chemin de fer parallèle au fleuve. Nous sommes arrivés à Bufalo, ville rebâtie comme par enchantement depuis le terrible incendie qui la réduisit en cendre en 1814, et descendus dans le bel et grand hôtel de l'Aigle, où nous avons trouvé M. Chevalier qui nous avait quittés au moment d'arriver à Niagara. J'ai parcouru avec admiration quelques endroits de cette cité, située sur le lac Érié et au commencement du canal de New-York, conduit des richesses de l'ouest. Nous avons été au théâtre qui, bâti en trois mois, a été ouvert il y a peu de jours. Il est beau, décoré avec élégance, éclairé au gaz au moyen d'un petit appareil établi exprès.

Avon, 3 août.

Hier matin nous avons quitté Bufalo où nous avons laissé M. Chevalier, qui se prépare à poursuivre son voyage jusqu'au Canada et à retourner à New-York par le lac Champlain. Je l'accompagnerais volontiers, si le temps ne me pressait. Nous nous sommes séparés de cet excellent monsieur, qui a eu mille attentions pour nous pendant le voyage, et à qui je dois en particulier la connaissance d'une foule de personnes instruites. Nous avons suivi le chemin bas par le comté de Génessée, traversant les jolis villages de Williamsville, Batavia et Calédonie. Batavia semble s'élancer de terre, par sa propreté et la joie qu'elle respire. Un ménage américain a pris place avec nous dans la voiture, menant un enfant beau comme un ange et d'une docilité qui nous a enchantés. Ces qualités assez communes ici, sont un reflet de l'extrême douceur des mères. Pendant nos courses souvent en contact avec des enfants (car les parents les traînent partout), nous n'avons pas eu de motifs de nous plaindre de leur société ; et nous n'avons jamais vu une américaine, je ne dis pas frapper ces précieuses créatures, ce que je considère comme une cruauté, mais même se fâcher contre eux. Quand l'enfant fait une faute, effet de la vivacité et de l'inexpérience de l'âge, la mère entame une longue conversation, fait des ob-

servations sur les conséquences qui résultent d'une mauvaise action, lui prouve d'une manière claire et à la portée de son intelligence que le plus grand préjudice retombe sur lui. Puis elle raconte une fable ou un conte analogue à la circonstance : l'enfant écoute les réflexions de sa mère avec attention, et quand elle le juge convenable, elle met fin à la conversation par un doux baiser. Comme tous ceux de leur âge, les enfants américains font beaucoup de questions et les mères ne manquent jamais à les satisfaire en mêlant à propos à leurs réponses une foule de remarques et de petits faits, dont elles ont recueilli un riche répertoire, dans le système d'éducation qu'elles reçoivent aux *séminaires* et dans les lectures. Ces conversations avec l'enfance doivent être une source inépuisable des plaisirs qui font de la vie domestique le centre de l'existance de la femme américaine.

Arrivés à Avon à dix heures et demie du soir, par un froid désagréable, les deux grandes auberges se sont trouvées remplies de voyageurs, et à peine avons-nous pu obtenir une chambre pour passer la nuit. Ce matin j'ai couru les champs, qui sont assez bien. J'ai aperçu pour la première fois une charrue à versoir de bois, renforcé d'une plaque de fer; car, je n'en avais encore vu qu'en fer fondu. On se sert généralement de l'égrénoir dont le modèle est à Washington dans le bureau des brevets : il paraît réunir plus d'avantage que les autres et ressemble à celui de B. W.

Bills de Mount Morris, bréveté au mois de février de cette année. On emploie encore une fort petite charrue, dont j'ai pris note aux environs d'Albany. Elle est sans versoir, a le soc en pointe arrondie et inclinée sous un angle de 45 degrés. Elle sert comme cultivateur entre les lignes plantées.

Je me suis dirigé vers les eaux minérales, analysées par le docteur John W. Francis (*American Rail-Road, journal august.*, 23, 1834); le mécanisme qui sert à extraire l'eau du puits et à remplir la fontaine, est assez curieux. Il consiste en une pompe mue par une petite roue disposée de manière que l'excédant de l'eau de la fontaine la fait tourner. Elle est comme l'on voit mise en action par la même eau qu'elle extrait : l'appareil peut valoir 3 à 4 piastres.

Génessée, 4 août.

Sortis hier à une heure et demie d'Avon, nous avons été à Génessée, où j'étais attiré par le désir de connaître quelques-unes des grandes fermes de culture et de bétails; et j'avais dans ce but, pendant mon séjour à New-York, demandé à mon ami D. Leonardo Santo Suarez, une lettre de recommandation pour M. Wadsworth, riche propriétaire de ces lieux. Le voyage a été des plus agréables : variété de vastes paysages, riches prairies couvertes de troupeaux, bois touffus, vergers charmants,

champs dorés par les moissons ; des villas, dont les bâtiments jaunes et blancs ressortent sur le fond de verdure de la campagne ; dans le lointain un horizon de colonnes de fumée qui s'élèvent des forêts incendiées comme signes du progrès de la population ou précurseurs de la culture, tel est le tableau qu'offre la vallée délicieuse de Génessée, vue de la hauteur qui domine le village.

Après dîner, j'ai été chez M. Wadsworth, qui ne se trouvait pas chez lui, mais j'ai rencontré son fils, M. Williams, qui m'a dit avec politesse : Mon père, qui vous attend depuis quelques jours, ne tardera pas à revenir de la promenade avec ma sœur Élisabeth. A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'en effet tous deux ont paru et m'ont fait l'acceuil le plus cordial. M. Wadsworth est un vieillard d'un aspect noble et vénérable, dont la bonté est peinte sur la physionomie; la demoiselle, jeune et jolie, est l'image de la naïveté et de la douceur. Dès qu'elle a su que ma femme m'accompagnait, elle m'a demandé la permission de faire toilette et d'aller auprès d'elle.

Aujourd'hui, après déjeuner, j'ai commencé mes excursions avec M. Williams, jeune homme d'un caractère aimable, qui se consacre à l'agriculture comme son respectable père. Nous avons visité M. Piffard propriétaire instruit et laborieux, qui demeure à trois milles, parcouru les champs des environs, les fertiles prairies de M. Wadsworth, les

habitations de ses travailleurs, les étables de ses troupeaux, la vacherie, la laiterie, et toutes les dépendances de cette belle propriété.

De retour à la maison et pendant la soirée, nous avons tenu différentes conversations dans lesquelles le père a déployé ses connaissances agronomiques et la fille toute son instruction. Pour se distraire dans la solitude de la campagne, qu'ils habitent au printemps, cette demoiselle a fait un herbier de jolies plantes. Elle parle très-bien le français et rend sa beauté plus intéressante encore, par la bonté angélique de son âme et la tendresse dont elle entoure son père ; c'est pour ce respectable vieillard un dédommagement de la perte de son épouse.

Génessée possède trois écoles communales, outre celles du dimanche, dirigées par les prêtres et plusieurs demoiselles, dont quelques-unes, qui demeurent à une certaine distance, restent à dîner au village, pour ne pas priver leurs élèves de la classe du soir. Des professeurs viennent alternativement donner des leçons publiques pour lesquelles ils reçoivent une rétribution formée par des souscriptions volontaires, parmi les familles aisées : on y fait des cours de géographie, de chimie, de mathématiques; et récemment une demoiselle y a donné des leçons d'histoire. Ici l'instruction se répand partout, et les plus humbles hameaux sans colléges ne sont pas privés de l'enseignement des sciences.

5 août.

Nous sommes encore aujourd'hui au milieu de l'affectueuse amitié de la famille Wadsworth. Le père m'a montré plusieurs mûriers multicaulis; il a essayé d'élever des vers à soie, que nous avons vus ce soir. Le jardin et le verger contiennent une grande variété de fruits exquis et de fleurs rares, cultivées par mademoiselle Elisabeth. Pendant la promenade, j'ai eu mille fois l'occasion d'admirer l'ordre qui règne dans cette propriété, ainsi que dans l'intérieur de la maison. L'on y respire dans un atmosphère de bien-être, de paix, d'amour paternel; je la regarde comme la demeure du vrai bonheur. Tout y est simple, commode et propre : les meubles, le service, la table répondent à la fortune du maître et à son bon goût; cependant on n'y voit ni luxe, ni ostentation, ni vanité. Tout y est bien et d'accord avec les douces passions de ceux qui l'habitent; et cette sainte harmonie m'apprend qu'il ne peut y avoir rien de mieux. La position de la maison ajoute à la douceur de la vie qu'on y passe. Elle se trouve à une extrémité du village, au milieu de vergers et de jardins, et domine à l'ouest les riches vallons du délicieux Génessée où paissent les troupeaux, et les champs peuplés de travailleurs qui se trouvent heureux d'être sous la protection paternelle de leur vénérable maître.

L'agriculture et ce qui la concerne, tel est l'objet

de la conversation de M. Wadsworth, avec les personnes qui viennent le voir; il possède une bibliothèque bien assortie d'ouvrages scientifiques, d'histoire, de voyages et d'économie politique qu'il aime beaucoup.

Nous sommes allés voir les essais d'éducation de vers à soie. Quand la calèche est passée devant le cimetière, ce respectable vieillard m'a pris la main et l'a posée sur son cœur, en me faisant un signe de ses yeux, mouillés de pleurs; j'ai compris que c'est dans ce séjour de la mort que reposent les restes de sa tendre épouse, digne mère de l'aimable Élisabeth!... Je n'ai pu retenir mes larmes en considérant que ce vieillard si bon, si vertueux, avait aussi bu à la coupe amère du malheur, et que sa belle âme n'était pas exempte de peines. Pauvre humanité!...

Les vers à soie se trouvaient à leur dernier âge, et plusieurs filaient; j'ai dit à la femme qui les soignait que la nourriture n'était pas suffisante : ce qui donnait aux cocons une certaine mollesse. Elle avait entendu dire que l'excès d'aliment rendait le ver malade. Du reste, cette idée est répandue dans d'autres endroits où l'on fait de petits essais; si cela est vrai pour le premier âge, cela ne l'est pas pour le dernier, où il faut à l'insecte le plus de développement possible et par conséquant autant de nourriture qu'il veut en prendre.

6 août.

Étant resté trois jours en rapport avec des personnes instruites, j'ai eu la facilité de connaître l'état de l'agriculture dans ce territoire. Je vais en transcrire les principales données. On cultive le blé, l'avoine, l'orge, le seigle, le maïs, les pommes de terre et les pâturages. La culture du blé est la plus répandue et la plus productive. M. Wadsworth croit avec d'autres agriculteurs, qu'on obtient les meilleures récoltes dans les terrains calcaires : cette opinion paraît être confirmée par les exemples de cette vallée et de la Virginie. On a fait des remarques fort intéressantes sur la nature de ces sols, dans un mémoire récemment publié comme supplément au *Farmer Register*.

La production minime du blé est de 25 boisseaux par acre, contenant chacun 65 livres de grains. Le maximum, dans quelques localités privilégiées, monte jusqu'à 45 boisseaux. On sème en septembre et la semence reste dans la terre jusqu'au printemps d'après; la moisson a lieu au mois d'août et le champ se repose jusqu'à l'année suivante, de sorte que l'on n'obtient qu'une récolte tous les deux ans. Quelques fermiers ont intarcalé depuis peu de temps une semence de trèfle entre deux de blé ; d'autres enterrent en vert une récolte de cette légumineuse pour amender leurs terres, pratique dont on espère tirer un très grand avantage.

L'avoine est l'aliment général des chevaux, et sa production est de 50 boisseaux par acre; on la récolte tous les ans, alternant, sur le même terrain, une semence d'avoine et une de maïs.

L'orge n'a été introduite que depuis peu, et M. Piffard en a obtenu d'excellentes récoltes les quatre dernières années. Le seigle est très-peu cultivé. Les fermes ne se composent généralement que de prairies; le rapport entre le terrain destiné aux pâturages et les animaux nourris est d'un acre par bœuf et de deux par vache. Le trèfle rose et blanc, le *triticum repens* et les deux graminées appelées *thimothy grass* (phleum pratense) et *red-top* (agrostis stricta), sont les espèces les plus communes. La première se trouve dans tous les champs de trèfle, la seconde est considérée comme une nourriture excellente pour engraisser les bestiaux. Les champs semés une fois et moissonnés annuellement se conservent en état de production, pendant vingt, trente, et quelques-uns jusqu'à quarante ans. M. Wadsworth a fait l'essai d'une machine à moissonner dont j'avais vu le dessin dans un numéro du *Farmer* de New-York; elle est montée sur un char et traînée par deux chevaux; mais M. Williams m'a dit qu'on l'avait abandonnée, parce qu'elle n'offrait pas les avantages que faisait espérer son inventeur. Il y a certaines choses que la main de l'homme seule peut bien exécuter. Dans l'agriculture comme dans les arts, l'exercice des machines ne peut s'appli-

quer avec grand succès, quand les mouvements exigent une modification irrégulière et alternée, dans la force, ou dans la direction, selon les obstacles et les résistances. Je crois que le travail du moissonneur se trouve dans un cas semblable.

Pour remuer le foin dans les champs, l'on se sert d'un cylindre de huit à neuf pieds de long et de trois de diamètre, hérissé de dents de bois de sept pouces, lequel est suspendu à une espèce de char traîné par un cheval, et reçoit un mouvement rapide de rotation, au moyen d'un pignon qui engraine à la circonférence d'une des roues. Celles-ci ne sont pas placées à l'extrémité du même essieu; et l'une se trouve au bout du cylindre et l'autre plus avant, pour engrainer avec le pignon qui est à l'autre extrémité du cylindre.

On emploie dans cette ferme différentes charrues, dont la forme est tout ordinaire. Quelques-unes ont un grand versoir de bois recouvert de plaques de fer et pourvu d'un fort coutre vertical, dont on ne se sert qu'une seule fois dans les terres où il y a beaucoup de racines.

Pour ramasser le foin et le mettre en tas, on se sert d'un grand rateau que j'ai déjà vu aux environs d'Utique; celui-ci a un double rang de dents, de sorte que quand on en fait tourner un pour déposer l'herbe qu'il a recueillie, l'autre continue l'opération sans que l'animal s'arrête.

Une paire de bœufs coûte de 70 à 80 piastres, et

une paire de chevaux de labour 120. Les gages d'un valet de ferme se paient à raison de 12 piastres par mois, avec le logement et la nourriture; mais dans le temps de la récolte, on prend des hommes à la journée, pour 10 et 12 schellings. Un bon ouvrier moissonne 3 acres de terre par jour, mais généralement deux hommes ne moissonnent et ne lient les gerbes que de deux acres. L'étendue moyenne des fermes est de 100 à 120 acres, dont 30 ou 40 en bois, leur service exige deux bœufs et deux chevaux, sous la conduite de deux hommes. Les fermes de M. Wadsworth sont si considérables, qu'on en compte les acres par plusieurs milles. Celle de M. Williams en a mille et se trouve dans une précieuse situation, avec la laiterie et la fabrique de fromage, presque au centre d'une vallée pittoresque que traverse un bras du Génessée. Le produit d'une vache équivaut à 12 ou 15 piastres par an. Les veaux et les bœufs vendus pour la consommation donnent une rente presque égale avec moins de travail. Quant au fromage, le produit des vaches se monte à trois cents livres par an. On donne du sel une fois par semaine à tous les animaux, on fait usage du plâtre dans les champs de trèfle, à raison d'un boisseau, et tout au plus d'un et quart par acre. Les effets en sont surprenants. On connaît l'influence bienfaisante de la marne, et c'est à cet engrais que les terres du comté doivent leur fertilité. Plusieurs mémoires font mention des bons résultats que l'on en a obtenus

dans la Virginie où l'on avait oublié depuis plusieurs années cette ancienne pratique des premiers colons.

Le prix des terres est aujourd'hui de 40 à 60 piastres l'acre. Quelquefois les forêts ont autant de valeur que les terrains cultivés à cause de l'emploi des bois utiles qui y végètent; l'intérêt que les propriétaires retirent de leurs fermes est très considérable, puisqu'il dépasse dix pour cent. M. Piffard, qui dirige sa propriété, retire jusqu'à 15 pour cent, et m'a parlé d'une ferme achetée, il y a 4 ans, au prix de 60 piastres l'acre, qui a déjà remboursé capital et intérêts. Cet accroissement de richesses provient en grande partie de l'éducation des moutons mérinos, dont le produit est évalué chaque année à 3 livres par tête; la laine se vend dans les marchés de Boston et de New-York à raison de 70 centièmes la livre. Le croisement de la race espagnole avec la saxonne dans ce pays, a contribué à améliorer la dernière en diminuant la vigueur de la première.

M. Piffard emploie, pour égrainer le blé, un égrénoir à cylindre commun, mais dont les dents, clouées à vis, peuvent être remplacées avec facilité; de plus la position de l'essieu du cylindre est fixe, tandis que le plan concave est le seul mobile graduellement. Cet agronome distingué a soumis aussi à une modification avantageuse le mécanisme qui sert à mettre en action l'égrénoir et l'éventoir et fait suivre aux quatre chevaux une marche égale. Cette disposition ingé-

nieuse est applicable à toutes les machines, mues par des animaux attelés aux extrémités de leviers horizontaux.

Il serait piquant de voyager dans l'intérieur des États-Unis, pour étudier les inventions particulières des habitants de la campagne; isolés et manquant des moyens nécessaires, les paysans ont souvent recours aux efforts de leur génie. Les pages de mon album sont couvertes de croquis de mécanismes simples, recueillis en passant dans nos excursions rapides. Cela me prouve l'esprit inventif de ces gens là, leur tendance vers le progrès et leur mépris pour toute routine. Bien différent du laboureur européen, l'Américain pense et discute en cultivant: il lit beaucoup, reçoit les journaux d'agriculture et d'économie rurale, qui circulent en grand nombre dans les fermes, apprend les nouvelles découvertes et nourrit ainsi son goût de la science de la profession. Le soir, la famille du respectable M. Wadsworth ressemble à une société amicale d'agriculture.

Rochester, 7 août.

Hier après-midi, nous avions dépensé nos moments sur le gazon, devant la maison de nos estimables amis, au milieu de la franche cordialité qui ferait de ce monde un paradis terrestre, si elle pouvait unir tous les hommes. Cette dernière scène a rendu

nos adieux plus pénibles encore, et nous avons fini par nous promettre de nous voir ce matin. Mais cela n'a servi qu'à augmenter l'attendrissement. A notre séparation, nos yeux ont payé un tribut à la douleur : nous avons pleuré en nous embrassant, comme si notre amitié eût commencé avec la vie.

Auburn, 9 août.

Partis hier de Rochester à huit heures du matin, nous avons dîné vers dix heures à Cunandaiga; de là nous sommes allés à Genève que nous avons traversé à deux heures, et nous sommes arrivés ici à dix heures du soir. Le soleil allait se coucher quand nous sommes passés par cette jolie ville dont le nom européen réveille tant d'idées. Je ne saurais décrire le lac au moment où l'image vacillante du soleil se peignait dans les flots, les forêts sombres et silencieuses, vues à la chute du jour, les campagnes renaissantes à la lueur du crépuscule, et le lac Cayuga au reflet de la lune. Je me souviens qu'un voyageur mexicain (1) a raconté que les rives romantiques de quelques lacs lui inspirèrent un véhément désir de vivre à la campagne; à mesure que je traverse les campagnes riantes qui avoisinent les lacs de Cunandaiga, Seneca et Cayuga

(1) Don Lorenzo Zavala, dans son *Voyage aux États-Unis*, ouvrage écrit avec une noble impartialité, et où l'on trouve des documents fort intéressants.

aux heures silencieuses du soir, cette idée se présente à mon esprit avec toutes les séductions d'une existence heureuse. Une pensée vient toujours se placer à côté des tableaux que j'aperçois dans mes voyages et qui leur donne une teinte magique : je suis convaincu que les habitants de ces régions fortunées sont heureux. Cette pensée si consolante ne se présente presque jamais à l'esprit de celui qui parcourt les campagnes européennes, où la misère, l'arbitraire et le fanastisme, remplissent d'amertume la vie du malheureux mortel, qui même au milieu de la retraite silencieuse des champs ne peut se soustraire à la fatale influence des institutions vicieuses.

Avant de visiter la pénitentiaire, j'ai pris note de certains instruments agronomiques. Quelques égrénoirs ont le cylindre en squelette, mais les barres de la monture sont de bois et recouvertes de plaques de fer. Ils sortent de la fabrique de Graff et Townsend de Genève, et coûtent 150 piastres avec le mécanisme de roues dentées. Ceux de Little Falls, construits par Fox et Borland, du même prix, ont le cylindre en bois recouvert de plaques de fer ; leur plan concave repose sur quatre ressorts en spirales, disposés extérieurement, deux de chaque côté : ce qui permet aux épis de passer quand ils s'amassent sans que la machine coure aucun risque et sans qu'elle bronche dans ses mouvements. On en fait aussi à Auburn, chez Burges et Hyde, successeurs de E. Patchen.

La prison d'Auburn, commencée en 1816, est la première où le régime pénitentiaire a été introduit. Les essais furent funestes dans l'origine, car on avait adopté le système d'isolement absolu dans les cellules sans les occupations manuelles. L'expérience convainquit de la nécessité de joindre le travail à la réclusion et au silence, bien que les prisonniers fussent séparés dans des cellules, comme à Philadelphie, et que l'isolement ne dût exister que pendant la nuit, car on les réunissait déjà dans les ateliers pendant le jour sous la règle d'un silence sévère. Tel est le régime d'Auburn, adopté avec de légères modifications dans toutes les pénitentiaires des États-Unis, excepté en Pensylvanie, où l'autre est rigoureusement observé, comme je l'ai dit en décrivant la maison de Cherry-Hill, aux environs de Philadelphie.

Dès le principe, la cellule était occupée par deux prisonniers, mais cette méthode a été abandonnée quand la construction des nouveaux bâtiments a permis de donner un cachot à chacun; c'est alors qu'a véritablement commencé l'application du système pénitentiaire. L'aile du nord, disposée en forme d'équerre, fut terminée, en 1822; elle contient 650 cellules séparées, sur cinq étages, et est ceinte d'une galerie spacieuse. En 1832, la législature accorda la construction de l'autre corps cellulaire au sud; celui-ci contient 220 cachots; il fut terminé et occupé dès les

premiers jours de 1833. Cette partie de l'édifice peut servir de modèle pour sa solidité et sa simplicité, la ventilation et la clarté, etc. Il renferme cinq étages de cellules, 44 ou 22 de front dans chacun de 11 pieds de long sur 3 pieds 6 pouces de large et 7 pieds de hauteur. Entre l'édifice cellulaire et les murs extérieurs règne une galerie de 13 pieds de large. Les escaliers sont soutenus par des piliers de fer fondu. Dans tout cet édifice, on n'a employé d'autres bois que les planches du parquet des corridors que l'on a posées sur des plaques de fer. Le bâtiment a coûté 12,376 piastres, ce qui revient à 52 piastres 2 réaux pour chaque cellule. On cite cette construction comme la plus économique qui ait été faite en ce genre aux États-Unis.

Les ateliers occupent un grand espace, et sont consacrés à plusieurs sortes de professions, que je notais à mesure ; 1° barils, cuves, montures de toute espèce d'outils de charpentier, manches; 2° scierie de marbre; 3° tissage de coton; 4° cordonniers et bottiers, métiers de bas de laine; 5° pendules de cheminées; 6° tailleurs; 7° chaudronniers; 8° serruriers, divers ouvrages de fer, fonderie; 9° ouvrages d'écaille et de corne, comme peignes, corbeilles, etc.; 10° fabriques de tapis; 11° tours à filer le coton; 12° ébénisterie, lits, canapés; 13° chaises en paille et en crin; 14° sellerie, ornements accessoires. Vous trouvez dans chaque atelier un garde et l'agent de l'entre-

preneur qui se charge de recevoir, à un prix stipulé, l'ouvrage des détenus : on y observe le silence le plus rigoureux; et afin que le directeur puisse sans être vu exercer une vigilance constante sur les prisonniers et les employés, l'architecte a ménagé tout autour une galerie secrète avec petites ouvertures d'inspection dans la cloison. J'ai parlé de ce système, en décrivant les ateliers de la pénitentiaire de Maryland. Pour conserver la discipline, on fait usage du fouet, comme à Sing-Sing, mais le cas est rare. Le directeur croit que ce châtiment est aussi indispensable, que l'autorisation discrétionnelle qu'ont les employés subalternes de l'infliger, nécessaire pour le maintien de l'ordre.

Le département destiné à l'autre sexe renfermait 25 prisonnières, occupées à différents travaux, sous l'inspection d'une surveillante. Le système pénitentiaire n'y est pas aussi exactement observé, parce qu'il est fort difficile de soumettre les femmes à la règle sévère du silence, et que l'édifice n'offre pas en lui-même le nombre de cellules nécessaires à l'isolement pendant la nuit. En établissant les grandes pénitentiaires, on n'a pas songé aux femmes, à cause du petit nombre de criminelles qu'il y a généralement chez le sexe; de là vient que les quartiers qui leur sont consacrés sont ordinairement peu convenables, mal distribués et presque toujours provisoires. A Auburn, on fait coucher quatre femmes par cellule.

Ces chambres, ainsi que les salles de travail, sont, au reste, fort étroites, placées à un troisième étage, éloignées du centre et servies par des hommes : ce qui établit une communication préjudiciable. Les commissaires-inspecteurs de cette prison et ceux de Sing-Sing ont demandé la construction d'un quartier pour les femmes dans les deux pénitentiaires, comme offrant plus d'économie que celle d'une prison spéciale séparée.

Nous avons parcouru l'infirmerie, où nous n'avons vu que très peu de malades, puis les cuisines et la chapelle. Tous les dimanches, 35 étudiants du séminaire font la classe dans l'oratoire à plus de 200 condamnés. Les jeunes professeurs assurent que leurs élèves avancent rapidement, qu'ils sont dociles et appliqués. J'ai assisté au prêche et à la prière du ministre; le recueillement religieux des détenus, la douceur de leurs physionomies, ont produit sur moi une profonde impression : je ne pouvais me convaincre que ces hommes fussent des criminels, et je me souvenais que la même observation était venue à mon esprit dans les autres pénitentiaires de l'Union. Parmi les hommes que j'ai vus dans les cinq prisons que j'ai parcourues, pas un n'avait l'aspect féroce et audacieux des condamnés espagnols. Ils ont ici un air tranquille, résigné, humble : dans les ateliers, ils sont actifs; dans la cellule, où je les ai visités aux heures des repas et du sommeil, leur douceur et leur recueillement exci-

tent la compassion ; dans le temple, leur résignation chrétienne a fait bénir ces institutions philanthropiques, filles d'une société morale et religieuse.

Je dois dire que les États-Unis fournissent peu d'exemples de ces grands crimes et de ces atrocités qui supposent un abandon total et la perversité de l'âme. Les délits les plus communs sont des vols et des attentats commis dans l'ivresse, le plus souvent par des étrangers; les journaux annoncent rarement des cruautés, et lorsque cela arrive, le peuple n'est pas avide d'en lire les détails et ne court pas avec joie assister aux spectacles sanglants de la justice. On sait qu'il y a des États où la peine de mort a été abolie, et que d'autres en ont limité l'application à fort peu de cas, que tout le monde regarde ce supplice avec peine, et la masse des habitants avec horreur. Ces idées sont le résultat de l'éducation, du caractère pacifique et des sentiments religieux de la nation américaine.

Ma visite à la chapelle, pendant les offices, m'a suggéré des idées qui me conduiraient trop loin; une scène plus pathétique encore a excité en moi de nouvelles réflexions. Pendant que les prisonniers rentraient dans les cellules, le ministre faisait une prière. Placé dans un des coins du grand édifice, il s'adressait à plus de 800 criminels, appuyés sur les balustrades des vastes corridors, au moment où ils allaient méditer, dans le silence et la solitude la plus abso-

lue, sur les maximes consolantes qu'ils venaient d'entendre.

Le surintendant, M. Levi Lewis, m'a accompagné avec la même bonté qu'il nous témoigna il y a quelques jours à mon passage avec M. Chevalier. Il a poussé la complaisance jusqu'à me permettre de copier les plans et les dessins de la maison, occupation qui m'a pris une bonne partie de la journée. Ce monsieur m'a fourni divers rapports où j'ai trouvé les données suivantes sur les recettes, les dépenses et le régime de cette célèbre pénitentiaire.

A la fin de septembre 1833, on y comptait 811 prisonniers, et durant les douze mois qui suivirent jusqu'en septembre 1834, il en entra 258 : total, 1,069. Pendant la même époque, il en sortit 155 pour fin de peine, 53 par grâce, et 18 moururent : total, 226; lequel, déduit du nombre précédent, donne pour la fin de septembre 1834, 843 détenus.

D'après le rapport des inspecteurs publié au commencement de cette année pour 1834, on ne comptait à la fin de décembre que 649 condamnés, parmi lesquels 565 blancs, 57 de couleur; 17 femmes blanches, et 10 de couleur.

Les frais se sont élevés, cette même année, à 50,628 piastres, dont 11,185 ont été destinées aux traitements des employés, 5,222 aux gardes, 13,387 aux provisions, 3,630 à l'habillement, 2,350 au combustible et à l'éclairage, etc. Sont comprises dans cette

somme, 10,000 piastres, pour ouvrages et réparations. L'entretien de la pénitentiaire s'élève à 42,229 piastres, et le produit du travail des prisonniers à 47,724 : ce qui offre un excédant de 5,495 piastres.

De 747 prisonniers écroués au mois d'août de la même année, 203 n'avaient reçu aucune éducation et ne savaient pas même lire, 311 fort peu ; 221 avaient assisté aux écoles communes, 8 aux académies, et 4 seulement aux colléges. Considérés sous l'aspect de la boisson, 287 étaient profonds ivrognes, 274 à un degré inférieur, 177 modérés et 9 ne buvaient pas d'eau-de-vie. Sur ces 747, 448 avaient commis leurs délits sous l'influence des liqueurs. D'après les rapports de l'aumônier, qui examine avec soin la conduite antérieure et l'état de l'instruction des prisonniers, il résulte que la majeure partie sont complétement ignorants, et que si quelques-uns ont brisé avec les préceptes de la religion, le plus grand nombre en ignoraient les maximes et les principes. Sur plus de deux mille, trois seulement avaient assisté aux écoles du dimanche. La proportion des hommes mariés et des célibataires condamnés est de beaucoup plus forte pour ceux-ci dans les pénitentiaires que dans la société.

J'ai déjà parlé, quelque part, de la circulaire du surintendant de la prison d'Auburn, au sujet de la question des travaux des condamnés, et des réponses qu'on y a faites. Quant à la conduite des détenus dans

le monde une fois après l'expiration de leur peine, il résulte que, sur 288 individus dont on connaissait la résidence, 154 offraient l'exemple d'une réforme complète, 45 d'un notable amendement, 39 étaient passablement corrigés, et 5 seulement dans le même état qu'à leur sortie.

L'ordre et la propreté qui règnent dans cette maison sont vraiment admirables, et contribuent puissamment à conserver la santé des prisonniers. D'après les rapports que j'ai sous les yeux, le nombre de ceux qui ont été soignés à l'infirmerie, ou dans le reste de l'édifice, pour de légères indispositions, est de 2 1/2 sur cent. La moralité est de 1 et neuf dixièmes sur cent. Les frais d'infirmerie ne s'élèvent qu'à 900 piastres. La nourriture se compose de 8 onces de porc ou 12 onces de vache salée, de 10 onces de farine de seigle, de 6 onces de farine de maïs, deux livres et demie de pommes de terre, et, par chaque cent rations, de deux mesures de petits-pois, d'une demi-livre de poivre, de mélasse, de sel et de vinaigre en proportion : un jour de la semaine on donne de la viande fraîche, et les autres six jours de la viande salée et du porc alternativement. Les repas ont lieu au réfectoire.

Sur 2,400 prisonniers environ, écroués dans cette maison depuis son établissement, on compte 500 étrangers criminels, pour intempérance, ignorance ou mauvaise éducation. Sous le régime d'Auburn, le

prisonnier est obligé de travailler toujours; la discipline ne lui accorde pas de temps pour s'occuper à son bénéfice, et former un pécule qui puisse lui servir à subvenir aux premières nécessités de sa sortie. Ce système sévère est adopté dans les autres pénitentiaires, excepté dans celle de Baltimore, parce que l'on a reconnu qu'il était dangereux de laisser de l'argent à la disposition du détenu. Mais quel inconvénient y aurait-il à ce que ces malheureux pussent gagner une petite somme qui les mettrait à même d'éviter les conflits d'une position avantageuse, pendant les premiers jours où, sans relation et sans travail, ils reviennent dans la société? On devrait étendre les bienfaits des banques de secours (*saving banks*), si répandues dans l'Union, aux prisonniers des pénitentiaires, aux jeunes gens des maisons de correction et aux pauvres des hospices; donner à ces infortunés les surintendants et les directeurs pour tuteurs, et destiner à une caisse de prévoyance le produit du travail qu'ils font au-dessus de la taxe ordinaire, placé à intérêt composé. Il me semble que ce serait encore un acte de justice, de consacrer au même objet les sommes que les pénitentiaires encaissent comme bénéfice net, après avoir couvert les dépenses, les frais de nourriture, d'entretien et d'enseignement. On pourrait distribuer l'intérêt de ces fonds en l'ajoutant à ce qui revient à chacun comme une fraction de gains généraux dus à l'industrie de tous, réservant

toutefois à la maison une partie aliquote, proportionnelle aux services qu'elle rend.

En sortant j'ai remarqué dans la salle du surintendant une certaine quantité de soie en rame, que l'on avait achetée pour substituer les nouveaux travaux à ceux que l'on y a faits jusqu'aujourd'hui, en exécution de la loi dont j'ai parlé.

Syracuse, 10 août.

Je suis venu visiter les salines et prendre quelques notes à ce sujet; car à mon premier voyage à Niagera, je ne les ai vues qu'en passant.

Les formations de sel de la région septentrionale de l'Amérique, s'étendent depuis les monts Alleghanys jusqu'à la mer Pacifique, entre le 31 et 45° de latitude nord. Dans ce vaste espace, on a trouvé plusieurs fois le sel en roche, mais le plus souvent à l'état liquide. Les sources qui appartiennent au New-York, sont dans les comtés de Onondaga, Cayuga, Séneca, Ontario, Niagara, Tompkins, Wayne et Oneida.

C'est par l'ébullition que l'on concentre la dissolution saline aux établissements de Syracuse. Ils renferment chacun dix-huit ou vingt chaudières de la capacité de 120 gallons, rangées sur deux files au-dessus d'un fourneau de maçonnerie, afin d'en faciliter le service. Au-dessous et à trois pieds de distance du

plancher, est un grand feu sans cesse alimenté avec du bois. Dans deux de ces fabriques, on obtient le sel par l'évaporation qui se fait à l'air chaud avec des tuyaux. Le réservoir de la saline principale peut contenir 40,000 gallons, et le tuyau qui le traverse est échauffé par un fourneau intérieur.

L'eau est extraite des puits au moyen d'une pompe qui la distribue aux établissements des salines de Syracuse; la quantité qu'on en tire s'élève environ à 120,000 gallons par jour. Les réservoirs de bois, où le liquide subit l'opération préliminaire à l'air libre, sont si nombreux, et leur grandeur est telle que, placés sur une même ligne, ils occuperaient 30 milles de long. On compte 135 manufactures qui renferment 3,076 chaudières; la production annuelle du sel dépasse 30 mille barils.

D'après les calculs de M. Poussin, les salines des États-Unis produisaient deux millions de *hanégas* sans compter ce qui s'obtient par l'évaporation solaire sur les côtes de l'Atlantique; de plus l'importation étrangère s'élève annuellement à trois millions de *hanégas*, ce qui porte la consommation totale à plus de cinq millions. D'après les données récentes que j'ai sous les yeux, la production de sel fabriqué dans le pays s'élève à 5,500,000 boisseaux par an et l'introduction étrangère à 4,500 000. La valeur du sel gemme a été estimée à 2 millions de piastres, et celle des établissements où on le fabrique à 7 millions.

Canal, 11 août.

Je reviens à cette pacifique existence que l'on retrouve sur le canal, la manière d'aller la plus agréable et la plus commode, à mon avis, qui ait jamais été inventée. Les voitures meurtrissent, les vaisseaux donnent le mal de mer, les bateaux à vapeur fatiguent, les chemins de fer permettent à peine de prendre une note. Quelques personnes diront peut-être que la navigation par les canaux est extrêmement lente; mais qu'importe, si l'on peut utiliser le temps que l'on passe à ne rien faire en voyageant par d'autres voies. J'ai écrit plusieurs lettres à mes amis de la Havane, sous l'impression des magnifiques souvenirs du Niagara et des tendres émotions du Génessée. J'ai formé des extraits, rectifié plusieurs dessins. A la nuit nous aurons fait 76 milles, car je ne m'arrêterai pas à Utique que j'aperçois dans ce moment, mais au village de Herkimer à 15 milles de là.

12 août.

J'ai trouvé sur la table, parmi les nombreuses brochures que l'on a toujours sous la main dans cette contrée, le numéro de février de l'*American-quaterly temperance magazine*, qui contient des obser-

vations fort importantes, et qui m'a donné l'idée de passer quelques moments à mettre en ordre les notes de mes tablettes.

L'usage de l'eau de vie était, il y a vingt ans, aussi répandu aux États-Unis que le tabac dans l'île de Cuba; et l'abus y était si grand, que les excès et les crimes auxquels il donnait naissance avaient fait craindre aux hommes philanthropiques, les conséquences fâcheuses d'un vice qui, par ses désastres, attaquait l'existence individuelle, l'industrie, l'instruction, la religion en un mot, et toutes les institutions civiles et politiques. La ville de Boston qui semble destinée à donner l'exemple utile des associations de bienfaisance a vu, en 1813, fonder la première société de tempérance, dans le but de prendre tous les moyens directs et indirects qui tendent à diminuer ce vice, en présentant au public ses fatales conséquences, en démontrant ses inconvénients, en excitant l'esprit d'association qui semble produire des effets magiques sur les Américains, et en assujettissant les membres de la société à la règle sévère de l'abstinence de toute liqueur fermentée. Cette institution a produit de bons effets, celui surtout d'éclairer l'opinion publique par ses écrits et de la disposer à la grande réforme qui se prépare aujourd'hui par la chaleureuse coopération de quantité de philosophes inscrits sur le catalogue des membres de la société américaine

de tempérance établie en 1826. Depuis lors il s'est formé, aux États-Unis, plus de cinq mille sociétés de tempérance qui réunissent plus d'un million d'individus, liés, engagés par le même devoir; l'on peut inférer de là quelle sera l'influence directe et morale de cette association nombreuse de personnes dispersées dans les familles, dans les fabriques et les ateliers. Dès cette époque, on a supprimé plus de deux mille fabriques d'eau-de-vie, et fermé plus de six mille boutiques de débitants. Dix mille ivrognes, chose extraordinaire, ont totalement abandonné l'usage des boissons; 700 bâtiments marchands américains naviguent sans qu'on y fasse usage d'eau-de-vie, et l'équipage ne s'en porte que mieux, quelque soit le climat qu'ils parcourent. De 95 bâtiments qui chaque année quittent le port de New-Bedford dans le Massachusetts, 75 partent sans provision d'eau-de-vie; et comme la suppression de cet article, à bord, diminue les risques, les compagnies assurent à un prix moins élevé. La diminution de l'entrée des liqueurs fermentées est encore une conséquence des efforts des amis de l'humanité. J'ai ici des données qui pourront la faire connaître.

Dans les premiers mois de chacune des années 1828, 1829 et 1830, le nombre des barriques d'eau-de-vie entrées au port de New-York, diminua de la manière suivante : 18,341 la première année, 13,366 la seconde, 5,061 la troisième. Dans la seule année de

1828 à 1829, la consommation de New-York a diminué de 4,847,258 gallons à 2,515,878. Au port de Frédéricksburg, dans la Virginie, cette diminution a été depuis 1826 jusqu'à 1830, de 126,273 gallons à 58,950. Dans New-Hawen, pendant le même espace de temps, de 1,760 barriques à 160; et la douane de Middletown, qui en 1828 avait reçu 168,845 gallons, n'en a eu, les six premiers mois de 1830, que 4,000.

La consommation des eaux-de-vie nationales a faibli considérablement. Ce fait est constaté par la suppression d'une foule de fabriques et de cabarets. Quant aux états du centre, on a calculé que la consommation du wisky avait diminué d'un tiers au moins; et l'importation des eaux-de-vie étrangères, depuis l'existence des sociétés de tempérance, de 50 pour cent.

On pourra juger de l'influence morale de ces institutions quand on saura que sur les 9 millions de piastres qui servent à l'entretien annuel de plus de 15,000 prisonniers, plus de 6 millions sont consacrés à ceux que l'intempérance a conduits au crime, et que 2 millions et demi sont réservés chaque année à secourir les pauvres réduits à la misère par ce vice déplorable.

Le numéro de la revue que je lis, rend compte d'une excursion faite dans toutes les prisons, pénitentiaires et maisons de pauvres des comtés du New-York dans le but spécial de voir combien de personnes sont entrées pendant l'année, et quelle était sur ce nombre

la proportion de ceux qui s'abstenaient de la boisson, des modérés et des vicieux. Je ne puis faire un extrait de ce travail, car chacune de ces parties est digne d'observation; cela seul suffirait pour démontrer la nécessité d'un prompt remède et l'urgence de l'utile résultat que se proposent d'obtenir les sociétés de tempérance. Dans les prisons et les hospices qu'on a parcourus, la presque totalité des détenus étaient vicieux, et à peine y en avait-il de modérés. De semblables recherches faites dans les maisons des fous ont fait connaître que l'excès de la boisson amenait plus du quart des malades; dans le Refuge pour les jeunes condamnés de New-York, on a reconnu avec douleur que les désordres des parents sont la cause la plus ordinaire de la malversation des enfants. Sur 834 détenus entrés dans 6 ans, les pères de 464 étaient ivrognes d'habitude; 35 étaient dans des maisons de correction, 18 dans les pénitentiaires; 9 tenaient des maisons de débauche, 10 engagaient leurs enfants à voler, et 8 recevaient eux-mêmes le fruit des larcins. Des 1,676 fous entrés en 12 ans dans le *Bloomingdale-Asylum* de New-York, 376 avaient perdu la raison pour avoir trop aimé la boisson; et dans le *Alms-House* de la même ville, 4,500 pauvres devaient leur misère aux mêmes goûts.

Bien des personnes se moquent ne la sévérité avec laquelle les membres des sociétés de tempérance, observent et conseillent l'abstinence absolue des liqueurs fermentées, elles prétendent même qu'une

telle précaution est ridicule et inutile, puisque le vin ne fait pas de mal quand on en boit avec modération. Mais cette observation, qui d'abord paraît vraie, est toujours la cause majeure du vice et de ses excès. Il n'y a pas, en effet, un seul ivrogne qui, ayant commencé par boire un peu, ne se soit basé sur ce principe, et n'ait attribué à l'usage raisonnable du vin et des liqueurs fortes une influence salutaire. Le premier pas fait, les autres sont glissants: et quoique bien des gens sachent ne point en abuser, la plupart outrepassent la règle. On peut en dire autant de tous les vices, du jeu, de la dissipation, etc..... Les hommes judicieux et observateurs de l'Union, ont la louable coutume d'approfondir les questions avant d'en faire le base de réforme; et c'est en suivant cette marche qu'ils se sont convaincus qu'on ne pouvait extirper l'ivrognerie qu'en conseillant une abstinence absolue. Si le lieu et l'occasion me le permettaient, j'étendrais la portée de ces remarques à d'autres coutumes du peuple américain, critiquées par des voyageurs superficiels et par des femmes incapables de juger; je parlerais de la religieuse observation du dimanche, du mépris des spectacles, de l'éloignement pour ce qui est ruineux et séduisant. Si l'on fait une concession aux plaisirs, toute petite qu'elle soit, plus tard on abandonne entièrement le devoir; et quand il faut se corriger, ou cela devient impossible, ou le chemin est semé de victimes du

désordre. New-York est la ville des États-Unis qui plaît le plus aux étrangers, car elle offre le plus de diversions et l'on y observe le dimanche avec le moins de rigueur. Eh bien! ce relâchement, tout minime qu'il semble, a causé de funestes effets; et si les personnes qui proposent aux Américains d'adopter les mœurs européennes, connaissaient le mal qu'ont occasionné les légères modifications introduites dans cette riche cité, si elles étaient à même de prévoir à quoi aboutirait l'exécution de leurs conseils irréfléchis, je suis certain, à moins que leur cœur ne fût corrompu, qu'elles se repentiraient de les avoir donnés. Je ne dirai pas de quels moyens je me suis servi pour pénétrer les secrets de la démoralisation et de la corruption da certaines classes par suite de la tolérance des usages introduits à New-York, mais je me bornerai à énoncer les résultats. J'offre à celui qui ne croit pas à mes paroles des preuves irréfragables de ce que j'avance.

Me voici éloigné sans le savoir, de l'objet essentiel qui m'occupait, en montrant la base sur laquelle reposent les efforts des sociétés de tempérance. Il me reste à dire maintenant ce que leur histoire fournit d'exemples remarquables de chaud patriotisme, de désintéressement et d'amour de l'humanité. Un journal racontait, il y a peu de jours, que cinquante riches messieurs, à la tête desquels se trouve M. Stephan Van-Rensselaer, justement appelé *le Pa-*

tron d'Albany, avaient versé 1,000 piastres chacun pour fonder une imprimerie, exclusivement consacrée à publier des ouvrages sur la *tempérance :* j'ai vu le nom de cet honorable citoyen sur quantité de listes de souscriptions destinées à soutenir des institutions de bienfaisance. Heureux l'homme qui sait faire un tel usage de sa fortune!

Nous voguons à travers les sites les plus riants où serpente le canal, et que je n'avais pu admirer en allant, car il était nuit. Voici les petites chutes de Mohawk : de notre modeste bateau qui navigue, au milieu d'un aqueduc suspendu sur des murs secs, auprès d'une montagne, nous découvrons une végétation sauvage parmi des formations perpendiculaires et de pittoresques ravins, des rochers escarpés couverts de verdure, des torrents argentés et bouillonnants, des guirlandes de fleurs qui suivent la sinuosité des crêtes. La solitude animée de la nature, est aussi pure que lorsque Dieu la créa pour le bonheur de l'homme qui la transforme maladroitement pour étendre le domaine de ses jouissances. Le *Niagara,* le *Génessée* et *Little Falls,* trois tableaux d'un caractère bien différent, conviennent à diverses situations de l'âme. Le premier me semble répondre à la position de l'homme poursuivi par le malheur, le second au cœur désolé qui cherche de tendres émotions, et le troisième à l'activité du rêveur qui veut se plonger dans la méditation. Les légèretés de la jeunesse emportée par les pas-

sions, le froid désenchantement de l'âge mur, et la réflexion qui vient à l'hiver de la vie, tels sont, je crois, les sentiments qui conviendraient aux lieux dont je parle, et que je considère comme autant de signes analogues aux trois époques de notre existence.

Albany, 13 août.

Débarqués à Schenectady, où je me suis arrêté cinq minutes, nous sommes entrés dans les voitures du chemin de fer. J'ai eu l'avantage de faire connaissance avec M. William Van Rensselear, fils du respectable patron d'Albany, qui est absent. Nous avons vu sa demeure, embellie par la présence de sa fille, le délicieux jardin aux bords de l'Hudson, et les bois, précieux souvenirs pour cette estimable famille. J'ai visité avec ce jeune homme instruit la ferme de M. Buell, rédacteur du journal mensul *The Cultivator*, publié dans cette ville, auquel il communique des travaux, résultats des expériences qu'il a faites dans ses propriétés sur la culture des céréales, les fruits, les légumes. Les pépinières sont abondamment fournies, et j'y ai remarqué beaucoup de *liriodendron tulipifera, magnolia grandiflora, acuminata* et *tripetala*, diverses espèces de *rhododendron* et les plates-bandes couvertes d'*aster*, de *tigridias*, d'*hemerocalis*, et d'une belle variété de *dahalias*. Comme j'admirais la grandeur de ces fleurs et le brillant de

la couleur des pétales, M. Van Rensselaer m'a répondu avec une froideur qui formait un singulier contraste avec ma vivacité : « Dans les États du Sud, » on nourrit les cochons avec leurs racines. » Observation bien capable d'abattre l'enthousiasme le plus ardent.

Dans la matinée, nous avons parcouru la ferme de son frère le général, située à trois quarts de milles d'Albany, sur la rivière et le chemin qui conduit à Troie. Elle contient 80 têtes de gros bétail, dont 19, de pure race anglaise, constituent la base des produits de la propriété. Il y a 15 vaches et 4 taureaux, dont un, âgé de trois ans, est magnifique et d'une grosseur extraordinaire; à deux ans, il pesait 2,200 livres. Les veaux qui proviennent de ces superbes bêtes se vendent à des prix considérables. On en a vendu un 500 piastres pour le Massachusetts. J'en ai vu un autre de quatre semaines qui a été vendu 125, et un de trois mois acheté pour Utique 200 p. Une vache rend journellement 5 gallons ou 20 quarts de lait, et quelques-unes en ont donné jusqu'à 30, entièrement destinés aux jeunes veaux. Le produit que l'on retire de ces animaux de race *durham*, s'élève à 3,000 piastres par an.

Nous sommes entrés en passant dans la maison des jeunes orphelins, fondée et soutenue par la charité des habitants. Elle a coûté 20 mille piastres et renferme aujourd'hui 45 garçons et 34 filles, tous âgés de

moins de six ans, qui reçoivent une instruction élémentaire. Les petits garçons, sous la direction d'un jardinier, cultivent le jardin qui produit les légumes nécessaires, et les filles font des fleurs artificielles. La surveillante nous a dit qu'on avait vendu 120 piastres celles qui ont été fabriquées depuis le mois de mars dernier. La nourriture de ces enfants est aussi simple que leurs habits; et l'on pourra juger de ce que sera le régime économique et l'administration de la maison, quand on saura que la valeur des aliments pour chacun d'eux ne dépasse pas 12 centièmes ou un réau par semaine.

New-Lebanum, 14 août.

Nous sommes partis d'Albany à onze heures du matin, par une pluie battante; malgré cet inconvénient j'ai pu apprécier le bon état des cultures et la beauté des campagnes. Nous sommes venus dans ce lieu où jaillissent des sources d'eaux minérales qui ont une certaine réputation, presque en même temps que le bon M. Van Rensselaer avec lequel nous devons aller à l'établissement des *Quakers danseurs*, espèce de secte qui s'est établie au milieu des montagnes.

Nous avons trouvé à l'auberge *Columbia-house*, plus de cinq cents personnes distinguées, appartenant aux principales villes des États-Unis. J'y ai vu quelques Espagnols, des familles de la Havane, les frères Santos Suarez, le consul Espagnol Staugh-

ton et plusieurs autres amis. Cette grande réunion offrait une scène plus animée que toutes celles où je m'étais rencontré jusqu'alors, quoique nombreuses. Cette différence vient de ce que la majorité de ces personnes se connaissent et sont unies souvent par des liens de parenté, circonstances qui permettent plus d'essor à la franchise, et plus de douceur dans les relations. On pourrait dire avec raison que toutes ces familles n'en forment qu'une.

16 août.

J'ai passé la journée d'hier et une partie de la matinée d'aujourd'hui, chez les *Quakers danseurs*. On connaît assez l'origine de cette secte, et M. Zavala en parle avec beaucoup d'exactitude dans son récent voyage. Je dirai seulement que cette société, appelée des *Millenaires*, est divisée, pour une plus grande commodité domestique, en familles distinctes, soumises aux mêmes règles. La communauté se compose de 600 personnes environ, le nombre des femmes dépasse de 50 celui des hommes. Les uns et les autres vivent sous le même toit séparés par de simples cloisons, observant le vœu de chasteté avec la plus stricte rigueur. A en juger par la beauté du sexe, les tentations ne doivent pas être très-fortes. Les femmes sont généralement maigres, blêmes; leurs habits les font paraître si fluettes et si longues qu'elles ressemblent plutôt à des squelettes qu'à des personnes vivantes. Les hom-

mes sont aussi généralement pâles, mais robustes et lestes. Je n'ai pas pu me rendre compte de cette extrême pâleur chez des gens qui, souvent en plein air, sont exposés aux intempéries du ciel, pendant les travaux des champs.

L'autorité réside dans un ministère composé de quatre personnes des deux sexes, lesquelles, avec le concours des anciens et des tuteurs gouvernent et administrent la société dans toutes ses ramifications. On n'emploie jamais ni violence, ni force pour l'observance de la règle, car il suffit de la raison, de la foi et de la conscience. La société reconnaît trois degrés : 1° celui des *novices*, qui vivent dans leur famille, et dirigent leurs affaires temporelles. 2° Celui des *junior*, agrégés aux familles de la société, qui leur prête ses services, et les fait participer à ses bienfaits ; ceux-ci peuvent céder, en tout ou en partie, la propriété à la famille à laquelle ils s'agrégent, et se séparer d'elle quand il leur plaît, selon les clauses du contrat. 3° Celui des *senior*, formé par les personnes d'une vocation prononcée, décidées à se consacrer à Dieu et à pratiquer les vertus évangéliques; ces derniers donnent leurs biens à la société, et se séparent entièrement des affaires du monde.

En visitant cette espèce de moines, j'avais un autre but que celui de m'instruire du cathéchisme de leur religion ou de l'exactitude avec laquelle ils observent les rudes privations qu'ils s'imposent; j'étais

désireux de connaître le système économique et administratif de cette association originale, le genre de ses occupations industrielles, le nombre et la qualité de ses produits, et les bénéfices que rend le travail en communauté. Ce n'est que sous cet aspect que pouvait m'offrir quelque intérêt une secte, dont les principes d'isolement, d'égoïsme et d'abnégation des doux plaisirs de la famille, ne trouvent aucune sympathie dans mon cœur. Je vais transcrire les résultats de mes investigations à ce sujet, que je n'ai pu obtenir du reste qu'avec beaucoup de peine; car messieurs les *Shakers* ou Quakers, comme on voudra les appeler, malgré la pureté de la vie qu'ils prêchent, montrent à l'égard du prochain une défiance que ne conseille pas l'évangile. Il m'a fallu recourir à mille détours, et commencer par leur donner des notices utiles sur les arts qu'ils exercent, avant d'obtenir quelque chose de leur complaisance; ils me répondaient d'ailleurs avec tant d'obscurité que j'étais toujours obligé de leur faire répéter ce que je voulais savoir, en leur adressant des questions indirectes conduisant au même but. Je dois avertir que les hommes réunis dans cet établissement, appartiennent à la plus basse classe du peuple; ils sont adroits, soigneux dans leurs métiers, mais il n'ont aucune instruction scientifique et littéraire. Il paraît que les terrains qui composent leur propriété occupent une étendue de plusieurs acres, partie en culture, partie en forêts et en pâturages

naturels. Ils ont 1,500 moutons, 50 bœufs, 200 vaches, 60 chevaux, 1,200 cochons et un nombre considérable de volaille, quelques oies sauvages, etc. Ils cultivent le blé, mais pas assez pour leur consommation, l'avoine, le seigle, le maïs, la charde à foulon (*dypsacus fullonum*), qui sert dans les fabriques à parer les draps, et de bonnes variétés de plantes de jardinages et de médecine. Ils ont reconnu l'utilité de bien fumer, et préparent leurs engrais en mêlant le plâtre et la terre au fumier des écuries, des étables, et à celui qu'ils achètent aux auberges voisines. Tous les ans ils amendent les terrains destinés aux plantes potagères, et les autres quand ils le peuvent; ils sèment une année du blé, puis sur ce même sol du trèfle pour fourrage pendant trois ou quatre ans. Les produits du champ sont obtenus par la commune coopération des membres de la société.

Ils ont des moutons à longue toison, et chaque animal donne par an de 5 à 7 livres de laine que les femmes filent elles-mêmes. Ils possèdent 100 ruches, qui rendent trois livres de cire chacune et une quantité variable de miel. Les fabrications d'ouvrages à la main sont très-nombreuses, j'en indiquerai les principales. Ils font des charrues, environ 80 par an, des fromages de très-bonne qualité avec une propreté digne d'admiration, du drap et de la toile ordinaire de laine et de coton. Ils se servent pour teindre en noir de l'écorce de Butternut ou *Juglans cinerea*, fabri-

quent du sucre avec l'*acer saccharinum*, des balais avec les tiges du graminée appelé *broom corn (yolcus saccharatus)* : ce qui leur procure un gros bénéfice. Ils vendent la charde à foulon à raison de cinq piastres le mille, et ont consacré à la culture de cette plante quinze acres de terre, qui rapportent chacune 100,000 têtes. Parmi les ouvrages manuels nous avons vu des corbeilles, des tamis, des brosses, des pelotes, des fouets, etc. Les produits annuels de l'agriculture et de l'industrie, dans les fabriques et les ateliers s'élèvent environ à 50,000 piastres, non compris ce qu'ils emploient pour leur entretien et leur usage particulier, dont ils ne tiennent aucun coupte, à ce que je crois. Le tuteur, qui nous accompagnait, nous a dit que la vente des semences des plantes potagères et médicinales produisait 10,000 piastres par an; et les ouvrages de main que chaque voyageur s'empresse d'acheter à cause de leur perfection, autant. Le catalogue des plantes médicinales qu'ils cultivent contient 140 espèces : ils font en outre beaucoup d'extraits, d'onguents, de pillules, etc.

Ce qui attire surtout l'attention des voyageurs dans les établissements des Shakers ou Quakers danseurs, c'est la propreté extraordinaire que l'on aperçoit dans les habitations, les ateliers et les dépendances. On peut se figurer à quel degré doit se porter cette propreté, puisqu'elle m'a frappé chez un peuple où elle est regardée comme une des lois fondamentales de la

constitution. Cette vertu, chez les Quakers, est en effet une règle rigoureusement observée ; et d'après ce que j'ai vu, on lui a subordonné, ou du moins on en a fait dépendre la pratique religieuse et le rite de la prière et de la danse dans le temple. Nous avions été avec plusieurs familles assister à la comique solennité du dimanche qui, d'après le tableau qu'on nous a fait, en une espèce de danse monotone et rustre, que les hommes et les femmes exécutent, rangés sur deux lignes, en chantant des airs aussi désagréables que ces braves gens le sont eux-mêmes: mais comme il avait plu, ils ont retranché cette cérémonie pour ne pas salir le pavé. Nous avons repris le chemin de l'hôtel sans avoir satisfait notre curiosité, qui cependant n'a pas été assez forte pour me décider à rester sept jours de plus. Je me suis déterminé à poursuivre mon voyage dans l'État de Massachusetts où j'espère voir des institutions plus utiles à l'humanité que la société des fanatiques de *New-Lebanum*.

Northampton, 17 août.

Nous avons couché à Pittfield, joli village où l'on trouve au milieu de la grande place un arbre de toute beauté et d'un meilleur effet que les statues ou les obélisques. Depuis cet endroit, les terrains sont extrêmement onduleux et montagneux ; ils offrent de beaux points de vue et de gracieux ravins avec des

ruisseaux, dont on utilise les chutes pour des fabriques et des scieries.

Northampton, où nous sommes arrivés à six heures du soir, est encore un superbe village, embelli par de jolis édifices : il est entouré de collines couvertes de villas avec des vues sur les bords du Connecticut, qui dès lors devient navigable. Là commence le canal *Hampshire* et *Hompden* qui se joint bientôt au *Farmington*, en formant une ligne de navigation de 78 milles jusqu'à New-Haven. J'ai visité l'atelier d'éducation des vers à soie de M. Whitmassh, l'un des plus spacieux des États-Unis, et pourvu d'excellents tours à dévider. Mon attention a été attirée sur quelques cadres de bois avec un treillage de cordes, joints deux à deux au moyen de charnières, laissant entre eux un espace d'un peu plus d'un pouce où les vers s'établissent pour faire leur cocon. Cet appareil simple, substitué aux rameaux secs, me paraît plus utile : il est facile à placer ; on en détache les cocons avec rapidité, puisqu'il ne faut qu'ouvrir les deux côtés ; il peut en outre servir plusieurs années. Le *multicaulis* est l'espèce de mûrier employé par cet habile agronome pour nourrir les vers à soie.

Chapitre VIII.

Arrivée à Boston. — Aspect de la ville. — Athénée. — Maison d'industrie. — Maison de correction pour les adultes. — Refuge des jeunes condamnés. — Cimetière de Mount-Auburn. — Hospice des fous. — Pénitentiaire. — Notices statistiques sur les prisons. — Arsenal. — Société d'histoire naturelle. — Situation de l'horticulture. — Université. — Solennité littéraire. — Hôpital général. — Revenus de l'État, — Banques. — Notice sur l'industrie de fabrique des États-Unis. — Maison d'aveugles. — Écoles pour les enfants agriculteurs. — Enseignement primaire. — Journaux. — Voyage à Lowel. — Manufactures. — Écoles. — Ouvrages publics.

Boston, 19 août.

Nous avons quitté Northampton, hier à sept heures et demie du matin ; nous sommes arrivés à Worcester à cinq heures du soir, et comme les voitures étaient parties à quatre heures, nous y avons passé la nuit. Aujourd'hui, à six heures précises, nous sommes entrés dans les voitures du chemin de fer, qui commence à Maine-street; ces diligences sont spacieuses, ont les banquettes de front et contiennent vingt-six personnes chacune. La distance entre Worcester et Boston est de 44 milles, qui ont été franchis en deux heures trois quarts, quoiqu'on ait fait plu-

sieurs haltes pour prendre et laisser des voyageurs. Nous avons parcouru quelques milles en deux minutes et demie, et quelques autres, c'était le plus souvent, en trois. Le pavé, ou fondement, le long des rails, est de pierre, et coupé de distance en distance par des dés où reposent des poutres tranversales. Cette construction coûtera 4,200,000 piastres, y compris une ramification de 3 milles de Grafton à Millbury, les dépôts pour l'eau et le bois, les machines et les voitures. Elle fut commencée au mois de septembre 1832.

Ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés que nous avons trouvé un logement confortable, car les principaux hôtels étaient pleins. J'ai remis mes lettres, et demain je commencerai mes visites aux établissements utiles et philantropiques avec M. William Brott qui s'est gracieusement offert à me servir de cicerone. L'aspect de Boston est bien différent de celui des autres villes de l'Union, par l'irrégularité des rues et l'inégalité du terrain sur lequel elle est bâtie. On y remarque de beaux monuments en granit de Quincy plusieurs édifices sont faits de cette pierre à demi travaillée, ce qui présente à l'œil un certain aspect de rudesse, et contraste avec les ouvrages bien finis. A ma première sortie, j'ai vu la Maison d'État, assise sur une petite colline qui domine un vaste parc à l'anglaise et une partie de la baie, l'hôtel Trémont, le plus grandiose des États-Unis, plusieurs édifices de banque de bonne architecture, et de très-belles maisons. Le pavé

de plusieurs rues est en pierre mac-adamisée; mais, ainsi que pour la rue de Broadway, de New-York, on a employé des fragments de granit qui se pulvérisent promptement, et forment une poussière insupportable en été. Avant mon départ de la Havane, l'estimable capitaine-général Tacon avait adopté le même système d'empierrement pour les rues de la ville, et je crois que celles qui sont terminées avec des fragments de silex et de cornées, seront un modèle de solidité et de propreté. Les petites pierres s'arrangent avec tant de soin, qu'elles représentent à leur superficie une mosaïque, que ni les torrents de pluie, ni la multitude des voitures, ne peuvent endommager.

21 août.

Nous avons vu d'abord l'Athénée : les bâtiments en ont été cédés par M. Parkins, dont le nom est associé à diverses entreprises de bienfaisance de Boston. Les frais de fondation ont été faits par une société de membres, qui ont souscrit pour 300 piastres chacun, et qui soutiennent l'établissement par des rétributions annuelles de 10 piastres. On y trouve une bibliothèque de 30,000 volumes, un cabinet de lecture avec quantité de journaux nationaux et étrangers, qu'ils mettent avec cordialité à la disposition des voyageurs, une galerie de statues et d'antiques pris à Paris, et une galerie de peinture. L'Académie des beaux-arts tient ses séances au premier étage.

La maison des pauvres, celle de correction des adultes, et celle de réforme pour les jeunes condamnés, sont situées sur le même terrain, hors de la ville, et offrent une grande façade ayant vue sur le port de la campagne. Nous avons commencé par la première, appelée *maison d'industrie* (the house of industry), qui renferme maintenant 498 individus; savoir, 199 hommes et 95 jeunes gens et enfants, 151 femmes et 53 filles et petites filles. Chaque sexe habite une aile de l'édifice; les enfants demeurent ensemble jusqu'à trois ou quatre ans, sous la direction de trois femmes, mais après cet âge ils sont élevés séparément. On a ouvert plusieurs ateliers pour les hommes robustes, les vieillards et les femmes s'occupent des travaux sédentaires et au matériel de l'intérieur. Une ferme de 60 acres d'étendue, dont 5 sont destinés à la maison de correction, y est annexée. Ce terrain produit les légumes nécessaires à la consommation, le reste s'envoie au marché. Il y a 15 vaches, 2 paires de bœufs, 2 chevaux et plusieurs cochons. Elle est cultivée par 13 pauvres, dont le travail équivaut à celui de 7 hommes robustes, sous la direction d'un jardinier payé à raison de 300 piastres par an. Le produit net de cette ferme paraît être de 2,666.

Les dortoirs ont 4 ou 6 lits; les pièces sont très-propres, la nourriture saine et abondante. On donne à chacun trois quarts de livre de viande fraîche tous les jours de la semaine, excepté le vendredi, où ils ont

du poisson; ils mangent d'excellent pain blanc à midi, du pain ordinaire fait avec trois quarts de maïs et deux de seigle à déjeuner, plus un quarteron de viande pour ceux qui travaillent, et du thé noir. Le souper est comme le déjeuner, avec la différence qu'on substitue au thé une infusion édulcorée. On ajoute toujours au plat de viande de vache ou de porc, servi à midi, un plat de pommes de terre, de riz ou de haricots, etc. Les petits enfants déjeunent avec une soupe au lait, et soupent avec du lait mêlé avec de l'eau, de la mélasse et du pain ordinaire.

L'année dernière, les frais de cet établissement se sont élevés à 23,524 piastres, parmi lesquelles figurent pour 13,104 de provisions, 3,570 de solde et salaires. Chaque individu consomme 12 centièmes et demi de piastre par jour. En ajoutant à la première partie 5,188 piastres des intérêts du capital employé dans la maison, le total des frais s'élève à 28,712 piastres, lequel, avec 14,570 données aux pauvres du dehors, se monte à 43,570 piastres. Les recettes, à la même époque, ont consisté en 2,688 piastres, retirées du produit de la ferme, et 16,523 des assignations de l'État et des remises des districts pour subvenir au soulagement des pauvres : en tout 19,205 piastres. Il y a eu par conséquent un déficit de 24,366 piastres, et c'est malheureusement ce qui arrive chaque année dans tous les établissements des pauvres des États-Unis.

Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, cette maison

a reçu 8,241 individus, et l'on a employé pour les soutenir une somme de 240,000 piastres environ, et en secours pour les pauvres du dehors 150,000.

A la fin de décembre 1833, on y comptait 532 pauvres, dont le nombre s'est augmenté, pendant l'année 1834, de 979 récemment entrés, et de 32 enfants nés dans la maison; ce qui fait un total de 1,543. La même année, 933 ont été renvoyés, ont pris la fuite, ou sont morts. Ces derniers sont au nombre de 130, savoir, 37 hommes, 44 femmes et 29 enfants; le reste, au commencement de l'année, a été de 610. Comme les sorties ont lieu généralement pendant l'été, et les entrées en hiver, il n'en existe actuellement que 498.

En examinant les notes sur la conduite antérieure des habitants de ces institutions, et les tableaux de leur âge, l'on voit que la décrépitude et l'infortune ne sont pas les causes qui les conduisent là, mais les vices et le désordre de leur vie. En 1833, le nombre des pauvres était de 1,273, dont 930 adultes et 343 enfants. Il y avait parmi les premiers 670 ivrognes, 101 fous, imbéciles et invalides, que l'on peut considérer comme modérés, et 159 d'une conduite douteuse. Sur les 343 enfants, 257 étaient fils de pères ivrognes; et parmi les 86 restants, à peine 20 devaient-ils leur existence à des pères modérés. D'après l'opinion des directeurs, les sept huitièmes sont entrés pour excès de boissons, et il n'est pas

rare d'y voir réunies jusqu'à trois générations de buveurs, aïeuls, pères et petits-fils.

Les étrangers émigrés contribuent à augmenter chaque année aux États-unis le nombre des misérables, des criminels et des vicieux. Sur les 1,543 individus de l'année dernière, il y avait 558 adultes et 283 enfants, ce qui forme un total de 841 pauvres d'origine étrangère. On comptait 447 adultes américains, et 95 enfants de même souche; en tout 541 : le reste ne comprenait que des fous et des imbéciles.

Sous le rapport de l'âge parmi ces 1,543 ou mieux ces 1,383, en déduisant 160 fous et imbéciles, il y avait 857 âgés de 12 à 60 ans, c'est-à-dire vigoureux; 378 jeunes et petits enfants, et 148 vieillards entre 60 et 90. Dans un pays ou l'industrie offre de si grands secours à l'homme appliqué, et où l'agriculture manque de bras, il ne devrait y avoir d'autres pauvres que les invalides d'âge. Cependant ceux qui, jouissant d'une forte constitution, tombent dans l'indigence, peuvent être considérés comme des hommes de mauvaise conduite, et sur lesquels la société doit exercer une action correctrice. Ce principe une fois admis, il me semble qu'il conviendrait de changer le plan des maisons des pauvres, en diminuant les commodités qu'on y rencontre dans quelques-unes et en adoptant dans toutes une discipline plus sévère et un système de travail plus actif, pour

inspirer une salutaire crainte du vice, coopérer à la correction des fainéants par le régime auquel on devrait les soumettre. Il faudrait laisser à la charge de la charité privée, ou d'un fond spécial administré avec sagesse, le secours des veuves et des orphelins, que l'infortune a rendus victimes de l'indigence. Si l'on ne prend ce moyen, ce beau pays sera envahi par la mendicité, fléau mortel qui menace de dévorer les revenus de plusieurs États en Europe.

Le Massachusetts, d'après le rapport des commissaires des pauvres que je consulte, sur 458,499 habitants ou 212 districts, fournissait des secours, au commencement de cette année, à 5,054 malheureux : ce qui, en supposant une augmentation de population depuis l'époque du recensement, donne un pauvre par chaque cent habitants. Il y avait, sur ce nombre, 2,398 hommes et 2,656 femmes; 4,216 blancs, 287 de couleur, 551 douteux; 1,251 mariés, 2,603 célibataires, 1,200 douteux; 1,353 avec de la famille, 2,378 sans famille. Ces données confirment l'observation que j'ai faite dans les pénitentiaires que la plupart des criminels et des vicieux qui se rencontrent chez les classes de célibataires et de ceux qui sont privés des douces jouissances de la famille. i nous considérons les boissons comme cause occasionnelle de la misère, nous trouverons que sur 5,054 pauvres qui ont obtenu des secours, 1298 étaient ivrognes, 2,341 modérés, et

1,415 douteux, enfin, sous le rapport de leur ignorance ou de leur instruction moyenne, il est reconnu que 951 ne savaient ni lire ni écrire, que 1,012 savaient fort mal, et que 3,811 savaient à peine ces éléments. Les frais d'entretien de 3,304 pauvres dans les établissements spéciaux, se sont élevés l'année dernière à 84,717 piastres, et les secours donnés à ceux du dehors, à raison de 85 centièmes et demi par semaine, à 53,724 : total, 138,441 piastres.

Il existe dans cette ville deux corporations pour les pauvres : la *Surintendance*, et *la Direction de Charité*. La première se compose de douze membres, un pour chaque faubourg, qui, choisis tous les ans par le peuple, exercent gratuitement leur emploi. Ils sont chargés de la distribution des secours à domicile, en bois et en argent, et des aumônes pour les pauvres honteux, avec un fonds spécial de donations et de legs qu'elle administre sous sa responsabilité. La direction de la maison d'industrie se compose de 9 membres, nommés annuellement par le conseil. Ses attributions sont d'envoyer les pauvres des faubourgs à l'établissement, de les visiter chaque semaine et à des jours indéterminés, de mettre les enfants en apprentissage, de placer et congédier les employés, de faire les grands achats conformément aux demandes du surintendaut, et de présenter un rapport.

Les habitants de Boston ne paient aucun impôt

spécial pour le paupérisme ; mais sur les fonds ordinaires de l'État on destine une somme qui est généralement de 35,000 piastres; 20,000 p. pour la maison et 15,000 pour les secours du dehors, évalués à 75 centièmes par semaine pour chaque adulte, et à 42 pour les enfants âgés de moins de 12 ans.

Nous sommes passés ensuite à la maison de Correction des adultes, unique établissement de ce genre aux États-Unis, qui compte à peine deux ans d'existence depuis qu'on l'a transférée de la prison de Levret-Street dont elle fait partie. Elle est destinée aux personnes corrompues qui ont commis des délits contre la propriété ou la morale publique, mais que l'on peut ranger, la durée de la peine étant plus courte, dans la catégorie des criminels condamnés aux pénitentiaires. Le régime et la discipline de cette maison appartiennent au système d'Auburn, modifié par une philanthropie plus douce que celle de la grande prison. Elle renfermait 163 hommes et 93 femmes, tous soumis à la règle commune du travail dans les ateliers, du silence absolu et de l'isolement aux heures des repas et de la nuit, pendant laquelle il leur est permis d'avoir de la lumière pour lire la Bible. Les hommes sont vêtus d'habits blancs et gris, et sont bien chaussés. Les femmes ont une robe de coutil, et un fichu au cou; leur tête est peignée avec soin. Il y en avait la moitié de couleur. Les heures du lever, du coucher, du travail, etc., sont annoncées par la

cloche; les employés commandent les évolutions de marche, l'entrée aux cachots et la fermeture des portes. Les châtiments corporels, les menaces mêmes, sont entièrement proscrits. Pour conserver la discipline, on n'emploie jamais d'autre punition que les arrêts au pain et à l'eau, et la privation de la lumière. Il faut, pour infliger cette peine, un ordre écrit du surintendant, et les gardes n'ont aucun pouvoir discrétionnel sur les condamnés. Malgré cette modération dans les moyens de répression, on n'a eu à constater jusqu'à présent ni tentative ni excès, qui indiquent la nécessité d'autres peines plus sévères. Cinq personnes, y compris le surintendant, suffisent pour faire régner l'ordre le plus parfait, et j'ai vu un atelier de 40 prisonniers, qui taillaient de la pierre sous la surveillance d'un seul gardien.

Le corps principal de la prison, ou si l'on veut de l'édifice cellulaire, est construit d'après les principes dont j'ai parlé en décrivant les autres maisons. Il a cinq étages, et dans chacun 36 cellules, 18 de front de 7 pieds de long, de 3 et demi de large, et de 6 pieds 8 pouces de haut. Les corridors qui établissent la communication entre les cachots sont en dalles, soutenus par des pilliers de fer qui s'élèvent du sol jusqu'au toit; des uns aux autres, à distances égales, courent dans chaque étage, sur une direction horizontale, trois barres de même métal qui font l'office de balustrades et de balcons.

Les lits sont en fer et disposés de manière qu'on peut les appliquer contre le mur. Les portes se ferment d'elles-mêmes, en les retirant sur soi; puis on passe au-dessus la barre qui les fixe. La galerie du pourtour est spacieuse, le plancher et les murs blanchis : ce que je dis là peut donner une idée de son extrême propreté.

Dans une pièce séparée, les femmes travaillent à défaire de l'étoupe, la figure tournée contre la muraille, position qui permet à la surveillante de les voir plus facilement et de s'apercevoir si elles causent. La propreté, l'ordre, la tempérance, contribuent beaucoup à la conservation de la santé des prisonniers. Les cas de maladie se présentent fort rarement; cependant les médecins découvrent chez bon nombre de détenus, à leur entrée, le *delirium tremens*; cette infirmité terrible est un effet de l'abus des liqueurs fortes; elle est souvent mortelle, si l'on n'administre à temps une décoction bouillante et très-forte d'absinthe, le seul remède que l'on connaisse.

La ration se compose de 18 onces de viande de bœuf ou de 12 onces de porc, moitié à déjeuner et moitié à dîner; de 10 onces de farine de blé et de 5 de maïs, ce qui fait 20 onces de pain; d'une mesure de mélasse. Par chaque 100 rations, on distribue 2 boisseaux et demi de pommes de terre, 6 livres de seigle brûlé, deux bouteilles de vinaigre, deux onces de poivre et le sel nécessaire. Après le travail, les

condamnés se lavent la figure et les mains, prennent la ration, en passant l'un derrière l'autre devant la cuisine, et vont manger en silence dans les cellules.

Un appareil à vapeur fort simple, qui coûte 200 piastres, peut cuire 800 rations par jour.

Le chapelain est chargé de l'instruction religieuse, morale et civile. Un règlement indique les heures destinées à la prière et aux exhortations, etc. Ce plan religieux, uni au système d'exercice et de modération dans les repas, produit le calme des passions, et prédispose l'âme à la réforme que se propose l'institution.

Quant aux résultats pécuniaires des travaux des condamnés, ils couvrent déjà les frais; et l'on espère que, dans quelques temps, ils deviendront considérables. Les dépenses de la dernière année ont été évaluées à 9,516 piastres. Les détenus étaient principalement occupés à monter le toit destiné au nouveau département de la maison de réforme des jeunes condamnés, que nous avons aussi visitée.

Je n'entrerai pas dans les détails matériels de cet établissement, car le système d'enseignement, de repas, de récréation, etc., est en tout semblable à celui qui est suivi dans les refuges de New-York et de Philadelphie. Il n'existe de différence que dans l'éducation et les moyens employés pour exciter chez les jeunes gens les nobles sentiments du point d'honneur, et leur inspirer ceux de la dignité de l'homme.

MM. Beaumont et Tocqueville, dans leur intéressant ouvrage sur le *Système pénitentiaire des États-Unis*, donnent une description si exacte du système moral et philosophique de cette maison, que je vais me borner à transcrire leurs paragraphes.

« A Boston les châtiments corporels sont exclus de la maison de refuge; la discipline de cet établissement est toute morale, et repose sur des principes qui appartiennent à la plus haute philosophie.

» Tout tend à y relever l'âme des jeunes détenus, et à les rendre jaloux de leur propre estime et de celle de leurs semblables: pour y parvenir on feint de les traiter comme des hommes, et comme les membres d'une société libre.

» Nous envisageons cette théorie sous le point de vue de la discipline, parce qu'il nous a semblé que la haute opinion qu'on inspire à l'enfant de sa moralité et de sa conduite sociale est non-seulement propre à opérer sa réforme, mais encore est le moyen le plus habile pour obtenir de lui une entière soumission.

» C'est d'abord un principe bien établi dans la maison, que nul ne pourra être puni pour une faute non prévue soit par les lois de Dieu, soit par celles du pays, ou par les lois de l'établissement. Voilà le premier des principes en matière criminelle proclamé dans la maison du refuge. Le règlement contient aussi le principe suivant :

« Comme il est hors du pouvoir de l'homme de pu-
» nir le manque de respect envers la Divinité, on
» se bornera à interdire à celui qui s'en sera rendu
» coupable toute participation aux offices religieux,
» abandonnant ainsi le criminel à la justice de Dieu
» qui l'attend dans l'avenir. »

» Dans la maison de refuge de Beston, l'enfant éloigné des offices religieux encourt, aux yeux de ses camarades et dans sa propre opinion, le plus terrible de tous les châtiments.

» Il est dit ailleurs que les enfants ne seront point admis à dénoncer les fautes les uns des autres; et dans l'article qui suit, on ajoute que nul ne sera puni pour une faute sincèrement avouée. Nous connaissons en France des établissements publics où la dénonciation est encouragée, et où elle est exercée par les bons sujets de la maison.

» Il existe aussi à Boston un registre des moralités où chacun figure avec ses notes bonnes ou mauvaises; mais ce qui distingue ce registre de celui qui se trouve dans les autres maisons de refuge, c'est qu'à Boston chaque enfant donne lui-même les notes qui le concernent. Tous les soirs les jeunes détenus sont successivement interrogés; chacun est appelé à juger sa conduite de la journée; et c'est sur sa déclaration que la note qui l'intéresse est écrite. L'expérience apprend qu'il se juge toujours plus sévèrement lui-même qu'il ne serait jugé par les autres. Aussi se

trouve-t-on ssuvent dans la nécessité de réformer la sévérité, l'injustice même de la sentence.

» Lorsque des difficultés se présentent sur le classement des moralités, ou lorsque quelques jeunes détenus ont commis des infractions à la discipline, il y a lieu à jugement. Douze jurés pris parmi les enfants de l'établissement sont réunis, et ils prononcent, soit la condamnation, soit l'absolution de l'accusé.

» Chaque fois qu'il y a lieu d'élire parmi eux un magistrat ou un moniteur, la communauté s'assemble, procède aux élections, et le candidat qui obtient la majorité des suffrages est proclamé par le président. Rien n'est plus grave que la manière dont exercent leurs fonctions ces électeurs et ces jurés de dix ans.

» On nous pardonnera d'être entré dans le développement de ce système, et d'en avoir signalé les moindres détails. Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne prenons pas au sérieux ces enfants citoyens. Mais nous avons cru devoir analyser un système remarquable par son originalité. Il y a d'ailleurs dans ces jeux politiques, qui s'accordent si bien avec les institutions du pays, plus de profondeur qu'on ne pense. Peut-être ces impressions d'enfance et cet usage précoce de la liberté contribueront-ils plus tard à rendre les jeunes délinquants plus obéissants aux lois. Et sans nous préoccuper

de ce résultat politique, un tel système est au moins puissant comme moyen d'éducation morale.

» On conçoit en effet le ressort dont sont capables ces jeunes âmes dans lesquelles on fait vibrer tous les sentiments propres à les élever au-dessus d'eux-mêmes.

» La discipline a cependant d'autres armes dont elle fait usage lorsque les moyens moraux que nous venons d'indiquer ont été insuffisants.

» Les enfants dont la conduite est bonne jouissent de grands priviléges.

» Ils participent seuls aux élections, et sont seuls éligibles; la voix de ceux qui appartiennent à la première classe, compte même pour deux : espèce de double vote dont les autres ne sauraient être jaloux, parce qu'il dépend d'eux d'obtenir la même faveur. Les bons sont dépositaires des clefs les plus importantes de la maison; ils sortent librement de l'établissement, et quittent leurs places dans les lieux de réunion, sans avoir besoin de permission; ils sont crus sur parole, en toute occasion, et on célèbre le jour de leur naissance. Tous les bons ne jouissent pas de ces priviléges; mais quiconque appartient à une bonne classe a droit à quelqu'une de ces prérogatives.

» Les peines imposées à la classe des mauvais sont :

» La privation du droit électoral, du droit d'éli-

gibilité; de plus, ils ne peuvent entrer chez le surintendant, ni lui parler sans sa permission, et il leur est défendu de causer avec les autres jeunes détenus; enfin, lorsque cela est nécessaire, on inflige au délibérant une peine qui l'affecte matériellement. Tantôt on lui fait porter des menottes; tantôt on lui met un bandeau sur les yeux ou, enfin, on le renferme dans une cellule solitaire.

» Tel est le système de la maison de refuge de Boston.

» Celui des établissements de New-York et de Philadelphie, quoique infiniment moins remarquable, est peut-être meilleur : non que la maison de refuge de Boston ne nous paraisse admirablement dirigée et supérieure aux deux autres; mais son succès nous semble bien moins en effet du système lui-même que de l'homme distingué qui le met en pratique.

» Nous avons déjà dit que la confusion des enfants pendant la nuit est le vice grave de cette maison de refuge : le système qui est établi repose d'ailleurs sur une théorie élevée qui risquerait de n'être pas toujours parfaitement comprise; et sa mise en vigueur entraînerait de grands embarras, si le surintendant ne trouvait dans son esprit d'immenses ressources pour en triompher.

» A New-York et à Philadelphie, au contraire, la théorie est simple. L'isolement de nuit, la classification de jour, le travail, l'instruction, tout dans

un tel ordre de choses se conçoit et s'exécute facilement; il ne faut ni un génie profond pour inventer ce système, ni un tour de force continuel pour le maintenir.

» En résumé sur ce point, la discipline de Boston appartient à un ordre d'idées bien plus élevé que celles de New-York et de Philadelphie ; mais elle est d'une pratique difficile.

» Le système de ces derniers établissements, fondé sur une théorie plus simple, a le mérite d'être à la portée de tout le monde. Il est possible de trouver des surintendants qui conviennent au système de Philadelphie : mais on ne doit point espérer de rencontrer des hommes tels que M Welis. »

Ce respectable monsieur n'y est plus aujourd'hui, mais on suit encore son système tel qu'il l'a laissé. Le portier qui nous a ouvert nous a conduits aux appartements du chapelain, en l'absence du directeur. C'était un jeune enfant d'une dizaine d'années, qui portait sur sa physionomie des marques de vivacité et d'intelligence, et qui par l'excellence de sa conduite avait obtenu le privilége d'exercer cette charge. La maison renferme actuellement 60 garçons et 20 filles. La plupart de ceux-là, sont de petits enfants ; les filles ont toutes plus de neuf ans. Ils ont six heures de travail par jour, quatre de classe, une pour les repas, une demi-heure pour la prière et une heure et demie de récréation. J'ai vu dans les ateliers un faible essai de vers à soie élevés avec le

murier blanc; il y avait cinq à six mille cocons. La nourriture est saine, substantielle et abondante, les vêtements fort propres, et l'aspect des détenus extrêmement joyeux. Nous les avons laissés sautant, gambadant dans la cour, et nous sommes partis en méditant sur l'efficacité des moyens de douceur dont on se sert.

Il serait intéressant de comparer avec tranquillité, et non avec la rapidité du voyageur, les divers systèmes de discipline, les circonstances dans lesquelles on les applique, et les résultats que l'on obtient respectivement dans les pénitentiaires, les maisons de correction et celles de réforme morale, pour les jeunes condamnés. A l'égard des hommes endurcis et criminels des premières, on applique les règles sévères du silence, de l'isolement, du travail continuel et du châtiment, en laissant le coupable dans le cachot, aux heures mélancoliques de la nuit, seul avec sa conscience et sans autre consolation que l'espoir du repentir. Le remède aux cœurs corrompus de ceux qui sont dans les secondes, est un exercice constant, un aliment modéré, des châtiments de simple privation, le silence, la solitude continue, mais accompagnée des consolations de la Bible. Enfin le jeune homme vicié, mais non encore corrompu, est soumis à une discipline douce et paternelle qui tend à relever son âme abattue, à lui inspirer de beaux sentiments, et à lui donner une éducation basée sur les principes de la

morale sociale et de la dignité humaine. Celui qui considère les pénitentiaires avec les yeux du philosophe, ne saurait s'empêcher de bénir l'heureuse influence de ces institutions, filles de la plus douce philanthropie, établies pour améliorer la condition et le sort futur des malheureux.

Après midi, nous avons été avec M. S. Swett, faire une promenade au cimetière de *Mount-Auburn*, situé sur une colline recouverte d'une riche végétation, qui fait partie des terrains qu'acheta, il y a quelques années, la société d'horticulture. On a laissé les bosquets tels que la nature les a faits, mais on les a coupés de sentiers et d'allées tortueuses; des petits jardins et des champs agréables y ont été intercallés. Cette étendue, qui est de quarante acres, a été répartie en espaces de 300 pieds carrés, vendus 65 piastres aux familles qui les destinent à leurs sépultures et qui les ornent selon leur goût et leur fortune. Ce cimetière a été consacré au mois de septembre 1831, et on en a vendu déjà 375 espaces. J'y ai salué le monument qui contient les restes du célèbre Spurzheim, mort à Boston en 1832. M. Swett nous a conduits auprès d'un tombeau (c'était le sien), où l'on allait placer une croix de marbre, avec le même calme et le même plaisir que s'il eût fait les honneurs d'une maison de campagne. Je pourrais citer cent autres exemples d'une pareille résignation chétienne chez les Américains que j'ai connus pendant mon voyage.

23 août.

Aujourd'hui c'est un jour de silence et de tranquillité, car le peuple de Boston observe dans toute la rigueur du précepte la solennité du dimanche. De sorte que j'ai tout le temps nécessaire pour développer mes notes sur la maison des fous et la prison de l'État, que nous avons visités hier.

A neuf heures et demie, M. Brott, homme ponctuel, est venu me prendre pour aller à Charlestown, faubourg où se trouvent ces établissements. Le premier porte le nom de *The Mac Lean Asylum for the insane*, en mémoire de son fondateur. Il est situé sur une belle colline qui commande la ville et le port; il constitue une section de l'hôpital général. Il a été ouvert en 1818, a coûté 186,000 piastres, et, comme on l'a construit exprès pour les aliénés, on y a observé toutes les règles convenables. Les caves contiennent les fourneaux et les poêles, dont la chaleur se distribue par les tuyaux de fer dans chacune des pièces de la maison; les dépôts de bois, d'eau, les douches et les cachots solitaires pour ceux qui ont besoin de répression, sont échauffés par des tuyaux souterrains, afin que, si le malade déchire ses habits ou casse son lit, il ne se trouve point en contact avec le pavé froid. Dans les chambres qui sont, du reste, bien éclairées, spacieuses, aérées et sur de belles vues,

les croisées sont en fer, disposées de telle sorte que les fous ne peuvent les ouvrir ou les fermer sans le secours du garde. On a pris de semblables précautions au bain, au lavoir, dont les robinets se ferment d'eux-mêmes, dans les subdivisions des degrés des escaliers afin d'éviter les chutes violentes, dans la forme et le placement des portes pour retenir les fuyards, etc. A chacune des aîles de l'édifice, on a ménagé des ventilateurs dont les tuyaux montent au-dessus des toits, descendent dans l'intérieur des murailles, et présentent des bouches à soupapes, pour établir de doubles courants d'air dans toutes les pièces.

Les malades paient trois piastres par semaine, plusieurs quatre et demie pour des chambres plus vastes, et quelquefois davantage pour des appartements bien meublés. Mais les soins sont les mêmes pour tous, ainsi que la nourriture, qui est aussi la même que celle du surintendant, du médecin et du chapelain. La plus grande propreté règne jusque dans les départements les plus éloignés; et les employés traitent les malades avec une douceur et une affabilité extrêmes. L'usage des moyens moraux a fourni d'excellents résultats. Depuis sa fondation, au mois d'octobre 1818, jusqu'au mois de janvier 1824, on y a reçu 1,015 malades, dont il est sorti :

Complétement guéris	362
Considérablement améliorés . .	143
Améliorés	140

Sans amélioration		193
Echappés		21
Morts.		89
On comptait là dessus		604 hommes.
et		411 femmes.
Parfaitement guéris. .	233 . .	129
Améliorés.	150 . .	133
Échappés, morts. . .	73 . .	47

En examinant le nombre de personnes guéries à diverses époques, relativement à celui des malades qui ont reçu des soins, il résulte qu'il y en a eu:

Depuis la fondation de l'établissement jusqu'en 1823.	28 1/2 pour cent.
Depuis 1824 à 1828. . . .	43 1/3
Depuis 1829 à 1833. . . .	40

C'est-à-dire 41 1/3 pour cent, dans l'espace des dix dernières années.

La mortalité des 948 qui ont reçu des soins, sur 1,013, répond à 9 1/2 pour cent. Dans l'asile de Wakefield en Angleterre, elle a été de 24 pour cent, sur les malades admis dans celui de Lancaster de 24 1/2 ; et dans les hôpitaux français de 1822 à 1824, de 22 pour cent.

Sur ce total, 112 avaient perdu la raison par excès de boisson, 122 étaient issus de pères fous, et 59 issus de parents aliénés ; 264 étaient des hommes mariés, 348 des célibataires, 238 des femmes mariées, et 173 des célibataires.

Quoique les pensions des malades soient de 3 piastres et quelques unes de 4 1/2 par semaine, les dépenses moyennes de chacun d'eux s'élèvent à 4 piastres 1/2; car le montant des salaires seuls est de 3,080 piastres par an. Depuis le mois de janvier 1834 jusqu'en juin de cette année, la maison a admis 150 fous; elle en contient aujourd'hui 88.

De là nous avons été à la pénitentiaire qui se trouve à la place de l'ancienne prison, construite en 1805, et dont on abandonna les cachots en 1829, dès que le nouveau corps cellulaire, qui a coûté 86,000 piastres, fut terminé. Le régime et la discipline de cette maison sont les mêmes qu'à Auburn, à part quelques modifications qu'on a crues nécessaires, pour éviter l'arbitraire dans les châtiments. Les moyens de répression sont : les arrêts solitaires, la privation de lit et de nourriture, et, en dernier ressort, le fouet. Mais la loi ne permet pas de donner plus de dix coups, et le gardien principal *(Keeper)* ou son remplaçant, sont seuls autorisés à l'infliger : toutefois, l'accusé peut auparavant exposer ses moyens de défense ou demander pardon. On tient en outre un registre où sont notés exactement les châtiments et les causes qui les ont motivés. Ce registre est représenté aux inspecteurs pendant les visites hebdomadaires, dans lesquelles il est libre aux prisonniers de se plaindre des punitions et de réclamer quelque faveur.

Un grand nombre de métiers sont en activité dans

cette prison, qui, après celle d'Auburn, me paraît en réunir plus que les autres. Le produit du travail a donné du bénéfice, frais couverts, pendant les années qui ont suivi 1831. J'ai écrit ici la série des pertes et des gains depuis l'adoption du nouveau système.

1828	perte	12,167 piastres.
1829	id.	7,600
1830	id.	6,897
1831	id.	477
1832	gain	4,192
1833	id.	6,996
1834	id.	7,206

Il y a actuellement 281 prisonniers, tous hommes. Les femmes, selon la classe de leurs délits, vont à la maison de correction. Au commencement de 1834, on y comptait 250 personnes, et, pendant la même année, il en est entré 119. Sur ces 369, 4 sont morts et 88 sortis; 66 pour fin de peine, 17 par grâce, 4 par ordre de la cour de justice, et 1 qui s'est échappé. Sur les 119 entrés, 35 étaient étrangers, 41 des autres États de l'Union, et 43 seulement du Massachusetts.

Les dépenses, pendant la même année, se sont élevées à 29,476 piastres, dont 7,947 ont été employées pour provisions, 3,963 pour vêtements, 2,131 pour éclairage et combustible, 13,735 pour solde des

employés ; le reste, pour les réparations de l'édifice, la conduite des prisonniers, l'hôpital, etc. Les frais ont été couverts par une somme de 37,122 piastres, provenant du produit des carrières et des ateliers. Les carrières seules ont rapporté 23,543 piastres.

Les prisonniers sont habillés moitié de bleu et moitié de brun. Ils travaillent constamment depuis le matin jusqu'à la nuit, excepté au temps des repas qui n'est que de 12 minutes pour le déjeuner, de 25 pour le dîner en hiver et de 35 en été. Le dimanche ils assistent aux offices divins et à l'école, où viennent leur servir de professeurs des habitants respectables de Boston, qui ne dédaignent pas d'entrer dans une prison pour enseigner des malheureux, le plus souvent victimes du crime par un effet de leur ignorance. Ils passent le reste de la journée dans leurs cachots à lire la Bible ou à entendre les observations morales et religieuses du chapelain, qui a le droit de les visiter.

Le corps cellulaire isolé, d'après le système d'Auburn, a quatre étages avec 76 cellules, 38 de front dans chacun ; en tout 304. Il est de granit, avec des corridors de 3 pieds de large autour de chaque étage, et des barres horizontales de fer pour éviter les chutes. Les cellules ont 7 pieds de long, 7 de haut et 3 pieds 6 pouces de large. Elles renferment un lit, une chaise, une table, la Bible, un couteau, une cuiller, une fourchette et un peigne.

La ration se compose d'une livre de viande de bœuf ou trois quarts de porc, de 32 onces de pain fait avec de la farine de seigle et de maïs par moitié, de 2 boisseaux et demi de pommes de terre par chaque 100 rations avec une quantité proportionnelle de sel, de poivre et de café de seigle ; les lundis et les vendredis on leur donne du poisson salé, des pommes de terre et du lard.... Le souper se compose en général de bouillie de maïs, édulcorée avec de la mélasse. Chaque ration coûte 7 centièmes 7/8 de piastre.

Un appareil à vapeur, ou chaudière cylindrique, de quatre pieds environ de hauteur et de 1 1/2 de diamètre sert à faire la cuisine et à chauffer la chapelle, par des tuyaux horizontaux. Dès que les prisonniers sont enfermés, le gardien d'une division, après avoir visité la ligne dont il est chargé, va informer le second intendant (*Deputy Keeper*) du nombre qu'il a compté. La nuit on allume, dans la galerie qui entoure le corps cellulaire, diverses lampes dont la lumière permet de voir quelqu'un d'une extrémité à l'autre. La chaleur est produite par des poêles placés dans les angles, et le renouvellement de l'air se fait par des tuyaux, qui courent dans le mur mitoyen des cachots et présentent deux bouches, l'une plus haute que l'autre, pour établir un courant avec les ventilateurs situés au-dessus du toit. L'ordre et la propreté règnent dans toutes les pièces; le système de surveillance, d'assistance et de discipline, repose sur un gardien princi-

pal ou directeur, sur un sous-directeur, un geôlier, neuf contre-maîtres, dix surveillants, un chirurgien et un aumônier. Pandant les travaux dans les ateliers, cinq sentinelles armées sont en faction aux angles de la muraille extérieure.

Les personnes qui désirent connaître à fond l'état des prisons du Massachusetts, doivent lire l'intéressant rapport d'une commission spéciale, chargée de les visiter, de proposer un projet de réforme, et de tracer des plans de construction pour les maisons de correction avec des ateliers correspondants et des divisions pour les criminels, les vagabonds, les mendiants et ceux qui sont coupables d'attentat contre la pudeur. Il résulte de l'important travail de cette commission, qu'en 1833 il y avait dans les prisons et dans les maisons de correction du Massachusetts 3,094 hommes, 316 femmes; 2,108 blancs, 163 de couleur et 1,129 sans désignation. Sur ce nombre 454 personnes étaient mariées, 310 célibataires et 2,646 douteuses; 242 avec de la famille, et 3,168 sans famille; 165 modérés dans la boisson, 587 ivrognes et 2,658 douteux. La collection des rapports annuels, publiés régulièrement depuis 1826 par la société établie dans cette ville pour la discipline des prisons, est l'ouvrage le plus riche en documents sur les prisons des États-Unis : vous y trouvez les indications des vices qu'on y a observés, des améliorations qu'on y a introduites, et des projets que l'on a formés. Un

grand nombre de résultats statistiques sur les prisons et les hospices de Boston pendant les dix dernières années, ont été insérés dans l'appendice du rapport de 1834; je vais en extraire les principaux articles.

La maison de réforme a reçu, dans les 7 ans 7 mois compris depuis la fondation jusqu'à la fin de l'année dernière, 450 jeunes condamnés. Les dépenses, pendant la même époque, se sont élevées à 50,023 piastres.

Le nombre des criminels écroués dans la prison de Boston (*Boston Jail*), pendant les dix ans qui ont fini en 1834, a été de 9,936, et les frais se sont portés à 20,798 piastres.

Durant la même période, il est entré en outre 930 prisonniers pour dettes, et les frais de perquisitions, de citations de créanciers, etc., ont été évalués à 137,921 piastres.

Les criminels entrés dans la maison de correction pendant ces dix années, finies en avril 1834, étaient au nombre de 5,611, et les frais d'entretien se sont élevés à 78,251 piastres.

La pénitentiaire a reçu aussi 404 condamnés; nous avons parlé de ses frais.

La maison d'industrie ou hospice des pauvres, a reçu 7,588 individus, et a dépensé 194,088 piastres, plus 131,370, données aux pauvres du dehors.

J'ai trouvé dans cet écrit les données suivantes sur

les vices des hommes de couleur. Ce calcul me suggère les mêmes observations que j'ai déjà faites. Il faut remarquer que cette race fournit un nombre de criminels fort considérable, même dans les États où elle est peu nombreuse.

Dans le Massachusetts, dont la population ne dépasse pas 540,000 habitants et où celle de couleur n'arrive pas à 9,000, le nombre des condamnés a été de 314, dont 50 de couleur; c'est-à-dire que, le rapport entre les deux populations étant comme 60 à 1, celui qui existe entre les condamnés a été comme 6 à 1, ou dix fois plus grand.

Sur 276,000 habitants, 8,000 hommes de couleur, il y a eu dans le Connecticut 117 criminels, dont 39 de couleur; c'est-à-dire que sur un 1/34 de cette population 1/3 de criminels lui appartient.

On comptait dans le Vermont, dont la population de couleur n'est que de 918, 24 nègres écroués.

Dans le New-Jersey, qui possède, sur 77,000 habitants, 20,000 hommes de couleur, la prison de l'État offrait, sur 74 criminels, 24 individus de couleur, c'est-à- dire un treizième de la population de couleur, et un tiers de criminels.

En Pensylvanie, dont la population s'élève à 1,049,000 blancs et 30,000 de couleur, les pénitentiaires renfermaient un tiers de condamnés de cette classe.

Dans le New-York, sur une population de

1,372,000 habitants et de 39,000 de couleur, il y avait 637 prisonniers, dont 154 de couleur ; c'est-à-dire que la population de couleur étant de 1/35, le nombre de ces criminels était de 1/4.

Il résulte de ces données, recueillies en 1826, et des observations faites les années d'après, que le rapport des criminels à la population des États du nord, est dix fois plus grand pour les hommes de couleur que pour les blancs, et que si du nombre des criminels on déduit les étrangers, afin de ne pas établir de comparaison qu'entre les naturels blancs et de couleur des États-Unis, on trouvera le vrai contraste qu'offre la mortalité respective des deux classes. C'est ainsi que le quart des frais des pénitentiaires est occasionné par les criminels de couleur. Le Massachusetts leur a affecté 17,734 piastres sur 106,405 dépensées en dix ans; le Connecticut 37,166 sur 118,500 dépensées en quinze : le New-York 109,166 sur 437,986 piastres dépensées en vingt-sept. Comme la population de couleur de ces trois États est de 54,000 habitants, il résulte qu'on a dépensé, pour entretenir ces criminels, 164,066 piastres pendant les années mentionnées; somme énorme qui, employée à donner une éducation religieuse et intellectuelle à cette classe abandonnée, l'aurait protégée contre les malheurs de l'ignorance, et aurait épargné de grandes pertes à la société, théâtre de leurs excès.

Quelques observateurs philanthropes ont essayé

d'expliquer la tendance au crime des classes de couleur, et pensent qu'elle est une suite du mépris avec lequel on les traite, et de la difficulté qu'ils éprouvent pour s'occuper utilement. En effet, considéré comme un Paria dans quelques États de l'Union, rejeté de la société des blancs comme un pestiféré, et chassé de leurs ateliers, le nègre libre a recours au crime, l'unique ressource qu'une société cruelle semble lui présenter. Mais il n'en est pas de même dans l'île de Cuba, et malgré cela leur criminalité n'en est pas moins flagrante. A Cuba le nègre libre n'est pas regardé de cet œil insultant qui contraste si tristement avec les institutions de l'Amérique du Nord : il est bien vu et accueilli, quand il se comporte honorablement; il trouve même les moyens de gagner sa vie plus facilement que le blanc émigré ou sans amis; mais, si les hommes de couleur n'y sont pas victimes du dédain et de l'abattement, il peut exister d'autres causes de démoralisation, provenant de la même intimité de relation entre cette classe et celle des blancs: la plus forte et la plus puissante, c'est l'aveuglement intellectuel et religieux dans lequel on la laisse croupir. En comprenant ces deux pays sous le même point de réforme que j'ai déjà indiqué, j'ai eu la pensée de recommander non-seulement l'éducation des nègres comme préliminaire indispensable de la liberté, mais encore pour relever en eux des sentiments de noblesse et de dignité : ceci suppose que les blancs devraient

les traiter comme des hommes, car tous les efforts que l'on ferait pour améliorer la condition d'une caste dégradée et abrutie seraient vains, si ceux qui sont chargés de cette sainte et philanthropique mission ne commençaient par se dépouiller eux-mêmes des préjugés sur lesquels repose le système cruel et absurde que l'on a suivi jusqu'à ce jour.

Le rapport de la même association de Boston de l'an 1834, renferme les détails suivants qui ne sont pas non plus sans intérêt.

Le nombre probable des prisonniers existant aux États-Unis, en 1833, paraît s'être élevé à 12,620, parmi lesquels l'on compte :

Détenus dans les prisons des comtés. .	4,900
Dans les pénitentiaires ou prisons d'État.	3,800
Jeunes gens criminels.	3,080
Femmes criminelles	1,580
Pauvres et fous, prisonniers.	1,000
Détenus pour dettes.	980

Le nombre probable des personnes envoyées dans les prisons, la même année, a été de :

Criminels.	56,800
Détenus pour dettes.	38,240
Femmes.	18,300
Total.	113,340

Voici comment on a supputé le nombre des parents de ces prisonniers :

Enfants de criminels.	112,043
Femmes de criminels.	30,345
Fils de détenus pour dettes.	74,958
Femmes de ceux qui ont été écroués dans l'année.	20,301
Frères et sœurs des prisonniers. . .	533,626
Pères des prisonniers.	9,253
Mères des prisonniers.	38,042
Total des parents.	818,568

Je recommande aux personnes qui désirent avoir de plus longs détails sur la statistique criminelle de l'Union, la lecture de cet ouvrage, les rapports annuels du procureur général du Massachusetts (*Attorney general's annual report*), et de celui du New-York, enfin les messages des gouverneurs des différents États.

Après notre visite à la pénitentiaire, nous sommes entrés dans l'arsenal de la marine, fondé en 1798, aux bords de la rivière Charles, sur une étendue de terre de 60 acres environ. Il contient, outre des magasins vastes, bien assortis, et les habitations des employés, trois grandes maisons de bois pour la construction des vaisseaux et des frégates; elles sont semblables à celles des arsenaux de New-York, Phila-

delphie, et Washington, que j'ai visitées. Dans celui-ci, l'on construit actuellement les vaisseaux le *Vermont* et la *Virginie*, et les frégates le *Cumberland* et la *Sabina*. Le bassin (*Dry-Dok*) est une œuvre de grand mérite, en très-beau granit bleuâtre, de 341 pieds de long, 80 de large et 30 de profondeur, qui a coûté 670,089 piastres; on y voit aujourd'hui le navire l'*Indépendance*, construit dans ce même chantier en 1814.

25 août.

J'ai reçu au secrétariat d'État, sur le commerce, les revenus et les dépenses, la milice, les contributions, les écoles primaires et les banques, beaucoup de documents que je lirai pendant mes heures de délassement.

J'ai rendu visite à M. B. D. Green, président de la société d'histoire naturelle, fondée il y a trois ans, et dont nous avons parcouru les collections. Elles se trouvent au premier étage de l'édifice de la banque de secours; et, malgré le peu de ressources de la société qui ne peut disposer à peine que de l'assignation annuelle de ses membres, elles m'ont paru assez nombreuses. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elles sont parfaitement bien classées, ordonnées et rangées avec goût. Celle des minéraux correspond à la description géologique de M. Hitchock, dont j'ai

fait mention quelque part, et possède de bons échantillons. Celle des coquilles est aussi très-régulière ; on y voit quelques oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles et des ossements fossiles de l'Union. M. Green possède une collection de plantes du Pérou, par Bertero, et une riche bibliothèque d'ouvrages d'histoire naturelle; j'y ai lu les deux premiers numéros du journal qu'on a commencé de publier à Boston sur cette science, et le catalogue des animaux et des plantes de l'état de Massachusetts, qui constitue la quatrième partie du rapport géologique et zoologique de M. Edward Hitchock au sénat. Ce catalogue comprend 45 espèces de mammifères, 157 d'oiseaux, 34 de reptiles, 108 de poissons, 169 de coquilles, 38 de crustacées, 125 d'arachnides, 2,350 d'insectes, 27 de radiaires et 1,737 de plantes.

L'agriculture et l'horticulture sont étudiées avec ardeur par les hommes les plus appliqués; et sans parler de toutes les sociétés fondées pour la propagation des sciences agronomiques dans le Massachusetts, celle d'horticulture de Boston a fait bien des efforts pour en accélérer les progrès et introduire les découvertes modernes. Un des moyens qu'on emploie et qui aura du succès à l'avenir, c'est l'exposition des produits horticulturaux, le samedi de chaque semaine. Elle est ouverte dès les dix heures du matin. J'y ai vu d'excellents fruits et de belles fleurs quoiqu'en petit nombre. Quelques-unes des meilleures variétés,

pour lesquelles les jardiniers qui les ont cultivées ont obtenu des prix, sont représentées sur des tableaux suspendus autour de la salle ; ce sont les poires *Bartlets*, qui pèsent jusqu'à 4 livres, la *Andrews*, la fameuse *Seckale* de Pensylvanie, la *Lewis*, la *Dix* et la *Gore's Heathcot*. Les résultats de ces expositions publiés dans le *New-England Farmer*, m'ont paru extrêmement piquants, par cela même qu'ils démontrent bien mieux l'enfance de la science que ses progrès. Mon bon compagnon M. Brott était étonné de l'intérêt que je portais à cet établissement, et je lui en ai donné une explication satisfaisante, en lui disant que dans ma patrie, où tout est à faire, nous devons commencer par ces petites expositions hebdomadaires, pour exciter l'amour-propre et une certaine rivalité parmi les cultivateurs, et communiquer au public le goût des professions les plus utiles. Si j'avais à proposer un modèle à l'Espagne, ce ne seraient pas les riches expositions de Paris et de Londres, où la variété des objets est si éblouissante qu'un peuple neuf dans la voie des découvertes pourrait en être intimidé ; mais je présenterais ces scènes modestes, dans lesquelles vingt, trente cultivateurs et jardiniers viennent déposer sur les autels du temple de la science les simples offrandes de quelques fruits et de quelques fleurs, résultat de leur application et de la constance avec laquelle ils contribuent à augmenter le catalogue des plantes utiles et agréables.

La société d'Agriculture favorise aussi les expositions des produits de la grande culture et de l'éducation des animaux. On en célébrera une au commencement du mois prochain; les cultivateurs et les fermiers du Massachusetts y sont attirés par l'appât des honneurs et des récompenses.

J'ai visité, dans une rue qui tient au marché et qui en porte le nom, un grand magasin d'instruments aratoires, de culture et de semailles, d'ognons et de tubercules. Je citerai la charrue de *Charles Howard*, dans laquelle le soc et le versoir ne forment qu'une pièce; le cultivateur bréveté, *Howard and Seaver*, pour le maïs et les pommes de terre; le rateau à ramasser le foin dans les champs, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois; les égrénoirs et ventilateurs pour le blé, de l'invention de *David Flagg* de New-York; les barattes de *Gault;* les presses pour les fromages dont font usage les Quakers de Lebanum, et quantité de hache-paille, d'égrénoirs pour le maïs et de moulins à bras, etc.

27 août.

J'ai passé presque toute la journée d'hier dans le collége Harward, où l'université de Cambridge célébrait la solennité de la fin des cours, appelée *Commencement.* Le président, M. Quincy, m'avait fait la politesse de m'envoyer un billet, et j'y ai été avec

M. A. H. Everett, homme d'un talent distingué, ancien ministre des États-Unis en Espagne, actuellement rédacteur du *North-American Review*. L'église était remplie de monde. Un essaim de jeunes demoiselles élégamment parées s'y était rendu ; la corporation académique, les autorités civiles, divers membres du corps législatif de l'État, des sénateurs du congrès et plusieurs personnages remarquables, avaient leurs places sur une estrade. Les exercices consistent en des discours, récités par les candidats qui se présentent pour recevoir les grades, les uns en latin, les autres en anglais, sur divers points de morale, de politique et de législation. La distribution des prix s'est terminée par un discours latin, fort élégant d'ailleurs et excessivement galant pour les dames; puis on a distribué les diplômes.

La musique, après avoir joué dans les intervalles de la cérémonie, nous a accompagnés jusqu'aux salons du collége, où l'on avait dressé des tables pour le repas académique. Cinq cents personnes environ assistaient au dîner, car on y admet les membres du corps, les docteurs qui ont fait leurs études dans l'établissement, beaucoup d'étrangers et certains particuliers de Boston. C'était pour moi une nouvelle occasion d'admirer la naïveté des mœurs américaines et les traces de la primitive simplicité religieuse des habitants de cette contrée. Le service et les mets ne se ressentaient pas plus du luxe et de la délicatesse raffinée du siècle au milieu duquel nous vivons,

que la cérémonie qui avait précédé le repas. Sous chaque couvert se trouvait un billet imprimé, contenant les versets d'un psaume sur l'enfance, que l'on devait chanter à la fin du banquet. On s'est assis après une courte prière de remerciement à l'Être suprême, prononcée à haute voix par un ancien prêtre anglais invité comme nous. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que tout s'est passé sans éclats de rire, sans bruit et sans toast. A la fin, nous avons chanté l'hymne en chœur. Le soir, la femme du président a reçu dans ses appartements, et l'on a servi des rafraîchissements et du thé au son de la musique. J'ai eu l'occasion de faire connaissance, dans cette réunion, avec divers personnages distingués de Boston, des familles aimables, de jeunes demoiselles qui avaient reçu en France une éducation brillante, et des étrangers invités, parmi lesquels se trouvait mademoiselle Martineau, Anglaise, qui voyage dans ce pays, connue par ses lettres familières sur l'économie politique. Cette soirée choisie, ainsi que plusieurs autres données par mes amis, MM. Everett et Sweet, auxquelles j'ai assisté, m'ont fait concevoir une idée du ton de la société de Boston. Elle est polie et fort instruite, mais toujours grave et silencieuse.

28 août.

L'hôpital général de cette ville, dont je n'ai parlé que d'une manière superficielle en décrivant ma visite

à la maison des fous, fut fondé par des donations particulières; il est entretenu aujourd'hui au moyen des intérêts qu'il perçoit, des souscriptions volontaires de plusieurs habitants, et des pensions des malades. Son capital permanent, en propriété et en actions sur les banques et les compagnies, s'élève à 159,750 piastres; le terrain et l'édifice en a coûté 144,500. Le bâtiment est d'un bon goût et distribué avec la plus scrupuleuse exactitude, d'une manière convenable pour l'usage auquel il est destiné. Avant d'examiner les sensations qu'a produites sur moi cet hôpital, il ne sera pas inutile de rappeler que je suis déjà habitué à voir des établissements dirigés et entretenus avec le plus grand ordre et la propreté la plus parfaite, deux qualités qui semblent inséparables du caractère américain. Je ne sais de quelles expressions me servir pour donner une idée de cette propreté aux Espagnols, et pour leur faire croire qu'il n'y a rien d'exagéré quand je compare les hospices et les prisons des États-Unis aux salons des princes et aux galeries des palais les plus magnifiques. Je pense qu'il suffira de leur dire qu'on ne peut de ce côté exiger rien de plus, quelque difficile que l'on soit; et qu'il n'y a pas un endroit, pas un quartier qui fasse exception à la règle. L'hôpital général de Boston est un type et un modèle à cet égard. On peut s'imaginer jusqu'à quel point a été portée l'observation de ces principes, lorsqu'un étranger fait une pareille remarque chez une nation comme celle-ci.

Cet établissement, ou plutôt l'association de l'hôpital et de l'asile de Boston, a été incorporée en 1811, mais l'édifice est de beaucoup plus récent. Depuis sa fondation, en septembre 1821 jusqu'à ce jour, on y a reçu 5,778 malades, dont l'histoire et les soins sont consignés sur les livres des archives tenus avec exactitude. Le terme moyen de ceux qui y sont est de 90 à 100, logés dans des pièces qui n'ont pas plus de 6 à 8 lits, confiés aux soins d'une garde. Les malades qui le peuvent donnent 3 piastres par semaine, quelques-uns davantage; mais la plupart y sont gratuitement. Les frais d'entretien de cet hôpital et de l'asile, en 1833, se sont élevés à 14,825 piastres, dont 3,476 ont été affectées à ceux qui sont pauvres. Chaque malade a coûté 4 piastres 62 centièmes par semaine. Au commencement de cette année, il y avait dans la maison 51 individus; dans le courant on en a reçu 515, et il en est sorti, sur 566, 272 guéris, 87 améliorés, 65 soulagés, 53 sans amélioration, 14 qui ont pris la fuite, 31 morts. Le règlement donne le droit de disposer d'un lit moyennant une contribution annuelle de 100 piastres; de sorte que pour moins de 2 piastres par semaine, une famille charitable peut prêter des secours à des malheureux.

Ayant sous les yeux des documents du Massachusetts, je me suis formé une idée exacte de sa richesse et de ses ressourses; en voici de légers extraits :

En 1831, d'après une évaluation faite à cette époque, les richesses de cet état étaient estimées à 208,236,250 piastres, dont 80,244,261 appartenaient à Boston, ce qui formait une valeur de 341 piastres, 15 centièmes de propriété moyenne par chaque habitant.

On y compte actuellement 103 banques, non compris la ramification de celle des États-Unis avec un capital de 29,409,450 piastres; 7,650,147 en billets en circulation; 1,160,296 en or, argent ou espèces. Ces banques payent à l'État un impôt de 1 p. 100, ce qui augmente ses revenus. Les compagnies d'assurances représentent un capital de 14 millions de piastres. Les caisses d'épargnes de l'État, au nombre de 26, ont un fonds de 3 millions et demi de piastres appartenant à 24,256 dépositaires, qui reçoivent 138,576 piastres d'intérêts annuels. Les frais de ces institutions ne s'élèvent qu'à 10,969 piastres. Les dépositaires de la ville de Boston, au nombre de 11,667 y sont engagés pour une somme de 1,719,130 piastres ou la moitié du fonds total. La caisse de prévoyance des marins de cette même ville a reçu 32,932 piastres de 272 personnes.

Les revenus de l'État se sont élevés l'année dernière à 619,510 piastres, provenant des impôts *(taxes)* 310,179 piastres, de la contribution des banques 294,452 piastres, des quatre millions d'acres de terre qu'il possède dans le Maine, et dont la

valeur augmente constamment. Je vais donner le tableau de l'emploi de ces fonds pendant l'année 1834.

A l'hôpital des fous de Worcester.	P. 12,729
A la maison des aveugles.	8,050
A l'asile des sourds-muets de . . . Hartford.	3,878
Aux sociétés d'agriculture.	3,914
Secours pour les pauvres.	52,122

Le reste a été payé aux conseillers, aux sénateurs, au gouverneur de l'État, aux employés, etc.

L'insdustrie manufacturière est fort en progrès dans la Nouvelle-Angleterre, et il est fâcheux qu'on n'ait pas écrit d'ouvrages de statistique pour la faire bien connaître. Les notices que j'ai recueillies à ce sujet sont fort incomplètes, malgré le grand nombre de documents qu'on m'a fournis, car elles manquent d'ordre et d'unité. Il y a peu d'années, les commissaires de l'association manufacturière du Massachusetts, adressèrent aux directeurs des fabriques une série de questions sur la valeur et la puissance des établissements, sur les produits, la quantité des opérations, le prix des journées, les heures de travail, les intérêts et le rendement de la main-d'œuvre, les bénéfices du commerce, l'usage des produits, en un mot, sur tout ce qui peut concerner l'insdustrie à l'égard de la fabrication et de la concurrence, etc. On

a présenté aussi au Congrès fédéral des rapports curieux sur le Maine et le New-Hanpshire, et je viens de lire le *Journal of the Proceedings of the Friends of Domestic Industry, in General Convention met at the City of New-York, october* 26, 1831, et d'autres ouvrages dont on peut former un résumé instructif sur l'insdustrie manufacturière des États-Unis; mais ce serait entrer dans un trop long examen, qui n'est pas de mon plan, aussi me bornerai-je à en extraire quelques données.

En 1831, dans douze états de l'Union, la Virginie, le Maryland, le Maine, le Vermont, le New-Hamsphire, le Massachusetts, le Connecticut, le Rhode-Island, le New-York, le New-Jersey, la Pensylvanie et le Delaware, 795 manufactures de coton étaient en activité avec un capital en édifices, machines et instruments immeubles, de 40,714,984 piastres, y compris 1,246,50 fuseaux, 33,506 métiers qui produisaient 230,461,990 *yards* de toile de 77,737,306 livres de coton, ou 214,882 balles de 361 86/100 livres chacune. Elles occupaient 18,539 ouvriers mâles, 38,927 femmes, et 4,601 enfants.

Pour la construction des machines employées dans ces fabriques, le capital des ateliers était de	2,400,000 piastres.

La valeur de celles qui ont été construites dans l'année s'est élevée à	3,500,000
Les journées à.	1,248,000
Le total des journées, y compris celles qui furent payées dans les manufactures de coton, à.	12,155,723
Le montant des produits à . .	32,036,760
La valeur des cotons manufacturés prise à part. . . .	26,000,000

Tous ces détails occupaient 117,626 personnes.

Il paraît qu'il y a aux États-Unis plus de 20 millions de moutons, qui rendent plus de 50 millions de livres de laine, lesquelles, au prix de 40 centièmes, valent 20 millions de piastres, ou 40 millions quand elles sont travaillées. Cette production extraordinaire augmente chaque année. L'importation étrangère qui fut en 1831 de 5,622,960 livres, en 1832 de 4,042,838, a été l'an dernier (1834) de 591,313 piastres seulement.

Perkins, dans sa statistique, pense que le New-York possède 2 moutons par habitant, et le Vermont 2 1/2. La quantité de drap de laine confectionné par les familles dans le premier de ces deux États était si considérable et tellement accrue, qu'il l'évalue à 4 millions et demi de piastres au moins; il croit que

les produits de la Nouvelle-Angleterre dépassent cette somme.

Les manufactures de tapis ont dernièrement augmenté : en 1834 il y avait au moins dans 18 ou 20 fabriques des États-Unis 511 métiers, dont 18 étaient consacrés aux tapis de Bruxelles. Le produit total s'élevait à 1,147,000 mètres. Cette supputation a fait croire que dans peu de temps le marché serait entièrement assorti par les manufactures domestiques, malgré la consommation, puisque on se sert de tapis dans toutes les maisons. On en fabrique beaucoup de qualité ordinaire dans les familles.

Les ouvrages de lin et de chanvre sont difficiles à apprécier, car l'industrie domestique y contribue pour beaucoup. La valeur des cables et des cordes n'est pas au-dessous de cinq millions de piastres. La fabrication des sacs a augmenté, à cause de la grande exportation du coton; elle exige 5 millions et demi de *verges* par an, et comme l'introduction étrangère n'est que d'un peu plus d'un million, restent quatre et demi de la production nationale, lesquels, à raison de 20 cents, font environ 880,000 piastres.

La quantité de fer en barres fondue aux États-Unis en 1810 ne se monte qu'à 24,471 tonneaux, mais en 1830, elle était de 112,865; cette industrie occupait 146,273 ouvriers, dont les journées se sont élevées à 8,776,420 piastres par an, non compris la nourriture évaluée à 4,000,490 piastres. Le fer brut

était estimé à 13,329,760 piastres, et on en importe des pays étrangers 31,800 tonneaux, évalués à 1,762,000 piastres. La quantité générale consommée peut être évaluée à 144,666 tonneaux, employée pour la majeure partie dans l'Union, comme nous l'avons vu. De plus on a introduit des manufactures de fer et d'acier pour 4 millions de piastres : ce qui, joint à la partie antérieure de fer brut, forme 5,762,000 piastres. On peut estimer à 40 ou 45 millions le total des fers et aciers produits, et ouvrés annuellement dans ce pays. En 1831, on a construit dans la seule ville de Pittsburg cent machines à vapeur et pour une valeur de 100,000 piastres demandée par Cincinnati. Les 202 fonderies qui existaient en 1831 ont fondu 118,620 tonneaux de lingots et 36,728 de fer, ou 155,348 tonneaux. Ceci ne paraît pas étonnant quand on parcourt ce pays, où l'on voit tant de machines à vapeur, de grilles, de balustrades, de chaînes et d'ouvrages de cette sorte, sans compter le fer qui est employé pour les rails, l'artillerie, la marine, etc.

Les tanneries sont assez nombreuses dans le New-York et la Pensylvanie. La quantité de cuir de semelle consommée aux États-Unis est de 32 millions de livres. Le New-York, à lui seul, en produit plus de 12 millions, et la valeur totale des manufactures de ce genre n'est pas au-dessous de 40 à 45 millions de piastres. Cependant on a besoin encore de la matière

première et des peaux de l'étranger qui en importe pour 3 millions de piastres par an.

La valeur des chapeaux fabriqués est estimée à 10,000,000 de piastres, et l'exportation à 500,000. Cette industrie occupe dans les ateliers 18,000 personnes, dont les salaires s'élèvent à 4,200,000 piastres par an. Dans le Massachusetts on fait des chapeaux de paille et de feuilles de palmiers de l'île de Cuba, environ pour un million de piastres.

Les Américains travaillent assez bien les bois fins; et j'ai vu dans les magasins de New-York et de Philadelphie des meubles d'un bon goût, parfaitement finis, et de bois recherchés à cause de leurs taches et de leurs ramages. On estime à 10 millions de piastres les ouvrages d'ébénisterie exécutés annuellement par 15,000 ouvriers qui gagnent environ 5 millions de piastres. Sur cette somme on exporte plus de 200,000 piastres, en grande partie dans la Havane, où toutes les classes étalent beaucoup de luxe en ameublements.

A cette même espèce de fabrication appartiennent encore les voitures, qui sont d'un joli goût; on en fait pour quatre millions de piastres par an. Dans la seule ville de New-Haven, on en a construit, en 1834, 275,000 de diverses formes; ce chiffre n'est pas le 1/15 de celles que l'on fait dans toute l'Union.

J'ai dit, en passant, que les manufactures de cristal de Brooklyn et de Jersey-City, près de New-York, m'ont paru bien montées; et, par les documents que

j'ai sous les yeux, je vois que les fabriques de l'Union assortissent déjà presque tous les marchés. En 1831, il y avait 21 fourneaux avec 140 creusets, et le cristal ouvré fut évalué à 1,300,000 piastres. Le produit en vitres, bouteilles à 1,200,000 : total : 2,500,000 piastres. Cette industrie emploie 2,000 ouvriers qui gagnent 600,000 piastres par an. La grande fabrique de flacons et de bouteilles de Dyott, toute seule, aux environs de Philadelphie, en fait 1,200 tonneaux dans l'année; elle occupe 300 ouvriers. Plus récemment on a calculé à 3 millions de piastres la production annuelle de ces matières.

Depuis plus d'un siècle on fabrique du papier dans la Nouvelle-Angleterre. La valeur de cette industrie est environ de 6 millions de piastres. Le papier confectionné dans le Connecticut en 1832, est estimé à 546,000 piastres. Le gouvernement a favorisé cette branche en imposant l'introduction étrangère, qui est presque nulle dans ce moment, et en laissant libre l'entrée de la matière première. La valeur des chiffons introduits en 1832, a été de 466,387 piastres, presque la même que celle de l'année d'après; ils venaient le plus souvent de l'Italie et de Trieste.

On a manufacturé le plomb, afin d'obtenir les oxydes et l'acétate, pour 1 million de piastres, mais plus particulièrement à Philadelphie. Les fabriques de Salem ont une haute importance. Les ouvrages d'étain et de composition, de cuivre et de fer blanc, ont été

récemment perfectionnés, et leur valeur s'élève annuellement à 3 millions de piastres. Les magasins sont si bien assortis, qu'à peine existe-t-il d'importation étrangère. Les manufactures d'écaille, de corne, d'os et d'ivoire, produisent plus que pour la consommation, et fournissent à l'exportation.

Enfin je dois citer, parmi les objets de luxe, les ouvrages d'or, d'argent, de pierreries, de plaqué, que l'on peut comparer, pour la solidité et l'élégance, à ceux de France et d'Angleterre; à peine si on en importe de l'extérieur pour une somme de 100 mille piastres, quoique les besoins en exigent pour 5 millions par an.

On fabrique assez bien la porcelaine, comme je l'ai indiqué ailleurs; mais je me borne à dire que la belle manufacture de M. Hemphill, à Philahelphie, fournit des qualités supérieures.

Quoiqu'en 1831 le capital placé sur trente établissements consacrés aux produits chimiques ne dépassât pas encore 1,151,000 piastres, il donnait cependant 1 million de piastres de produit : ce qui confirme l'observation que j'ai faite ailleurs sur les avantages de cette branche de l'industrie. Les matières premières sont du pays, et à très-bon marché; le combustible et la main d'œuvre ont seuls une certaine valeur. Le combustible est estimé 120,000 piastres par an.

Enfin, la pêche de la baleine offre des bénéfices considérables, et d'introduction est de 140,000 ba-

rils de blanc, et de 160,000 de graisse ordinaire. Le blanc se consomme dans le pays, la graisse s'exporte en Europe, ainsi que les fanons. Le produit moyen est évalué à 3,500,000 piastres par an, et la valeur des bâtiments employés à la pêche, à 7,500,000 p.

Comme j'ai déjà parlé du sel en décrivant mon voyage à Syracuse, je terminerai ici ces extraits, qui pourraient à la fin devenir fastidieux pour plusieurs lecteurs.

29 août.

L'institution des aveugles de Boston est la plus ancienne des États-Unis, quoiqu'elle ne compte encore que trois ans d'existence. Elle doit son origine aux efforts du docteur J. D. Fisher, qui, en 1829, en a conçu le plan, et a obtenu la permission de faire une association philanthropique. Le docteur Howe fut chargé d'aller en Europe étudier les méthodes adoptées pour l'enseignement des aveugles, afin d'établir à son retour la nouvelle école. Il la fonda au mois d'août 1831, après avoir visité toutes les institutions européennes et recruté des professeurs aveugles, un à Paris, et un autre à Édimbourg. Cependant les fonds étaient rares, car on en était réduit à la simple assignation destinée aux sourds-muets, qui s'élevait à 15,000 piastres cédées par la législature du Massachusetts, et aux faibles sommes que produisaient les contributions

volontaires. On convint, malgré cela, de ne réclamer ni du public, ni du gouvernement, aucune espèce de secours, jusqu'à ce qu'on pût exciter la bienfaisance par un exemple de l'utilité de l'institution. A cet effet, le docteur Howe dirigea en particulier l'éducation de six jeunes aveugles, qui furent, au commencement de 1833, présentés au premier examen. Les élèves étonnèrent les personnes qui furent témoins de leurs progrès, et les fondateurs philanthropes obtinrent, après de laborieux efforts, le succès qu'ils attendaient. La législature accorda, à l'unanimité, au nouvel établissement une somme annuelle de 6,000 piastres pour l'entretien de 20 aveugles pauvres du comté; les souscriptions et les donations augmentèrent; les dames de Boston donnèrent de généreux exemples de patriotisme, et un habitant distingué, M. Perkins, offrit lui-même une belle maison pour loger les élèves, avec les terres qui y touchent, dès que la socété aurait réuni un capital permanent de 50,000 piastres. Chez un peuple comme celui de Boston, cette clause fit redoubler les efforts, et l'on parvint à réunir en peu de temps la somme demandée, car plusieurs personnes marquantes avaient souscrit pour 5,000 piastres chacune. Ceci se passait pendant que les autres États se coalisaient pour donner l'éducation aux aveugles de leurs divers cantons. Le Connecticut a assigné à cet objet 1,000 piastres pendant douze ans; le Vermont 1,500 piastres pour dix; le Maine 1,000, le New-

Hampshire 500, etc. Cet accroissement de secours est survenu si vite, que l'année dernière cette institution naissante a pu disposer d'un revenu d'environ 58,000 piastres. L'établissement renfermait, cette même année, 20 hommes et 22 femmes, les travaux que l'on y fait permettront d'en recevoir jusqu'à 100.

Le programme embrasse toutes les branches de l'enseignement primaire, et les mathématiques, la langue française, la géographie, la musique, et plusieurs ouvrages de main. Tout récemment, on y a établi des classes de philosophie et d'histoire, et trois élèves se sont adonnés spontanément à l'étude du latin.

Les aveugles sont actuellement dans une maison d'agrément des environs, où ils passent la saison de l'été tandis que l'on achève les constructions. Je n'ai pu les voir, par conséquent; mais le directeur, M. Howe, homme aussi aimable qu'observateur et savant, a satisfait pleinement ma curiosité en me donnant toutes les explications que je lui ai demandées.

Une des branches dans lesquelles l'instutition naissante de Boston a fait d'admirables progrès, c'est sans contredit l'impression des livres et des cartes géographiques en relief. M. Howe a fait une étude spéciale à cet égard et obtenu des résultats fort utiles. Il observa d'abord que le système d'impression qui soulève le papier à côté du relief, est défectueux à cause de la confusion qu'il occasionne; il s'est ensuite appliqué à diminuer autant que possible la grandeur des carac-

tères sans que la perception du tact en souffrît; et il a modifié la forme de quelques-uns, de sorte que, quelle que soit la manière dont l'aveugle les touche, on puisse les confondre avec d'autres. Non content de ces innovations, il a diminué encore la hauteur du relief. Fondé sur ce que les doigts ne touchent que le sommet de l'angle de la lettre, il a conclu que, sans nuire à la perception, on pouvait la réduire d'un tiers. Ces changements essentiels lui ont permis en même temps d'employer une espèce de papier beaucoup plus souple, et d'obtenir par tous ces moyens une diminution des trois quarts du volume. En raccourcissant les caractères, on peut introduire dans une page de 8 pouces de haut et de 7 de large, ou 56 pouces de superficie, 787 lettres; tandis qu'elle ne contient que 408 caractères français et 509 angulaires d'Édinbourgh, dont j'ai parlé à l'occasion de l'institution de New-York. Les 76 pages des livres français ont un volume de plus de deux pouces et demi d'épaisseur; et ceux de Boston ne dépassent pas un pouce et demi pour le même nombre de pages. Ces deux réductions, savoir celle des caractères et celle du papier, produisent, comme je l'ai déjà dit, une diminution totale égale au quart du volume.

Quant à la netteté du relief et à la perfection du tirage, on peut présenter les livres de Boston comme des modèles; il en est de même des cartes géographiques, des figures de géométrie et des caractères de

musique. Le docteur Howe a eu la bonté de me faire cadeau de quelques-uns de ces divers ouvrages nouvellement publiés, d'un alphabet et des chiffres de même portée. J'ai appris dans l'entretien que j'ai eu avec lui qu'il ne s'est pas borné à faire les importantes modifications que je viens d'énumérer, mais qu'il se propose d'introduire un système d'impression simplifié, à l'usage de ceux à qui il consacre ses veilles et ses talents.

30 août.

M. Samuel Swett m'a accompagné à une école du dimanche, aussi intéressante que toutes celles que j'ai visitées jusqu'à présent. Une jeune demoiselle enseignait l'alphabet, et divers maximes morales et religieuses à de petits enfants. Dans d'autres salles de jeunes maîtres des deux sexes, fils de familles, expliquaient le catéchisme, ou adressaient des questions à leurs élèves, qui feuilletaient la Bible pour y trouver des réponses. Sans considérer les écoles du dimanche sous le point de vue de l'instruction qu'elles donnent, je crois qu'elles sont d'une puissante utilité; car elles établissent des relations de mutuelles affections entre les différentes classes de la société; elles inspirent aux enfants pauvres des sentiments de reconnaissance envers les familles riches qui leur donnent des soins et d'aimables professeurs; elles développent une sorte

d'uniformité de principes et d'idées, et cimentent des liaisons intimes entre les branches de l'arbre social qui doit porter des fruits abondants et savoureux dans l'avenir. Je suis toujours enchanté de la douceur des institutrices, de la bonté des maîtres, de la cordialité soigneuse avec laquelle on donne à ces enfants d'utiles explications, de la tendesse paternelle des corrections, et de l'attention angélique des élèves.

On publie, pour les écoles du dimanche, un grand nombre de petits livres élémentaires parmi lesquels j'ai copié les titres suivants : *Primary questions on select portions of scripture, designed for sabbath schools,* par Charles Hudson. *A Catechism for young children, calculated to instruct them in Piety and Virtue,* par Peaul Deau. *Questions on select portions of scripture, designed for the higher classes, in sabbath schools.*

Je vais consigner ici les notes les plus récentes sur la situation de l'enseignement primaire dans le Massachusetts, d'après les rapports que je lis.

Dans 261 districts, qui les ont fournis en 1834, on comptait 2,251 écoles publiques auxquelles ont assisté 131,227 enfants de 4 à 16 ans, 67,499 garçons et 63,728 filles ; en outre 24,749 élèves de l'académie et des écoles particulières. Ce nombre considérable d'enfants et de jeunes gens qui reçoivent de l'éducation, fait voir que le nombre de ceux qui en sont privés est extrêmement faible. D'après les recherches

les plus exactes, il paraît qu'il n'y a pas plus de 158 personnes de 16 à 21 ans qui ne sachent ni lire ni écrire.

Chaque habitant de Boston paye 55 centièmes pour l'entretien des écoles, non compris les sommes allouées annuellement pour cet objet sur les contributions. Des 261 districts des écoles de l'État, 181 n'ont point de fond local; celles de Boston n'avaient point de revenu fixe jusqu'à l'an dernier, époque où a été décrétée la nouvelle loi, d'après laquelle il est ordonné que l'argent restant de la vente des terres, les payements faits à l'État par le gouvernement fédéral pour les pensions et les services militaires rendus pendant la dernière guerre, qui étaient en caisse au 1er janvier, et la moitié du produit des futures ventes de terres, seront appliqués au fond des écoles jusqu'à concurrence d'un million de piastres. Mais comme, quand on a sanctionné cette loi, 281,000 piastres seulement étaient disponibles, il a été décidé qu'on n'attendrait pas que le fonds fût complet, et que l'on procéderait à la distribution estimative de celui qui existait, proportionnellement à ce que chaque district paye pour l'entretien de ses écoles.

Ainsi, l'impôt destiné aux écoles, s'élève à 310,179 piastres, et les contributions à 15,141 piastres. Il y avait 1,967 maîtres et 2,388 maîtresses; on donnait de 10 à 15 piastres par mois aux premiers, et de 75 centièmes à 3 piastres par semaine aux secondes. Les

rétributions payées par les parents dans les académies particulières, sont évaluées à 276,576 piastres; ajoutez à cela 310,179 piastres, montant des impôts, et 15,141 des contributions, et vous formerez un total de 601,896 piastres, qui représente la somme consacrée à l'enseignement de l'enfance, dans le Massachusetts.

Il existe dans la seule ville de Boston quatre-vingts écoles gratuites auxquelles assistent 8,423 enfants des deux sexes, et 4,018 qui suivent les cours des académies particulières. Les impôts pour leur entretien se sont élevés à 67,000 piastres, et les honoraires des maîtres à 55,500, la dernière année. Les pensions dans les académies privées ont été estimées à 107,702 piastres. On enseigne dans toutes à lire, à écrire, les principes d'arithmétique, de géographie et d'histoire, et dans quelques-unes le latin, le dessin, la géométrie, etc.

Parmi les établissements qui ont encore réveillé en moi une grande sympathie, je dois citer l'école des jeunes cultivateurs, établie dans l'île Tompson et appelée *Farmer school*. Il s'est formé depuis peu une société de personnes respectables pour ouvrir cet asile aux enfants qui après avoir perdu leurs parents, ou en avoir été abandonnés, sont exposés aux malheurs de la vie. On acheta le terrain et l'on bâtit un édifice exprès où l'on ammena comme en triomphe ces êtres intéressants. La manière dont se fit cette installation avait

un caractère de vérité et de sainteté philantropique difficile à décrire. Le directeur de la nouvelle maison, les membres de cette association paternelle et plusieurs personnes respectables les accompagnèrent sur un bateau à vapeur jusqu'à la petite île, puis ils allèrent à la chapelle, et rendirent grâce à Dieu de ses miséricordes et de ses bienfaits.

L'institution possède aujourd'hui soixante-cinq enfants, tous au-dessous de 12 ans : les bâtiments pourraient en contenir 200. On leur enseigne les principes de la religion, les éléments de l'enseignement primaire, et on inculque dans leur cœur des maximes morales. Comme ils sont fort jeunes, à peine s'ils font autre chose que d'approprier et de nettoyer les terres et de récolter les grains; mais à l'avenir ils seront chargés de tous les travaux proportionnés à leur âge, car ils doivent demeurer dans l'institution jusqu'à 16 ans.

Hier au soir en causant avec M. Everett sur les progrès de l'éducation à Boston, progrès dus en partie à ce digne monsieur, j'ai pris quelques notes sur l'école de M. Alcott, fondée sur des principes éminemment philosophiques, et réduire dans la pratique à des conférences et des explications constantes avec les élèves. M. Alcott a fait connaître sa méthode dans les *Annales d'éducation ;* et une demoiselle, miss Peabody, achève de publier le résultat de ses visites à cette école sous le titre de *Record of a school : exem-*

plifi yng the general principles of spiritual culture.

Boston possède encore une société destinée à aider les jeunes gens qui se consacrent au culte religieux. Elle fut établie en 1815 sous le titre de : *American education Society :* elle renferme aujourd'hui beaucoup de sujets, et compte 47 succursales dans les divers États de l'Union. 2, 258 élèves y sont entretenus à raison de 48 piastres par an pour la première partie de leur éducation, et de 75 pour la seconde et la troisième : on devient membre de la société, qui a augmenté ses capitaux par des donations et des legs abondants, en versant 100 piastres une fois données. Les personnes bienfaisantes peuvent fonder des bourses permanentes ou temporelles, et pour 1,000 piastres entretenir toujours un élève, ou pour 75 piastres par an pendant 7 ans. L'année terminée au mois d'avril dernier, le trésorier de cette société a reçu à divers titres 90,142 piastres, dont on en a employé 68,443 à l'entretien des jeunes gens, aux payements, impression d'ouvrages, etc.

On remarque, parmi les écrits sortis de la plume éloquente de M. Everett, un opuscule qui a pour titre : *Nouvelles idées sur la population, avec des observations sur les théories de Malthus et de Godwin.* Je ne m'occuperai pas de ce livre que les personnes instruites ont connu avant moi pendant les douze années d'isolement littéraire où j'ai vécu;

mais je n'en parle que parce que les sentiments de l'auteur sont parfaitement conformes aux miens au sujet de ses compatriotes. J'avoue que la nation américaine avait été un peuple tout à fait étranger à mes études avant mon séjour ici; mais je n'aperçois rien de ce que prétendent les voyageurs, ni des opinions qu'émettent légèrement certains Européens qui ont visité l'Union. M'étant proposé de voir par moi-même, je n'ai consulté et je ne consulterai personne; si le jugement que j'ai porté sur les institutions des États-Unis et le caractère de ses habitants est inexact ou erroné, cela viendra de ma manière d'observer. En lisant dans l'ouvrage de mon ami M. Everett, Américain instruit et impartial, un vote de ratification à mes observations, j'ai éprouvé un véritable plaisir, car cette confirmation ne se rapporte ni aux institutions politiques, reconnues excellentes, ni aux admirables progrès de l'industrie, dont le tableau vivant est devant les yeux de tous, mais au caractère de la nation, objet des critiques insultantes de quelques visiteurs et de la contradiction des sentiments de ceux qui jugent les Américains.

Après avoir déterminé l'influence qu'exercent le climat, les maux physiques et les institutions des États-Unis sur les progrès de la population, M. Everett démontre combien cette contrée est peu favorisée de ce côté; il décrit les inconvénients qui durent surgir au premier établissement des colons, dans un pays in-

culte, occupé par des hordes sauvages; et fait voir, enfin, que les institutions politiques et les bonnes mœurs ont surmonté cette action paralysatrice. « Plusieurs circonstances, dit-il, se réunissent pour diminuer considérablement la funeste influence des vices privés. Il n'est aucun pays où le titre de citoyen ait plus d'importance, et soit environné d'une plus grande considération. Le plus grand nombre de citoyens est composé de propriétaires. Le simple ouvrier qui peut, dès qu'il le veut, acquérir une propriété, se sent aussi indépendant et ne s'estime pas moins que s'il possédait une terre et la cultivait.

» A ces causes préservatrices, il faut joindre celles dont l'action est positive et directe. Parmi des habitants épars sur un immense territoire, l'agriculture occupe presque tous les bras, et ses travaux, si favorables à la santé et au développement des forces physiques, ne le sont pas moins à la conservation des mœurs. On ne connaît point dans nos provinces les vices raffinés qui naissent au sein des cités où la population est entassée : on ignore aussi les plaisirs vifs et tumultueux des nombreuses réunions d'hommes; mais on est exempt des maux qui viennent trop souvent à la suite de ces plaisirs; il y a plus que compensation. Chez nous le bonheur est chaste, calme, sérieux. Chaque habitant peut se procurer l'abondance, et il n'en est aucun qui veuille s'en passer : mais elle est le prix du travail et de l'activité. Ainsi,

la tempérance et l'industrie sont les qualités qui caractérisent l'habitant des États-Unis. Il se plaît au sein de sa famille; c'est là qu'il goûte les charmes du repos après le travail, et toutes les jouissances de la vie. Il connaît peu les sentiments expansifs qui aiment à se produire au grand jour; la vie intérieure convient mieux à la simplicité des mœurs. Si des goûts impérieux entraînent quelques individus hors de ce cercle étroit, c'est le plus souvent à la politique ou à la religion qu'ils se consacrent. Une telle société jouit-elle mieux de la vie que celle où l'on sait varier et multiplier les plaisirs? Nous n'entreprendrons pas de résoudre cette difficile question : il suffit de faire observer que ces mœurs sont les plus favorables aux progrès de la population.

» Résumons. La population des États-Unis a pris un accroissement plus rapide que celle d'aucune autre contrée, parce que l'état politique et la position géographique de ce pays lui ont procuré tous les avantages des sociétés les plus avancées dans la carrière de la civilisation; qu'il en a reçu les connaissances, les institutions perfectionnées, les meilleures habitudes morales, sans importer en même temps les vices des nations qui ont vieilli, la corruption, la paresse et l'imprévoyance dont les effets destructeurs contrebalancent la fertilité d'un sol amélioré par une longue culture. Le phénomène de notre population est donc le résultat d'un bon gouvernement et de

bonnes habitudes morales; ou, si l'on veut, il tient à ce que nous ne sommes ni trop mal gouvernés, ni trop vicieux. Nous en tirerons cette conséquence, que le mal physique s'oppose beaucoup moins à l'accroissement de la population, que les mauvaises institutions de la corruption morale; car, comme on l'a vu, la nature ne nous a pas mieux traités qu'aucune nation civilisée.

» Remarquons, *en passant*, que les mêmes observations nous fournissent une brève et décisive réponse aux calomnies de quelques écrivains de l'Europe qui, je ne sais par quels motifs, essayent de flétrir le caractère moral des citoyens des États-Unis. Si, dans leur mauvaise humeur, ils nous représentent comme un peuple sans activité, sans mœurs et sans religion, nous produirons nos dénombrements : aucun sophisme ne peut résister à la force d'un tel argument. »

J'ai souvent relu ce morceau, ne sachant en vérité s'il appartenait à la plume de mon ami ou à la mienne; car il renferme exactement toutes les observations essentielles que j'ai faites sur la nation américaine, et que j'ai consignées dans cet écrit, me méfiant d'abord d'une première impression, convaincu ensuite de l'exactitude de mon examen. La tranquillité de l'existence, la paix de la vie, le calme dans les discussions, le sérieux et le silence dans les réunions de plaisir, tout autant de scènes nouvelles et étonnantes pour moi, sont donc des marques distinctives du peuple

américain; et je pourrai le présenter à mes lecteurs sous ce point de vue, sans manquer à la véracité impartiale d'un voyageur de bonne foi.

Boston est la ville la plus savante de l'Union, mais ce degré de culture intellectuelle est plus élevé dans les sciences politiques et morales, la littérature et les arts, que dans les sciences exactes et naturelles. A peine si à l'égard de ces deux belles branches du savoir, la nation américaine sort de l'enfance, et le cadre des connaissances qu'elle possède est extrêmement irrégulier et incomplet; malgré cela on a déjà fait un grand pas, celui de reconnaître leur utilité et leur nécessité, et l'on peut dire que le peuple des États-Unis à franchi la moitié de la carrière lorsqu'il a sanctionné en principe l'utilité d'une chose. J'ai appris depuis peu de jours l'établissement des sociétés des sciences naturelles, avec des musées et des bibliothèques, à Cincinnati, Columbus, Chilierte, à l'est de l'Ohio. J'ai vu encore dans mon voyage au Niagara des collections de produits naturels à Genève, Auburn, Rochester, et dans d'autres villes qui peuvent facilement rendre des services à la science. J'espère que dans quelques années les établissements scientifiques de Philadelphie, Boston, New-York, rivaliseront en activité et en résultats positifs avec ceux de l'Europe d'une manière aussi précoce que pour les institutions politiques, philanthropiques et les entreprises industrielles.

On publie dans l'état de Massachusetts 146 journaux, dont 13 quotidiens, 13 demi-hebdomadaires, 82 hebdomadaires, et 38 revues, magazines, etc. Sur ce nombre, 2 sont spécialement consacrés à la médecine, 1 à la législation, 15 aux sciences, à la littérature, à la politique, etc., 1 à l'agriculture, 1 à la tempérance, et 11 à la religion.

1er septembre.

Le village manufacturier de Lowel est un des objets les plus dignes de l'observation du voyageur qui va à Boston, et j'avoue que lors même que je n'aurais pas vu autre chose aux États-Unis, je ne croirais pas avoir perdu mon temps. J'ai consacré la journée à cette agréable promenade par le chemin de fer de 26 milles que nous avons parcouru en 70 minutes. Il commence aux environs de Leveret-street au nord-ouest de la ville, passe à l'est de l'île Cambridge, à l'ouest de Charlestown et de Medford, à l'est de Woburn et de Wilmington, au nord de Billerica, et se termine devant l'hôtel Merimack à Lowel. Il est construit sur un fondement solide de cailloux brisés et les rails de fer fondu qui reposent sur des dés de granit, avec des renforts sur les côtés fichés dans la pierre. La voie commencée à la fin de 1831 à coûté 1,200,000 piastres, c'est peut-être la meilleure que l'on ait construit dans l'Union. Les ponts nombreux

qui la croisent pour établir les communications entre les terrains des deux côtés sont posés sur des murs de pierres sèches, espèce de maçonnerie fort en usage ici, et composée de morceaux de granit cubiques ou parallélipipèdes, d'un ou de trois pieds, que l'on emploie sans mortier.

Le territoire au milieu duquel est situé Lowel était désert il y a dix ans, et offre aujourd'hui un de ces prodiges de population et d'industrie que peut seule présenter une nation éminemment libre, favorisée par les sages institutions qui la régissent. Le grand secret du gouvernement pour assurer les progrès rapides de l'agriculture et des fabriques ne consiste qu'à laisser l'intérêt privé dans une complète liberté, et à calculer sagement les mesures fiscales, afin de ne pas engourdir la marche hâtive de l'industrie. *Laissez faire*, telle est la maxime éternelle que les gouvernements ne devraient jamais oublier, et que l'expérience sanctionne tous les jours dans cette contrée.

Les neuf compagnies qui se sont comme divisé l'existence manufacturière et industrielle de Lowel représentent un capital de 6,650,000 piastres. On y voit des fabriques de drap, de tapis, de coton et une entre autres pour toutes les machines nécessaires. La plupart des ouvriers sont de jeunes filles, au nombre de 5,051 ; il y a en outre 1,512 hommes. Ils produisent par an 39,170,040 yards de draps, et tissent 12,256,400 livres de coton.

La journée des fileuses et des tisseuses s'élève ordinairement à 3 piastres 15 cents par semaine ; en déduisant 1 piastre 25 cents pour le logement et la nourriture, il leur reste un bénéfice net de 1 piastre 90 cents. Les ouvriers qui tissent les tapis de Bruxelles gagnent une piastre par jour ; en déduisant ce qu'il faut pour leur entretien, il leur reste 80 centièmes de bénéfice net. Chaque tisseuse de coton est chargée de deux métiers, qui confectionnent 30 mètres chacun ; elles sont payées à raison de 31 cents ou 62 cents pour les 60 mètres des deux métiers. Le prix de leur entretien déduit, il leur reste deux piastres 52 cents par semaine ; mais toutes ne peuvent pas faire ce travail.

Les compagnies ont construit de grands édifices attenant aux fabriques pour le logement des ouvriers des deux sexes. Les règlements leur imposent l'obligation d'y vivre de la conduite la plus sévère. Des employés surveillent les hommes, et des femmes de moralité reconnue les jeunes filles. Celles de Lowel ne sont pas sous la tutelle de leur famille, car, nées généralement de fermiers des États de la Nouvelle-Angleterre, elles viennent travailler aux fabriques pendant quelques années de leur adolescence, pour se constituer une dot avec le fruit de leurs épargnes. Les règlements exigent que les ouvriers s'abstiennent du jeu, de la boisson, de tout désordre et de tout déréglement sous peine d'être chassés ; l'observation des

principes de moralité est si rigoureuse et les jeunes filles tellement pénétrées de l'importance de conserver leur réputation intacte, qu'on ne connaît pas une seule exception ; car s'il en est entre elles qui montrent une certaine tendance à dévier du droit chemin, elles sont aussitôt dénoncées par leurs compagnes qui tremblent d'attirer sur elles une note répréhensible.

J'ai parcouru ces fabriques, pénétré du vif intérêt qu'excitent les produits d'une industrie rivale de celle de l'Europe, et d'admiration pour la vie exemplaire des filles jeunes et belles qui y travaillent. Elles s'occupent les six jours de la semaine sans la moindre distraction, et passent le dimanche à l'église, comme c'est l'usage. Elles emploient le fruit de leur application à s'habiller simplement et avec propreté, partagent ensuite ce qui leur reste entre leurs vieux parents et la caisse d'épargne, dont les fonds s'élèvent déjà à 159 mille piastres, appartenant pour la majeure partie à ces braves personnes. M. William Austin, agent de la compagnie Lawrence, nous accompagnait, nous donnait les explications que nous désirions, et a réveillé notre admiration quand il nous a assuré que leurs fabriques n'existaient pas il y a trois ans et demi.

La distribution des eaux comme force motrice est à la charge de la même compagnie qui fait les machines et construit aujourd'hui un chemin de fer parallèle aux fabriques pour leur fournir tous les matériaux. Il faut à chaque 3,500 fuseaux, 45 pieds cubes d'eau

par seconde, de 17 pieds de haut, ou 72 1/2 pieds cubes de 15 de haut. Ces hauteurs sont celles des canaux destinés à alimenter les deux lignes d'établissements qui sont à Lowel sous deux niveaux différents. Les fabricants payent 300 piastres par an pour la quantité d'eau nécessaire aux 3,500 fuseaux, dont le nombre s'élève dans les huit compagnies à 116,804. Les roues motrices ont 60 pieds de long et 17 de diamètre dans les fabriques de la compagnie Lawrence que j'ai visitées; mais les dimensions varient dans les autres.

La chaleur se communique dans toutes les pièces par des tuyaux de fer qui partent de deux appareils à vapeur placés dans l'étage de dessous. On a calculé, que pour obtenir une température de 75 à 80 degrés Farenheit, 200 pieds cubes d'espace exigent la chaleur qui se dégage d'un pied de tuyaux en surface; mais, comme les tuyaux ont quatre pouces de diamètre, il résulte que chaque pied d'étendue donne 1 pied carré en surface. L'étendue des tuyaux conducteurs est de 1,300 pieds, capables de chauffer un espace de 2,600,000 pieds cubes. Un des deux appareils, de forme cylindrique, a 5 pieds de haut, 2 1/2 de base, et consomme 400 livres de charbon de terre par jour, et l'autre 800 ; mais les deux ne vont jamais à la fois. Lorsque l'eau redevient à l'état liquide, elle retourne à la chaudière au moyen de tubes de communication.

Les compagnies surveillent non-seulement la conduite des ouvriers, mais elles leur procurent les moyens de conserver et d'utiliser le fruit de leurs économies dans une caisse d'épargne. Ce n'est pas seulement sous le rapport de l'activité industrielle, de la moralité exemplaire, de l'économie, et du bon ordre établis dans le régime administratif des associations et des individus, que le bourg de Lowel est étonnant; c'est encore par le système de son enseignement primaire, base du bonheur d'un peuple industrieux qui doit assurer son existence physique. Les écoles primaires, pour les enfants au-dessous de sept ans, sont à la charge de femmes responsables à la commission des inspecteurs. A cet âge, ils passent aux écoles de grammaires, présidées par un maître assisté d'un aide et de deux femmes. La plupart des écoles n'ont pour élèves que des petites filles. On leur donne des leçons d'écriture deux fois la semaine : le même maître consacre deux heures à chacune des trois écoles de grammaires; mais il paraît qu'on va lui en adjoindre un autre, afin qu'il y ait une leçon de quatre heures l'après-midi. Enfin, ceux qui sont capables d'apprendre le grec et le latin vont à la grande école. Le système de ces établissements est différent de celui des autres états de l'Union. Les enfants sont divisés en classes; ils ne passent que dix minutes aux récitations. Ils se rangent en ligne, suivant exactement les indications d'une pendule qui règle les mar-

ches successives des sections. Chaque section commence au signal de la pendule qui précède l'heure de dix minutes. Cette regularité et cette division constante produisent un effet prodigieux sur les progrès des élèves, car ils reçoivent, en peu de temps, plus d'instruction que dans aucune cité des États-Unis. Ces écoles, aussi simples qu'économiques, auxquelles assistent annuellement 3,000 enfants appartenant aux ouvriers de Lowel, sont des modèles d'exactitude, d'ordre, d'application et de constante discipline.

De retour chez moi, j'ai extrait un document important sur le projet de fournir de l'eau potable à Boston, qui n'en reçoit actuellement que 50,000 gallons par jour, au maximun, du réservoir de Roxbury, à 4 milles de distance. D'après le nouveau plan, l'ingénieur. M. Baldwin, propose de prendre celle des lagunes *Farm* et *Shakum* de Framingham, et *Long* à Natick, qui occupent une étendue de 885 acres, et peuvent donner jusqu'à 5 millions de gallons par jour. On construit à cet effet, depuis ces lagunes jusqu'au dépôt de Roxbury, un aqueduc fermé, de 22 milles de long, et l'on estime que ces travaux coûteront 750,000 piastres.

2 septembre.

J'ai consacré cette journée, la dernière que je passerai dans cette ville, à visiter l'Université, son

jardin, la collection minéralogique de M. Alger, et plusieurs fonderies de fer. Je vais donner un petit extrait de mes notes.

Les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre introduisirent avec leurs maximes religieuses les principes de bonne éducation des universités anglaises, et songèrent, à peine établis, à adopter les moyens de répandre l'enseignement. L'université de Harward fut la première fondée, et c'est à cette ancienne origine qu'elle doit plusieurs de ses pratiques simples et patriarcales. Plus tard, le gouvernement et les habitants lui firent des dons en argent, en instruments, en livres et en legs. Aujourd'hui, le capital de cette institution s'élève à environ 620,000 p. La Faculté littéraire se compose d'un président, de 10 professeurs, d'un nombre égal de précepteurs, d'une commission de 21 officiers, et de 216 élèves. L'enseignement de la médecine ne comprend que deux cours, un d'anatomie de 25 leçons, et un autre de 7 sur l'art de conserver la santé. Ils sont faits par deux professeurs de la Faculté de médecine de Boston.

J'ai examiné la bibiliothèque, composée de 40,000 volumes, la plus riche des États-Unis; la collection de minéraux, extrêmement considérable, qui n'est inférieure, d'après ce qu'on m'a dit, qu'à celle du collége Yale de New-Haven. Elle possède encore, quoique je n'aie pu en juger par mes yeux, un cabinet de

physique et de chimie, et un cabinet anatomique. Le jardin est situé à la distance d'un demi-mille, il est bien soigné et contient plusieurs espèces de serres-chaudes; mais il n'a ni école de botanique, ni carrés d'étude. Les dépenses occasionnées par les traitements des professeurs, se sont élevées à 24,850 piastres l'année dernière, et les pensions des étudiants en ont produit 20,955. Les fonds universitaires servent à couvrir le déficit annuel.

La collection des minéraux du jeune M. Alger est fort curieuse, principalement pour ce qui a rapport à la Nouvelle-Écosse. Ses échantillons ont servi de type aux descriptions qu'il a publiées avec M. Ch. T. Jackson, dans le tome Ier des *Memoirs of the american academy of arts and sciences*. La fortune de la famille de M. Alger est placée sur les fonderies de fer, qui ont fait de grands progrès dans cet État, comme je l'ai dit autre part. On m'a donné des échantillons de bas reliefs qui ne laissent rien à désirer pour l'homogénéité et la finesse du grain; et dans ce moment-ci on travaille à établir une manufacture qui, laissant au fer fondu presque toute sa malléabilité, offrira l'avantage de s'appliquer à beaucoup d'ouvrages dont on avait exclu la fonte, qui n'avait pas cette qualité.

Nous avons passé la soirée au milieu de la famille de ce jeune savant, que je regrette de n'avoir connu qu'aux derniers moments de mon séjour à Boston

Je laisse ici bien des personnes dont l'aimable souvenir s'associera toujours, dans mon esprit, aux douces impressions que j'ai éprouvées dans ces heureuses contrées.

Chapitre IX.

Voyage dans le Connecticut. — Worcester. — Maison des fous. — Académie d'antiquité. — Hartford. — Maison des sourds-muets.—Collége Washington. — Pénitentiaire de Wethersfield. — Progrès supposés du crime. — Maison des fous. — Revenus et frais de l'État. — Banques. — Séminaire de demoiselles. — Moralité des filles. — Bases de l'éducation du beau sexe. — New-Haven.

Worcester, 3 septembre.

En suivant le plan de mes visites aux établissements de bienfaisance, je suis revenu à Worcester pour voir la maison des fous (*Lunatic Hospital*), célèbre par le bon ordre qui la distingue et les résultats philanthropiques qu'elle obtient. Le docteur John Park, homme plein de bonté et d'instruction, et le surintendant de la maison, M. Samuel B. Woodward, m'ont accompagné. Cet édifice, construit tout exprès et terminé en 1832, se trouve sur une petite hauteur qui domine la ville. Il consiste en un corps central et deux ailes que l'on termine actuellement. Le corps central a 76 pieds de façade et 40 de profondeur, avec quatre étages ; les ailes ont 90 pieds de façade par devant, 100 par

derrière, et 36 de profondeur, avec trois étages. Elles sont disposées de manière que le corps central n'empêche pas la ventilation, car ces façades ressortent par derrière.

Cet établissement reçoit, 1° les fous envoyés par la cour de justice, afin qu'ils ne causent point de mal au public; 2° les fous pauvres, par ordre des autorités municipales; 3° ceux qui sont attaqués de la même maladie, de tout rang, envoyés par leurs familles, et soutenus par elles ou par la charité des habitants. Jusqu'à présent, on a considéré cette maison comme un hôpital destiné à soigner ceux qui sont susceptibles de guérison totale ou partielle; car les incurables passaient à la maison des pauvres de Boston, ou dans leurs familles, lorsque celles-ci avaient le moyen de les soutenir. Mais, dès que les deux ailes de l'édifice seront finies, on les gardera.

Pendant l'année 1834, on a reçu 165 hommes et 107 femmes, en tout 272 personnes, parmi lesquelles il y avait 155 malades anciens et 117 nouveaux. Il en est sorti 154 : reste 114. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, on en a reçu 119, et il en est sorti 115 : reste 118. Sur ce nombre, il y a 79 hommes, 39 femmes, 25 étrangers, 86 individus nés dans le Massachusetts, et 7 dans les autres États.

Sur ces 115 sortis, on a compté 64 guéris, 22 améliorés, 16 stationnaires, 4 idiots, 8 morts, et 1 a pris la fuite.

Le nombre des premiers répond, à ce qu'on voit, à 55 3/4 pour cent. Mais comme sur les 115 sortis il y avait 49 cas anciens et 66 cas nouveaux, il convient que nous observions le nombre des guéris dans les deux catégories. Il résulte, d'après les tableaux, que sur les 49 cas anciens 10 ont été guéris, 16 améliorés, 14 statonnaires, 4 sont morts, 1 a pris la fuite; et que sur les 66 cas récents, 54 ont été guéris, 6 améliorés, 2 stationnaires et 4 sont morts. Par conséquent le nombre de guéris chez les premiers, a été de 20 1/2 p 100, et chez les seconds de 82 1/4 p. 100. La commission, en faisant son rapport, cite les résultats de quelques hôpitaux étrangers pour donner une idée de la supériorité de celui-ci. D'après les documents qu'elle a réunis, il paraît que la guérison des fous dans treize hôpitaux d'Angleterre ne dépasse pas 35 pour ceut. Dans cinq hospices de France le terme moyen est de 43 pour cent, et dans quatre de l'Allemagne de 31 pour cent; dans deux établissements étrangers seulement la proportion a été plus forte, car ils avaient le droit de choisir les malades qu'on leur présentait en renvoyant les incurables. La mortalité offre aussi dans cet hôpital le terme minime de 6 1/5 p. 100. Nous avons cité dans un autre endroit, au sujet de l'asile de Boston, le chiffre de 1/2 p. 100 comme de beauconp inférieur à celui des établissements européens; les résultats de la maison de Worcester paraissent être plus favorables. Telle est

le fruit de la méthode éminemment philanthropique suivie à l'égard de ces infortunés, car on donne des soins assidus aux plus furieux, on leur procure des conversations, des distractions fréquentes, des vues riantes et des promenades agréables. On a observé qu'ils cèdent plus facilement à l'empire des moyens de douceur et que l'on obtient leur guérison sur une échelle plus grande que celle des fous modérés. Si jusqu'à présent de semblables principes avaient été adoptés, on aurait guéri plus de la moitié des malheureux qui ont péri dans les prisons, où ils étaient traités sous un régime barbare et tyrannique, mille fois plus sévère et plus cruel que celui que l'on employait à l'égard des coupables. En effet, comme l'observe la commission dans ses rapports, on donne des habits au criminel le plus dépravé quand on l'enferme, le ministre du ciel lui apporte des consolations, on lui offre des moyens de distraction et d'éducation; tandis que les aliénés, innocentes créatures, dignes à tous égards de compassion, étaient abandonnés, nus sur le pavé froid et humide, sans secours et dans la solitude du désespoir le plus amer, comme si c'étaient des victimes d'une vengeance implacable. Pouvait-on trouver un système plus diamétralement opposé au but de ces établissements, et n'est-ce pas ainsi que l'on rendait incurables toutes les personnes qui tombaient dans la démence? Je frémis d'horreur quand je considère qu'en 1829, la durée du temps que 150 fous avaient

passé dans les cachots s'élevait à plus de mille ans. Heureusement on a porté remède à ces cruautés, mais ce n'est pas assez, il faut encore répandre des institutions semblables dans tout le monde civilisé afin que les infortunés privés de la raison ne gémissent pas enchaînés comme des bêtes féroces sous le pouvoir d'un tyran. L'intérêt qu'a excité en moi cette maison a encore plus d'attrait à cause de la connaissance que j'ai faite de M. Woodward, de ses explications, de la manière douce et affectueuse avec laquelle il traite les malheureux qui en retour l'aiment et le respectent, obéissant avec plaisir à ses ordres, exécutant les travaux et se prêtant à tout. Ils bâtissent des murailles, font des terrassements, plantent des allées, cultivent le jardin; en un mot j'ai plusieurs fois demandé si ces ouvriers étaient vraiment des aliénés, car j'en doutais. Quand on parcourt cette maison, on n'éprouve aucun sentiment de compassion et l'on verse des larmes de tendresse et d'admiration sur les effets que produisent la bonté et la bienfaisance qui président à ces philanthropiques institutions. J'ai souvent essuyé, je l'avoue, les pleurs qui coulaient de mes yeux en visitant les établissements de ce pays; les impressions que j'ai éprouvées m'ont été infiniment plus agréables que les distractions et les spectacles du grand monde, presque inconnus à cette heureuse nation.

Les recettes se sont élevées l'année dernière à 18,972 piastres, dont 10,627 ont été données par

Boston, d'autres villes et des particuliers, pour l'entretien des malades, 7,000 par le trésor de la république, et le reste provenant de diverses cessions légales et obligations. Les dépenses se sont portées à 15,840 piastres, dont 5,207 pour solde, gratification et nourriture des employés, 5,377 pour les provisions, 1,917 pour chauffage et éclairage, 431 pour remèdes, 1,004 pour réparation à l'édifice, etc. Comme le terme moyen des malades est de 117, il résulte que les frais d'entretien de chacun s'élèvent à 2 piastres 60 centièmes 172 par semaine.

On dépensera, pour les deux ailes et les deux grandes cours que l'on construit, 23,000 piastres; de sorte que l'établissement aura coûté 75,000 piastres, y compris 3,000 piastres de mobilier. Dans les cloisons des cours intérieures, j'ai vu une chose digne d'être rapportée; c'est qu'elles peuvent tourner sur un axe horizontal, pour faciliter la ventilation lorsque le cas l'exige. Les fous, je l'ai déjà dit, cultivent un terrain de 12 acres, qui fournit les légumes et le maïs nécessaires à la cuisine, et produit un bénéfice net de 250 piastres; l'on a évalué à 600 piastres les récoltes de l'année dernière.

On forme ici tant d'établissements pour le soulagement des malheureux, qu'il est probable que bientôt on en étendra les bienfaits à tous ceux de l'Union. Le nombre probable des fous, dans chaque État, est comme suit, d'après les recherches les plus récentes :

Maine	399
New-Hampshire	269
Vermont	280
Massachusetts	610
Rhode-Island	77
Connecticut	297
New-York	1,918
New-Jersey	320
Pensylvanie	1,348
Delaware	76
Maryland	447
Virginie	1,211
Caroline du Nord	737
Caroline du Sud	516
Kentucky	687
Tennessée	681
Ohio	935
Louisiane	215
Indiana	139
Illinois	157
Alabama	309
Missouri	140
Michigan	31
Arkansas	30
Floride	35
District de Colombie	39
Total	11,919

Nous sommes allés de là à l'*Académie d'antiquités*, appelée aussi *Franklin house*, et créée en 1812 par le docteur Isayah Thomas, citoyen recommandable, qui a légué à cette institution sa riche collection de livres, chroniques et manuscrits sur l'histoire de l'Amérique, et une somme de 30,000 piastres. Les intérêts du capital de la maison se montent à quelques 6,000 piastres par an, qui servent à l'enrichir progressivement. La bibliothèque contient plus de 12,000 volumes, et différents objets antiques, noyau d'une collection qui sera précieuse; mais la plus curieuse est celle des manuscrits, regardée comme la plus riche des États-Unis. Parmi la série de journaux, on remarque le *Massachusetts Spy*, rédigé par le même docteur Thomas, et dont le premier numéro du 7 mars 1771, jour anniversaire des scènes sanglantes de l'année antérieure, à Boston, et du cri solennel poussé contre l'Angleterre, contient une annonce nécrologique de la domination britannique.

J'ai passé la fin de cette journée si bien employée, chez M. Levis Lincolm, gouverneur de l'État, homme d'une extrême affabilité. Nous avons beaucoup parlé des prisons des États-Unis, des abus attachés au droit de faire grâce, abus qui diminuent à mesure que les prisons deviennent plus vastes, enfin de la propreté des établissements publics, quoique dirigés par des hommes; car notre sexe, comme l'on

sait, n'a pas la réputation de l'emporter à cet égard sur les femmes. Ici cependant, sans être supérieurs, les hommes peuvent réclamer un titre qu'ils n'ont pas chez bien des nations. Mon observation a fait sourire la fille du gouverneur, qui, soit dit en passant, est une des plus jolies femmes que j'aie vues dans mes voyages. Mes connaissances m'ont valu des lettres de recommandation pour des personnes marquantes du Connecticut, pays que je vais traverser.

Hartford, 5 septembre.

Nous sommes partis de Worcester, hier à 7 heures du matin, dans une voiture semblable à celles dont on se sert ici sur les routes ordinaires; la campagne est belle et bien cultivée. A dix milles avant d'arriver, j'ai vu quelques plaines de tabac, qui m'ont rappelé l'île de Cuba, où sont les meilleures qualités de cette plante, capable par elle-même d'accroître indéfiniment la prospérité commerciale et agricole de notre belle colonie. Pendant le voyage, ce souvenir étranger au pays que je parcourais a seul interrompu la distraction constante dans laquelle j'étais absorbé, et, si les cahots de la voiture me l'eussent permis, j'aurais tracé sur mon album quelques idées fugitives qui auraient bien caractérisé ma position. Enfin nous sommes arrivés à cinq heures et

demie du soir, et descendus au City-Hôtel, auberge assez confortable. J'y ai fait connaissance avec un jeune français M. Bordenave, qui depuis quelques années réside ici. Ce monsieur s'est offert avec bonté à m'accompagner aux établissements du petit district de Hartford.

J'ai passé la journée à visiter la maison des sourds-muets, la plus ancienne institution de ce genre aux États-Unis. L'histoire de son origine et de ses progrès est unie à des circonstances particulières telles que je ne puis résister à la tentation d'en dire quelque chose.

Le docteur Cogswell avait une fille qui, à l'âge de trois ans, était devenue sourde-muette, et à l'égard de laquelle on avait employé toutes les ressources de l'art. Convaincu de l'inutilité de ses efforts et connaissant les progrès que faisait en Europe l'art d'enseigner les infortunés privés de l'ouie et de la parole, il se proposa de suppléer par l'éducation au vice de conformation de sa fille chérie. Instruit de l'état de ces institutions, il forma le projet d'en établir une dans la ville qu'il habitait, ranima le zèle de ses amis, du révérend Thomas H. Gallaudet surtout, et parvint facilement à leur faire partager ses désirs. M. Gallaudet résolut, pour agir avec plus d'assurance, de passer en Europe au printemps 1816; s'étant présenté à Paris chez le célèbre abbé Sicard, il en obtint toutes les indications. Il se lia ensuite

avec M. Laurent Clerc, sourd-muet qui devint professeur à l'âge de vingt ans, et qui occupa une chaire, pendant huit ans, dans la même institution. M. Gallaudet reçut de M. Clerc des leçons particulières pendant trois mois, et lui proposa de le suivre aux États-Unis. M. Clerc quitta Paris au mois de juin 1816, et arriva à Hartford au mois d'août. Dès ce moment, les deux amis parcoururent les villes de la contrée, pour exciter l'intérêt public en faveur de l'institution bienfaisante qu'ils allaient fonder. Le succès dépassa leurs espérances, car ils reçurent beaucoup de dons, qui leur permirent d'ouvrir l'école au mois d'avril 1817 sous le titre de *Connecticut Asylum for the Deaf and Dumb*. L'année d'après, c'est-à-dire en 1818, M. Clerc passa à Washington pendant les sessions du congrès : et ses conférences avec le président et plusieurs membres des chambres excitèrent une surprise et une admiration qui fut favorable à l'établissement de Hartford. Bientôt on leur accorda dans l'Alabama diverses terres, dont la vente produisit un capital suffisant pour l'entretien de la maison. Enfin les quatre premières années, cinq États de la Nouvelle-Angleterre firent des donations proportionnées à l'éducation de leurs sourds-muets, et l'école fut définitivement organisée sous le titre de *American Asylum at Hartford, for the education*, etc. Le prix de la pension est de 200 piastres par an ; mais la situation avantageuse des fonds

a permis de diminuer successivement ce taux jusqu'à 150, 115 et même 100 piastres. Ainsi, pour deux piastres par semaine ces infortunés sont enseignés et entrenus, c'est-à-dire pour une somme bien moindre que celle que payent les élèves des colléges les mieux accrédités. On étendra dans la suite les bienfaits de cette maison aux pauvres des autres États de l'Union et probablement dans peu d'années il n'existera pas un seul sourd-muet qui n'ait été élevé de manière à être utile à lui-même et à la société. La proportion actuelle de ceux qui ont reçu de l'éducation sur le total des sourds-muets de l'Union est comme un à 2 1/2, mais dans le New-York, la Pensylvanie et la Nouvelle-Angleterre tous ont été ou sont élevés dans les trois établissements que j'ai visités. En Europe cela n'a lieu que pour un sur chaque 7 1/5, et dans le monde entier pour un sur chaque 25, selon les données qu'a publiées l'institution royale de Paris.

J'ai parcouru avec un plaisir extrême cette maison dont le système d'enseignement est en tout semblable à celui des autres maisons de ce genre. On exige que les élèves aient dix ou douze ans, car alors leurs progrès sont plus rapides et plus assurés; ayant encore à parcourir le plus bel âge de la vie, ils savent mieux apprécier les avantages de l'instruction. L'éducation dure de quatre à cinq ans, et l'on pense qu'elle ne peut point se faire en moins de temps. Depuis 1822, on a

établi des ateliers dans lesquels les élèves travaillent trois ou quatre heures par jour. Cette éducation est extrêmement utile sous tous les aspects, et, outre l'influence qu'elle a sur la santé, elle donne le sentiment de l'indépendance personnelle, consolation que l'on ne doit négliger dans aucune classe de la société et moins encore chez ces êtres infortunés privés de la communication orale avec leurs semblables.

Depuis la fondation de la maison jusqu'en 1833, on a élevé 316 enfants, dont 160 exercent des professions utiles, et dont 22 sont pères de familles honnêtes et laborieuses. En 1833, la même institution renfermait 130 élèves et jusqu'au mois de mai de cette année on en a admis 39; de sorte que le total jusqu'à cette époque a été de 485.

Afin de donner une idée des recettes et des dépenses de cet établissement, j'extraierai les comptes du trésorier présentés en mai dernier, correspondant à l'année qui finissait alors, pour l'entretien des 140 élèves existants.

Recettes.	Reste antérieur. .	P.	1,555	43,406
	Fonds assignés . .		21,820	
	Pupilles de l'État. .		9,537	
	Revenus de la maison.		10,494	
	Total			43,406

Dépenses. Solde des employés.	10,006	41,985
Entretien des pupilles	10,220	
Autres frais . . .	21,759	
Reste pour l'année suivante. . . . . P.		1,421

J'ai eu le plaisir de faire connaissance avec M. Edmund Booth, sourd-muet, l'un des professeurs, qui a été pendant quatre ans élève de la maison. Il écrit correctement le français et il m'a donné des notes particulières de son maître M. Clerc aujourd'hui à Paris (1).

De la maison des sourds-muets nous sommes passés au collége Washington, dont je n'ai pu visiter les classes à cause des vacances; un tiers des étudiants environ payent la rétribution exigée par les règlements, les autres reçoivent l'instruction gratuitement : c'est à cela que l'on dépense les revenus du collége qui sont de 1,500 piastres environ par an. Il a été établi en 1823; et depuis cette époque il a reçu 90,000 piastres provenant de dons particuliers et 11,500 autres donnés par la législature. Le programme embrasse les mathémathiques, l'astronomie, les langues mortes, l'art oratoire, les belles-

(1) J'ai eu l'avantage de faire connaissance, à Paris, avec M. Clerc, qui a eu la bonté de confirmer les observations que j'avais faites à Hartford. Ce monsieur est un homme fort instruit, et d'une intelligence naturelle supérieure.

lettres, la philosophie, l'économie politique, les sciences naturelles, sous ce titre on comprend la minéralogie et la chimie. Voici comment peuvent être évaluées les dépenses d'un élève :

Compte du collége, à raison de 11 piastres par chaque terme, pour l'enseignement, 1 pour l'usage de la bibliothèque et 2 pour le chauffage et l'entretien . .	56 piastres.			
Logement et nourriture, dans les auberges, pendant 40 semaines . .	de	50	à	70
Chauffage et blanchissage .	de	16	à	30
Livres, papiers, etc. . . .	de	10	à	20
Dépenses accessoires. . . .	de	5	à	8
Total.	de	137	à	184 piastres.

Le trésorier du collége est le dépositaire des pensions que les parents destinent à leurs enfants; les élèves ne doivent rien acheter sans son autorisation sous peine d'être chassés. Les frais de logements et de nourriture dans les auberges ne dépassent pas, comme l'on voit, une piastre 25 centièmes ou 1 piastre 75 centièmes; mais quelques jeunes gens se sont réunis dans une maison où ils sont nourris pour une piastre par semaine. Cela seul peut donner une idée

du bas prix de la subsistance dans cette ville; il en est de même dans tout l'intérieur des États-Unis. La moyenne des élèves de ce collége est de 60. On y compte six professeurs salariés.

6 septembre.

J'ai visité la pénitentiaire de l'État et la maison des fous. Le premier de ces deux établissements est situé dans le petit hameau de Wethersfield à trois milles, sur les bords riants du Connecticut. Il est construit d'après le système d'Auburn; le corps principal contient deux cents cellules en quatre étages, 25 de front. Le département des femmes renferme trente-deux cellules, quatre de front. Le premier a été terminé en 1827 et le second en 1830. Ils ont coûté 35,000 piastres. Les piliers qui soutiennent les corridors et les escaliers sont de bois ainsi que les portes des cachots, qui ont un guichet d'un pied carré dans la partie supérieure. Elles sont toutes fermées à clef, et indépendantes les une des autres.

La cuisine est unie au corps de la prison et correspond à un des angles de la galerie du pourtour où a été percée une petite fenêtre de communication. On place les rations sur un plan incliné rotatoire qui les présente aux prisonniers par l'ouverture, au moment où ils défilent pour entrer dans les cellules. De cette manière ils ne voient ni la cuisine, ni les servants, et l'on évite les préférences que ceux-ci pourraient avoir pour

leurs amis en leur passant les plats les plus copieux et les mieux garnis. Je n'ai vu qu'ici un service aussi bien réglé, car la prison de Washington qui possède dans la cuisine un plan incliné a l'inconvénient d'être en communication avec la grande cour par diverses portes ou fenêtres. La cuisine se fait dans de grandes cuves de bois, au moyen d'un appareil à vapeur qui consomme deux cents livres de charbon par jour; une livre environ par individu. La ration se compose, d'après les règlements, d'une livre de viande, d'un pain de maïs et de seigle, et de cinq boisseaux de pommes de terre par 100 personnes. A souper, on sert une soupe composée de 20 livres de maïs et de 6 mesures de poids, avec le sel et le poie convenable. Quelquefois on remplace la livre de viande par trois quarts de porc, et l'on donne du cidre.

Dans les ateliers les hommes font des harnais, des ressorts de voiture, des chaises en paille, des cuillers d'étain, des bottes et des souliers. Les femmes préparent du tabac et plusieurs d'entr'elles sont occupées à la cuisine et aux lavoirs.

Les châtiments corporels sont autorisés, mais le coupable doit sortir des ateliers pour les recevoir. Les gardiens m'ont assuré que la plupart du temps en ordonnant *de sortir*, même aux plus récalcitrants, on obtenait d'eux une entière obéissance. On termine dans ce moment un petit corps cellulaire de 16 cachots obscurs, pour y renfermer au pain et à l'eau les déso-

béissants et les perturbateurs. Peut-être qu'alors les châtiments corporels, qui répugnent tant avec les institutions de cette nation philantropique, seront retranchés.

Au mois de mars 1834 la pénitentiaire renfermait 189 criminels, et l'année d'après, qui finit au mois de mars dernier, 75 ont été écroués; total 264. Sur ce nombre 44 sont sortis pour fin de peine, 7 pardonnés par l'assemblée générale, 2 renvoyés par ordre de la cour de justice et 4 sont morts. Il n'en restait par conséquent que 207, dont 144 hommes et 13 femmes blancs, et 44 hommes et 6 femmes de couleur.

La moyenne des prisonniers écroués est de 190; le produit de leur travail et des aumônes de 2 schellings que déposent les personnes qui vont visiter la pénitentiaire s'est élevé à 17,385 piastres : ce qui fait 91 piastres 1/2 pour chaque criminel. Les frais de l'année dernière ayant été de 12,116 piastres, ou de 63 piastres 77 centièmes par personne, il résulte que chacun procure un bénéfice de 27 piastres 73 centièmes.

Voici quels sont les frais.

Réparation des édifices. . . .	P.	339
Infirmerie.		283
Vivres		4,842
Linge et lits		1,220
Gages, chauffage et plusieurs		

dépenses.	5,068
Faux frais	364
Total.	12,116
Recette.	P. 17,385
Dépense	12,116
Bénéfice net	P. 5,269
Le fonds actuel de la maison consiste en manufactures, meubles, linge et provisions. . . .	P. 9,357
Crédit	9,096
Argent	3,285
	P. 21,738

En examinant les états criminels de cette pénitentiaire, on a observé que le nombre des délits augmente tous les ans, malgré les progrès admirables de l'éducation dans le Connecticut. MM. de Beaumont et de Tocqueville ont fait aussi cette réflexion dans leur ouvrage, en présentant les résumés des pénitentiaires des États-Unis; mais ces savants pensent que l'accroissement des crimes dans les parties les plus civilisées de l'Union ne peut être attribué à l'arrivée des émigrés, à la présence des Irlandais ni à d'autres causes étrangères. Leur opinion à ce sujet paraît corroborée par les comparaisons qu'ils ont établies à la page 404 de leur écrit entre le nombre des criminels originaires de

l'État où le délit a été commis et la population elle-même. Ces parallèles ont donné les résultats suivants.

Dans le Massachusetts, depuis 1826 jusqu'à 1832, il y a eu 1 criminel, originaire de l'État, sur 14,524 habitants.

Dans la Pensylvanie, de 1827 à 1831, 1 sur 11,821 habitants.

Dans le New-York, de 1827 à 1832, 2 sur 8,600 habitants.

Dans le Connecticut, de 1827 à 1832, 1 sur 8,261 habitants.

Dans le Maryland, de 1827 à 1831, 1 sur 3,954 habitants.

Voici quelle est, d'après ces tableaux, l'échelle de démoralisation des états que nous venons de nommer : le Maryland, le Connecticut, le New-York, la Pensylvanie et le Massachusetts. Ces observations ont servi d'appui à lord Wharncliffe lorsqu'il a prétendu prouver dans le parlement Britannique que l'éducation tendait à augmenter la corruption; car il a cité particulièrement l'exemple du Connecticut qui offre une échelle progressive dans le crime quoique l'enseignement primaire y soit plus répandu que dans aucun lieu du monde.

Cette question est une de plus importantes et des plus ardues qui puissent s'offrir aux investigations du philosophe et du politique; elle mérite un profond examen de la part de ceux qui cherchent à la résoudre

dans le sens désespérant et triste du noble lord. Ce ne sera pas moi qui la défendrai malgré l'évidence apparente de l'ensemble des données; mais je m'appliquerai auparavant à montrer les vices de raisonnement que je crois apercevoir dans le langage de ceux qui la soutiennent, et l'inexactitude des moyens qu'ils ont employés dans leurs observations.

Ce n'est pas une méthode sûre que de juger de l'immoralité respective de deux ou plusieurs États par le résultat qui naît de la comparaison des condamnés originaires de l'un de ces États avec leur population générale. On ne devrait, dans tous les cas, balancer avec les naturels que les criminels domiciliés. Les commissaires français se sont aperçus en partie de ce vice, mais ils ne laissent pas de tirer les mêmes conséquences. La population se compose aussi d'étrangers et de passants; et, sous le titre de criminels originaires, on peut comprendre un grand nombre de ceux-ci qui, quant à leur influence à l'égard de la moralité du lieu, sont aussi étrangers que les Allemands ou les Irlandais. S'il était possible de présenter le cens de la population sédentaire de chaque État de l'Union et de mettre à côté le nombre respectif des criminels qui ont été condamnés, les comparaisons que l'on ferait et les conséquences que l'on tirerait, acquerraient au moins un certain degré d'exactitude qui les rendrait dignes de foi.

Au vice de la méthode avec laquelle on a analysé

cette question, je puis ajouter les faits consignés dans tous les registres des pénitentiaires, et dont le témoignage est moins récusable que celui des supputations calculées sur des bases inexactes. En effet, pour établir l'opinion de ceux qui prétendent que l'enseignement primaire ne tend pas à diminuer le crime, et l'opinion plus funeste encore de ceux qui pensent que l'accroissement des délits s'observe justement dans l'État ou l'éducation est le plus répandue, il faudrait démontrer que le nombre des condamnés de la classe d'individus qui recevaient de l'instruction, avait véritablement augmenté, et faire voir d'une manière palpable que les prisons des États-Unis étaient pleines de criminels qui avaient sucé le *poison fatal* de l'éducation dans les écoles, les colléges et les universités.

Heureusement les registres offrent des résultats absolument contraires, car la plupart des criminels qu'elles renferment n'ont aucune notion des premiers principes des connaissances humaines; fort peu savent lire et écrire, et très-rarement en trouve-t-on qui aient reçu une éducation plus relevée. J'ai cité, dans divers endroits de cet ouvrage où j'ai parlé des pénitentiaires et des maisons de correction, le degré d'ignorance des détenus. Des 200 individus écroués dans la prison de Wethersfield que je viens de visiter, 37 ne savaient ni lire ni écrire, presque la moitié ne savaient pas écrire et savaient à peine lire, 17 avaient une instruction moyenne et savaient compter jusqu'à la règle de trois ;

mais aucun d'eux n'avait été élevé dans un collége. Sur ce nombre il y avait 48 hommes de couleur qui ne savaient absolument rien, et 107 étrangers. Quant à leur position sociale, les données suivantes me paraissent intéressantes. Sur ces 200, 10 seulement avaient un établissement réel, et la plupart venaient de la maison des pauvres; presque la moitié n'avaient plus de parents. 138 étaient célibataires, 141 n'avaient jamais eu d'enfants légitimes; des 62 qui avaient été mariés, 32 seulement vivaient avec leurs femmes lorsqu'ils s'étaient rendus coupables, et aucun n'avait été heureux en ménage; enfin 88 avaient commis leurs délits étant pris d'eau-de-vie : presque tous les autres actes de violence personnelle ne découlent que de cette source. Tel est le tableau qu'offrent les prisons des États-Unis aux personnes sages et instruites. Pourquoi donc en conclure que le nombre des criminels augmente là où l'éducation est le plus répandue ?

Si les écrivains qui cherchent à sonder la profondeur des plaies de la société européenne, disaient que les crimes augmentent d'une manière étonnante dans les capitales malgré les progrès de l'éducation et les raffinements de la civilisation, il faudrait en convenir, car il existe dans le système suivi dans l'autre continent un mal radical qui ouvre un accès facile à tous les vices. En effet, la situation sociale de ces cités tend à offrir des appâts constants à la corruption morale des classes moyennes. Il n'est pas jusqu'aux gou-

vernements, qui, craignant le peuple, ne s'efforcent de le distraire en favorisant des spectacles brillants au-dessus des prix moyens de subsistance, incompatibles avec le prix des journées, et plus propres à gâter une nation qu'à l'instruire et à l'amuser. Ces réflexions nous mèneraient fort loin et demanderaient plus de temps et de loisir que je n'en puis disposer. Peut-être pourrai-je en Europe m'occuper de cette matière, et démontrer d'une manière claire et convaincante que l'éducation est le meilleur moyen de diminuer le nombre des crimes, quand elle est basée toutefois sur la religion et la morale dont on la sépare souvent.

Nous sommes passés de la pénitentiaire à la maison des fous *(Connecticut Retreat for the insane)*, située sur une hauteur d'où l'on jouit de vues étendues et agréables ; elle est environnée d'un beau jardin. Elle est composée d'un corps central de 50 pieds de côté avec 2 ailes de 62 pieds chacune, et terminée par deux pavillons de 40 pieds de façade et de 30 de profondeur. Le bâtiment comprend 111 pièces sur trois étages. Fondée avec le produit des dons et des souscriptions particulières, elle est aujourd'hui soutenue par ces mêmes souscriptions et les pensions payées par les familles des malades. Les aliénés de l'État payent 2 piastres 1/2 par semaine, et ceux des autres États 4. On admet les indigents à des prix plus modérés, et les villages peuvent pour peu de chose faire soigner pendant six mois les malades qu'ils envoyent.

Au commencement de 1834, la maison renfermait 44 fous : il en est entré 72 et sorti 66; il en restait par conséquent 50 à la fin de l'année. Sur les 116 qui ont subi des traitements, il y a eu 42 guéris, 3 convalescents, 14 bien améliorés, 12 peu améliorés 33 stationnaires, 9 douteux et 3 morts.

Le résultat des cures obtenues ces dernières années mérite d'être cité : car en 1832 on a guéri 25 cas anciens sur cent, et 92,5 cas nouveaux sur cent. 28,5 pour cent des premiers, et 90,6 pour cent des seconds en 1833. Enfin l'année dernière, pendant laquelle 70 cas, dont 36 anciens et 34 nouveaux, ont été traités par la méthode curative, on a guéri 30 et 4/9 pour cent des uns et 91 1/6 des autres.

Les dépenses annuelles se sont élevées à 11 mille piastres ; dans l'année finie en avril 1835 à 11,207 dont 1,606 pour solde, 6,900 pour les vivres et petits salaires, 725 pour remèdes en deux ans, 1,076 pour travaux dans divers bâtiments. Il m'a semblé que l'ordre et la propreté régnaient partout, que les malades étaient bien soignés et que l'établissement était administré avec économie.

7 septembre.

J'ai obtenu au secrétariat de l'État, le règlement des écoles primaires, les rapports annuels et d'autres documents qui concernent le Connecticut. Les recet-

tes paraissent s'être élevées l'an dernier à 81,686 piastres, dont 32,000 venaient des impôts. En voici la distribution : 65,000 pour les dépenses ordinaires, 1.800 pour la maison des pauvres, 2,500 pour celle des sourds-muets, 500 pour celle des aveugles de Boston, 600 pour encourager la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, et 1,000 pour la destruction des corbeaux. Il restait par conséquent un excédent de plus de 10,000 piastres. L'État possède vingt et une banques avec un capital qui représente 5,708,015 piastres, 2,557,227 en billets circulants et 228,470 en espèces, onze compagnies d'assurance et trente-huit journaux. La caisse d'épargnes a été établie, il y a 16 ans, mais elle a fait peu d'affaires les premières années. Jusqu'à cette époque elle a reçu de 3,300 dépositaires 350,000 piastres. L'année dernière elle a reçu 52,000 de 675 dépositaires, parmi lesquels on compte 405 femmes. Cette banque donne 5 p. 100 et incorpore les intérêts par semestre

Le fonds des écoles primaires s'élève à 2,019,921 piastres, dont 1,521,617 proviennent d'obligations et d'hypothèques des divers États, 200,000 piastres d'actions de banques, 186,860 de terres et édifices, etc. Depuis 1717, les sociétés paroissiales ont le droit d'imposer les habitants pour l'entretien des écoles, et l'État destine pour 2 mille sur la valeur des impôts directs. Les secours des écoles sont d'une piastre par élève, et récemment les fonds et

les assignations de l'État ayant dépassé les besoins de l'enseignement primaire, on a décidé que les parents ne payeraient rien, ce qui a produit un mauvais effet.

La société des écoles primaires qui fait les règlements nomme aussi les percepteurs chargés de recevoir les impôts, les inspecteurs qui doivent visiter les classes, examiner les maîtres, les rejeter, etc. L'an dernier, elle a distribué 83,799 piastres, pour un nombre égal d'élèves assidus aux 209 écoles des huit comtés de l'État. Le recensement de 1830 donne sur la population totale de 276,909 habitants, 69,197 enfants entre 5 et 15 ans : ce qui ne contredit pas le chiffre de 83,799 enfants assistant aux écoles, car l'âge de ceux-ci est de 4 à 16 ans.

Hartford est une ville qui à cause du bon marché des denrées, réunit un grand nombre d'artisans et de colléges particuliers. La quantité d'ouvriers employés dans les imprimeries et les ateliers de reliure, où New-York et Boston envoient beaucoup d'ouvrages, est considérable. Plusieurs jeunes filles cousent les livres et se conduisent d'une manière exemplaire, bien qu'éloignées de leur famille et soustraites à l'influence maternelle. Sous le point de vue moral, la population de Hartfort offre des faits qui méritent d'être cités. Les jeunes filles qui assistent aux séminaires, se rendent seules à ces institutions de tous les points de la Nouvelle-Angleterre et du New-York ; elles vont au collége aux heures indiquées par le régle-

ment, et vivent dans les auberges dans l'indépendance la plus absolue, soumises toutefois à des règles de conduite et d'application, plus sévères peut-être que sous le toit paternel. J'ai visité un de ces séminaires, où plus de cent jeunes filles vont apprendre à lire, à écrire, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la géographie, l'histoire des États-Unis, et les principes généraux de physique et de mécanique. L'enseignement de ces choses coûte 16 piastres pour 22 semaines; mais les arts d'agrément se payent à part, la musique 20 piastres, le loyer du piano 5, la langue française 12, et autant le dessin. Le logement et la nouriture coûtent 2 piastres et demie par semaine dans les auberges où, comme je l'ai dit, demeurent les maîtresses, vivant en intimité avec les élèves. Le règlement est fondé sur certaines maximes de moralité et sur l'appréciation de la dignité individuelle, préceptes qui devraient être plus répandus qu'ils ne le sont.

Il prescrit d'abord de traiter les élèves comme si elles se comportaient toujours bien, et de considérer leurs fautes comme provenant de la légèreté de leur âge, et jamais comme un effet de la volonté.

En second lieu, il ordonne de les croire sur parole, sans témoigner ni doute ni méfiance, et de traiter celles qui mentent quelquefois, comme si elles devaient dire la vérité à l'avenir.

Troisièmement. Réprimander sans colère, mêler la

douceur à la correction, de sorte que l'élève sache que sa faute a fait de la peine au cœur de son amie, la directrice ou la maîtresse.

Quatrièmement. Louer les réformes et les amendements, surtout dans les cas qui se rapportent à des défauts dont on s'est corrigé.

Cinquièmement. N'exposer en public les fautes de personne, car toute correction doit être particulière, excepté quand la faute a été commise devant toutes.

Sixièmement. Exciter et encourager à une piété et à une moralité constantes.

L'observation de ces maximes est unie à certains principes dont la pratique dépend d'une théorie élevée et profonde, basée sur les mobiles du cœur humain et du beau sexe; par exemple, on ne donne ni honneur ni récompense à celles qui se comportent bien, et l'on ne punit jamais celles dont la vie n'est pas régulière. On fait dépendre la bonne conduite de l'estime que chaque élève doit avoir d'elle-même, et de l'affection ou de la considération de ses compagnes et de ses maîtresses. Celles qui ne se conforment pas à ces principes, ou qui auraient besoin d'autres moyens pour être sages, sont chassées de l'institution.

Le règlement a prévu non-seulement les obligation des élèves dans le séminaire, mais encore les devoirs du dehors. Il fixe les heures de l'étude, les jours où l'on peut recevoir des visites, la durée des promenade; il limite les petites dépenses, etc..... Après

leur réunion dans la salle, tous les matins, les élèves qui ont commis quelque infraction aux règles se lèvent et font à la directrice un aveu sincère des fautes dans lesquelles elles sont tombées le jour précédent. Ces confessions sont remises aux parents deux fois en chaque session, et l'on s'est aperçu que les jugements portés par les jeunes filles sur leur propre conduite sont plus sévères que ceux que prononcerait toute autre personne impartiale.

J'ai cité, en parlant de la maison de correction des jeunes condamnés de Boston, un autre exemple de cette sévérité dans l'aveu des fautes. Cela caractérise, je crois, la noblesse des sentiments de la jeunesse, qui, voyant devant elle une grande carrière à parcourir, et encouragée par le saint enthousiasme de la perfection morale, ne craint pas de s'accuser elle-même, parce qu'elle désire se donner ensuite pour modèle. En consultant son énergie et les émotions de son cœur, elle voit qu'elle possède toutes les ressources dont elle a besoin pour se réformer, et elle est certaine d'y parvenir : tandis qu'au contraire l'homme fait qui a commis une faute ne l'avoue pas, parce qu'il se croirait dégradé ; il tâche de la cacher pour paraître meilleur, et acquérir injustement une estime qu'on ne peut obtenir que par une conduite sincère, car il n'a pas assez d'énergie pour s'amender.

Les moyens mis en pratique à Boston et à Hartford, là pour opérer la réforme morale des jeunes cri-

minels, ici pour cimenter l'éducation solide du sexe, m'ont rempli d'admiration, et m'ont expliqué la plupart des phénomènes de la vie des jeunes Américaines. Leur instruction intellectuelle et morale étant fondée sur de semblables bases, je ne suis plus étonné de les voir seules et comme isolées au milieu du monde, à l'abri des séductions et du contact du vice. Connaître le respect que se doit à elle-même une jeune personne, c'est, à mon avis, une sauve-garde plus active et plus sûre que la vigilance de la mère : on peut tromper l'une, on ne ment jamais à l'autre. La surveillance d'une mère suppose la faiblesse de la fille, et excite dans celle-ci une certaine idée d'indépendance morale qu'elle cherche à se créer, puisque la méfiance obscurcit le brillant de sa bonne conduite. La conviction intime que l'on inculque, au contraire, dans le cœur des Américaines, de leur position dans la société, fait qu'elles se gardent elles-mêmes, quoiqu'elles ne soient plus sous l'influence et la volonté de l'auteur de leurs jours. Cette observation m'a été confirmée par plusieurs hommes qui connaissent l'intérieur des familles, les uns célibataires, les autres qui l'ont été, la plupart étrangers, et par cela même impartiaux. L'éducation est l'égide du beau sexe aux États-Unis; les cas rares d'infraction sont réprimés par les lois sévères de l'opinion publique qui ne pardonne rien, et contre laquelle aucune femme n'oserait réclamer. Tels sont les secrets qui maintiennent à Hartford tant de jeunes filles, vi-

vant dans les auberges sans parents, sans tuteurs, comme de simples étudiants. On en voit à Lowel 5,000 appliquées et industrieuses, qui, par leurs économies, se créent les moyens d'apprendre un état. Enfin, de toutes parts, le sexe est en contact avec les hommes, et cependant à l'abri de la contagion.

Le bon M. Bordenave me parle souvent des élèves de Hartford, qu'il connaît et qu'il traite avec intimité. Il m'assure que, dans la conversation qu'elles ont avec les jeunes gens, on observe les règles les plus strictes de la décence, et qu'elles ne permettent une cour assidue, que lorsque l'on prétend formellement à leur main. Littérature et douce instruction, distractions innocentes, promenades à pied dans les rues, ou en voiture aux environs, quelques réunions entre amies, tels sont les seuls plaisirs que ces demoiselles se permettent : elles ne désirent et ne font rien de plus. Le dimanche, jour de diversions, d'excès, de désordres dans les villes de l'Europe, est consacré ici, comme dans tous les États-Unis, au recueillement et à la prière ; mais avec tant de simplicité, que je ne saurais décider si c'est un effet du caractère distinctif de la population de la Nouvelle-Angleterre, ou de la disposition de mon cœur depuis mon retour du Niagara. Ce qu'il y a de certain, c'est que le souvenir du dimanche, à Hartford, sera gravé dans mon esprit avec tous ses accidents empreints d'originalité.

New-Haven, 9 septembre.

Nous sommes partis hier à onze heures du matin de Hartford, ville tranquille où j'ai eu le loisir de faire toutes les réflexions dont je devais saturer mon âme. Je les préfère cent fois à toutes les connaissances scientifiques; car celles-ci se trouvent dans le monde entier, dans les livres, dans les chaires; tandis que le reste exige un concours de circonstances, indépendantes de la volonté de l'homme, que le hasard seul peut offrir.

Nous sommes arrivés dans ce bel endroit à six heures du soir, et, malheureusement pour moi, toutes les personnes pour qui j'avais des lettres sont à la campagne; je me dirigerai demain vers New-York, sans avoir pris la moindre note particulière. Un des établissements les plus importants que je désirais voir, c'est le collége d'Yale, dont la collection minéralogique est, dit-on, la meilleure des États-Unis. Le docteur Siliman est professeur d'histoire, et son journal a puissamment contribué à répandre ce genre de connaissances.

Chapitre X.

Retour à New-York. — Visite aux établissements de Bellevue. — Hospice des pauvres. — Prison. Maison de correction. — Hôpital. — Statistique du crime et de la misère à New-York. — Pénitentiaire de Blackwell's-Island. — Ferme pour les enfants pauvres, à Long-Island. — Le docteur Julius. — Notice sur la nouvelle pénitentiaire du Haut-Canada. — Visite à la maison de détention actuellement en construction. — Essai du pavé de bois. — Fin de mon voyage.

New-York, 16 septembre.

Ayant pris le bateau à vapeur le 10 à midi, nous sommes arrivés à New-York à six heures et demie du soir; tous les hôtels étaient occupés, car l'affluence des voyageurs est extraordinaire. Il a fallu déménager deux fois : nous nous sommes logés enfin au *Boarding-House* de M. Cooving, Murray-street. Tout y est parfaitement bien, et nous y avons rencontré plusieurs familles honorables de Philadelphie et des États du Sud.

Me disposant à profiter du peu de jours que je dois demeurer ici, j'ai continué à visiter les établissements que je n'ai pas encore vus : hier j'ai consacré la matinée à visiter la prison et à la maison de correction,

situées à Bellevue, à côté de l'hospice des pauvres et du grand hôpital. M. Prosper Herrera, dernièrement ministre de la république de l'Amériqne du centre à Paris, homme recommandable par son amabilité, et par son ardent amour pour la civilisation, a eu la bonté de m'accompagner.

Le grand établissement de Bellevue, soutenu par les fonds de la ville, comprend, en édifices séparés quoique bâtis les uns auprès des autres, la maison des pauvres, la prison, la maison de correction, transférée de l'ancienne, et l'hôpital. La maison des pauvres n'offre pas, tant s'en faut, le tableau d'ordre et de propreté des institutions de ce genre dans les autres États. Elle est divisée en quarante pièces, dans lesquelles les pauvres sont distribués d'après leurs infirmités et leurs occupations. Un département est destiné aux petits enfants, la moitié de chaque sexe, sous la direction d'une pauvre aveugle qui les lave et les soigne avec le zèle le plus ardent: ce quartier m'a semblé le plus propre. Pendant l'année 1833, on a reçu 5,163 personnes des deux sexes et de tous les âges, 2,817 ont été renvoyées et il en est mort 899. L'année d'après il en est entré 4,926, 2,614 ont été renvoyées, 111 ont pris la fuite et il en est mort 308; il est resté par conséquent à la fin de cette même année 1,693 personnes, dont 548 hommes, 567 femmes, 377 jeunes gens et enfants, 201 filles. Sur ce nombre 703 étaient originaires de New-York, 106

de l'État de ce nom, 120 des autres États, et 764 étaient étrangères. L'administration de la maison distribue aussi des aumônes aux pauvres du dehors. Ces sortes de secours se sont élevés à 14,842 piastres il y a deux ans, et à 13,173 l'année dernière, en argent, combustible et pommes de terre.

Les pauvres sont occupés dans divers ateliers, et cultivent le terrain attenant à la maison, qui fournit des légumes pour la consommation, de l'avoine, des pommes de terre, des navets et du fourrage pour le marché.

La nourriture se compose d'une livre de viande de vache, cinq jours de la semaine, d'une demi livre de porc salé, le sixième jour; et d'une demi livre de poisson le septième, plus une livre de pain de seigle et de pommes de terre. Ils ont encore de la soupe et du pain avec du thé noir, au souper comme au déjeuner. Quelquefois on substitue à la soupe de la bouillie de maïs édulcorée avec de la mélasse.

L'administration des secours des pauvres du New-York est confiée au soin d'un corps de surintendants qui veillent sur les familles indigentes, présentent chaque année au gouvernement le compte de la perception des fonds, et lui demandent les sommes nécessaires pour l'année suivante. Voici, d'après ces renseignements, quel est le nombre des pauvres secourus, depuis 1830.

En 1830.	15,506	pauvres
1831.	15,564	id.

1832.	34,094	pauvres.
1833.	33,777	id.
1834.	32,398	id.

Ce dernier nombre, qui correspond à celui des pauvres secourus dans 33 comtés, a occasionné une dépense de 304,913 piastres. Le produit du travail s'est élevé à 36,824 piastres, réduites à 22,697 ; de sorte que la dépense annuelle de chacun s'est portée cette même année à 30 dollars 78 cents et un sixième; l'année précédente elle était de 32 dollars 21 cents, et en 1830 elle s'est élevée à 37 dollars 3 cents.

L'État a assigné aux maisons des pauvres des divers comtés des terres, dont les produits contribuent à diminuer les frais de subsistance. Il y a maintenant 6,084 acres à ce destinées. La valeur de ces établissements peut être estimée à 959,784 piastres. L'année dernière on a reçu 11,714 pauvres, et il est né dans ces maisons 336 enfants. La mortalité générale a été de 1,421. Pendant cette période, ont été renvoyés 7,800 individus; 656 jeunes gens ont été mis en apprentissage, et 986 ont pris la fuite. A la fin de l'année, il en restait 6,457, dont 3,454 hommes et 3,003 femmes. Les nombres des étrangers secourus était de 5,686 : 809 fous, 255 imbéciles, 58 sourds-muets. Il y avait encore 2,187 enfants au-dessous de 16 ans, dont 1,274 garçons et 913 filles. 1,825 ont reçu de l'instruction pendant huit mois ; c'est le terme moyen de l'enseignement de l'année. Tous ces chif-

fres sont le minimum de l'expression véritable, car quelques comtés n'ont pas présenté de rapports.

Nous sommes sortis de la première institution de Bellevue, située presque au bord de l'eau, pour passer dans la seconde où sont les ateliers des pauvres; puis nous sommes descendus dans une pièce basse, dont l'entrée est à la partie postérieure de l'édifice; c'est là que sont les femmes de la maison de correction, occupées à défaire des étoupes. Le troisième édifice comprend la prison pour les femmes et la maison de détention pour les hommes. Ces deux corps formaient auparavant la prison Bridwel, près de l'hôtel de ville.

J'ai parcouru avec un certain déplaisir cette institution fort mal tenue du reste, où les prisonniers, entassés pêle-mêle, dans des pièces malsaines, ne sont l'objet d'aucun soin. Pourquoi aux États-Unis, où les pénitentiaires peuvent servir de modèle à l'Europe entière, n'a-t-on pas fondé des prisons bien distribuées pour les prévenus, pendant l'instruction et le jugement des procès? On observe rigoureusement les règles du silence dans les pénitentiaires, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés que l'on permet quelque communication, espérant obtenir par ce moyen la réforme des coupables; et d'un autre côté, on laisse exister dans les prisons un système vicieux qui corrompt les mœurs des moins criminels, expose la vertu des simples détenus, et fait en un mot de ces maisons de véritables écoles de dépravation. Avant d'entre-

prendre la réforme des prisons il faudrait commencer par celles-ci, où vont non-seulement les criminels, mais encore les suspects et les simples témoins, puis l'étendre aux maisons de réforme, enfin aux pénitentiaires. Mais l'ordre a été interverti; c'est un grand mal, heureusement reconnu, et que l'on cherche à éviter désormais, en fondant les maisons de détention sur de plus sages principes.

Nous avons terminé notre visite par l'hôpital situé à côté et soutenu par la même administration avec les fonds de la ville. Cet édifice est bien placé et parfaitement tenu, mais certains vices de construction y influent d'une manière directe sur le bien-être. Je veux parler de l'état des pièces destinées aux malheureux fous qui vivent dans les parties les plus basses de l'édifice, des réfectoires et des cachots bâtis dans des souterrains humides et obscurs. En parcourant ces tristes demeures, il m'était pénible de penser que j'étais aux États-Unis. Je ne dois pas censurer cet état de choses, puisque l'on cherche à y remédier, mais je ne laisserai pas passer l'occasion de manifester combien il est déshonorant pour la municipalité de New-York d'avoir des prisons, des hôpitaux et des maisons de correction, aussi mal en ordre, tandis que les habitants ont créé et soutiennent des établissements semblables, dignes d'être présentés pour modèle. Mais je le répète, le mal a été reconnu et l'on s'empresse d'y porter un remède prompt et efficace; c'est

pour cela que l'on construit à la fois une maison pour les fous, dont nous avons déjà parlé, une grande pénitentiaire à Blackwell's Island, que je visiterai demain, et une prison de détention dans le centre de la ville.

J'ai dit qu'avant la fin de 1834, la maison des pauvres renfermait 1,693 individus; la prison de Bridwell 72 hommes et 5 femmes; la pénitentiaire que je me propose de visiter, 286 hommes et 188 femmes; l'hôpital de la maison des pauvres 58 hommes et 59 femmes, 57 fous et 58 folles : total, 2,476 individus demeurant dans tous ces établissements à cette époque. Voici quelles ont été les entrées dans la même année.

	Entrées.
Dans la maison des pauvres . .	5,163
Dans l'hôpital	701
Dans la prison et maison de correction	2,675
Dans la pénitentiaire	911
Total. , .	9,450

Ces établissements ont coûté en 1833, 113,676 piastres, dont 58,158, y compris les salaires, étaient destinées à la maison des pauvres, 4,183 à la prison Bridwell, 6,377 à la vieille maison de charité, 17,452 à la pénitentiaire, 14,842 aux secours à domicile, etc.

L'année dernière, les frais ont été, d'après un

calcul que j'ai devant les yeux, de 130,000 piastres. Le surintendant, qui est nommé par le conseil, a 1,600 piastres d'appointements, l'agent 800, le garde principal 750, le médecin 1,500, chaque intendant de la maison et de l'hôpital 500, la surveillante 200, etc. Cinq commissaires sans rétribution ont à leur charge l'inspection des établissements mentionnés et de la ferme des petits enfants.

De 701 malades entrés à l'hôpital, 524 ont été guéris et 204 sont morts. Sur ce nombre on comptait 235 fous, dont 182 sont sortis et 43 ont succombé. Ces résultats ne sont certainement pas ceux des établissements de Boston, Worcester et Hartford.

Parmi les 5,163 pauvres admis, il y avait 1,754 étrangers, dont 1,488 sont sortis pendant l'année, et 225 sont morts. Le nombre des étrangers entrés au port de New-York dans la même année a été de 37,977, par conséquent 5 pour cent environ sont passés à la demeure de la misère.

Sur 2,675 détenus dans la prison et la maison de correction, il y avait 1,903 hommes et 290 femmes de race blanche, et 324 hommes et 158 femmes de couleur. Depuis 1816 jusqu'à 1833 inclusivement, 25,452 hommes et 3,757 femmes blancs, 4,296 hommes et 2,766 femmes de couleur, ont été écroués dans ces prisons. Les rapports citent les délits et les crimes de ces individus ; mais j'omets tous

ces détails, comme je l'ai fait en parlant des autres pénitentiaires, car je n'ai que fort peu de temps.

18 septembre.

Toujours accompagné de M. Herrera, j'ai visité hier, comme je me l'étais proposé, la pénitentiaire de Blackwell's-Island et la ferme de Long-Island, où se trouvent les petits enfants de la maison des pauvres. La première, éloignée de 3 milles du centre de la ville, n'est pas tout à fait terminée; malgré cela, les prisonniers en habitent une partie. Elle est formée d'un corps central, où sont les habitations et les dépendances, et de deux ailes dans une direction au nord et au sud du corps central, avec quatre étages de cachots dans chacune. L'aile du sud est finie et contient 256 cellules, 32 de front, sur les plans d'Auburn, Sing-Sing, etc. La propriété attenant à la prison, et qui forme la petite île, est de 100 acres de bonnes terres, et renferme les carrières dont la pierre, qui sert à la construction de l'édifice, a été retirée. Les prisonniers bâtissent eux-mêmes : on les voit maintenant dispersés dans les carrières et les ateliers de charpentiers. On n'a pas encore pu y établir de système pénitentiaire : aussi n'offre-t-elle pas à ma plume de résultats dignes d'être cités.

La ferme (*Long-Island Farms*), cultivée par une section de pauvres de la maison, comprend en outre

trois édifices pour les petits enfants qui viennent de nourrice. Le premier contient l'école, où 300 de ces intéressantes créatures sont sous la direction d'un maître qui jouit de 600 piastres de traitement, et d'un adjudant qui en a 100. Le second réunit l'infirmerie et les dortoirs pour les plus jeunes. Le troisième, les dortoirs pour les plus grands. Cette institution a été fondée pour donner aux jeunes gens de la maison des pauvres, une éducation propre aux cultivateurs.

De retour chez moi, j'ai appris l'arrivée du célèbre docteur Julius, qui voyage aux États-Unis pour étudier le régime pénitentiaire de Philadelphie et de Boston ; on m'avait déjà dit que ce savant désirait faire connaissance avec moi. L'amitié se forme dès les premiers instants avec les personnes aussi instruites et aussi aimables que l'est ce philanthrope allemand. Pourquoi ne nous sommes-nous vus qu'aux derniers instants de mon séjour en ce pays ? Comme si nous nous fussions connus depuis plusieurs années, le temps nous manque pour nous communiquer nos mutuelles observations : nous avons fait plusieurs courses ensemble hier et aujourd'hui, car demain il doit partir pour Boston, et moi dans cinq jours pour l'Europe.

Le Dr Julius m'a parlé de la pénitentiaire de Kingston, dans le Haut-Canada, et m'en a montré les plans où j'ai rectifié les idées que je m'en étais faites d'après la description insérée dans les rapports de la société de Boston. La législature de l'État a voté

la somme de 12,500 livres sterling pour la commencer; on y suit le système d'Auburn, perfectionné et uni à la forme radiaire de celui de Pensylvanie. Elle pourra contenir 810 prisonniers, et de plus le département des femmes, divisé en trois rayons renfermant chacun 270 cachots de 8 pieds 4 pouces de profondeur, avec une porte d'un côté et une fenêtre de l'autre. Chaque corps cellulaire est isolé et divisé en deux, par le moyen d'un corridor d'inspection dont la direction est la même, et qui a autant d'étages que de corps de cellules. Les portes des cachots correspondent à cette galerie centrale, et les fenêtres à la galerie extérieure du pourtour. Le garde, qui se promène à l'un des étages, peut voir, par les ouvertures pratiquées à droite et à gauche deux cachots, et obliquement deux autres dans les étages supérieur et inférieur; de sorte que le prisonnier doit se croire surveillé par deux gardes, l'un qui observe directement, et l'autre obliquement. Les fenêtres, construites vis-à-vis les portes, facilitent ces inspections, même la nuit, en plaçant des lumières dans la galerie de pourtour. Ce système offre de plus l'avantage du renouveler et de réchauffer l'atmosphère des cellules par une mutuelle et facile communication avec celle du pourtour des galeries où sont les poêles. L'aile du sud, de 90 pieds 4 pouces de long et de 64 de large, a coûté 10 mille livres sterling et a été terminée en automne, ainsi que la rotonde qui contiendra

120 cellules. On a réservé pour plus tard la construction des ailes de l'est et de l'ouest. Le prix total s'élèvera à 56 mille livres sterling. D'après les rapports que j'ai extraits, et l'opinion du docteur Julius, cette pénitentiaire sera la meilleure de toutes celles de l'Amérique. La législature du Bas-Canada a décrété aussi la construction d'une autre pénitentiaire.

Nous avons été ce matin voir ensemble la nouvelle maison de détention (*House of Detention*), que l'on bâtit conformément aux plans de l'architecte, M. Havilland; elle est bornée par les rues Elm, Léonard, du Centre et Franklin, et a une façade de 200 pieds sur la première et la troisième de ces rues, de 253 pieds sur la seconde, et 233 sur la quatrième. Elle est destinée aux détenus par la police, aux témoins, aux prisonniers pour dettes, et contiendra :

I° La cour de justice, avec un salon pour les jurés et les témoins ;

II° La section de police ; une salle particulière pour juger les cas de filiation illégitime et autres matières délicates ; deux pièces en communication avec la rue, où les magistrats pourront faire des reconnaissances particulières, et un dépôt pour les objets volés.

III° Le corps-de-garde, avec des dortoirs pour la moitié des militaires de garde, et des cachots séparés.

IV° La maison de détention, capable de contenir 200 prisonniers des deux sexes et des deux castes, qui

seront divisés en trois classes : 1° celle des prévenus qui doivent être interrogés par le magistrat de police, et qui, parfois, attendent plus d'une semaine que le juge soit convaincu de leur innocence ou de leur culpabilité ; 2° ceux qui vont être jugés; 3° les vagabonds, les mendiants, les ivrognes, etc. Le corps-de-garde recevra un grand nombre de la première et de la troisième classe, sur la liberté ou la captivité desquels prononcent les magistrats de police, après un simple interrogatoire. La section, proprement appelée *Maison de détention*, renferme 160 cellules pour les détenus de la seconde et première classes; quatre salles pour les vagabonds, où l'on mettra quatre ou six personnes, hommes ou femmes, blancs ou de couleur. La destination de ces salles est purement temporaire pour les individus qui, arrêtés dans un état de malpropreté, ne peuvent point passer aussitôt dans les cellules. Il y aura encore un département de bains.

V° La prison pour dettes renfermera des cellules pour 50 hommes; car, dans le New-York, on n'arrête les femmes que lorsque le délit est accompagné de fraude. Les pièces auront 11 pieds de long, 6 et demi de large, et ne serviront que de dortoirs. Les prisonniers pourront aller dans une galerie commune, et se promener sur la terrasse. Cette partie a été construite de maniere à recevoir plus tard des criminels, car il est question, comme dans plusieurs autres états, de supprimer dans le code la prison pour dettes ; ces bâ-

timents seront peut-être alors destinés aux témoins.

VI° La dernière section comprendra la cuisine, le lavoir, la boulangerie, etc.

La commission chargée de la direction et de l'exécution de cette œuvre importante a offert une récompense de 500 piastres à l'auteur du meilleur projet d'une prison civile; 25 plans ont été présentés, tous assez remarquables, mais aucun ne pouvait être adopté en totalité. Dès lors la commission a divisé la récompense aux auteurs des meilleurs et a chargé l'architecte M. Havilland de réunir en une seule les idées de tous. Le nouveau plan a été approuvé cette année. On s'est aussitôt mis à l'ouvrage, et nous avons vu exécuter les travaux dans la partie souterraine avec une activité extraordinaire.

22 septembre.

Ces jours derniers on a essayé rue Broadway, vis-à-vis le parc, une sorte de pavé de bois qui excite la curiosité du public. La première idée en fut suggérée par les journaux où fut annoncé, il y a quelque temps, un système de pavé de bois, employé dans les rues de Saint-Pétersbourg, qui joint aux avantages de la durée celui d'occasionner peu de bruit au passage des voitures. Une commission de la municipalité a présenté un projet; mais on n'a pas voulu en faire l'essai avant d'avoir obtenu de nouvelles explications d'un

voyageur récemment arrivé de Russie. Cet essai coûtera 2,000 piastres pour une étendue de 200 pieds de long et de 30 de large. Les morceaux de bois sont de hemlock (*abies canadensis*), de forme parallélipipède hexagone de 13 pouces de haut et de 9 de diamètre. On a pratiqué pour les placer une excavation proportionnée en soutenant les trottoirs avec des dalles verticales. Le fond de cette excavation a été préparé en parties égales de quatre manières différentes : la première avec une simple couche de sable ; la seconde avec un lit de cailloux mac-adamisés ; la troisième avec des pavés comme celui des rues ; la quatrième avec de petites dalles d'un pied de large. Une crête a été ménagée au centre, afin de laisser une pente correspondante, puis on a placé verticalement et parfaitement unis entre eux des parallélipipèdes de bois ; du goudron a été versé sur la surface pour remplir les fentes et les vides ; puis on a jeté du sable là-dessus. Chaque morceau de bois a coûté 7 centièmes, et le tout 1,167 piastres 75 centièmes : ce qui, joint à 800 piastres, prix des fondements, aux frais de charriage, égale la somme de 2000 piastres. Nous sommes passés à pied et en voiture sur ce nouveau pavé : s'il est aussi solide qu'avantageux et commode, on l'emploiera, je pense, sur une plus grande échelle ; car, en compensation de son prix élevé, il offre de notables économies dans les réparations.

Disposé à partir le 24, je n'ai pas le temps d'exa-

miner en détail les établissements de cette ville sur lesquels les nombreux documents que j'ai réunis ces jours-ci ont réveillé ma curiosité. Je dois une partie de ces précieux écrits à la bonté de M. Morton, secrétaire de la municipalité, et à M. King, rédacteur de l'*American*, tous les deux hommes très-recommandables.

Me voici enfin au terme de mon voyage, que j'ai commencé sans plan, et que je n'ai prolongé qu'à cause du vif intérêt qu'ont excité en moi les institutions de ce pays étonnant. Outre les notes de ce journal, les documents que j'ai recueillis me fourniront un vaste champ de travail, si jamais j'ai le temps de les étudier. Aujourd'hui je me vois forcé de plier mes tablettes; je m'occupe de mon départ et de mes adieux qui seront pénibles, car plusieurs personnes ont eu mille complaisances pour moi et m'ont rendu de véritables services. Parmi les agréables souvenir que j'éprouverai en pensant aux États-Unis, il en est un qui me sera fort doux. Je me souviendrai avec bonheur des amis que j'ai laissés sur les lieux de mon passage, et de ceux que je vais presser sur mon sein peut-être pour la dernière fois.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

Pages.

Préface 5

Introduction 11

Chapitre premier. — Notre arrivée à New-York. — Aspect de la ville. — Chemin de fer à Newark. — Canal Morris. — Théâtres. — Promenade à Brooklyn. — Cabinet minéralogique du baron Lédérer. — Lycée d'histoire naturelle. — Instruments d'agriculture. — Musées d'histoire naturelle. — Établissements de bienfaisance. — Maison de correction pour les jeunes criminels. — Hospice des fous. — Établissement des sourds-muets. — Institut des aveugles. — Promenade à Hoboken. — Fabriques. — Collections particulières — Visite aux manufactures de Paterson. — Chemin de fer. — Système de vie adopté dans les hôtels. — Mœurs. — Liberté des jeunes filles. — Célébration du dimanche. — Beau sexe. — Écoles du dimanche. — Victoire des artisans. — Travaux des prisonniers. — Accroissement des journaux. 27

Chapitre II. — Voyage à Philadelphie. — Coutumes en usage dans les bateaux à vapeur. — Propreté de la ville. — Aspect des rues. — Athénée. — Société philosophique. — Académie des sciences naturelles. — Natura-

listes. — Musée. — Prétentions des artisans. — Prédominance de l'opinion démocratique. — Visite à la grande pénitentiaire. — Machine hydraulique sur le Schuylkill. — Asile pour les marins. — Hôpitaux du gouvernement. — Maison de correction pour les jeunes condamnés. — Promenades publiques. — Édifices. — Jardins. — Institut de Franklin. — Écoles pour les jeunes artisans. — Éducation du ver à soie. — Exposition annuelle des plantes. — Exposition périodique d'agriculture. — Écoles du dimanche. — Mon plan de voyage. 83

Chapitre III. — Voyage à Baltimore. — Chemin de fer. — Canal. — Visite aux établissements de bienfaisance. — infirmerie. — Hôpital. — Librairie. — Situation de l'instruction primaire. — Fabrique de produits chimiques. — Collége de médecine. — Voyage géologique aux États-Unis. — Matériaux employés dans les constructions. — Produits des mines d'or. — Musée d'histoire naturelle. — Peintures. — Cathédrale. — Collége de Sainte-Marie. — Collége du mont Sainte-Marie. — Promenade aux environs. — Tannerie. — Chemins de fer et canaux. — Scènes sociales. — Pénitentiaire du Maryland. — Depôt de mendicité 130

Chapitre IV. — Voyage à Washington. — Chemin de fer. — Aspect singulier de la capitale. — Travaux pour la détermination et la mesure des côtes des États-Unis. — M. Hassler. — Comparaison des poids et mesures. — Promenade aux environs. — Situation de la campagne. — Visite au bureau des brevets. — Machine d'agriculture. — Arsenal d'artillerie. — Capitole. — Archives. — Collége de Georgetown. — Pénitentiaire. — Promenade aux cascades du Potomac. — Canal de Chesapeack à l'Ohio. 165

Chapitre V. — Retour à Philadelphie. — Suite de mes excursions. — Dépôt de mendicité. — Institution des

aveugles. — École de sourds-muets. — Collections d'histoire naturelle. — Promenade à Mount-Pleasant. — Chemins et canaux de Pensylvanie. — État de l'agriculture. — Retour à New-York. — Promenade à Blooklyn. — Situation de l'enseignement primaire et secondaire. — Vices de ce système. — Moyens de réforme. — Travaux manuels dans les colléges. — Nouvelles entreprises. — Chemin de fer au lac Érié. — Conduite des eaux à la ville. — Visite à la pénitentiaire de Sing-Sing . . . 203

Chapitre VI. — Voyage sur la rivière du Nord. — École militaire de West-Point. — Fonderie. — Albany. — Chemin de fer à Schenectady. — Collége d'Union. — Voyage par le canal. — Histoire des canaux de l'État de New-York. — Une nuit sur le canal Érié. — Utique. — Instruments d'agriculture. — Cascades de Trenton. — Progrès de la population. — Syracuse. — Auburn. — Genève. — Situation de la campagne. — Instruments aratoires. — Rochester. — État de sa population. — Moulins à blé. — Influence des institutions. — Chemin de fer. — Arrivée à Niagara. — Impressions. — Passage sous la cataracte. — L'émigré de Montréal. — Départ du Niagara. 255

Chapitre VII. — Retour du Niagara. — Bufalo. — Attentions des Américains pour leurs enfants. — Avon. — Vallée du Génessée. — Ferme de M. Wadsworth. — État de l'agriculture. — Auburn. — Visite à la Pénitentiaire. — Syracuse. — Situation des salines. — Effets de l'intempérance. — Diminution de la consommation de l'eau-de-vie. — Influence des sociétés de tempérance. — Vues du canal. — Fermes d'Albany. — New-Lebanum. — Visite aux Quakers danseurs. — Situation de cette secte. — Son industrie. — Northampton. — Éducation des vers à soie 308

Chapitre VIII. — Arrivée à Boston. — Aspect de la ville. — Athénée. — Maison d'industrie. — Maison de cor-

rection pour les adultes. — Refuge des jeunes condamnés. — Cimetière de Mount-Auburn. — Hospice des fous. — Pénitentiaire. — Notices statistiques sur les prisons. — Arsenal. — Société d'histoire naturelle. — Situation de l'horticulture. — Université. — Solennité littéraire. — Hôpital général. — Revenus de l'État. — Banques. — Notice sur l'industrie de fabrique des États-Unis. — Maison d'aveugles. — Écoles pour les enfants agriculteurs. — Enseignement primaire. — Journaux. — Voyage à Lowel. — Manufactures. — Écoles. — Ouvrages publics 354

Chapitre IX. — Voyage dans l'état de Connecticut. — Worcester. — Maison des fous. — Académie d'antiquités. — Hartfort. — Maison de sourds-muets. — Collége Washingthon. — Pénitentiaire de Wethersfield. — Progrès supposés du crime. — Maison des fous. — Revenus et frais de l'État. — Banques. — Séminaires de demoiselles. — Moralité des filles. — Bases de l'éducation du beau sexe. — New-Haven 431

Chapitre X. — Retour de New-York. — Visite aux établissements de Bellevue. — Hospice des pauvres. — Prison. — Maison de correction. — Hôpital. — Statistique du crime et de la misère à New-York. — Pénitentiaire de Blackwell's-Island. — Ferme pour les enfants pauvres à Long-Island. — Le docteur Julius. — Notice sur la nouvelle pénitentiaire du Haut-Canada. — Visite à la maison de détention actuellement en construction. — Essai du pavé de bois. — fin de mon voyage. 464

FIN DE LA TABLE.

Publications Nouvelles.

—

LE ROI DES ROSSIGNOLS, par *E. Gonzalès et Molé-Gentilhomme;* 2 vol. in-18.

L'ILE DE LA TORTUE, ROMAN MARITIME, par *Jules Lecomte;* 2 volumes in-18.

LA VIE MILITAIRE SOUS L'EMPIRE, par E. BLAZE; 2 v.

LES ROMANS ET LE MARIAGE, par l'auteur de « *Il Vivere.* » 2 volumes.

VOYAGE DE M. LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE; 4 vol.

CAIN LE PIRATE. — LES TROIS CUTTERS, par le *Capitaine Marryat,* traduit de l'anglais par *A.-J.-B. Defauconpret;* 2 volumes.

NEWTON FORSTER, ou LA MARINE MARCHANDE, par le même; 2 volumes.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, par *M. de Balzac;* 4me vol.

LA MAISON ROUGE, par *Émile Souvestre;* 2 volumes.

L'HÉRITIÈRE DE BRUGES, par *Thomas Colley Grattan,* traduction de l'anglais par *M. Delepierre, avocat;* 3 volumes.

DE PRÈS ET DE LOIN, ROMAN CONJUGAL, par *P. L. Jacob;* 2 volumes.

LA LUCIOLE, par *Emmanuel Gonzalès* et *Molé-Gentilhomme;* 1 volume.

MÉMOIRES DE LA COMTESSE MERLIN, publiés par elle-même; 3 volumes.

KING'S OWN, par le *Capitaine Marryat;* 2 vol.

MÉMOIRES DU PRINCE DE LA PAIX; 4 volumes.

ALMARIA, par le *comte de Rességuier;* 1 vol.

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES, par *Alph. de Lamartine;* 1 vol.

MÉDITATIONS POÉTIQUES, par *le même;* 1 vol.

PITIÉ POUR ELLE, par *Couailhac;* 2 vol.

RATTLIN LE MARIN, par le *Capitaine Marryat;* 2 vol.

LES MÉANDRES, par *Léon Gozlan;* 2 volumes.

LA GRILLE ET LA PETITE PORTE, par *Hippolyte Bonnelier;* 2 vol.

HOME USE
CIRCULATION DEPARTMENT
MAIN LIBRARY

This book is due on the last date stamped below.
1-month loans may be renewed by calling 642-3405.
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk.
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.
ALL BOOKS ARE SUBJECT TO RECALL 7 DAYS AFTER DATE CHECKED OUT.

JUL 8 1974 5265
ON STACKS JAN 8
DEC 27 1974 # 1
RECD CIRC DEPT AUG 27 '74

LD21-A30m-7,'73 General Library

M169275

E 165
S24
1837

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY